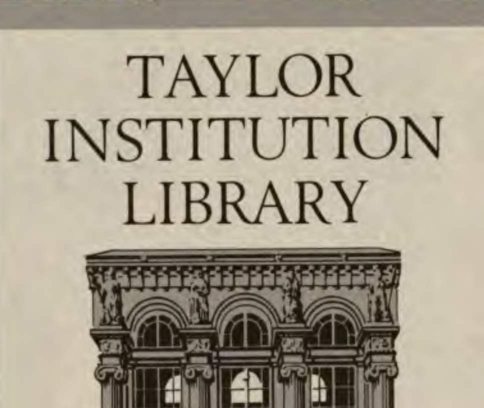






OEUVRES

DE

WALTER SCOTT.

MARMION, LA DAME DU LAC.

MARMION,

SUIVI DE

LA DAME DU LAC,

Par Walter Scott.

TRADUCTION DE M. ALBERT MONTÉMONT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LA DERNIÈRE PUBLIÉE A ÉDIMBOURG.



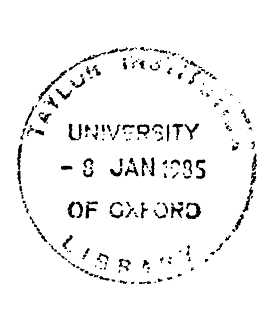
PARIS,

MENARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SORBONNE, 3.

—

1838.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 JAN 1985
OF OXFORD
LIBRARY

MARMION,

HISTOIRE TIRÉE

DE LA BATAILLE DE FLODDEN-FIELD.

POÈME EN SIX CHANTS.

Hélas ! cette vierge écossaise chanterait la bataille où son amant périt. Ce barde écossais éveillerait la lyre pour raconter le triomphe de nos ennemis. LEYDEN.

AVERTISSEMENT.

Il n'est guère possible de croire qu'un auteur honoré, à un certain degré, de la faveur publique, ne cherche pas de nouveau à l'obtenir. On doit cependant se figurer que l'auteur de *Marmion* n'est pas exempt d'inquiétude pour le succès de cet ouvrage; car il sent qu'il hasarde, par cette seconde tentative, la réputation que son premier poème[1] a pu lui procurer. Le sujet de celui-ci roule sur les aventures privées d'un caractère fictif; mais on lui a donné le titre de conte ou histoire de *Flodden-Field*[2], parce que le destin du héros est lié à cette mémorable défaite, et aux causes qui s'y rattachent. Le plan de l'auteur a été, autant que possible, d'indiquer à ses lecteurs, dès l'abord, la date de son histoire et de les préparer aux usages du temps dans lequel il l'a placée. Tout récit historique, et plus encore un essai de composition historique, excède les dimensions d'un roman : néanmoins, il est permis d'espérer, d'après la popularité du *Lai du dernier ménestrel*, qu'une tentative ayant pour objet de peindre les mœurs des temps féodaux, sur une échelle plus large, et dans le cours d'une histoire plus intéressante, ne sera point mal reçue du public.

Le poème s'ouvre au commencement du mois d'août, et finit, avec la déroute de Flodden, le 9 septembre 1513.

1 Le *Lai du dernier Ménestrel* fut la première production de l'auteur. A. M.

2 Champ de bataille où l'armée écossaise fut presque entièrement anéantie Le roi Jacques IV périt dans le combat, et l'on ne put retrouver son corps. A. M.

OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.

Le poème de *Marmion* n'est que le second de ceux de l'auteur, dans l'ordre chronologique, où, comme on vient de le voir, il les a publiés; mais nous lui donnerons ici le premier rang, et nous le placerons en tête des romans en vers que ce volume renfermera.

Le motif de cette préférence est assez naturel : *Marmion* est regardé par les gens de goût en Angleterre comme la meilleure des productions poétiques de Walter Scott : les introductions aux six chants dont cet œuvre se compose sont des morceaux pleins d'élégance, et d'une philosophie aimable; la verve du chantre de *Marmion* y coule pareille à un ruisseau limpide qui, dans son cours tranquille, réfléchit les nuances du ciel et les fleurs de ses bords. Les six chants se distinguent également par une variété toujours vraie, toujours instructive et toujours amusante; la versification ne décèle aucune gêne, et si la muse du poète est quelquefois un peu prolixe ou bien un peu frivole, elle est du moins constamment harmonieuse.

Après *Marmion* viendra le *Lai du dernier Ménestrel,* composition moins brillante et moins forte, à laquelle succèdera la *Dame du Lac*, poème charmant, surtout dans les détails; et ce dernier sera suivi de *Rokeby,* épisode moins saillant, où la fille du héros du poème joue cependant un rôle assez dramatique; enfin, le volume sera terminé par le *Lord des îles*, ce qui complète la collection des poèmes de l'auteur.

MARMION.

CHANT PREMIER.

Le Château.

INTRODUCTION.

A SIR WILLIAMS STEWART ROSE, ECUYER.

Ashestiel, forêt d'Ettrick [1].

Le ciel de novembre est triste et froid, la feuille du dernier mois d'automne est rouge et desséchée. Naguère, en observant du haut des rochers la chute rapide de ce courant d'eau qui, dans sa route étroite et sombre, enveloppe notre petit jardin, votre œil apercevait à peine l'humble ruisseau, tant le bois taillis entremêlait son épais feuillage, tant son onde argentée gazouillait faiblement à travers ce séjour ombragé : maintenant, retentissant avec fracas, et souvent se montrant au milieu des buissons et des ronces, qui ont cessé d'étaler leur verdure, torrent furieux, il balaie la clairière, franchit en bondissant les rocs stériles, retombe en sauvage cascade; et dans sa course, doublée de vitesse, lançant au sein des airs une écume noire de fange, précipite dans la Tweed [2] ses flots désordonnés.

Le rouge ardent de l'automne ne s'étend plus sur les forêts de nos collines; la Tweed aux ondes harmonieuses ne réfléchit plus les rayons empourprés de cette saison des fruits, lorsque le soleil

1 Au midi de l'Écosse, vers la frontière, près de la Tweed. A. M.

2 Rivière d'Écosse, formant limite entre cet ancien royaume et celui d'Angleterre; elle se jette dans la mer au dessous de Berwick. A. M.

nous adresse ses adieux ; les fleurs de la bruyère qui déployaient sur Needpath[1] toute leur richesse, ont entièrement disparu ; les sommités jumelles de l'Yare ont perdu leur éclat, et n'offrent plus qu'une nudité roussâtre. Les moutons qu'opprime l'air trop vif des hauteurs redescendent ramenés dans les abris du vallon, où languissent encore quelques herbes fanées, et où brille encore un humide rayon du soleil. Avec une dépendance inquiète, ces animaux soumis regardent la pelouse flétrie et le ciel couvert des nuages précurseurs de l'hiver, loin de la montagne qui les a nourris durant l'été, ils errent tristement sur les bords du ruisseau de Glenkinnon. Le berger change les plis de son manteau et s'enveloppe encore plus étroitement contre les frimats ; ses chiens ne courent plus gaîment autour de son troupeau, mais tremblotants ils le suivent comme attachés à ses talons, et jettent un regard de crainte vers les cieux chaque fois que le vent rugit avec violence.

Mes enfants, quoique robustes, hardis et fiers, comme tous ceux des montagnes, éprouvent la triste influence de la saison, et regrettent la fleur évanouie de la marguerite sauvage ; ils parlent de leurs amusements de l'été, et, avec une pénible inquiétude, ils demandent si le printemps reviendra, si les oiseaux et les agneaux retrouveront leur gaîté, si des fleurs orneront encore les branches menues de l'aubépine.

Oui, petits babillards, oui, la marguerite émaillera de nouveau le tapis de verdure de vos bosquets printaniers ; l'aubépine étalera encore les guirlandes que vous aimez à tresser ; les agneaux bondiront encore sur la verte pelouse ; les oiseaux reprendront leurs doux gazouillements sur les arbustes d'alentour, et tant que vous serez vifs et légers comme eux, la saison des plaisirs, la fête de la nature dans les longs jours d'été vous semblera trop courte.

[1] *Needpath-fell*, dit le texte ; *fell* signifie un terrain enveloppé dans les replis d'une rivière. A. M.

Le printemps, ramené par le cours régulier des saisons, rapporte une nouvelle vie à la matière muette et insensible ; la nature morte entend l'appel que lui fait sa bénigne influence, et elle reparaît dans toute sa gloire. Mais, hélas ! quel autre printemps renouvellera l'état d'hiver et de deuil qui vient de saisir ma patrie ? quelle voix aura assez de puissance pour faire lever de leurs tombeaux le guerrier et le sage qui y sont ensevelis, ce génie qui médita si long-temps le bonheur public de la Grande-Bretagne, ce bras qui fut armé du glaive de la victoire ? Le soleil printanier répand une nouvelle vie sur la moindre fleur qui respire l'existence ; mais vainement, oui vainement il brille aux lieux où la gloire pleure sur la bière de NELSON ; vainement il perce la solennelle obscurité qui couvre, ô PITT, la tombe sacrée où tu reposes !

Profondément gravés dans tous les cœurs anglais, oh ! que jamais ces noms ne s'en effacent ! Dites à vos enfans : « C'est ici le tombeau du vainqueur immortel qui périt sous les flots de Trafalgar, près des colonnes d'Hercule ; une courte, brillante et irrésistible carrière lui fut donnée, comme à la lave brûlante. Partout où les ennemis de son pays se montraient, le bruit de ce foudre fatidique éclatait aussitôt, jusqu'à ce qu'enfin, lancé sur ce rivage lointain, il ait roulé, éclaté et détruit [1]... pour ne plus reparaître. »

N'accordez pas moins de larmes à ce génie éteint, qui envoya dans les périls ce héros victorieux, qui lança ce foudre de guerre sur Aboukir, Copenhague et Trafalgar ; qui, né pour conduire une si haute entreprise, avait été doué d'une sagesse précoce au profit du bonheur public et de la gloire de la Grande-Bretagne. Hélas ! en punition de nos crimes, le Tout-puissant le réservait à une tombe non moins prématurée [2], lui qui, au faîte de sa pros-

1 *Roll'd, blazed, destroy'd*, dit en effet le texte. A. M.

2 *Early grave*, dit en effet le texte; hardiesse d'expression qu'il serait regrettable de ne pas reproduire. A. M.

périté, considéra comme un hochet frivole l'orgueil de la puissance, dédaigna la sordide convoitise de l'or, et ne servit son Albion que pour elle-même; lui qui, lorsqu'une foule insensée voulut briser le frein de l'obéissance, remporta un triomphe complet sur cette mutinerie sauvage et passagère [1], montra à cette ardeur impétueuse une cause plus digne à défendre, et sut employer le bras de l'homme libre pour le soutien des lois et de la liberté, sur laquelle elles reposent.

Oh! que ne t'était-il donné de vivre, quoique privé du pouvoir! sentinelle vigilante sur la tour solitaire, ta voix perçante eût réveillé la Grande-Bretagne lorsque la fraude ou le danger l'entouraient; par toi, comme par un brillant fanal, nos pilotes eussent suivi droit leur route; semblable à une haute colonne, quoique isolée, ta force aurait soutenu le trône chancelant : aujourd'hui la colonne de l'État est brisée, le fanal radieux s'est éteint en fumée, le son argenté de la trompette est silencieux, et la sentinelle muette sur la colline.

Rappelez-vous son dernier jour lorsque la mort planait sur lui et réclamait sa proie : avec quel impassible courage, en nouveau Palinure, il resta ferme au poste du danger! Repoussant les conseils qui l'invitaient à un repos nécessaire, il tint d'une main mourante le gouvernail, jusqu'à ce que, dans sa chute et celle de son pouvoir, il dut abandonner le timon de l'empire. Ainsi donc, tant que dans les mille plaines de l'Angleterre il restera debout un temple exempt de toute souillure, dont le paisible airain ne fit jamais entendre le bruit insensé du tocsin sanglant, mais au contraire, dans le saint jour du dimanche, appelle toujours les simples campagnards à la prière; tant que la foi et la paix publique seront en honneur, arrosez d'une larme ce marbre insensible; car celui qui sut les conserver, PITT, y repose [2].

1 Allusion à une fameuse mutinerie sur les vaisseaux, près de Chatam. A. M.
2 Pitt fut enterré à Westminster. A. M.

Ne retenez pas vos généreux soupirs par le motif que son rival politique sommeille auprès de lui[1]; ne redoutez pas de prononcer le *requiescat* sur la tombe, dans la crainte qu'il retentisse sur celle de Fox; pleurez ses talents trop tôt ravis à la patrie lorsqu'ils lui étaient encore si nécessaires, et qu'ils pouvaient le mieux être mis en usage; pleurez ce génie élevé, ce savoir profond, cet esprit brillant qui aimait à jouer et jamais à blesser; pleurez cette haute intelligence qui savait, d'une manière si merveilleuse, pénétrer, résoudre et combiner; cette sensibilité vive, cette imagination brûlante sommeillent avec celui qui dort sous cette pierre. Toi qui regrettes qu'elles n'avaient pu le préserver de l'erreur, éloigne de ton cœur toute idée trop sévère, et que le dernier sommeil devienne sacré pour lui. C'est ici la fin de toutes les choses de la terre, pour les héros, les patriotes, les bardes et les rois[2]. Ici est glacé le bras du guerrier qui combattit pour sa patrie; ici est muette la voix de celui qui lui donna des chants ou qui prit sa défense; les sombres voûtes de cet asile de la mort prolongent des sons lointains comme si un ange disait encore : «Paix sur la terre et bienveillance aux hommes!» Ici, que de tout cœur anglais s'extirpent les préjugés, s'il put jamais s'en dépouiller; bannissez toute partialité injuste, et souvenez-vous que Fox mourut Breton? Lorsque l'Europe subissait le joug de la France, quand l'Autriche était abaissée, la Prusse abattue, et quand les glorieux desseins du fier Moscovite étaient contenus par un timide esclave, même alors, Fox indigné repoussa une paix déshonorante; il rapporta l'olivier souillé, resta debout afin de soutenir la gloire de son pays, et cloua son pavillon au mât du vaisseau britannique. Le ciel, pour prix de sa fermeté, lui accorda une place dans ce tombeau vénéré, et jamais marbre ne garda la cendre de deux hommes plus extraordinaires.

1 Fox. A. M.

2 Dans mon *Voyage à Londres*, qui paraîtra incessamment, se trouve une description des tombeaux de Westminster. A. M.

Doués de facultés plus qu'humaines, à quelle hauteur ne s'élevèrent-ils pas au-dessus du vulgaire! Il ne participaient nullement des âmes communes; car ce ne fut point par de basses intrigues qu'ils arrivèrent au pouvoir; comme les dieux de la fable, leurs puissantes querelles ébranlaient les royaumes et les nations étonnées; chacun était jaloux de se ranger sous leurs bannières, et les noms seuls de Pitt et de Fox devinrent dans le monde britannique les plus nobles de la terre. Jamais nul magicien, dans les sombres cavernes de la Thessalie ne produisit de tels enchantements, bien que son art pût dessécher l'Océan et forcer les planètes à suspendre leur course dans les cieux. Cette magie est épuisée, avec ces deux grands citoyens: du vin de la vie il ne reste plus maintenant qu'une lie amère; génie, talent, tout s'est évanoui, tout s'est enseveli sous la froide pierre, où, chose bien déplorable et bien humiliante pour l'orgueil humain, les deux chefs puissants sommeillent l'un près de l'autre. Qu'une larme coule sur le tombeau de Fox, et elle ira mouiller celui de son rival; que le funèbre *requiem* résonne sur le monument de Pitt, et celui de Fox en renverra les accents. L'écho solennel qui veille ici semble redire: « Qu'en ces lieux la discorde s'éteigne avec eux; ne parlez point d'une destinée différente pour ceux que le sort a rendus frères dans le tombeau, mais cherchez sur la terre des vivants: où trouverez-vous des hommes pareils? »

Reposez-vous, âmes de feu, jusqu'à ce que les cris de la nature expirante vous réveillent; les gémissements de votre patrie ne peuvent percer le silence de plomb de votre monument: alors, combien plus vain et plus impuissant encore sera cet hommage tributaire de ma muse! Vous approuvâtes les chants du ménestrel de la frontière [1], quoiqu'il ne célébrât que les climats du Nord [2]; sa harpe gothique a retenti sur vos deux tombes; vous

[1] *The border*, dit le texte, pour signifier les limites de l'Écosse et de l'Angleterre. A. M.

[2] C'est-à-dire l'Écosse. A. M.

daignâtes louer le barde, et il a chanté vos noms immortels.

Arrête encore, illusion ; arrête, et berce encore un moment mon imagination égarée. Comment pourrai-je abandonner ce thème sublime lorsque mon cœur n'est soulagé qu'à demi? Toutes les larmes que la douleur sut arracher, tous les ravissements que l'âme put connaître, et toute cette chaleur plus vive du sang qui contribue à animer l'inspiration du poète, étaient ici un tribut trop indigne, quoique tous ces torrents réunis coulassent ensemble ; que la douleur, que l'admiration, que toutes les sensations élevées se mêlent encore en une même source d'extase. Mais, effort superflu ! illusion chimérique ! le charme est détruit. Semblables à ces bizarres combinaisons des frimats qui se dissipent aux rayons du matin, les créations de ma muse se fondent aussitôt, ces arches gothiques, ces pierres tumulaires, cette nef, vaste, obscure et haute, ont disparu, et les derniers de tous, ô douce illusion ! les sons lointains du chœur viennent expirer à mon oreille. Je reconnais, à mon retour silencieux, la prairie solitaire aux gazons froids et pâles, le bois taillis qui environne ma ferme, et les jeux folâtres de mes enfants qui mêlent leurs cris bruyants au murmure de la Tweed, précipitant son onde noire et rapide dans les vallons qu'elle fertilise.

C'est ainsi que la nature corrige son fils qui se précipite pour entreprendre une tâche inégale. Tu feras mieux, dit-elle, d'errer çà et là, et d'employer ta journée solitaire, soit en arrachant du marais l'humble roseau pour le regarder ensuite flotter sur la Tweed qui l'entraîne dans son cours, soit en écoutant le chant rustique de la laitière qui en égaie sa route par une cadence alternative de sons bas et élevés, tandis que, le pot au lait sur la tête, elle glisse du haut de la colline dans le vallon inégal ; ou bien dirige tes pas vers le tombeau du barde pour entendre le récit du vieux pâtre qui souvent s'interrompt dans sa simplicité, craignant que sa vieille légende ne fatigue l'oreille de celui qu'il

suppose doué d'un goût plus pur, fruit de la lecture et de l'étude.

Mais toi, cher ami, il t'appartient de nous dire (car peu connaissent aussi bien que toi, peu ont aussi bien lu les anciens romans de chevalerie) combien ces vieilles légendes ont encore de pouvoir sur l'âme du poète, combien vainement le temps a étendu sa main flétrie sur les chants de l'ancien ménestrel, et combien, au récit des exploits de ces guerriers bardés de fer, nos cœurs palpitent d'un tendre intérêt de crainte ou de pitié, soit que le champion du lai entre dans le palais faditique de Morgane, ou dans la chapelle périlleuse, au mépris de tous les sortiléges et de la force des démons, et converse avec un cadavre (1) non enseveli[1]; soit que, pour émouvoir le sein de la dame Ganore (hélas! pourquoi faut-il que leurs amours soient illégitimes), il aille provoquer l'orgueilleux Tarquin dans sa caverne, et délivre soixante chevaliers; soit qu'enfin, homme plein de péché et sans confession, il tente la pieuse recherche du Saint-Greal,(2) et voie en sommeillant la haute apparition qu'il n'aurait pu apercevoir, l'œil éveillé.

Les rois de la lyre britannique ne dédaignèrent point de propager ces légendes: elles se retrouvent brillantes dans les chants de féerie de Spenser, et mêlées aux célestes accords de Milton; et Driden, dans une composition immortelle, eût encore relevé la table ronde, si un roi débauché et une cour dissolue n'avaient point rejeté une si noble et si digne tentative, préférant salarier de leurs dons mesquins, plus ressortables à leurs sentiments, une satire graveleuse, une comédie ou une chanson médiocre (3), le monde se vit déshérité de ce glorieux dessein: le feu sacré, présent d'un dieu, fut dès-lors profané, et les vers du poète avilis.

Enflammés par de tels noms, nous aussi, quoique enfants dégénérés d'une race abâtardie, nous essaierons de rompre une faible lance dans les joyeux domaines de l'antique chevalerie; nous

1 Voir les notes à la fin du poème. A. M.

chercherons la tourelle du château environné d'un triple fossé, où tandis que les tyrans dominaient et que les belles étaient en pleurs, ton pouvoir, ô chevalerie aimable, a sommeillé longtemps. Là résonnent les harpes du nord, jusqu'à ce qu'il se réveille et reparaisse dans toute sa magie, armé de toutes pièces, pour s'élancer au combat, avec le bouclier, la lance, la hache de guerre, le panache et l'écharpe, et, pour cortége, les fées, les géants, les dragons, les chevaliers, les nains, les magiciens munis de leur baguette puissante, et les damoiselles sur de blancs palefrois. Autour de toi déploieront leurs prestiges, le pur Amour qui rougit d'avouer son secret; le Mystère, demi-voilé et demi-révélé; l'Honneur, avec son bouclier sans taches; l'Attention, l'œil fixe; la Crainte, qui se plaît au récit qu'elle tremble d'écouter; la Courtoisie, prévenante; la Loyauté, que les souffrances, le temps ni la mort ne sauraient ébranler; et la valeur, lion généreux, appuyé sur sa bonne épée.

Tes beaux succès, noble Stewart, ont prouvé qu'on peut de la sorte mériter un laurier pareil; les chênes d'Ytène[1], à l'ombre desquels les joyeux ménestrels célébraient dans leurs chants Ascapart, le fier Brevis (4), et ce roi surnommé le Roux[2], qui, pendant qu'il conduisait la chasse à travers la forêt de Boldrewood, fut blessé d'une flèche lancée par le carquois de son chasseur favori; les chênes d'Ytène ont entendu de nouveau ces ballades que ton art avait su retrouver; car tu as chanté comment, pour plaire à la belle Oriane, cet Amadis de Gaule, si fameux dans les cours, vainquit en champ clos l'infâme pouvoir des nécromanciens; tu as retracé en vers modernes les mystérieuses amours de Partenopex. Sois donc propice à mes accords, prête-leur une attention bienveillante, et écoute l'histoire d'un chevalier des anciens jours d'Albion.

1 Ancien nom d'une forêt du Hampshire. A. M.
2 Guillaume-le-Roux fut tué à la chasse par son favori. A. M.

CHANT.

I.

Le soleil se couchait derrière le rocher crénelé de Norham, sur la belle rivière large et profonde de la Tweed (5), et sur les monts solitaires de Cheviot: ses rayons expirants doraient encore les tours, le donjon (6), les meurtrières grillées, où pleurent les prisonniers, et les murailles qui entourent le château. Les guerriers, se mouvant sur les hautes tourelles à travers les ombres du soir, paraissaient des géants d'une stature colossale, et leur armure réfléchissait les dernières flammes de l'astre roi du jour, comme des sillons ou des éclairs éblouissants.

II.

La glorieuse bannière de saint George affaiblissait son éclat à mesure que le jour baissait, et flottait de moins en moins apparente ; la brise du soir pouvait à peine la balancer sur le faîte du donjon. Les patrouilles de nuit étaient parties pour leur ronde, murmurant à demi-voix quelque ancienne ballade des frontières.

III.

Un bruit lointain se fait entendre ; la sentinelle regarde et bientôt aperçoit sur les collines de Horncliffe un détachement de cavaliers sous un brillant panonceau. Un d'entre eux, s'élançant du peloton, comme un éclair du sein d'un nuage d'été, pique de l'éperon le rapide coursier tout fier de le porter, et arrive devant les palissades qui entourent le château. Il sonne du cor, la sentinelle descend en hâte de la tour, car il avait reconnu les sons, et avertit le gouverneur, qui, joyeux, appelle son écuyer, le maître d'hôtel et le sénéchal.

IV.

« Mettez en perce un tonneau de Malvoisie ; servez un pâté de venaison; faites abaisser le pont-levis ; que mes hérauts s'apprê-

tent; que les ménestrels préparent leurs accords; que les trompettes résonnent, et que sur le rempart il ne soit rien épargné pour une noble salve d'artillerie: lord MARMION nous attend là-bas. » Alors le gardien de la partie inférieure du château envoie quarante yeomen [1] de haute taille ouvrir les portes d'airain, lever les herses pesantes, écarter la palissade et baisser le pont-levis,

V.

Lord Marmion s'avance à cheval sur son coursier rouan, qui traverse avec fierté le pont au galop; le casque est suspendu à l'arçon de la selle. On reconnaît au visage du chevalier qu'il fut un brave guerrier, témoin de plus d'une bataille: une noble cicatrice sur le front lui est restée comme un souvenir de la journée de Bosworth [2]; son sourcil noir et sombre, son œil de feu décèlent un esprit altier et prompt à la colère. Toutefois, les rides de la pensée qui sillonnent ses joues révèlent aussi une tête capable de profonds desseins et de sages conseils. Son front est devenu chauve par l'habitude de porter le casque; son épaisse moustache et sa noire chevelure bouclée commencent à grisonner çà et là, mais plutôt par l'effet du travail que de l'âge. Sa taille haute et la vigueur de ses membres prouvent bien que ce n'est pas un chevalier de boudoir, mais au contraire un terrible adversaire en champ clos et un chef habile dans les camps.

VI.

Armé de pied en cap, il était revêtu d'une cotte de mailles tissue d'argent et d'acier de Milan; son casque, solide et d'un grand prix, était recouvert d'or bruni; au milieu du panache couronnant son cimier, un faucon planait sur son nid solitaire, les ailes déployées et la poitrine en avant, comme pour défendre ses petits.

1 Espèce d'archers. Aujourd'hui les *yeomen* sont de petits fermiers propriétaires. A. M.

2 Où Richard III fut tué. A. M.

Sur l'écu de ce guerrier, se voyait un autre faucon blasonné de sable en champ d'azur avec cette légende en or :

Qui me provoque est mort.

Les rênes brodées de son cheval étaient bleues; des rubans bleus flottaient à la crinière; et sa superbe housse, chamarrée d'or, était de velours de la même couleur.

VII.

Derrière le chevalier apparaissaient deux vaillants écuyers de race noble et fils de chevaliers ; tous deux brûlant de mériter les éperons dorés; tous deux habiles à dompter un cheval de bataille, à tendre l'arc, à manier l'épée, à courir légèrement la bague; non moins initiés aux préceptes de la courtoisie, dansant avec grâce dans un salon, découpant à table, et composant des romances amoureuses pour les chanter ensuite à la beauté.

VIII.

Ils marchaient, suivis de quatre hommes d'armes, avec des hallebardes et des haches, lesquels hommes portaient la forte lance de Marmion, et conduisaient les mules chargées de son bagage et son paleîroi à l'amble, pour le moment où le chevalier voulait ménager son cheval de bataille. Le dernier et le plus éprouvé des quatre portait son panonceau fourchu de couleur azurée et pareil à une queue d'hirondelle, où l'on découvrait encore un faucon blasonné en sable, ondoyant en flamme éclatante, et paraissant, d'un essor intrépide, s'élever dans la nue. Enfin venaient deux à deux vingt yeomen en chausses noires et en hoqueton bleu, avec des faucons brodés sur la poitrine, armoiries de Marmion, et tous prêts à exécuter les ordres de leur maître. Tous, choisis parmi les meilleurs archers, connaissaient à merveille le métier de la chasse sur les lacs ou dans les forêts ; ils pouvaient tous bander un arc de six pieds et lancer au loin une flèche de plus d'une verge; ils avaient tous un fort épieu à la main et un carquois

à leur ceinture. Les chevaux et les cavaliers, couverts de poussière, indiquaient assez qu'ils venaient de faire une longue marche.

IX.

Voici le moment de parler des soldats de garde au château, rangés en ordre de bataille dans la cour, et armés de mousquets, de piques et de morions ou casques d'acier arrondis, pour saluer la bienvenue du noble Marmion. Il faut citer également les ménestrels et les trompettes, et le canonnier tenant à sa main la mèche enflammée et n'attendant qu'un signal pour l'appliquer à la poudre du bronze. La troupe du chevalier fait son entrée, et jamais le vieux fort de Norham n'avait retenti d'un bruit pareil à celui dont résonnèrent ses tourelles.

X.

Les gardes avancent leurs piques, les trompettes sonnent des fanfares, le canon du haut des remparts lance des salves de bienvenue. Les ménestrels purent bien, à l'arrivée de Marmion, chanter et lui rendre un joyeux salut; car, en traversant la cour, il semait des anges d'or [1] à mesure qu'il avançait. « Sois le bienvenu à Norham, généreux Marmion! cœur vaillant et ouvert! Sois le bienvenu avec ton coursier rouan, toi la fleur de la chevalerie anglaise! »

XI.

Deux poursuivants, revêtus de cottes d'armes, ayant au cou leurs écussons d'argent, se tenaient sur les marches de pierre conduisant à la porte du donjon, et là, en grande pompe de hérauts, ils reçurent Marmion, le saluant seigneur de Fontenaye, de Lutterward, de Scrivelbaye, de la tour et de la ville de Tamworth (7); et lui, pour reconnaître leur courtoisie, il leur donna, en descendant de cheval, une chaîne de douze marcs pesant.

1 Ancienne monnaie en or. A. M.

« Largesse ! largesse ! [1] Vive lord Marmion, chevalier du casque d'or ! Jamais bouclier blasonné conquis sur un champ de bataille ne protégea un cœur aussi vaillant! »

XII.

Ils le conduisirent à la salle du château où s'étaient réunis de toutes parts les hôtes du canton. La trompette bruyante annonça son entrée, et les hérauts crièrent à haute voix : « Place, seigneurs, place à lord Marmion, décoré du cimier et du casque d'or! Nous connaissons assez les trophées qu'il a remportés dans les tournois de Cottiswold : là, vainement, Ralph de Wilton voulut lui résister. Il dut abandonner sa dame au brave Marmion et ses terres au roi. Nous-mêmes nous contemplâmes la lice, triste et brillant spectacle à la fois ; nous vîmes lord Marmion percer le bouclier de son adversaire désarçonné ; nous vîmes le vainqueur gagner le cimier qu'il porte avec un juste orgueil, et attacher au gibet l'écusson renversé de son ennemi vaincu. Place au chevalier du faucon ! place, nobles chevaliers, place à celui qui conquit avec droit, place à Marmion de Fontenaye ! »

XIII.

Alors s'avança à la rencontre du noble lord sir Hugh le Héron, baron de Twisell et de Ford, commandant du château. Il conduisit Marmion sous le dais de l'estrade et le fit asseoir à la place d'honneur. Le festin fut ample et somptueux ; une harpe grossière du Nord chanta le récit d'une mortelle inimitié ; le barde raconta comment le fier Thirlwall, tous les Ridley (8), le vaillant Willimoteswick, Dick Hardriding, Hughie de Hawden, Will o' the Wall, fondirent sur sir Albany Featherstonhaugh, et l'immolèrent à Deadman's-Shaw. L'oreille de Marmion se brisa presque en écoutant le lai barbare du ménestrel : toutefois il récompensa noble-

[1] Cri par lequel les hérauts exprimaient leurs remercîments pour les dons que leur faisaient les chevaliers dans les tournois. A. M.

ment sa peine; car la prière d'une dame et le chant d'un barde ne doivent jamais être entendus vainement d'un chevalier.

XIV.

« Noble lord Marmion, s'écria Héron, j'attends de votre aimable courtoisie que vous m'accorderez quelques jours pour les passer avec nous dans ce pauvre château. Ici vous pourrez tenir vos armes à l'abri de la rouille, votre cheval de bataille pourra reprendre haleine et s'exercer; rarement une semaine s'écoule sans quelque fête ou combat. Les Écossais savent guider un coursier fougueux, et ils aiment à tenir une lance en arrêt. Par saint George! ils mènent une vie agitée, et il est difficile de goûter du repos avec de tels voisins. Demeurez donc avec nous quelques jours, afin d'apprendre comment se font nos guerres du Nord : je vous le demande au nom de votre dame. » Le front de lord Marmion se rembrunit tout à coup.

XV.

Le capitaine remarqua l'altération de sa physionomie, et fit signe à un écuyer, qui aussitôt prit une énorme coupe et la remplit entièrement de vin. « Digne lord Marmion, accordez-moi la faveur d'une santé : mais d'abord apprenez-moi où vous avez laissé le page qui avait coutume de vous servir à boire, et dont la beauté était si rare ! La dernière fois que nous nous rencontrâmes dans les tours de Raby, je remarquai attentivement le jeune homme, et souvent ses deux joues se mouillaient de larmes, qu'il essayait en vain de dérober à ma vue; sa main n'avait rien de commun avec la main grossière d'un varlet, habituée à polir le bouclier, à aiguiser le fer ou à seller un cheval de bataille. Il semblait plutôt fait pour servir à la toilette d'une belle, pour agiter l'éventail devant elle, ou former des boucles à sa chevelure ou bien guider une soie fine à travers une riche et rare broderie. Son teint était délicat, sa peau blanche, ses cheveux blonds et arrangés en tres-

ses gracieuses, et, lorsqu'il soupirait, les plis grossiers de son pourpoint brun pouvaient à peine retenir les battements de son sein, effet d'un secret orgueil. Dites, l'auriez-vous cédé, cet aimable jeune homme, à quelque dame pour la servir à son boudoir; ou plutôt ce gentil page n'était-il qu'une gentille maîtresse pour qui votre âme était ivre d'amour? »

XVI.

Lord Marmion eut de la peine à supporter cette plaisanterie; il roulait déjà un œil étincelant de colère : il réprima toutefois ce premier mouvement, et répondit avec calme : « Cet enfant que vous trouviez si beau n'aurait pu endurer l'air glacé du Nord. Si vous voulez en apprendre davantage sur sa destinée, je l'ai laissé malade à Lindisfarn. En voilà bien assez sur lui. Mais dites-moi, Héron, pourquoi votre gentille dame dédaigne aujourd'hui d'embellir ce salon de sa présence. Cette dame si charmante et si sage aurait-elle entrepris quelque saint pèlerinage? » Marmion parlait ainsi d'un ton moqueur, toutefois couvert, et il avait un motif d'agir de la sorte, car la renommée chuchotait de malignes anecdotes sur la dame de Héron.

XVII.

Le chevalier, négligemment et sans paraître avoir compris l'ironie de Marmion, répondit : « Nul oiseau dont les ailes peuvent s'agiter librement n'aime à demeurer en cage : Norham est triste; ses tours sombres, ses remparts, ses fossés, tout cela est peu propre à inspirer de la gaieté, et mon aimable dame préfère s'asseoir en liberté au milieu de la splendeur à la cour de la belle reine Marguerite. Nous pouvons tenir à la main la laisse de nos lévriers, et porter sur le poing nos faucons; mais où trouver un lien pour retenir une dame qui aime la vie errante? Que le faucon sauvage déploie son aile et prenne l'essor, il reviendra près de nous quand il sera fatigué de sa course. »

XVIII.

« Eh bien ! si la gentille dame de Héron demeure auprès de la royale épouse de Jacques, reconnaissez en moi un messager tout prêt à lui porter vos tendres compliments ; car, envoyé à la cour d'Écosse, je voyage d'après l'ordre de notre monarque, et je réclame de votre grâce un fidèle guide pour moi et pour ma suite. Je n'ai pas revu l'Écosse depuis que Jacques épousa la cause de ce prétendu prince Warbeck, de ce Flamand imposteur qui sur le gibet paya sa fourberie. Je marchais alors sous la bannière de Surrey, et nous rasâmes la tour antique d'Ayton (9). »

XIX.

« Milord ! je suppose que Norham peut fournir assez de guides pour un tel dessein; car il en est ici qui ont pénétré sur le territoire écossais jusqu'à Dunbar; ils ont bu de l'ale des moines de Saint-Bothan et enlevé les bœufs de Lauderdale; ils ont chiffonné les femmes des bons habitants du Greenlaw, et ils leur ont fourni de la lumière pour mettre leurs coiffes (10). »

XX.

« Grand merci, répliqua Marmion. Si j'étais en guerre je ne voudrais pas de meilleure garde que vos courageux maraudeurs; mais comme je remplis une mission de paix, et que je veux être un messager tranquille pour demander au roi d'Écosse la raison qui le porte à lever des troupes sur tous les points de son royaume, la vue de pillards des frontières pourrait inspirer des craintes au monarque; il pourrait me prendre pour un ennemi affamé de dépouilles et tout prêt à lever la lance : un héraut me suffira pour guide, ou bien un moine qui a juré de rester en paix, ou bien un confesseur, ou un prêtre voyageur, ou même enfin quelque pèlerin considéré comme un saint sur sa route. «

XXI.

Le capitaine gouverneur rêva un moment, et, passant sa main sur son front : « Je voudrais bien, répondit-il, trouver le guide dont vous avez besoin ; mais je puis difficilement me priver d'un de mes poursuivants d'armes, les seuls hommes qui puissent porter en sûreté mes messages en Écosse. Quoiqu'un évêque ait bâti ce fort, peu de saints frères le visitent; notre chapelain lui-même n'est pas venu nous voir depuis le dernier siége : il ne pouvait chanter ou dire la messe avec la ration restreinte qu'on nous donnait, et il s'est réfugié dans la nef de Durham afin de prier en sûreté pour nos succès. Notre vicaire de Norham est, par malheur, trop bien à la maison pour monter à cheval. L'abbé de Shoreswood (11) aurait pu gouverner le cheval de guerre le plus fougueux de votre troupe, mais il n'existe pas au château un seul porte-lance qui sache mieux jurer, quereller ou beugler, ou même administrer un coup de poignard. Le frère Jean de Tillmouth serait l'homme qu'il faudrait : frère joyeux à la coupe, hôte bienvenu dans les châteaux et ailleurs, il connaît tous les bons lieux, toutes les villes et tourelles où l'on boit de bon vin et de bonne ale, entre Newcastle et Holy-Rood ; mais le pauvre homme, par malheur, quitte rarement les murailles du château depuis que la veille de Sainte-Bède, où il traversa la Tweed pour enseigner le *Credo* à la dame Alison et lui apprendre le chemin du paradis, le vieux Bughtrig le surprit avec sa femme, et où frère Jean, ennemi des querelles, se sauva au plus vite, laissant le froc et le capuchon sur le théâtre de sa bonne fortune. Le rustre jaloux a juré que s'il y revenait il ne confesserait plus de pénitents. Le frère, je crois, se soucie peu de pareils risques ; cependant il se peut qu'il consente à marcher sous votre aile. »

XXII.

Le jeune Selby, assis à table, et découpant les mets pour son

oncle et le lord, prit respectueusement la parole. « Mon cher oncle, dit-il, quel malheur pour chacun de nous s'il arrivait quelque accident fâcheux au bon frère Jean ! C'est un homme dont la parole est si joyeuse, il sait tant de jeux et de bons tours ; il fait si bien sa partie aux échecs et aux boules ! Il balaie d'un seul coup tout un jeu de quilles ; personne n'est plus habile à chanter de comiques chansons lorsque le temps pèse lourdement sur le château , et quand la neige de Noël vient nous empêcher de chasser ou d'aller à cheval, et de faire en un mot aucune excursion du côté de l'Écosse. La vengeance solennelle du grossier Bughtrig ne se bornerait plus à retenir un froc. Ainsi donc que le frère Jean continue à ronfler en sûreté et à l'aise au coin de la cheminée , à faire rôtir des pommes sauvages , ou à vider d'amples flacons : il est venu la nuit dernière à Norham un meilleur guide pour lord Marmion. » — « Ma foi, mon neveu , dit Héron, tu as bien parlé; continue. »

XXIII.

« Ici est arrivé un saint pèlerin , qui a été d'abord à Jérusalem et qui vient à présent de Rome ; il a baisé la pierre du saint sépulcre, et visité tous les lieux saints de l'Arabie et de la Palestine; il a gravi les hautes montagnes de l'Arménie où l'on peut encore voir l'arche de Noé ; il a traversé cette mer Rouge qu'ouvrit aux Hébreux la baguette du prophète ; il a vu dans le désert du Sinaï la montagne sur laquelle Israël entendit proclamer la loi au milieu des éclairs et de la foudre , des nuages et de l'obscurité ; il rapporte des coquilles de Saint-Jacques , et il peut nous parler du fertile Montserrat et de cette grotte où se penche l'olive, où fuyant les hommages et les regards de la jeunesse sicilienne, sainte Rosalie se retira vers Dieu (12). »

XXIV.

« Il a imploré le pardon de ses péchés à la chapelle du vaillant

saint George de Norwich, dans celle de saint Thomas-d'Aquin à Cantorbéry, à celle de saint Cuthbert de Durham, et à celle de sainte Bède; il connaît tous les passages du Nord, il va chercher ses reliques au delà du Forth; il mange peu et marche long-temps, et il ne boit que de l'eau des ruisseaux ou des lacs. C'est un bon guide dans les plaines et dans les vallées; mais lorsque notre Jean à vidé son pot d'ale, il ne sait pas plus où il va et ne s'en inquiète pas plus que le vent qui souffle et se réchauffe contre son nez[1]. »

XXV.

« Grand merci, dit lord Marmion, je me garderai bien d'exposer pour moi le frère Jean, cet homme vénérable, au moindre danger et à la moindre égratignure. Si le pèlerin veut me servir de guide d'ici à Holy-Rood, je récompenserai sa peine et il aura lieu d'être aussi content de moi que de son patron : je ne lui donnerai point de coquilles ou de chapelets; mais bien de beaux et bons anges d'or. J'aime beaucoup ces saints personnages errants; ils savent toujours charmer les ennuis de la route sur les montagnes par une chanson, une romance ou un lai, un conte joyeux, un bon mot, ou tout au moins une légende menteuse : ils sont de tout cela fournis très amplement. »

XXVI.

« Ah! noble chevalier, dit le jeune Selby (et il posa un doigt sur sa bouche, avec un air mystérieux); cet homme sait beaucoup, peut-être plus qu'on ne peut apprendre par une sainte étude; il se parle souvent à lui-même, et tressaille en reculant

[1] But, when our John hath quaff'd his ale,
As little as the wind that blows,
And warms itself against his nose,
Kens he, or cares, which way he goes.

Nous avons ici rendu littéralement la comparaison du poète, laissant au lecteur le soin de la juger. A. M.

comme devant quelque chose d'invisible pour lui. La nuit dernière nous avons écouté à la porte de sa cellule, nous avons entendu des paroles étranges, agréables à dire, et qu'il a murmurées jusqu'au matin, quoique pas un mortel vivant ne fût auprès de lui. Parfois il me semblait que d'autres voix lui répondaient. Je ne puis rien dire; je n'aime pas cela, le frère Jean nous a enseigné qu'il est écrit qu'une bonne conscience exempte de faute ne peut veiller et prier si long-temps; lui-même toujours s'endort avant que son chapelet ait marqué dix *ave* ou deux *credo* (13). »

XXVII.

« N'importe, dit Marmion : par ma foi, cet homme sera mon guide, quand le grand archange, ennemi des hommes, et lui auraient fait pacte ensemble. Qu'il vous plaise donc, gentil jouvencel, d'appeler le pèlerin dans cette salle. » Le pèlerin mandé arriva et prit place. Un noir capuchon lui couvrait le visage, son manteau était également noir, et portait, taillées en drap rouge, les clefs de saint Pierre, sur ses larges épaules (14); des coquillages ornaient son chapeau, le crucifix suspendu à son cou venait de Notre-Dame de Lorette; le voyage avait usé ses sandales; il avait le bâton, la bourse de cuir, la gourde et la cédule; et le rameau de palmier flétri, qu'il tenait à la main, montrait que le pèlerin arrivait de la terre sainte.

XXVIII.

Lorsque le pèlerin entra dans la salle, on vit que nul chevalier n'avait une taille aussi haute que la sienne, ni une démarche plus imposante, ni un regard plus noble et plus fier. Il n'attendit point qu'on le saluât, mais, traversant la salle, il alla se placer en face de lord Marmion, comme s'il eût été son égal. Néanmoins il semblait épuisé de fatigue; son front était ridé, et quand il essayait de sourire, il y avait dans ses yeux quelque chose de ha-

gard et de sauvage. L'infortuné! la mère qui le porta, si elle avait été ici présente, aurait eu peine à reconnaître son fils, en voyant son visage pâle et ses cheveux brûlés par le soleil. Le danger, les longs voyages, le besoin ou le malheur changent vite les traits de ceux qui nous sont chers; la terreur peut devancer les années et blanchir en un moment la chevelure, comme de pénibles travaux peuvent rendre dures la forme et la physionomie de l'homme; la misère peut éteindre la grâce brillante et le feu des yeux, et la vieillesse ne saurait imprimer de rides aussi profondes que celles du désespoir[1]. Heureux le mortel affranchi de ces peines! mais ce pauvre pèlerin les avait toutes connues.

XXIX.

Lord Marmion lui ayant demandé s'il voulait lui servir de guide, le pèlerin accepta cette tâche. Il fut arrêté qu'à la prochaine aurore on se mettrait en marche, et qu'on prendrait le chemin de la cour d'Écosse. «Mais j'ai des vœux solennels à remplir, ajouta le pèlerin, et je ne puis demeurer long-temps en route, il faut que j'aille à Saint-André, prier dans la caverne au bord de l'Océan, où le bienheureux saint Régulus récitait ses cantiques sacrés depuis le milieu de la nuit jusqu'au lever du jour, et mêlait ses chants au bruit des vagues mugissantes (15). De là j'irai à la source miraculeuse de Saint-Fillan, dont les eaux peuvent chasser des rêves frénétiques et restaurer un cerveau dérangé (16). Fasse la vierge Marie que cette caverne ou cette source rende à mon cœur la paix, ou puisse-t-il ne plus battre à l'avenir!»

XXX.

Alors le page versa dans une coupe massive d'argent la libation du sommeil, dans laquelle se mêlaient le vin et les épices, et il

[1] Nor does old age a wrinkle trace
More deeply than despair. A. M.

l'offrit à genoux à lord Marmion, qui but au bon repos de son hôte. La coupe circula de main en main et fut vidée avec joie; le pèlerin refusa seul d'y porter ses lèvres, malgré les instances polies de Selby. C'était le signal de la fin du repas : la foule se tut, les ménestrels cessèrent leurs chants, et bientôt dans le château on n'entendit plus que le pas mesuré de la sentinelle faisant sa garde nocturue.

XXXI.

Lord Marmion se leva avec la matineuse aurore. On se rendit d'abord à la chapelle, et, après que les prières du matin eurent été expédiées à la hâte par le frère Jean, le chevalier et l'écuyer prirent un repas substantiel. Les trompettes de lord Marmion sonnèrent le bouteselle; on vida le coup de l'étrier; une courtoisie aimable continua de régner entre le baron et son hôte; lord Marmion exprima de grands remercîments au gouverneur, qui, de son côté, s'excusa avec modestie, jusqu'à ce qu'enfin, le cortége ayant défilé, le noble lord partit. Aussitôt les trompettes résonnèrent de nouveau; le canon des murailles gronda et ébranla le rivage d'Écosse; autour du château s'élevèrent des masses de fumée aussi blanches que la neige, lesquelles enveloppèrent les tourelles, jusqu'au moment où elles s'élancèrent en tourbillons dans les airs, et rencontrèrent la brise de la Tweed, qui les emporta et éclaircit de nouveau l'horizon.

CHANT SECOND.

Le Couvent.

INTRODUCTION.

AU RÉVÉREND JOHN MARRIOT, M. A.

Ashestiel, Ettrick Forest.

Elles sont maintenant désertes et nues ces plaines où se balançait jadis une belle et antique forêt (1), pendant que ces vallons étendus se revêtaient de l'ombrage des taillis, et étaient peuplés de cerfs et de biches légères. Là-bas cette aubépine, dont peut-être les rameaux chargés de piquants l'ont protégée durant trois siècles, lorsque autour d'elle tombaient les arbustes, ses verdoyants rivaux ; là-bas cette aubépine solitaire pourrait dire les vicissitudes de ce vallon où elle est née, depuis qu'elle est devenue robuste et grande, elle qui ployait comme un buisson flexible, au souffle de chaque brise du soir. Elle pourrait dire combien était profonde l'ombre formée par des milliers de rameaux entrelacés, combien épaisse était celle du chêne majestueux, combien fortement le frêne des montagnes attachait ses racines au rocher, et, à travers le feuillage des taillis, montrait sa tête superbe, ornée elle-même de ses feuilles étroites, et des rouges grappes de ses baies ; elle pourrait dire comment encore les pins couronnaient la cime des monts, comment les frêles bouleaux ondoyaient dans la plaine, tandis que les trembles s'agitaient au moindre bruit des vents, et que les aunes fragiles couvraient du dôme de leur vert feuillage les bords fleuris des limpides ruisseaux.

« Ici, sous mon ombre hospitalière (me semble répéter l'ar-

buste), ici le cerf au bois rameux est venu se reposer à l'heure de midi ; ici j'ai vu le loup plus farouche (et la vallée voisine porte encore son nom) rôder d'un pas furtif autour de moi, et s'arrêter pour hurler contre la lune qui l'éclairait. Le sanglier sauvage, préparé au combat, aiguisait ses défenses contre mon écorce, tandis que le daim et le chevreuil bondissaient à travers les broussailles. Souvent de la tour crénelée de Newark sortait la pompe des monarques de l'Écosse; des milliers de vassaux étaient ici passés en revue : on voyait les chevaux, les faucons et les cors et la meute ; j'apercevais la jeune garde armée de l'arc, et attentive à occuper toutes les issues de la forêt ; les piqueurs traverser à pas lents les buissons; les fauconniers tenant le faucon tout prêt à s'élancer ; les forestiers en costume vert conduisant en laisse les rapides lévriers qui guettaient le gibier sur la lisière du bois, d'où les chiens couchants venaient de le débusquer. La curée en effroi sautait avec rapidité devant les lévriers agiles conduits à sa poursuite. La flèche siffle, échappée de l'arc, l'arquebuse lui répond, tandis que les collines répètent de rocher en rocher le bruit des chevaux, des chiens aboyants, des veneurs empressés, et des cors de chasse entonnant de joyeuses fanfares. »

Le souvenir de ces nobles chasses vit encore dans nos vallées solitaires; dans la forêt de l'Ettrick, aujourd'hui vierge de pas humains, et sur les bords de l'Yarrow, où jadis les *outlaws*[1] tendaient leur arc redouté (2). Mais cette cour, autrefois si amie des champs et des forêts, était moins gaie que nous l'avons été dans nos jeux plus modestes. Quoique leur pompe soit moins ambitieuse, nos parties de chasse, nos amusements champêtres, notre enjouement, chez Marriot, tout cela est moins vif. Te rappelles-tu mes excellents lévriers ? Jamais sur la colline ou dans le bocage on ne les mit en défaut; jamais on ne leur vit une bouche

1 *Outlaw* veut dire *proscrit*. Il en est question au commencement du roman d'*Ivanhoe*. A. M.

plus sûre et une ardeur plus grande, plus de légèreté du pied, et plus de solidité de la dent; jamais intervalle écoulé entre nos chasses ne fut triste, car nous avions en réserve une ressource précieuse dans les poètes de l'antiquité ou du moyen-âge. Nous remarquions chaque scène mémorable qui s'offrait à nos regards, et nous répétions les récits poétiques dont elle avait été l'objet ; nous ne traversions pas une colline, un ruisseau, sans leur attacher une légende ou une ballade qui leur fût propre. Tout est silencieux maintenant, car maintenant ils sont muets tes bocages, tes murs, ô château de Bowhill ! L'yeoman[1] aujourd'hui n'entend plus le fusil du chasseur retentir du haut de la montagne sourcilleuse, et on ne le voit plus, tandis que son cœur honnête s'enflamme au souvenir de sa chaumière paternelle, verser à la ronde à ses compagnons de joyeuses rasades, et boire au *chieftain*[2] des collines ; elles ne sont plus ces formes riantes, ces fées magiques, dont se peuplaient à l'envi les bosquets de l'Yarrow, et qui sautaient sur les murailles, parcouraient les avenues, cultivaient les fleurs, fées aussi aimables que les lutins aperçus par la crédule Janet, danser au clair de la lune sur les gazons du Carterhaugh ; on ne voit plus le jeune baron qui dans ses chasses solitaires animait la forêt de Sheriff, et imitait par sa démarche et son ton noble la majesté d'Oberon ; elle s'en est allée, cette beauté enchanteresse, dont l'aimable figure était le moindre attrait ; et cependant, si à la reine des sylphides avait été donné le privilège de montrer à la terre les charmes du ciel, elle n'aurait pu franchir les airs avec une taille plus svelte, ou des traits plus gracieux. L'oreille insensible de la bonne veuve ne se dresse plus soudain pour écouter le bruit des pas de cette beauté ravissante ; elle n'attend plus l'heure de midi et ne songe plus à parer sa cabane pour l'y recevoir : pen-

1 Les *yeomen* (plur. d'*yeoman*) étaient autrefois d'habiles *archers*, et ce sont aujourd'hui des *fermiers*, comme nous l'avons déjà dit, p. 19. Ils forment encore une garde à cheval, sous le nom de *yeomanry*. A. M.

2 Mot qui veut dire *capitaine* ou *chef*.

sive elle tourne son rouet bruyant, ou triste elle prépare le frugal repas de ses orphelins, et bénit encore, toutefois avant de le leur servir, la main bienfaisante par les soins de laquelle ils sont nourris[1].

Du sein de la vallée de l'Yair, dont les collines si resserrées laissent à peine à la Tweed se frayer un passage, en mugissant, bouillonnant et s'échappant en tourbillons et torrents écumeux ; du sein, dis-je, de cette vallée riante est descendu, a disparu son noble seigneur, et il ne nous a laissé que la rivière déserte. Je regrette ces jeunes compagnons de mes promenades et de mes jeux champêtres, à cet âge mitoyen entre l'enfance naïve et la folâtre adolescence, âge heureux où la pensée c'est le discours, et le discours la vérité[2]. Réunis autour de moi, avec quel délice ils se pressaient pour entendre mes récits sur les exploits de Wallace, dont la main leur montrait le tombeau solitaire, que j'appelais un lieu sacré[3] ! Comme leur front s'animait en m'écoutant parler ! et moi, j'ai plus d'une fois souri en sentant mes joues se colorer, et, en dépit de la différence des années, s'empreindre de nouveau, en quelque sorte, du feu qui brillait sur les leurs. Heureux enfants ! des sentiments si purs ne peuvent long-temps durer : condamnés à vous opposer au flot rapide du monde, vous ne pourrez vous fixer sur la rive, le sort vous entraînera loin d'elle, les passions saisiront la voile et dirigeront le gouvernail. Cependant ché-

1 Ce passage a une grande ressemblance avec celui-ci du poème de Samuel Rogers sur les *Plaisirs de la Mémoire*, dont j'ai publié une traduction en 1825.

Le calme s'est assis sur la rive prochaine,
Où se réunissant autour de son vieux chêne,
Le village écoutait les ménestrels nouveaux,
Lorsque les doux plaisirs couronnaient les travaux.
La vieille à sa légende empruntant une histoire,
N'y vient plus étonner son crédule auditoire, etc. A. M.

2 When thought is speech, and speech is truth,
Vers plein d'élégance et de concision. A. M.

3 Il existe sur une haute chaîne de Montagnes, au-dessus de la ferme d'Ashestiel une fosse appelée le retranchement de Wallace. (*Note anglaise.*)

rissez toujours le souvenir du ruisseau et de la montagne solitaire; car il viendra un temps, mes amis, où vous penserez souvent, mais sans regret, je l'espère, à ces heures de liberté que vous avez coulées ensemble sur le penchant de la colline azurée par les cieux [1].

Lorsque, rêvant à des amis absens, nous sentons doublement que nous sommes seuls, il nous reste encore quelque chose ; il existe encore un plaisir dans ce regret : il rend plus vif l'amour du repos dans l'isolement, il le grave plus profondément dans un cœur tendre [2]. Il demeure silencieux au milieu des soucis du monde, étouffé bientôt par les querelles humaines; mais dans une âme ainsi préparée, sa faible voix, de temps en temps, se manifeste, et parle d'un sentiment plus doux, mêlé de résignation et de contentement. Souvent la vue du lac silencieux et isolé de Sainte-Marie (3) a éveillé en mon esprit de semblables pensées. Tu le sais,

1 Ah, happy boys ! such feelings pure,
They will not, cannot, long dure ;
Condemn'd to stem the world's rude tide,
You may not linger by the side;
For fate shall thrust you from the shore;
And passion ply the sail and oar.
Yet cherish the remembrance still
Of the lone mountain and the rill;
For trust, dear boys, the time will come,
When fiercer transport shall be dumb,
And you will think right frequently,
But, well I hope, without a sigh,
On the free hours that we have spent
Together, on the brown hill's bent.

Il y a trop de douceur, d'harmonie et de vérité philosophique dans ce court passage pour ne point le citer en original. A. M.

2 Cette idée consolante se trouve également en beaux vers dans le poème de Samuel Rogers sur les *Plaisirs de la Mémoire*, cité plus haut; mais nous rapporterons de préférence le texte de Walter Scott :

When, musing on companions gone,
We doubly feel ourselves alone,
Something, my friend, we yet may gain,
It soothes the love of lonely rest,
Deep in each gentler heart impress'd. A. M.

ni marais ni roseaux ne souillent les bords argentés de ce lac limpide; abruptement et tout à coup la montagne se termine et s'abat sur sa rive nivelée, et une légère trace de sable d'argent marque l'endroit où l'onde s'allie à la terre. Dans le brillant et bleu miroir de ces eaux paisibles, vous voyez se peindre la couleur azurée des collines ou de la montagne. L'humble bruyère a couvert ses bords, où ne croissent ni arbres, ni buissons, ni fougères, excepté vers l'endroit où une étroite lisière porte quelques bouquets de pins disséminés. Cette nudité a son pouvoir, elle ajoute à la mélancolie que l'âme éprouve à son aspect, L'œil ne découvre ni bosquet, ni vallon, ni taillis qui puisse cacher aucun être vivant; ni grotte, ni antre propre à servir de refuge à un berger ou un bûcheron solitaire : ici rien à deviner par l'imagination. Vous voyez que tout n'est qu'un désert, et le silence y joint son aide mystérieuse; car, bien que de leur cime escarpée les collines pittoresques envoient au lac un millier de ruisseaux, ils coulent si doucement dans leur crue estivale, que leur murmure ne contribue qu'à bercer l'oreille assoupie; le bruit des pas du coursier qui nous porte est même trop rude, tant est profond le calme de cette solitude.

Rien de vivant n'attire ici mes yeux ou mon oreille, mais je devine que la retraite des morts n'est pas éloignée : car, bien que, dans les sanglantes querelles de la féodalité, un ennemi ait abattu la chapelle de Notre-Dame (4), cependant sous le seuil vénéré le paysan va se reposer de ses travaux, et mourant il demande que ses os soient confiés à ce lieu où priaient ses simples ancêtres.

Si l'âge avait calmé le choc des passions, si le destin avait rompu les nœuds qui me tiennent enchaîné à la vie, ici, ai-je pensé, ici je voudrais habiter, et relever la cellule du chapelain, comme ce même ermitage paisible où Milton aimait à dépenser ses doctes loisirs. Qu'il serait doux de marquer le déclin du jour sur le som-

met solitaire de Bourhope, et de dire en voyant expirer les derniers rayons du soleil sur le beau lac et sur le flanc de la montagne : « Ainsi les plaisirs s'évanouissent : jeunesse, talens, beauté, ainsi vous finissez, et vous ne nous laissez que la tristesse, l'abandon et les cheveux blancs[1] ». J'aimerais à contempler la tour en ruines de Dryhope, et à rêver à la rose flétrie de l'Yarrow; j'aimerais à entendre le sourd murmure de la montagne se préparant à nous verser l'orage, cet orage qui s'annonce par le bruit lointain de ses ailes, bruit qui s'augmente à mesure que la crise approche. Combien il serait doux, avant que cette crise éclatât, d'aller m'asseoir sur le tombeau du magicien, de ce prêtre dont les os furent exilés du lieux où dort la cendre des justes (5); monument sur lequel ne brille jamais le soleil (comme la superstition crédule l'imagine), et d'où je verrais le lac soulever ses ondes, et jeter sur ses rives des tourbillons d'écume; le cygne sauvage monter sur l'aile des vents, déployer à travers le brouillard liquide la blancheur de ses ailes, et descendre encore pour laver son sein dans l'onde émue et frémissante. Enfin lorsque mon plaid ne pourrait plus me défendre contre l'assaut de la tempête, je voudrais me retirer dans mon ermitage solitaire, y allumer ma lampe, et tisonner mon feu, puis méditer quelques chants poétiques, jusqu'à ce que le tourbillon eût acquis toute sa force, et que dans le cri lointain du butor j'eusse entendu des voix non terrestres m'avertir que le prêtre magicien revient lui-même pour réclamer son vieil asile. Mon imagination s'efforcerait de le revêtir d'une forme étrange, et m'arrêtant moi-même au milieu de ma tâche, il me faudrait sourire quand je me surprendrais saisi de crainte.

Mais surtout il me serait agréable de considérer une telle vie,

1 ... Thus pleasures fade away,
Youth, talents, beauty, thus decay,
And leave us dark, forlorn and gray!

en échappant au choc de la fortune, et d'y voir un grand et beau sacrifice, quelque chose de bon et de sage, et de penser que chaque heure donnée aux rêveries serait un pas de plus dans la route des cieux.

Cependant une pareille solitude déplairait à celui dont le cœur n'est point tranquille : il aime à noyer les débats de son âme au milieu du cliquetis des armes et de la guerre, qui devient son élément, et mon pèlerin noir eût préféré quelques scènes plus tristes et plus sauvages encore, comme celle qui se dessine autour de la sombre montagne de Lochskene (6). Là, les aigles poussent des cris perçants de l'île au rivage; des torrents roulent leurs ondes bruyantes de la crête au pied rude des rochers[1]; sur les vagues noires incessamment attirées, de noirs et épais brouillards troublent l'azur des cieux; à travers les fortes barrières les eaux se brisent en mugissant, se précipitent plus blanches, se heurtent, tourbillonnent et tombent avec fracas dans le sombre abîme, sur lequel pèse le rocher gigantesque; un nuage de fumée s'élève aussi blanc que la neige, le torrent gronde inaperçu, au fond du gouffre comme s'il était condamné à laver la caverne souterraine de quelque démon qui, retenu prisonnier par le sortilége de quelque enchanteur, ébranle le noir rocher par ses horribles hurlements. L'aspect du pèlerin eût été en parfaite harmonie avec cette scène de terreur : il me semble le voir penché sur l'abîme, regardant le fond du gouffre où, après avoir lutté contre les rochers, les eaux terminent leur chute bruyante et lancent vers les cieux des vagues écumeuses qui tourbillonnent autour du tombeau du géant, blanches comme la queue du blanc coursier, et s'en vont arroser le vallon de Moffat.

O Marriot, toi dont la harpe montée sur les rives fécondes de

1 Le lecteur nous pardonnera ce style imitatif où nous avons essayé de reproduire l'effet du vers anglais :

Down all the rocks the torrents roar.

Il y a ici évidemment une intention d'harmonie imitative. A. M.

l'Isis[1] a répété les chants de nos bardes des frontières, prête l'oreille à mes vers, et tu connaîtras cet homme mystérieux du malheur !

CHANT.

I.

La brise qui balaya les tourbillons de fumée amassés autour du château de Norham, lorsque l'artillerie avait lancé toutes ses salves mêlées d'éclairs et d'un bruit semblable au tonnerre, pour célébrer le départ de Marmion, ne ridait pas seulement la surface des eaux argentées de la Tweed, elle répandait encore sa fraîcheur sur les flots de la mer du Nord, et poussait une barque légère qui, partie du couvent de Whitby, voguait vers l'île sacrée de Saint-Cuthbert (7). Baissant son flanc à l'haleine propice du vent léger, le navire bondit sur l'onde qui s'enflait comme un danseur folâtre en un bal domestique : les matelots joyeux sourient en voyant leur vaisseau sillonner si fièrement l'écume de l'Océan verdâtre. Ils se réjouissent également de son lest honorable; car sur le tillac était l'abbesse de Sainte-Hilda, dans un siége d'honneur avec cinq jolies nonnes qui lui formaient une galerie de leurs grâces.

II.

Il était agréable de voir ces saintes filles, pareilles à des oiseaux échappés aux verts ombrages du bosquet, s'élancer de leur cage ou du nid pour la première fois. Timides et curieuses en même temps, pour elles tout semblait étrange et nouveau, en voyant tous les regards attachés sur elles; et devant le spectacle qui les environnait, leur étonnement doublait encore. L'une regardait les haubans et lès voiles, en répétant ses pieuses oraisons; une autre pâlissait à chaque lame d'eau sillonnante et priait saisie de terreur; une autre poussait un cri à l'approche du chien de mer,

1 Petite rivière qui passe à Oxford, à 10 lieues de Londres. A. M.

levant au-dessus de l'onde écumeuse sa tête noire et son œil étincelant; une autre ajustait son voile dérangé par la brise, craignant peut-être qu'un œil trop mondain n'épiât ses charmes consacrés à Dieu, peut-être aussi parce qu'un tel mouvement donnait de la grâce à son bras arrondi et à sa taille légère. Tous les cœurs parmi elles étaient simples et purs, et cherchant le plaisir, excepté l'abbesse et la novice Clara.

III.

L'abbesse était d'un sang noble. Elle prit de bonne heure le voile et le capuchon, avant qu'elle eût jeté sur la vie un regard, avant de connaître le monde qu'elle abandonnait. Elle était belle aussi, et elle eût eu sans doute autant de tendresse que de beauté, mais elle n'avait jamais vu un timide amant soupirer pour elle, et ressentir l'influence de son regard. L'amour, suivant elle, n'était rien qu'un nom combiné avec la honte et la vanité; ses espérances, ses craintes, ses plaisirs se trouvaient concentrés dans les limites du cloître; le péché le plus mortel que son esprit pût se figurer était la violation de la règle monastique, et sa plus haute ambition eût été d'égaler la renommée de Sainte-Hilda. Dans cette vue, elle avait aliéné son riche héritage pour élever la tour orientale du couvent; elle avait, dans ce but, fait orner d'une rare ciselure la chapelle de la sainte, et donné une châsse d'ivoire surchargée de pierreries. Le pauvre bénissait sa main charitable, et le pèlerin ou voyageur trouvait un gîte au sein du couvent dont elle était souveraine.

IV.

Son vêtement était noir, elle avait réformé sa règle austère d'après la discipline des Bénédictines; ses joues pâles et son corps mince et maigre attestaient la rigueur de ses veilles et de ses abstinences, qui avaient de bonne heure éteint le feu de sa jeunesse. Mais la dame était vraiment douce et gentille : quoique

vaine de son autorité religieuse, elle aimait à voir que ses sœurs lui obéissaient sans aucune répugnance; rien de sévère dans sa cellule, et les nonnes se plaisaient à merveille avec leur abbesse. Ce voyage l'attristait : mandée à Lindisfarn, elle s'y rendait avec le vieil abbé de Saint-Cuthbert et la prieure de Tynemouth, pour tenir un chapitre de Saint-Benoît et exercer une inquisition rigide sur deux apostats, peut-être même les condamner à mort.

V.

Je ne dirai rien de sœur Clara, sinon qu'elle était jeune et belle, aimable et tendre comme une novice non professe, mais déjà malheureuse. Elle était fiancée à un jeune homme qui n'existait plus à présent ou qui du moins avait fui déshonoré. Ses parents voulaient la forcer à donner sa main à quelqu'un qui ne l'aimait que pour sa fortune. Le cœur brisé, elle-même avait préféré prendre le voile, et cacher dans la solitude de Sainte-Hilda ses espérances déçues et son destin flétri.

VI.

Elle s'assit sur la proue du vaisseau, et paraissait contempler les vagues mugissantes qui roulaient sous ses yeux, elle semblait même les compter à mesure qu'elles passaient; mais elle ne les voyait pas, ce n'était qu'une apparence, car ses pensées l'appelaient ailleurs : un désert brûlé du soleil, inculte et nu, sans vagues, sans brises, l'occupait. Là elle voyait comme une main qui négligemment avait sur un cadavre amassé un peu de sable pour le cacher jusqu'à ce que les chacals vinssent l'arracher de cette tombe peu profonde. Observez quelle douleur est peinte sur ses regards lorsqu'elle les porte vers les cieux.

VII.

Tendre, aimable et affligée, ses charmes auraient apprivoisé le cœur le plus sauvage. Les ménestrels et les poètes ont chanté

que, dans sa furie indomptable, le velu monarque des forêts, devant une vierge belle et timide, avait calmé sa rage. Mais souvent les passions dans le cœur humain sont plus cruelles que la rage du lion : la jalousie, liguée par de noires intrigues avec la sordide avarice, à l'aide du poison et du glaive, a agi contre l'innocente vie d'une jeune infortunée, et de ce crime furent accusés les prisonniers renfermés dans l'île verte de Saint-Cuthbert.

VIII.

Cependant le vaisseau frisait la côte[1] du comté montagneux de Northumberland. Les villes, les tours et les châteaux qui apparaissent successivement saisissent les yeux charmés des nonnes. Elles laissent bientôt derrière elles le couvent des moines de Wearmouth, le prieuré et l'abbaye de Tynemouth ; elles aperçoivent au milieu des arbres le superbe château de Seaton-Delaval ; les flots du Blythe et de Wansbeck se jeter dans la mer à travers les bois retentissant du bruit de leur passage; elles remarquent la tour de Widderington, qui vit naître plus d'un vaillant chevalier ; à l'aspect de l'île des Coquettes, elles répètent leurs rosaires aux grands saints qui y possèdent une cellule ; elles remarquent encore Alne et surtout Warkworth, fier du nom de Percy ; elles se signèrent en entendant les vagues blanchissantes mugir si près du bâtiment, et bouillonner en se précipitant à travers les rochers sur les rives caverneuses de Dunstanborough. Ta forteresse aussi, orgueilleux Bamborough, fixa leurs regards, qui découvrirent bientôt la tour vaste et carrée du roi Ida, bâtie sur la cîme d'un rocher gigantesque et semblant menacer de ses créneaux le mobile Océan ; enfin elles s'éloignèrent de la côte et atteignirent la baie de l'île sainte.

IX.

La marée venait d'acquérir sa plus grande hauteur et entourait de ses flots le domaine sacré ; car le flux et le reflux en varient la

1 The vessel skirts the strand. A. M.

forme en la changeant tantôt en une île, tantôt en un continent. Deux fois par jour, à pied sec sur le sable, le pèlerin arrive à la châsse de saint Cuthbert, et deux fois par jour les vagues emportent les traces du bâton et des sandales du pieux voyageur. La voile, en approchant du port, vit de plus en plus s'élever le château avec ses murailles crénelées, le bâtiment de l'antique monastère, vaste, imposant, construit en pierre rouge-foncé et assis sur les bords de l'île.

X.

Cette abbaye était un reste de l'architecture saxonne, avec ses arches massives, larges et rondes, qui s'élevaient en double rang sur de pesantes colonnes en pierres courtes et basses, construites avant que l'art fût connu, et imitant, par la forme des ailes et le fût des piliers, les arcades d'une allée voûtée. Le Danois païen avait inutilement exercé sa rage impie sur ces fortes murailles exposées aux tempêtes de la mer, assaillies par l'éternelle fureur des vents, et par celle des pirates non moins audacieux : pendant douze siècles, tempêtes, vents et pirates du Nord avaient échoué dans leurs efforts contre elles. Pourtant quelques portions de l'édifice, rebâties en un style plus moderne, indiquaient où avait passé la main de l'envahisseur ; la brise piquante et destructive de mer avait aussi rongé la ciselure des piliers, usé les formes du saint moulé dans sa niche, et effacé par une puissance corrosive les angles saillants de chaque tour : néanmoins l'abbaye restait entière, comme un vétéran affaibli par l'âge ou les blessures, mais non soumis.

XI.

Dès que les jeunes vierges furent arrivées près de la forteresse, elles entonnèrent les cantiques de sainte Hilda, et leurs voix doucement aiguës se marièrent au bruit des vagues et des vents, formant dans cet ensemble des chants humains et des chants de la nature une sorte d'harmonie. Alors, du rivage sablonneux s'éleva

en réponse un chorus moitié perdu au milieu du frémissement des lances écumeuses. Du cloître obscur et sombre de saint-Cuthbert, les moines et les sœurs descendirent sur la plage, la bannière déployée, les croix en l'air et les reliques dehors, pour se porter à la rencontre des filles de sainte Hilda ; et comme ils entendirent leur hymne, dont les sons parcouraient les airs, ils s'empressèrent d'y répondre par un chorus analogue. Les habitants de l'île, tout joyeux, s'élancèrent à l'envi à travers la marée pour amener et ancrer le navire, où l'abbesse, remarquable par son voile et sa guimpe, se tenait debout sur le tillac, faisant le signe de la croix, et répandant de la main ses ineffables bénédictions.

XII.

Supposons maintenant l'accueil terminé, supposons achevé au couvent le banquet offert aux saintes filles : toutes s'empressèrent de parcourir le couvent, le cloître, l'église, les galeries et tous les endroits où chacune d'elles pouvait errer sans courir le risque de rencontrer un œil profane. Enfin, quand la rosée du soir humecta les airs, et que la brise piquante de la mer soufflait de manière à rendre froide une nuit d'été, les nonnes, rassasiées de promenades et de contemplations naturelles, se réunirent autour du feu, où chacune à son tour essaya de peindre les divers mérites de leur sainte, sujet qui ne pouvait fatiguer une jeune vierge, et qui, pour l'honneur de leur patronne, était regardé comme le sien propre.

XIII.

Ainsi les nonnes du Whitby racontèrent comment à leur service monastique trois puissants barons étaient tenus, presque à titre de vassaux (8), pendant que les cors répètent un chant de honte, et que les moines crient : « Fi de votre nom ! vous qui pour la perte d'un jeu champêtre avez, dans un accès de fureur, immolé un prêtre de sainte Hilda ! Voilà ce que le jour de l'Ascen-

sion, chaque année, en travaillant au quai de notre port, Herbert, Bruce et Percy sont forcés d'entendre. » Elles dirent aussi comment une princesse saxonne, la gracieuse Elfled (9), se réfugia dans leur couvent, et comment plus de mille serpents furent changés chacun en une spirale de pierre, par la seule vertu de l'oraison de sainte Hilda. Elles avaient elles-mêmes, dans les caillous de leurs cellules, trouvé des traces de ce miracle. Elles dirent encore comment les ailes des oiseaux de mer leur manquent lorsqu'ils planent sur les tours de Whitby (10), et comment ils tombent avec de faibles efforts pour rendre hommage à la patronne de leur couvent.

XIV.

Les vierges de Saint-Cuthbert ne faillirent point en essayant de rivaliser avec celles de Whitby dans leurs éloges sacrés : elles dirent combien de fois jadis le corps de leur patron changea de sépulture (11); comment, lorsque les farouches Danois brûlèrent leur couvent, les moines s'enfuirent de l'île sacrée; comment sur la montagne du Nord, dans les marais, de mer en mer, de rivage en rivage, ils portèrent le corps de leur bienheureux saint. Ils s'arrêtèrent enfin dans la riante Melrose; mais, quoique ce lieu lui plût lorsque la vie circulait dans ses veines, ce n'était point là que ses reliques devaient reposer; car, chose merveilleuse à raconter ! il voyagea dans son cercueil en pierre, fardeau assez pesant sur une rivière, et glissa aussi légèrement que le duvet, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'abbaye de Tynemouth : encore n'y demeura-t-il point long-temps, car le saint poursuivit sa route vers le Sud; Chester-le-Street et Rippon virent son corps sacré, avant que Wardilaw le saluât, dans sa joie et sa crainte; et, après beaucoup d'autres détours, il choisit enfin son asile à l'emplacement où sa cathédrale, haute et vaste, s'élève sur les rives du War. Là, dans l'église gothique de Durham, reposent en secret

ses reliques ; mais personne n'en sait l'endroit précis, à l'exception de trois des moines, ses saints serviteurs, qui, liés par un serment solennel, partagent cette merveilleuse faveur.

XV.

Qui pourrait raconter ses miracles ! L'intrépide roi d'Écosse et son fils, bien qu'ils eussent avec eux les Galwégians, aussi sauvages que le vent de l'Océan, les chevaliers de Lodon[1], couverts de fer, et les braves de Teviotdale, prirent la fuite devant son étendard (12). Ce fut lui qui, pour venger sa puissance outragée, arma de l'épée Alfred-le-Grand contre les Danois, et fit rebrousser chemin au conquérant (13), lorsqu'avec ses archers normands celui-ci vint dévaster le Northumberland.

XVI.

Mais les nonnes de Sainte-Hilda auraient bien voulu savoir si, en effet, comme on le disait, saint Cuthbert se tenait encore sur un rocher près de Lindisfarn, et s'y occupe à fabriquer les chapelets maritimes qui portent son nom (14). Les pêcheurs de Whitby publiaient de semblables récits, en assurant que l'on y voyait la figure du saint, et qu'on y entendait le bruit de son enclume, bruit sourd et comme expirant, forme gigantesque et sombre, objets entendus et vus à l'approche de l'orage et à la chute du jour. Néanmoins les nonnes de Lindisfarn rejetaient de pareils contes, et les regardaient comme le fruit d'une vaine superstition.

XVII.

Tandis qu'autour du feu circulaient ces légendes, une scène bien autre de malheur se passait dans un souterrain de l'église, où se tenait un conseil de vie et de mort. Ce lieu était plus sombre et plus retiré que le cachot le plus profond et le plus horrible. Le vieux Colwulf (15) le fit construire pour y expier ses fautes

1 Contraction pour *Lothian*, comté d'Écosse. A. M.

et les laver de ses pleurs dans la pénitence, lorsque pour le capuchon et le rosaire il déposa la hache et la couronne des Saxons. Cette retraite, dont l'entrée glaçait les sens d'horreur, ne recevait aucune lumière; le jour et l'air n'y pouvaient pénétrer : on l'appelait le caveau de la pénitence. Le prélat Sexhelm en avait fait un lieu de sépulture pour ceux qui, étant morts dans le péché mortel, ne pouvaient être ensevelis dans l'intérieur de l'église. Maintenant c'était un lieu de châtiment, et si un cri assez haut de désespoir arrivait jusqu'à l'air supérieur, ceux qui l'entendaient faisaient un signe de croix en disant que les esprits des damnés se lamentaient là-bas dans leurs justes tourments.

XVIII.

Bien que dans le monastère une tradition vague circulât sur cet asile de la pénitence, peu de personnes, excepté l'abbé, en connaissaient l'enceinte, et un plus petit nombre encore avait appris de lui ce qui se passait sous cette terrible voûte. La victime et l'exécuteur y arrivaient les yeux bandés. La voûte était basse et obscure; les murailles latérales étaient taillées dans le roc vif; les pierres tumulaires, sculptées grossièrement, à demi enfoncées dans la terre et à demi usées par le temps, formaient le seul pavé de ce cachot. Des gouttes humides tombaient une à une sur chaque pierre avec un tintement monotone. Un crescet [1], suspendu à la voûte par une chaîne de fer, servait à éclairer cet affreux séjour, et semblait lutter contre l'humidité et les ténèbres, comme si ce flambeau eût peine à rester allumé : et cependant c'était la seule lumière qui éclairât le redoutable conclave assemblé dans ce souterrain.

XIX.

Là, réunis pour juger en secret, étaient placés par ordre de préséance, les chefs des trois couvens, tous trois de l'ordre de

[1] Espèce de lampe antique. A. M.

Saint-Benoît, ordre sévère dont les statuts étaient gravés sur des tables de fer. En longs habits noirs, sur des siéges de pierre, étaient les trois juges que permettait de remarquer la pâle lueur du crescet. L'abbesse de Sainte-Hilda s'assit et resta un moment le visage découvert, et puis elle baissa son voile pour cacher le gonflement de son sein et les larmes que la pitié lui arrachait. A sa figure sinistre, à son port orgueilleux, à sa robe flottante, je reconnais l'altière prieure de Tynemouth (16). Elle se trahit à la pâleur de son front, et ce vieillard, dont la vue a depuis longtemps été tarie et desséchée par la nuit de l'âge, et dont le front chargé de rides est le seul qui ne montre aucune trace de pitié, cet homme enfin, dont le regard est dur et sévère, c'est l'abbé de Saint-Cuthbert, que son austérité a fait surnommer le saint de Lindisfarn.

XX.

Devant ces juges terribles se distinguaient les deux coupables; mais, quoique le même destin les attende, un seul mérite notre intérêt. Un habit de page déguise son sexe; le pourpoint et le manteau négligemment noués dissimulent ses charmes sans pouvoir les cacher. Elle a tiré sa toque sur ses yeux; elle cherche à cacher la marque bleue et la crête de faucon, armoiries de Marmion, gravées sur la partie du vêtement qui recouvre son sein. Mais au commandement de la prieure, un moine défit la bande de soie qui liait la belle chevelure de l'accusée, et lui ôta le bonnet de sa tête. Sa taille légère fut à l'instant couverte par les riches tresses de ses longs cheveux. On reconnut alors Constance de Beverley, sœur professe de Fontevrault, que l'église compte déjà au nombre des morts pour avoir violé ses vœux et déserté le cloître.

XXI.

Lorsque sa belle figure parut à tous les yeux, bien qu'elle fût pâle et qu'elle formât un pénible contraste avec les brillants an-

neaux de sa chevelure flottante, son maintien assuré, son regard calme, annonçaient une constance ferme. Elle s'arrêta immobile et pâle à tel point que, sans la respiration que son souffle décelait, sans le léger mouvement de ses yeux et de sa tête, et sans les imperceptibles ondulations de son sein, garant de la vie qui l'animait encore, on l'eût prise pour une statue de cire à laquelle un artiste a essayé de donner quelque trace d'existence humaine : aussi calme elle était, aussi pâle, aussi belle.

XXII.

Son compagnon était une de ces âmes sordides qui vendent le meurtre au poids de l'or, qui ne connaissent d'autre frein que la peur, car dès long-temps leur conscience a cessé de rougir et n'éprouve plus l'effet de leurs actions ; un de ces êtres dont le sentiment brut n'aspire jamais au-delà de leurs lâches désirs, et ne cherche qu'à les satisfaire. Tels sont les instruments que le tentateur emploie pour accomplir tous ses plus noirs forfaits. Ces âmes ignobles, aucune vision, aucune terreur ne les effraie ; leurs nuits s'écoulent sans qu'aucun spectre les épouvante; une seule crainte les retient, la plus lâche de toutes ; elle seule occupe chez eux sa place, c'est la crainte de la mort. Ce misérable portait le froc et le capuchon ; il n'avait pas honte de gémir et de hurler, de rouler son corps par terre et de ramper étendu comme un chien sous le fouet, tandis que la belle Constance, près de lui, attendait son arrêt sans répandre une larme.

XXIII.

Cependant l'infortunée aurait bien pu pousser des cris ; sa pâleur, résultat de l'effroi, ne parlait que trop haut ; car on voyait, pratiquées dans cette sombre muraille, deux niches étroites, profondes et larges : le malheureux qui entre par ce seuil redoutable ne trouvera sans doute jamais de sortie. Dans chacune on avait placé de minces aliments composés de racines, d'eau et de

pain. Près de ces niches se tenaient, vêtus en bénédictins, deux moines à l'œil hagard et sans mouvement. Ils élèvent d'une main une torche ardente, et montrent l'affreuse entrée de chaque cellule, réfléchissant une lumière mêlée d'une épaisse fumée, et qui jette une couleur rougeâtre sur les murs et la voûte. Auprès d'eux étaient amassés des pierres, du ciment et des outils de maçonnerie pour un affreux usage.

XXIV.

Ces exécuteurs étaient choisis parmi ces hommes ennemis mortels de leurs semblables, et qui, dévorés de dépit et d'envie, se sont retirés dans le cloître, ou qui, dans un doute désespéré de pardon, essaient par de rigoureuses pénitences d'effacer les crimes dont ils se sont rendus coupables ; car l'église choisit toujours de tels hommes en vassaux de sa volonté, soit qu'ils jouissent à faire le mal, ou qu'ils pensent acquérir plus de droits à la grâce efficace si, à cause de cette même église, ils luttent d'efforts dénaturés et de servile obéissance aux ordres les plus affreux. Par un destin étrange, ils furent amenés dans cet abîme, ils ne savent point comment, ils ne savent point en quel lieu ni en quel temps.

XXV.

L'aveugle abbé se leva pour prononcer la sentence du chapitre, qui condamnait à être enterrés vivants dans ce gouffre les deux accusés : telle devait être leur unique tombe (17). Mais il s'arrêta, parce que la vierge infortunée recueillant toutes ses forces essaya de parler. Elle essaya deux fois, et deux fois en vain. Les accens de sa voix ne purent trouver d'issue ; d'imparfaits murmures s'échappèrent seulement de ses lèvres pâles et convulsives. Dans les intervalles de silence, après chacun de ses efforts étouffés, on paraissait ouïr le léger bruit d'un ruisseau lointain : c'étaient les vagues de l'Océan ; car, quoique cette voûte du péché et de l'ef-

froi fût si voisine de la vague frémissante, on pouvait à peine entendre le fracas de la tempête, tant les murailles étaient épaisses.

XXVI.

A la fin, un effort courageux refoula le sang qui se figeait dans le cœur de Constance ; son œil se rouvrit ; une couleur soudaine reparut sur ses joues, mais faible et passagère comme celle qu'un orage d'automne a laissée sur les monts Cheviot. Lorsqu'elle rompit le silence, elle recueillit peu à peu ses forces, et s'arma d'un nouveau courage pour supporter le choc. C'était un spectacle déchirant et imposant tout à la fois de voir une si haute résolution et une si ferme constance dans une femme si douce et si belle.

XXVII.

« Je ne parle point pour implorer votre pardon ; je sais trop bien que je demanderais inutilement de prolonger d'une minute ma vie ; je ne parle point non plus pour demander vos prières, car si une mort lente comme celle qui m'attend ne suffit pas pour racheter mes péchés, toutes vos messes seraient inutiles également. J'écoutai les paroles séduisantes d'un traître, je quittai le couvent et le voile ; j'ai fait pendant longues années fléchir mon orgueil jusqu'à devenir page pour servir sous celui que j'aimai ; il a récompensé la folie de celle qui m'avait sacrifiée, pour devevir son esclave, tout ici-bas et au-delà du tombeau. Il vit la figure plus belle de la jeune Clara ; il apprit qu'elle était plus riche ; il oublia ses vœux, et, parjure à sa foi, il cessa de penser à Constance. C'est ici un vieux conte et souvent répété, je ne suis qu'un nouvel exemple de la perfidie des hommes ; mais si mon destin n'avait pas trompé mes désirs, jamais on n'aurait lu une pareille histoire, celle d'une vierge trahie pour de l'or, et qui aima ou fut vengée comme moi.

XXVIII.

« Le roi approuvait les prétentions de son favori, vainement il avait un rival dont la foi était engagée à celle de Clara. Marmion diffame ce rival, l'accuse de trahison, et c'est en champ clos qu'il doit vider la querelle. On reçoit leurs serments, on fait les prières d'usage, les lances sont en arrêt, le choc mortel commence, et déjà l'on entend ce cri retentissant. « Vive Marmion ! victoire à Marmion ! le gibet à Wilton ! » Dites-moi, vous qui prêchez pour que le ciel décide, lorsque deux champions s'élancent dans la lice; dites-moi où était la justice du ciel quand, loyal dans son amour et sa foi, Wilton fut renversé ou mort sous la lance du traître. Ces papiers criminels feront mieux connaître la fausseté de l'accusation et l'innocence de celui qui succomba. » Alors Constance tira un paquet caché dans son sein, et le jeta sur la table. Elle recueillit de nouveau ses forces et acheva en ces termes :

XXIX.

« L'hymen du fourbe Marmion fut encore retardé : la jeune Clara s'enfuit au couvent de Whitby pour échapper à ce lieu détesté. Le roi Henri s'écria : « Elle élude ainsi ? Elle sera ton épouse, sir Marmion, eût-elle fait vœu d'être nonne. » Une ressource me restait : le roi venait d'envoyer Marmion en Écosse; je demeurai ici pour essayer de nous délivrer, Clara et moi. Cet odieux moine que vous voyez ici jura que pour de l'or il s'introduirait dans le couvent de Whitby, et que, par les drogues qu'il aurait soin de lui administrer, ma belle rivale irait bientôt siéger comme une sainte dans le ciel. Mais le lâche a mal tenu son serment, et sa poltronnerie nous a perdus tous deux.

XXX.

« Ma bouche a révélé le secret, non pas que le remords ait gonflé mon sein : j'ai voulu m'assurer que nulle rivale ne serait

l'épouse de Marmion. La fortune ayant trahi mon espérance, ces papiers je les aurais envoyés au roi Henri pour faire tomber la tête de mon séducteur, bien que mon cœur en dût être brisé. Maintenant, hommes de la mort, accomplissez votre dessein : je suis calme, je saurai souffrir. Qu'elle vienne lentement ou vite, c'est toujours la mort qui arrive à la fin.

XXXI.

« Cependant, vous, esclaves de la sanguinaire Rome, oui, redoutez-moi encore du fond de la tombe où je descends vivante ! Si un tardif remords allait réveiller Marmion, il exercerait bientôt contre vous une telle vengeance que vous souhaiteriez de nouveau les Danois pour hôtes, plutôt que lui-même. Derrière moi je laisse un plus sombre avenir : les autels s'ébranlent, la crosse se brise, la colère d'un souverain despote vous atteint sur les ailes de la destruction ; ces voûtes si fortes et si profondes crouleront ouvertes à la fureur du vent des mers ; quelque voyageur y trouvera mes os blanchis au milieu des pierres déjointes ; et, ignorant la cruauté des prêtres, il s'étonnera de rencontrer ici de semblables restes. »

XXXII.

Les regards de Constance étaient fixes ; son air devenu menaçant ; ses cheveux flottants descendaient, rejetés sur ses épaules. Les boucles qui servaient à ombrager son front se hérissèrent sur sa tête ; sa figure parut grandir, et sa taille parut s'élever. La sauvage énergie du désespoir avait donné à sa voix un accent prophétique. Interdit, ébahi, le conclave frémit de rage. Avec des yeux stupides, ces hommes de sang contemplaient la victime inspirée, et paraissaient déjà entendre un orage vengeur ; ces juges enfin sentaient, comme devant bientôt les frapper, la mort de la victime. Nulle main ne s'agitait, nulle parole n'était prononcée : tout était silence jusqu'au moment où le sort eut dési-

gné le vieillard qui, levant ses yeux aveugles vers les cieux : « Ma sœur, dit-il, que tes chagrins finissent ; frère pécheur va en paix avec Dieu. » Les trois juges se retirèrent lentement de cet horrible cachot qui servait à la fois de tribunal, de lieu d'exécution et de tombeau. Il serait cruel et honteux de peindre l'œuvre du bourreau qui s'accomplit aussitôt qu'ils se furent échappés de ce goufre de misère et de péché.

XXXIII.

Cent marches tournantes d'un obscur escalier guident le conclave qui remonte vers la lumière du jour. Avant que ces juges infâmes eussent pu respirer l'air frais du jour supérieur, ils entendirent les cris de désespoir et les sanglots étouffés sous les coups du bourreau. Ils hâtent leur marche autant que l'âge et la crainte le permettent ; ils se signent de terreur, se pressent, se troublent, et se séparent le cœur bourrelé par les remords. Ils croient ouïr dans le silence de la nuit le gémissement d'une agonie qui se prolonge ; ils ordonnent de sonner le glas pour le passage d'une âme qui vient de dire adieu au monde. Les rochers du Northumberland répondent à ce bruit monotone et lugubre qui se fait entendre à l'heure de minuit ; les échos portèrent le son de l'airain funéraire jusqu'au lointain ermitage de Warkworth, et l'ermite lui-même dit aussitôt son rosaire ; le paysan de Bamborough releva sa tête assoupie, et demi-sommeillant répéta sa prière ; enfin le glas terrible fut entendu si loin que le cerf agile tressaillit sur les monts Cheviot, ouvrant au vent ses larges narines, et écoutant devant lui, de chaque côté et derrière, puis se couchant près de sa compagne tremblante comme lui sur un lit de fougère de montagne, et prêtant l'un et l'autre une oreille inquiète au son lugubre et monotone qui les avait frappés.

CHANT TROISIÈME.

L'Hôtellerie.

INTRODUCTION.

A WILLAMS ERSKINE, ESQ.

Ashestiel, forêt d'Ettrick.

Semblable à ces nuages des matinées d'avril qui passent avec une ombre variée sur le gazon, et imitent au milieu des prairies et des champs, par une succession de lumière et d'ombre, les scènes de la vie mêlées de joie et de chagrin; semblable à ce ruisseau de la montagne du Nord, lequel tantôt s'élance, impétueux torrent, tantôt promène lentement son onde cristalline et presque sommeillante au sein de la plaine; semblable à ces brises légères des jours d'automne, dont l'haleine inconstante expire, et se ranime comme auparavant, lorsque l'oreille en croit le murmure évanoui : ainsi variée, ma muse romantique fuit, vole ou languit, et retombe comme un songe du matin. Cependant, notre œil se plaît à suivre la trace de la forme inconstante de la lumière et de l'ombre; à voir le ruisseau ondoyant dans son cours irrégulier, et notre oreille écoute avec délice la brise égarant son sauvage soupir à travers les feuilles des arbres dans la saison de l'automne : inconstants comme le nuage, le ruisseau ou la brise, coulez, oui, coulez librement, ô mes vers!

Ai-je besoin de te dire, noble Erskine, que ma muse, un peu trop peut-être, aime une course variée, aime alternativement à faire passer d'un mode simple et naïf à un mode imposant et fier ses chants capricieux et passagers? Souvent, lorsqu'au milieu de

ces doctes rêveries un sujet de vers plus digne et plus élevé m'attirait de ton indulgence un bienveillant regard qui excusait les écarts futiles de ma muse; souvent ne m'as-tu point dit : « Si, jusqu'à ce jour, mal employées tes heures veulent être prêtées à la poésie, va et modère ta course errante, va boire aux véritables sources ; imite ces maîtres dont les lauriers immortels ombragent toujours la tombe. Du fond de cette tombe sacrée leur voix encore est entendue et peut instruire le barde plus timide et plus faible ; choisis parmi eux un guide sûr ; élance-toi sur leurs traces, suis le chemin qu'ils ont frayé, et cesse de t'égarer sur les fougeraies et les terrains incultes, avec les ménestrels des temps de la barbarie.

« Ou bien, crois-tu que notre siècle ne présente aucun sujet à tes penchants classiques? N'as-tu donc aucun vers élégiaque pour le funèbre monument du vénéré Brunswick? Eh quoi! pas une ligne, une larme, un soupir, quand la valeur saigne et meurt pour la liberté! O héros de ces temps glorieux, lorsque, brillant d'un éclat sublime et sans égal, quoique la belliqueuse Autriche, quoique toute la puissance de la Russie et de la Gaule, enfin, quoique l'Europe armée soutînt le choc, l'astre du Brandebourg se leva! Tu ne voulus pas vivre pour voir ses feux s'éteindre aux rivages d'Iéna. Héros infortuné! il ne t'était pas donné de changer l'arrêt du destin, d'écraser l'hydre à sa naissance, fléau prédestiné de la terre coupable[1]! Héros infortuné! tu n'eus pas le pouvoir de sauver la Prusse à cette heure présomptueuse où elle se rua sur le champ de bataille, et saisit l'épée, mais oublia le bouclier! Vainement la valeur et l'habileté s'unirent en toi pour lutter contre le colosse, ton sort était de périr. Tes cheveux blancs ne voulurent point partager ce cruel et dernier affront, celui de voir les royaumes arrachés et détruits, les écussons abattus et brisés, et les droits de la naissance passer à un usurpateur; tu ne voulus pas être témoin des maux de ta patrie et de ses enfants,

[1] Voilà une justice bien courtoise envers le plus grand capitaine du siècle. A. M

lorsque tu ne pouvais les guérir. Le ciel miséricordieux t'a donné une fin honorable pour une vie qui devait l'être également ; et quand les vicissitudes inévitables des temps auront fait sonner l'heure de la vengeance pour la Germanie ; lorsque pour l'amour d'elle, rempli d'une sainte fureur, quelque nouvel Arminius s'éveillera, avant de frapper, il ira aiguiser son épée sur la tombe de Brunswick.

« Ou bien, chante un de ces héros croisés, sans peur dans les cachots comme sur la brèche ; à qui les mers, le rivage, le sabre, la bride ou la rame sont indifférents, pourvu qu'ils aillent selon leurs vœux guerroyer sous les remparts ébranlés que le Turc farouche a couverts de sang, et qu'il continue à défendre contre leur invincible phalange. Chante celui dont la voix de tonnerre alla réveiller le silence des mers du pôle, quand le Russe opiniâtre et le Suédois courageux jouèrent ensemble au jeu de la mort au sein des vagues mutinées, qui les engloutissaient ; ou bien encore, célèbre ce guerrier qui, dans les sables d'Alexandrie, et quand la vengeance et la terreur hurlaient autour du roi de la bataille, arracha d'une main mourante la palme du vainqueur.

« Ou si ton penchant te porte vers ce noble dessein, ressuscite la gloire de notre ancien théâtre, et rivalise par tes accords ceux que tirait la harpe sauvage qui sommeilla suspendue au rivage sacré de l'Avon dont les flots roulent un liquide argent, jusqu'au moment où, après deux siècles révolus, une enchanteresse hardie vint la saisir d'une main sans crainte, et le cœur tout brûlant d'un noble enthousiasme ; elle la saisit détachée du saule qui en était le gardien, et en parcourut rapidement toutes les cordes, de manière que les cygnes de l'Avon, tandis qu'elle disait au bocage la haine de Montfort et les amours de Basile, s'éveillèrent à ses chants inspirés, et crurent pour un moment que leur Shakspeare vivait encore[1]. »

[1] L'auteur fait ici allusion aux essais tragiques de Joanna Baillie. A. M.

Ainsi ton amitié égarant ton jugement, en me prodiguant des louanges qui ne me sont pas dues, voudrait engager mes heures oisives dans une tâche au-dessus de mes forces. Mais dis-moi, mon Erskine, as-tu jamais pesé cette puissance secrète à qui tout obéit, qui plie à son gré notre âme docile, et dont la source est cachée ou indéfinissable? Que ce soit une impulsion qui naît en même temps que notre enfance s'éveille à la vie, se mêle à nos sentiments et à nos facultés, et devient plutôt une part de nous-mêmes qu'une dépendance de notre être; que ce soit, comme on l'appelle plus à propos, le pouvoir de l'habitude formé dans le premier âge : cette puissance, quelle qu'en soit l'origine, révèle sa force en gouvernant despotiquement notre âme, et en nous captivant par un charme invisible, tandis que le goût et la raison réclament en vain leurs justes prérogatives. Porte les yeux vers l'orient et demande à ce Belge de Batavia pourquoi, sous le ciel brûlant qui l'étouffe, il ne souhaite point respirer la fraîcheur du vent des montagnes, content d'élever sa blanche muraille près de l'humide canal où dort une onde noirâtre. Il répondra que dès sa jeunesse il se plaisait à voir la voile blanche du navire glisser et fuir le long des arbres qui l'ombragent. Interroge ce pâtre exposé à l'injure du temps, dont les brebis paresseuses trépignent devant lui, dont le plaid déchiré et le front sauvage rappellent le climat du Nord où il a reçu le jour : il traverse les riantes prairies de l'Angleterre, et l'opulence de l'Angleterre l'environne et le presse : demande-lui s'il serait heureux d'habiter dans l'aisance, au milieu de ces plaines fécondes où des haies buissonneuses étalent une riche verdure, où des collines et des forêts se déploient et où l'élégante chaumière apparaît çà et là : non, non, pour ces beaux lieux il ne changera point l'aride chaîne de montagnes de son Lochaber, et les prairies de la fertile Devon n'effaceront point de sa mémoire la cime grise du Ben-Nevis et le lac de Garry.

Ainsi, tandis que j'imite les grossiers accords qui charmèrent mon enfance, quelque sauvages qu'ils soient, ils me rappellent avec leur harmonie les pensées de mon premier âge; et les sentiments qui s'élevaient de mon cœur au matin de la vie échauffent ma lyre et inspirent mes chants. Alors je revois ces rochers, cette montagne en forme de tour qui ravissait l'heure matineuse de mes rêveries. Bien que nul fleuve majestueux ne coulât près de moi pour demander peut-être un chant héroïque; bien que nul bosquet ne devînt confident des soupirs de la brise légère pour éveiller un chant d'amour plus doux; bien qu'à peine l'arbuste qui bordait la rive de l'humble ruisseau pût aspirer à l'hommage d'une musette champêtre, cependant le ciel azuré et la verte montagne étaient un sujet d'impulsion donné à mon génie. La scène où d'arides rochers me déroulaient leurs flancs était triste et sauvage; mais de temps en temps s'offraient de vertes touffes du plus riant gazon; un enfant solitaire savait trouver le réduit où croissait la guirlande des murailles, le chèvre-feuille qui aimait à ramper et à se suspendre sur la roche isolée. Je regardais de tels réduits comme le plus doux ombrage que le soleil pût visiter dans sa course, et cette tour en ruine me semblait l'œuvre la plus sublime de la puissance humaine. J'écoutais d'une oreille avide le vieux berger dont les récits étranges ensorcelaient mon âme, lorsqu'il me racontait les exploits de ces maraudeurs qui, tête baissée, descendaient à cheval, afin de renouveler leurs rapines jusque sur les montagnes bleues du Cheviot, et chargés de butin s'en retournaient chez eux, en faisant retentir leurs foyers domestiques de vanterie et de cris de fête. Il me semblait ouïr encore le son de la trompette sous les arcades brisées du château; il me semblait voir de hideuses figures couvertes de cicatrices m'éblouir à travers les barreaux rouillés des fenêtres. C'est ainsi qu'en hiver, auprès du foyer domestique, j'écoutai de vieux contes, de malheur ou de joie, des ruses d'amour, des enchantements du beau

sexe, des sorcelleries de magiciens, des exploits de guerriers, des batailles de patriotes du vieux temps, comme Wallace et Bruce l'invincible; et ces derniers combats où, descendant de leurs montagnes, les clans écossais, dans leurs fureurs désordonnées, se précipitaient à travers les plaines, et balayaient les rangs d'habits écarlates du Sud[1]. Incliné sur le plancher, je renouvelai chacun de ces combats, caillous contre caillous arrangés en ordre de bataille, les rangs symboliques de guerre déployés; et, leur chef en avant, le lion écossais mettait en fuite les bataillons anglais.

Toujours avec je ne sais quel charme que je ne saurais dépeindre, je me rappelle ces figures familières qui, réunies en cercle, brillaient au feu du soir : c'était ce vieillard en cheveux blancs de la chaumière voisine, sage sans études, simple et bon comme le vrai sang d'Écosse; son œil vif, clair et perçant, montrait ce qu'il avait été dans sa jeunesse, et son jugement mettait d'accord ses voisins en querelle: tous étaient heureux d'une équité non achetée. Après lui venait le vénérable ministre, hôte assidu et familier, dont la vie et les mœurs rappelaient à la fois la vie du savant et la conduite du juste. Hélas! trop souvent j'ai interrompu son discours par mes jeux bruyants et mes espiègleries hors de saison; car j'étais inconstant, hardi et revêche, petit démon, enfant gâté d'une grand'mère; mais moitié importun, moitié badin, j'étais toujours souffert, aimé et caressé.

Élevé comme je le fus, peux-tu donc demander à ma muse un ouvrage poétique aussi important? Non, Erskine, non : laisse la bruyère sauvage fleurir sur la colline[2]; cultive à l'aise la tulipe, et la prune et la vigne, et permets au chèvre-feuille de tapisser les murs comme à l'églantier de croître librement. Non, cher ami, non; puisque souvent ta louange a donné une vigueur nou-

1 Les soldats anglais aux uniformes rouges. A. M.

2 .... On the wild hill
Let the wild heath-bell flourish still.

velle à mes chants, puisque souvent ta critique a épuré ma pensée et aplani mon vers tortueux, sois-moi propice encore : écoute, et dans le barde épargne encore l'ami. Que mes accords, quoique sauvages comme le brouillard, ou le ruisseau, ou la brise, coulent de nouveau et coulent en liberté.

CHANT.

I.

Lord Marmion suivit sa route. Pendant une longue journée le pèlerin le conduisit par les montagnes, les vallées et les ruisseaux qui argentent leurs cours sinueux, et dont les bords sont décorés de bouleaux nains. Il ne choisissait pas les chemins de la plaine, car les maraudeurs du pays de Merse rôdaient alors, et, dans la haine qui les animait et leur soif de rapine, auraient pu leur fermer le passage. Souvent de la cime d'un rocher le cerf agile regardait passer les cavaliers ; sur son aile de jais, et arraché à son repos au sein de la bruyère, le coq noir s'élançait ; du milieu des taillis le daim timide bondissait et fuyait sans attendre la flèche dirigée contre lui ; et lorsqu'ils arrivaient dans le sentier pierreux par lequel ils avaient gagné le sommet nu de la montagne, le ptarmigan[1] aux ailes de neige s'envola. Depuis long-temps midi avait sonné lorsqu'ils parvinrent sur les hauteurs de Lammermoor ; de là, descendant obliquement vers le Nord, ils découvrirent à la chute du jour les tourelles et le vieux hameau de Gifford.

II.

Personne ne les invita dans le château pour y goûter le repos de l'hospitalité. Le lord était parti pour le camp du souverain d'Écosse ; seule au logis, sa dame prudente avait peur d'ouvrir son manoir si tard à des inconnus, amis ou ennemis. En traversant

[1] Espèce de coq de bruyère blanc. A. M.

le village, lord Marmion arrêta son cheval devant une porte dont le haut était orné d'un buisson et d'un broc proprement nettoyé. L'hôtellerie (1) semblait vaste, quoique un peu rustique; un feu pétillant et une bonne chair pouvaient soulager son escorte. Les cavaliers sautent en bas de leur selle, et leurs éperons sonnants font rouler leurs mollettes dans la basse-cour; ils attachent leurs chevaux à la crèche, demandent du foin, de la nourriture et du feu; leurs cris divers remplissent la maison, et, mesurant sa peine sur le prix qu'il attend, l'hôtelier empressé se multiplie en quelque sorte, afin de répondre à tous.

III.

Bientôt, à la faveur de la flamme qui pétille au foyer de la cheminée, on distingue tout l'intérieur de l'hôtellerie. Dans un coin obscur on aperçoit aux poutres du plancher enfumé le trésor des provisions d'hiver : des poules de mer séchées, des oies, des orcades, des jambons de sangliers et des pièces de venaison savoureuse. L'arche de la cheminée se projetait amplement en avant; au-dessus, autour, et de chaque côté, on voyait les ustensiles de ménage; on découvrait plus loin des armes écossaises, le bouclier, la lance et le sabre. Sous le manteau du foyer, et à la place d'honneur, Marmion s'assit sur le grand siége de chêne, et vit bientôt autour du feu pétillant les gens de sa suite, cédant à une gaieté brillante, vider l'âle brune à flots mousseux, apportée dans les anciens vases que leur hôte s'empressait de ranger le long du mur.

IV.

La joie n'est point bannie du cœur des braves; ils aiment à rire et à plaisanter comme nous. Aussi Marmion daignait animer ses compagnons de route et se mêler à leur gaieté; car, bien que très fier de son naturel avec les hommes d'un rang supérieur, il savait dans les camps l'art de captiver le cœur farouche des soldats. Ils aiment à obéir à un capitaine rude comme le mois de

mars, frais comme le mois de mai, franc de la main et du cœur, serein du front et de la pensée, amant du vin et des ménestrels, toujours le premier à escalader les remparts pour monter à la brèche, et galant au boudoir de la beauté : un chef pareil conduira sa troupe des feux de l'Inde aux glaces du pôle.

V.

Le pèlerin, appuyé sur son bourdon, se tenait debout vis-à-vis du chevalier : son visage, maigre et soucieux, n'était qu'à demi caché par son capuchon. Son regard était fixé sur Marmion, qui, impatient de se voir ainsi considérer, essaya, en fronçant le sourcil, d'empêcher le moine de l'observer de la sorte ; mais ce fut vainement, car l'œil austère du pèlerin soutint hardiment celui du chevalier.

VI.

Par intervalles on entendait du milieu de la troupe s'élever de longs éclats de rire ; car, plus les archers et les écuyers regardaient fixement le visage sombre et la barbe épaisse du moine, plus leur joie et leurs jeux étaient interrompus. A la fin il régna dans la salle un morne silence, qui ne fut troublé que par les chuchottements de quelques yeomen qui se penchaient chacun à l'oreille de leurs camarades pour exprimer leurs craintes, et se disaient presque bas : « Sainte Marie, vis-tu jamais une pareille face? Combien pâle est sa joue! comme son œil étincelle chaque fois que la lampe l'éclaire et répand ses rayons sous sa capuce! Vois comme il attache son regard sur Marmion! Vraiment, je ne voudrais pas, pour le plus beau palefroi du lord, endurer un aspect aussi refrogné. »

VII.

Mais lord Marmion, pour dissiper l'espèce de terreur qui s'état

emparée du cœur de ses gens à force d'avoir regardé la figure austère, la physionomie de malheur que leur montrait la faible lumière vacillante de la lampe, appela un de ses écuyers : « Fitz-Eustace, ne connais-tu point quelques ballades pour abréger les heures trop lentes de la nuit? nous sommeillons auprès du feu. »

VIII.

« Nous essaierons, répondit le jeune homme, quoique notre meilleur ménestrel soit resté derrière. Nous ne pouvons espérer de charmer votre oreille accoutumée à entendre les accords de Constant. Il sait toucher la harpe avec une rare dextérité et éveiller aussi le luth des amants. Aucune grive, le jour de Saint-Valentin, ne chante plus tendrement dans le buisson printanier; aucun rossignol ne module des sons plus doux à la clarté de la lune. Il est fâcheux pour nous qu'un motif, quel qu'il soit, le retienne, et nous prive de la voix de Constant, qui a tant de fois attendri par ses chants les rochers et les vagues, étonné les moines si monotones de Lindisfarn. Cependant je vais me hasarder à vous redire, comme je pourrai, son rondelet favori. »

IX.

La voix de Fitz-Eustace avait de la sensibilité; l'air qu'il choisit était sauvage et triste. Tels sont certains airs de nos montagnes d'Écosse, comme j'en ai entendu s'élever du milieu de la moisson en pleine activité, lorsque le montagnard descend dans la plaine pour se livrer à ce travail. Tantôt une voix perçante prolonge le chant, tantôt un chœur agreste le redouble; souvent je me suis plu à écouter ces airs, lorsque assis sur la colline je les entendais monter doucement dans les cieux. Ils semblaient exprimer les regrets de ceux qui soupiraient pour le pays natal, et je pensais combien m'attristerait une pareille harmonie sur les champs humides de la Susquehanna, dans les forêts épaisse du Kentucky, ou

sur le lac immense du sauvage Ontario, si j'allais ouïr un malheureux exilé soupirer dans ses chants, et redemander les monts de la riante Écosse.

X.

CHANT *à refrain.*

SOLO.

En quel réduit doit demeurer
L'amant que le destin sévère
De son amante toujours chère
Vient pour jamais de séperer ?
Au milieu de l'épais bocage
Où gazouillent d'humbles ruisseaux ;
Où la violette partage
L'ombre du saule aux longs rameaux.

CHOEUR.

Eleu loro! Ce frais ombrage
Est propre à charmer son repos.

SOLO.

Là, les ruisseaux frais et limpides,
Murmurent leur félicité ;
Et jamais l'orage excité,
N'y trouble les buissons humides,
Oui, cet asile solitaire
Ensevelira tes amours.
Et sous une modeste pierre
Tu sommeilleras pour toujours.

CHOEUR.

Eleu loro, lieu fait pour plaire
Et pour y terminer ses jours.

XI.

SOLO.

Où reposera le perfide
Qui, dans sa décevante ardeur
A séduit la vierge timide
Et l'abandonne à son malheur ?
Dans la mêlée où tout s'embrase,
Où la fuite hâte ses pas,
Où se joint le bruit des combats
Aux cris des mourants qu'on écrase.

CHOEUR.

Eleu loro, c'est le trépas
Que le ciel réserve aux ingrats.

SOLO.

Le vautour agitant son aile
S'abattra sur cet infidèle;
Le loup ira le dévorer
Avant qu'il vienne d'expirer;
Le déshonneur et l'infamie
Planeront sur son vil tombeau,
Et de la tendresse endormie
Jamais n'y luira le flambeau.

CHOEUR.

Jamais! voilà le sort nouveau
Et digne de sa perfidie :
Non, non, jamais sur son tombeau
Ne luira de flamme chérie.

XII.

Le chant cessa; une impression mélancolique et un triste silence lui succédèrent. Marmion, plus triste encore, crut que cette romance lui annonçait une disgrâce prochaine et une mort honteuse. Il se couvrit de son manteau le visage, et demeura quelque temps la tête appuyée sur sa main. Je ne puis mesurer ses pensées; mais je gage que, si on avait pu les deviner, on aurait trouvé le moindre de ses valets, dont le soin est d'attacher les chevaux à l'écurie, plus heureux que son maître, et qu'il n'eût point voulu au prix de tels regrets les riches domaines de Lutterward et de Fontenaye.

XIII.

O remords! tes traits poignants se font sentir avec plus de violence et pénètrent bien plus avant dans les cœurs des hommes d'une haute naissance et d'une force analogues. Les lâches ont pour châtiment la crainte, et ton art consiste à torturer les braves.

Mais ils possèdent une énergie fatale pour exciter leur âme à supporter les blessures qu'elle reçoit, même alors qu'elle est accablée sous le vif aiguillon et sous le fouet qui la déchire. En effet bientôt lord Marmion releva la tête, et, souriant à Fitz-Eustace : « N'est-il pas étrange, lui dit-il, que ta romance ait paru à mon oreille comme le tintement lugubre de la cloche funéraire annonçant dans le cloître le départ d'une sœur pour l'autre monde? Dis-moi, que signifie ce présage? » Le pèlerin, alors, qui, pendant tout le jour, n'avait point proféré une seule parole, rompit enfin le silence et dit : « C'est la mort d'une amie qui te fut chère sans doute (2). »

XIV.

Marmion, dont le cœur et le regard intrépide ne se démentirent jamais dans les plus rudes extrémités; Marmion, dont l'âme hautaine n'eût pu souffrir l'air orgueilleux d'un roi, et dont l'accent d'autorité dans les camps réduisait au silence les plus hardis soldats, resta muet, baissa les yeux et sentit la rougeur lui monter au visage; car dans le ton et l'aspect du pèlerin il y avait quelque chose de si propre à frapper sa conscience qu'il ne trouva aucune réponse. C'est ainsi qu'il arrive souvent à un cœur déchiré par le remords de s'effrayer au simple bruit d'une plume : un seul mot prononcé par un ignorant confond parfois le sage, et les princes les plus superbes baissent quelquefois les yeux devant le moindre de leurs esclaves.

XV.

Marmion avait raison de chanceler : c'était par son aide que Constance Beverley avait été trahie, non qu'il pensât que le destin de cette beauté dût l'ensevelir vivante dans la tombe; mais fatigué d'entendre cette fille désespérée de son abandon et passer tour à tour de la prière aux menaces ou aux reproches, et irrité contre

elle de ce que, dans un moment de désespoir, elle avait attenté à la vie de Clara, c'était lui qui avait rendu la fugitive à l'église, pour y être non pas immolée, mais retenue esclave; et il pensait qu'on lui ferait expier dans un couvent éloigné ses torts et sa vengeance. Pour lui, favori de l'orgueilleux Henri, il craignait peu les foudres de Rome, assuré d'obtenir son pardon par une légère amende. Dans cette idée, il avait révélé aux moines la retraite de Constance, et ils avaient saisi leur proie. Ses gens s'imaginèrent que le page favori était abandonné par égard pour son âge; ou si quelqu'un avait conçu des doutes, il n'osait point dévoiler ce qu'il pensait ou ce qu'il avait pu entendre : malheur à l'imprudent vassal qui eût osé épier et contrôler les privautés de son maître!

XVI.

La conscience de Marmion sommeillait; il pensait que Constance était bien, si ce n'est qu'elle pouvait être reléguée en sûreté dans un cloître lointain; mais réveillé par la romance favorite de son amante et par l'étrange prophétie du pèlerin, il conçut une nouvelle crainte, et l'aiguillon envenimé du remords s'y joignit. De noirs récits présagèrent la vengeance monacale, et Constance, trahie et méprisée naguère, revint à son esprit plus belle et plus aimable que jamais, séduisante comme lorsque, pour répondre l'appel du perfide, elle avait déserté les murs paisibles de son cloître, rouge de honte, muette de terreur, tremblante entre la fuite et la poursuite, jusqu'à ce que l'amour, victorieux de toutes ses alarmes, lui fit cacher ses craintes et ses scrupules dans les bras de son amant.

XVII.

« Hélas! pensait-il, combien elle est changée depuis que des années de crimes et de déguisement ont assuré son front et armé ses regards autrefois si timides! L'incarnat qui sur ses joues dé-

celait la pudeur virginale a disparu ; une mâle résolution la remplace ; la frénésie, voilà sa joie, et le désespoir son chagrin ; et moi j'en suis la cause, moi pour qui elle abandonna, elle immola son repos sur la terre et ses espérances dans le ciel ! Plût à Dieu, ajouta-t-il en rembrunissant le tableau, que j'eusse laissé la rose sur sa tige ! Pourquoi faut-il que l'homme, après avoir triomphé d'une belle, oublie et rejette de sa pensée les charmes qui avaient fait naître son amour ? La solitude paisible du couvent est aujourd'hui la dure prison de Constance ; et, enfermée dans une étroite cellule, combien son cœur va s'échauffer et se gonfler d'un légitime dépit ! Combien difficilement elle souffrira les règles austères du cloître ! Que sa pénitence lui sera dure, et c'est moi qui la cause ! La voilà maintenant, abandonnée aux veilles et à la discipline, peut-être même à quelque chose de pire. » Deux fois Marmion se leva pour crier à cheval ! et deux fois le message de son souverain lui revint en mémoire et l'arrêta comme une vapeur humide éteint une flamme naissante ; et deux fois il se rassura en disant : « N'ai-je point commandé que sa vie restât sauve, bien que non libre ? Ils n'oseraient, pour toute leur île, arracher un seul anneau de l'or bouclé de sa chevelure. »

XVIII.

Tandis que le cœur de Marmion se débattait ainsi dans le repentir et la tendresse ranimée, comme deux ouragans dont j'ai vu la puissance rivale dévaster le Loch-Venachar, l'hôte babillard, qui avait entendu le discours du pèlerin, reprit la parole dans les termes suivants : « Révérend pèlerin, vous qui voyagez des humbles terres d'Écosse aux pays les plus éloignés, vous avez dû apprendre l'art de connaître le bien et le mal à venir par un mot, un signe ou une constellation. Cependant un chevalier pourrait connaître son sort, dans un lieu tout voisin, si, en digne chevalier, il méprise la crainte, si nos aïeux n'ont pas tronqué la lé-

gende du hameau. » Ces paroles excitèrent l'attention des gens du lord, car le vulgaire aime toujours le merveilleux, et Marmion permettant froidement à l'hôte de débiter son histoire, il commença gaiement en ces termes.

XIX.

HISTOIRE DE L'HÔTE.

« Un clerc pourrait dire combien d'années se sont écoulées depuis qu'Alexandre, troisième roi de ce nom belliqueux, monta sur le trône d'Écosse, et à quelle époque également il vint trouver sir Hugo, alors seigneur de notre village. Jamais homme plus brave ne tira une épée, jamais homme plus savant à l'heure de minuit ne prononça de paroles magiques : il est le même que les anciennes ballades désignent sous le nom de fondateur de la grotte des Esprits (3). Je voudrais, sir chevalier, qu'un plus long séjour de votre part ici vous permît d'aller à cette grotte ou caverne. Vaste et profonde, elle est située sous les voûtes du château. A la manière dont le roc vif est taillé, dont le sol est pavé, et dont la voûte est arrondie, on devine aisément que nul bras mortel n'y travailla et qu'elle fut l'œuvre d'un magicien; et j'ai entendu raconter à mon grand-père que les sauvages clameurs et le carillon de ces terribles artisans de l'enfer qui travaillaient sous l'ordre magique d'Hugo retentissaient aussi hauts que le fracas de l'Océan dans les cavernes de Dunbar.

XX.

« Le roi chercha immédiatement le château du lord Gifford. Il alla le trouver, l'esprit tout plein d'une pénible inquiétude; car il avait rassemblé toute son armée pour la passer en revue sur la côte occidentale, ayant appris que les navires norvégiens et danois agitaient leurs rames à l'embouchure de la Clyde. Là brillait la bannière du superbe Hacon, sur les redoutables guerriers norvégiens (4), sauvages de cœur et robustes de corps,

menaçant à la fois le continent de l'Écosse et les îles de Bute, d'Arran, de Cunningham et de Kyle. Lord Gifford entendit du fond de sa caverne le cor d'Alexandre, et n'attendit point de changer ses vêtements étranges de devin (5), pour aller au devant du roi. Il sortit aussitôt, l'aspect fier et terrible. Son manteau était doublé de peau de renard blanc; son front, haut et ridé, était surmonté d'un bonnet en pointe, tel que les savants disent qu'autrefois en portaient les magiciens de Pharaon; sa chaussure était marquée de croix et d'emblèmes magiques; le pentacle (6) se voyait sur sa poitrine; sa ceinture, faite de parchemin, ou, comme quelques uns le prétendent, de la peau d'un homme mort offrait beaucoup de signes planétaires en mouvement direct et rétrogade en trinaspect, ou en conjonction; et il tenait à la main une épée nue sans garde.

XXI.

« Ses fréquentes et terribles relations avec la race ennemie du genre humain avaient empreint son visage de rides bizarres, les veilles et le jeûne l'avaient rendu sec et repoussant; son regard semblait ébloui et troublé, comme inaccoutumé à la lumière du jour; ses propres serviteurs ne le regardaient qu'avec effroi dans ce costume extraordinaire, car la tradition raconte qu'il se montrait rarement ainsi aux rayons du soleil. « Je connais, dit-il, d'une voix rauque et brisée, je connais le motif pour lequel le roi cherche l'aspect de son vassal, bien que ce motif n'ait pas été déduit : vous attendez vainement de moi la connaissance du bien et du mal futur promis à ce royaume; cependant, si votre bras est fort, si votre cœur est ferme, le courage pourra plus que la science.

XXII.

« Les démons orgueilleux qui traversent les airs en voyageant

sur les nuages orageux savent lire dans une étoile fixe ou errante l'issue des événements lointains, mais ils n'accordent leur aide qu'à une force supérieure à la leur. C'est un de ces démons que j'ai sommé dernièrement de descendre à ma retraite, et quoique le charme dont je me suis servi eût un pouvoir capable de troubler les plus secrets abîmes de l'enfer, il a résisté à mon sortilége, et, obstiné à garder le silence, l'orgueilleux démon se moque de ma puissance. Mais toi, qui connais peu la tienne, toi né dans nuit heureuse, où les tombeaux entr'ouverts et les soupirs des mourants proclamaient la défaite de Satan (7), ta valeur plus habile forcera la réponse déniée à nos enchantements. » — « Grand merci, répliqua notre vaillant monarque, mets-le seulement front à front devant moi, et je te jure par cette bonne épée, présent que me fit la main de Richard Cœur-de-Lion, je te jure, dis-je, quelle que soit la marée, que le démon sera forcé de m'obéir. » Le magicien remarqua l'air déterminé du souverain, et charmé de cette réponse, il poursuivit ainsi : « Le sang de Malcolm vient de parler ! regarde : à l'heure noire de minuit tu chercheras le sentier et la colline, dont le sommet arrondi est couronné d'un rempart circulaire; tu trouveras une entrée du côté du Sud ; tu y feras halte, sonneras du cor, et le démon apparaîtra terrible sous la forme de ton plus cruel ennemi : mets alors ta lance en arrêt, pique ton coursier de l'éperon, et fonds sur lui en invoquant saint George. S'il est désarçonné, tu apprendras bientôt tout ce que ces esprits peuvent dévoiler. Si le cœur venait à te faillir dans le combat, je ne réponds point de ta vie. »

XXIII.

« Dès que la cloche eut sonné minuit, le roi, seul et armé, partit à cheval et se rendit à l'enceinte déserte de ce vieux camp. Sire chevalier, vous pourriez le voir, ce camp, à main gauche en sortant du village. La race des Pictes arrosa de leur sang cette

tranchée. A l'entour le terrain est noir et stérile, mais l'espace intérieur est couvert d'une fraîche pelouse. Nos enfants du village connaissent l'endroit : c'est là que naissent les premières fleurs sauvages au printemps. Mais malheur au voyageur égaré qui y imprime pendant la nuit la trace de ses pas ! La portée d'une flèche mesure assez bien la largeur de l'espace où l'on peut prendre carrière : quatre ouvertures opposées aux quatre points cardinaux du ciel y donnent entrée. Notre monarque arriva par celle du Sud, s'arrêta et sonna bravement du cor ; et du côté du Nord s'avança le fantôme du roi d'Angleterre, qui alors, à mille lieues du pays natal, faisait la guerre en Palestine. Ses armes étaient celles de l'Angleterre ; le léopard était gravé sur son bouclier : il avait un coursier de Syrie, et c'était bien la taille du guerrier. Long-temps après, l'Écosse a reconnu dans cet Édouard[1] son plus cruel ennemi.

XXIV.

« La vision fit tressaillir notre monarque ; mais bientôt il se remit, redoubla de courage, et fondit sur le chevalier fantôme qui tomba, coursier et cavalier. Cependant celui-ci, d'un coup de sa lance, blessa légèrement Alexandre, qui sautant à terre et l'épée nue, força le spectre ennemi à lui révéler les guerres futures. Le roi vit alors les glorieuses plaines de Largs blanchies par les os gigantesques des Danois vaincus ; il se vit lui-même sur le champ de bataille, brandir sa hache d'armes, et renverser de son char l'orgueilleux Hacon, tandis qu'au dessus des ombres de rois les noirs corbeaux du Danemark déployaient leurs ailes. On dit que, dans cette nuit terrible, Alexandre aperçut des visions plus lointaines, les futures conquêtes promises aux enfants de nos enfants dans les guerres du Nord. Une cité royale[2], ses palais et ses tours

1 Édouard, surnommé Longues-Jambes. A. M.

2 Il faut avoir oublié toute pudeur pour oser célébrer une action aussi lâche et

embrasés éclairant et rougissent de leurs flammes le ciel dans les ténèbres de la nuit, et les triomphateurs conduisant orgueilleux dans leur patrie les vaisseaux capturés sur un peuple ennemi. Les clercs érudits peuvent s'exercer à expliquer de tels présages, qui sont au dessus de l'intelligence d'un simple villageois.

XXV.

« Le monarque joyeux s'en retourna, se mit à la tête de son armée et vainquit les Danois; mais tous les ans, lorsque revenait la nuit de son étrange combat avec l'esprit, sa blessure saignait et lui causait une vive douleur; lord Gifford lui disait alors en le raillant : « Quelque brave que vous soyez, mon maître, vous payez la peine d'avoir tressailli. » Depuis long-temps sous la nef de Dunfirmline le roi Alexandre sommeille dans le tombeau : que Notre-Dame le maintienne en paix! mais le guerrier fantôme manie encore la redoutable lance et le fort bouclier sur le sommet de la noire colline (8). Plus d'un chevalier a voulu le braver et lutter contre lui, mais tous ont payé cher leur folle témérité, à l'exception de deux, comme le rapporte la légende, savoir : le courageux Wallace et Gibert Hay. Voilà, messieurs, mon histoire achevée. »

XXVI.

Les quaighs[1] étaient profondes et la liqueur forte, et l'on eût fait sans doute un long et savant commentaire sur le récit de l'aubergiste; mais Marmion fit un signe : les écuyers se retirèrent avec leur maître; le reste de sa suite, assis autour du feu de l'auberge, se livra au sommeil, chacun déposant le bouclier et le carquois pour reposer sa tête. Tout le monde s'endort profondé-

aussi honteuse que l'incendie de Copenhague et de sa flotte par le gouvernement britannique en 1807. A. M.

1 Coupes ou vases en bois formés de plusieurs douves liées avec des cerceaux. A.M.

ment, fatigué du voyage et rassasié de bière; la flamme mourante du foyer, dans ses oscillations alternatives et propices, jette tour à tour sur le groupe et la lumière et l'ombre.

XXVII.

Fitz-Eustace s'était couché à part dans le foin d'un vaste grenier. Les plis de son vert manteau étaient par intervalles éclairés des pâles rayons de la lune; il rêvait doucement, comme on rêve au jeune âge, de chasse au sein des bois, de pêche au bord des eaux, de faucons ou de meutes, de tournois, de bagues ou de gants, ou peut-être, ce qui est plus doux encore, de l'amour d'une belle. Un pas prudent vient rompre son sommeil; quelqu'un s'approche de lui, moitié éclairé par la lune, moitié dans l'ombre. Un homme de haute stature, un panache flottant sur son casque se présente devant l'écuyer, qui frémit, mais qui, avant d'avoir pu tirer son épée, a reconnu la voix de son maître Marmion.

XXVIII.

« Fitz-Eustace, lève-toi : je ne puis sommeiller ni goûter de repos; l'étrange légende de ce villageois me pèse sur le cœur; des pensées plus graves ont agité mon esprit; il faut que le grand air calme la fièvre de mon sang. Je monterais volontiers à cheval pour aller voir le théâtre du chevalier merveilleux; lève-toi, cher Eustace, prépare mon cheval et prends bien garde de réveiller mes vassaux assoupis. Je ne voudrais pas que ces poltrons et ces bavards eussent occasion de dire, en vidant leur ale, que j'ajoute foi à un tel conte. » Alors ils descendirent tous deux à pas de loup. Fitz-Eustace ouvrit la porte de l'écurie, et dans l'obscurité sella le coursier de Marmion, tandis que celui-ci lui chuchottait ces mots à l'oreille :

XXIX.

« N'as-tu jamais ouï dire, mon brave, qu'à l'heure où je naquis, le saint George qui ornait la chapelle de mon père tomba de son cheval de marbre, comme fatigué de rester en selle ? Les chapelains dirent, pour me flatter, que le champion me cédait sa monture. Afin de montrer la vérité de ce présage, je souhaiterais rencontrer le fantôme. J'aimerais à le combattre, pour avoir le droit de lui faire une question. Vaine pensée toutefois ; car les esprits, s'il en existe, sont une race invisible ou légère, qui chante et danse au bord d'une source, ou de la mer, pendant que les vagues retentissent, ou qui court la bague autour des vieux chênes. » En parlant ainsi, Marmion s'élance à cheval et sort lentement de l'hôtellerie.

XXX.

Fitz-Eustace le suivit de loin, le remarqua franchissant le village, et prêta l'oreille aux pas de son cheval, jusqu'à ce que, par le bruit toujours moindre, il jugea que lord Marmion avait atteint le camp des Pictes. Il paraissait étonnant à l'écuyer qu'un chevalier, regardé comme si brave et si savant, dont on dirait qu'il croyait à peine à l'Évangile que l'Église professe, se fût ému par un conte ridicule, fût monté à cheval dans le silence de la nuit, et eût espéré rencontrer un esprit armé de pied en cap. Fitz-Eustace ignorait que les passions, dans leur lutte, ébranlent l'âme la plus forte : fatigués d'errer de doute en doute, nous accueillons une crédulité commode, et l'acceptons comme un guide, tant aveugle qu'il soit.

XXXI.

Fitz-Eustace s'inquiétait peu de cela, mais il attendait patiemment son maître, lorsqu'il entendit à une certaine distance, excité

par la hâte, le galop d'un cheval qui précipitait sa course vers le village. Ce bruit d'abord sourd, comme si le cheval trottait sur la pelouse, devint bientôt retentissant sur le chemin du hameau, et fit penser au retour de Marmion. C'était effectivement le lord, qui se jeta vite en bas de la selle, et si vite qu'il faillit tomber; puis, lançant les rênes aux mains de l'écuyer, il se retira sans proférer une seule parole. Mais la clarté de la lune le trahit: l'écuyer s'aperçut que le faucon du casque de son maître était souillé de fange, que les genoux du cavalier en étaient également couverts, ce qui prouvait que, dans sa course aventurière, Marmion n'avait pas eu le pied ferme. Après avoir long-temps rêvé à ces indices étonnants, il se pencha à la fin pour essayer de trouver du repos; mais ce repos fut court et agité par des songes de terreur: aussi le fidèle écuyer n'accueillit jamais avec plus de plaisir les premiers chants de l'alouette matinale.

CHANT QUATRIÈME.

Le Camp.

INTRODUCTION.

A JAMES SKENE, ÉCUYER.

Ashestiel, forêt d'Ettrick.

Un ancien ménestrel disait sagement : « Où est la période de notre vie qui vient de s'écouler ? » Ce paysan bigarré de la forêt des Ardennes, que le plaisant Jacques voyait d'un œil d'envie, ne pourrait pas amplifier aussi long-temps que moi sur ce texte vulgaire. Voilà onze ans que nous nous connaissons, depuis que, pour la première fois, galopant l'un près de l'autre, notre main belliqueuse tira et porta le sabre : assurément, depuis lors, à travers les scènes variées de l'existence, aucun nuage ne s'éleva entre nous. Ces années, qui avaient des ailes, se sont vite envolées pour se joindre à la masse des siècles révolus ; et, quoique marquées, comme tout ici-bas, par des alternatives de joie et de peine ; quoique toi-même aies voyagé dans les pays lointains, sur l'océan et sur la terre, et visité les ruines des cités abattues et les empires détruits, pendant qu'ici, à mon foyer, mon étroit savoir étudiait les mœurs et les hommes ; enfin, quoique des désirs, des espérances et des craintes aient agité, empreint de fièvre, le cours de ces années, cependant aujourd'hui tous ces jours, toutes ces semaines et tous ces mois, ne semblent plus que le souvenir d'un songe, tant nous glissons d'une manière insensible et rapide vers l'océan de l'éternité sans bornes.

Il me semble même n'avoir composé que d'hier ce poème, enfant paresseux de mes loisirs, ouvrage que j'ai souvent abandonné, lorsque des soins plus graves réclamaient mes instants. Ce triste vent de novembre, dont la voix inspira mon premier chant, me semble le même qui agite et balaie encore les feuilles desséchées sur les bords de l'Yarrow. Nos bouleaux dépouillés regrettent encore la verdure ondoyante qui ombrageait le rivage, et que le tourbillon emporte dans les airs; les hauteurs de Blackouse et la forêt d'Ettrick ont revêtu leur manteau d'hiver; la montagne noire de l'orage qui s'apprête et la prairie déjà inondée nous avertissent de quitter les rives pittoresques de la Tweed. Mêlés et ballotés par l'ouragan plus tôt que de coutume, les flocons de neige voltigent sur nos têtes. Le berger qui, sous un ciel d'été, nous avait fait envie, lorsque nous retracions, toi avec le pinceau, moi avec la plume, les paysages de la colline et du vallon; ce berger qui, étendu nonchalamment tout le jour au milieu de la bruyère en fleur, observait d'un œil distrait le vol des nuages, ou dormait sur son livre déchiré [1], ou d'une main oisive présentait sa ligne à l'onde rare du ruisseau, ramène paisiblement ses moutons au bercail : maintenant à minuit la plaine couverte de neige offre un travail plus dur au laboureur.

Lorsque le soleil rougeâtre s'est couché sans rayons à travers de pesants nuages humides et sombres; lorsque le laboureur fatigué, bien sec et bien chaud, entend, à moitié endormi, l'orage qui commence à pousser une petite pluie de neige contre les carreaux de sa fenêtre; le même bruit qui force le daim sauvage et le renard à chercher un abri dans les brouissailles et les rochers; est un avertissement qui appelle le berger à une tâche dangereuse. Souvent il tourne ses regards vers le ciel, et espère en vain que

[1] *Tatter'd book*, livre déchiré par l'usure. Tout le peuple, ou presque tout le peuple sait lire et écrire en Écosse; il y a même des fermiers et des artisans qui lisent couramment Virgile ou Horace. A. M.

l'ouragan se changera en pluie douce et salutaire : bientôt le ciel noir et la terre blanchie l'obligent, pour échapper aux épais flocons de neige, à reprendre sa marche. Long-temps l'œil baissé et poussant une plainte, ses chiens quittent à regret le foyer domestique ; le berger, en sifflant et en les caressant pour les encourager, replie autour de lui son manteau rayé ; il rassemble son troupeau, et le conduit dans les plaines découvertes et sur le flanc de la montagne, où, quoique la tempête soit plus violente, au moins la neige n'est point aussi abondante. Le vent qui siffle sur les rochers raidit ses cheveux, et en change les boucles en glaçons. Souvent il regarde en arrière, et aperçoit briller au loin la fenêtre de sa chaumière où il semble que soit assise une étoile qui y perd ses faibles rayons ; et lorsqu'il a cessé de la voir, il se résigne, retourne le visage au vent, et, faisant tête aux courroux de l'orage, guide à travers l'obscurité son troupeau paresseux. Si le cœur lui manque, si ses membres faiblissent, le vent qui souffle lui donne la mort : ses pas, ses jalons placés sur la route, tout lui est inconnu, et il revient à la hutte qui n'est plus la sienne, demander le secours qu'il a vainement cherché, et le matin trouve le berger sans vie (1). Sa veuve le voit au retour de la pâle aurore, les enfants orphelins élèvent de timides regrets, et, dans la neige, le pauvre chien compagnon de ses peines est couché sur le sein de son maître dont il lèche le visage pour essayer de rompre son repos.

Qui envie maintenant le sort du berger, sa santé robuste, sa modeste chaumière, sa couche de gazon sous un arbre, le bruyant réveillon de son kirn [1] rustique, ses chants joyeux du pays natal entonnés en l'honneur des beaux yeux de sa fraîche Marion, sa houlette, sa gourde, son chalumeau, et tous les attributs arcadiens de l'âge d'or ?

[1] *Kirn* est un mot écossais lequel sert à désigner la fête qui a lieu en Écosse à la rentrée des gerbes dans les granges. Cette fête consiste en un réveillon ou repos, suivi de danses et de jeux entre les paysans. A. M.

Cher Skene, la scène variée de la vie humaine n'offre-t-elle point de telles vicissitudes? Souvent nous voyons notre jeunesse printanière s'envoler sur les ailes des plaisirs et des jeux, tandis que le sombre orage conserve sa fureur pour l'hiver de nos ans [1]. Tel l'antique chef de Troie coula son été dans la paix et la joie; mais les feux grecs, les sanglantes alarmes appelèrent le vieux Priam aux combats. Heureux donc ceux (puisque chacun doit boire jusqu'à la lie sa part de plaisir et de peine) heureux ceux qui, chéris du ciel, reçoivent à la fois la coupe mêlée des deux breuvages, ceux dont les chagrins trouvent des adoucissements consolateurs, et dont les joies sont mitigées par leurs chagrins. Cher Skene, ce partage fut le tien; tu te vis condamné à entrelacer le cyprès aux myrtes, lorsqu'à peine tu venais de t'engager sous les drapeaux de l'hyménée; le père de ta fiancée avait souri à son choix et béni l'union de sa fille, lorsque l'amour dut changer sa joie en tristesse et essuyer les larmes de la piété filiale. Les actions ne parlent point mieux du père que de l'ami; il fut un modèle et de l'un et de l'autre. A peine Forbes (2), si regretté parmi nous, avait payé le tribut à l'ombre de son ménestrel; à peine l'histoire de l'amitié était finie, que le cœur de l'historien fut glacé par la mort. Nous chercherons bien loin avant de rencontrer une âme aussi noble et aussi bienfaisante! Mais autour de son urne honorée ses amis, ses parents ne seront pas les seuls à pleurer: les milliers de ceux dont il sécha les larmes en verseront d'amères en prononçant son nom; et cette rosée reconnaissante tombera fréquemment pour des bienfaits que le monde ignora toujours. Si la charité des mortels osait prendre le nom du Très-Haut, nous graverions sur sa tombe d'argile, qu'il fut le bouclier de la veuve et l'appui de l'orphelin. Quoiqu'un pareil

1 Our youthful summer oft we see
Dance by on wings of game and glee,
while the storm reserves its rage
Against the winter of our age.

hommage réveille ta douleur, ma muse le choisit pour sujet de ses vers ; elle est sacrée pour moi la plume qui écrivit ces mots : « N'oublie jamais l'ami de ton père. » Moi aussi j'aime à dire que je reçus de lui et des conseils et des bienfaits, et je dois mon tribut à sa tombe : c'est peu de chose, mais c'est tout ce que j'ai.

Pour toi, peut-être ces vers aventureux te rappelleront nos promenades de l'été, lorsque, ne faisant rien, et, pour être vrai, désirant peu faire quelque chose, nous parcourions les montagnes sans limite, et confondions souvent nos goûts, variables comme le chemin, passant du grave au gai, et de la raison à la folie. Souvent même, lorsque la conversation tarissait, nous ne faisions aucun effort pour la ranimer et suivions tranquillement nos penchants laborieux dans un silence mutuel, toi dessinant les formes gigantesques du chêne atteint de la foudre, et moi lisant avec délice la légende de cet antique chevalier, surnommé *Tyran-le-Blanc*. A nos pieds deux écuyers fidèles, Pandour et Camp, les yeux pleins de feu, jaloux des mouvements l'un de l'autre, oubliant avec peine leur ancienne querelle. L'alouette chantait du haut de son nuage ; le ruisseau murmurait doucement ; du sein de l'aubépine blanche, la fleur du mois de mai répandait son odeur autour de nous : Arielle ne vécut pas plus heureux que nous sous son ombrage fleuri.

Nous avons eu aussi des nuits joyeuses, lorsque l'hiver venait de dépouiller les bocages embellis de verdure. Sans soin nous écoutions, comme j'écoute aujourd'hui, la bise sauvage qui soupire avec bruit ; quand le feu pétillait et que la lampe brûlait joyeuse, de jeunes beautés entonnaient des chansons amoureuses, et nous traitions gaiement de poltron celui qui reculait devant un bol de punch qui riait à nos yeux. Alors celui dont nous regrettons l'absence, qui respire l'air pur des rivages du Devon ; celui qui nous manqua si long-temps et qui nous est le plus cher ; et toi, et moi, et le tendre R..., et un autre dont je ne puis dire le nom,

car la sensible Mimosa ne se retire pas plus vite au toucher que lui ne craint une louange légitime; dans un chorus joyeux et quelquefois bruyant, il nous était bien doux de noyer les soucis et d'étouffer par nos riantes clameurs le sifflement de la brise. Une gaieté franche habitait avec nous, et le souci pouvait se mordre les ongles bien à son aise en écoutant du dehors nos bruyants éclats de rire [1]. Ce n'est pas cependant qu'au milieu de notre allégresse ne vînt parfois se mêler quelque grave discours sur ce qui constitue la bonté d'un cheval, sur sa hanche, son sabot et sa crinière courbée; car, semblable à ce fou de Tom [2], notre soin le plus grand était d'aller à cheval et de porter le mousquet [3]. Nous avons eu de pareilles nuits; et quoique le jeu de l'humanité soit devenu bien plus sobre, quoique les champs et le ruisseau nous semblent moins importants aujourd'hui, nous espérons y revenir encore. Cette pensée vivifiante inspire ma muse, et, comme un vrai chasseur, m'indique de quelle manière je dois remettre en marche le chevalier Marmion.

CHANT.

I.

J'ai dit qu'Eustace entendit avec joie les premiers chants de la vive alouette. Elle fit ouïr ses petits cris aigus, le coq matinal chanta, les cors de chasse des gens de Marmion sonnèrent, et tout le monde, valets et archers, courut à l'écurie, sifflant gaiement et de bon cœur. Mais bientôt cette gaieté se changea en plainte de tous côtés sur le désordre que l'on venait de remarquer. Les uns réclament hautement leurs armures perdues, les autres se querellent avec leur hôte. « Par les os de saint Becket, s'écrie

1 Idée tout-à-fait pareille à celle de Robert Burns, dans son conte de *Tam o'shanter*. Voir ce conte à la fin de ma traduction des *Plaisirs de la mémoire*. A. M.
2 Personnage du roi *Lear* dans Shakspeare. A. M.
3 Pour tuer le gibier. A. M.

l'un, je crois que quelque fourbe écossais m'a volé ma lance ! » Le jeune Blount, second écuyer de lord Marmion, trouve son cheval couvert de sueur et de fange ; il menace le palefrenier, quoique celui-ci jure son dieu, son âme, qu'il a étrillé la bête avec soin la veille. Pendant que l'écuyer s'impatiente et gronde comme le tonnerre, le vieux Hubert pousse des cris d'étonnement et de crainte. « Au secours, Blount dit-il, au secours, camarades ! Bevis se meurt à l'étable sur sa litière : qui osera annoncer à Marmion la perte d'un cheval qu'il aime tant ? Accourant tous avec crainte et préoccupation, ils voient en effet le coursier haletant sur la paille. Un des gens de la suite croit avoir pénétré un secret, un prodige. « Comment ce malheur ne nous serait-il point arrivé avec un guide comme ce maudit pèlerin ? Mieux eût valu pour nous marcher à travers les broussailles et la boue, à la clarté de la lanterne[1] du moine Rush (3). »

II.

Fitz-Eustace, qui devinait seulement la cause de ce charivari, mais sans comprendre le tout, fit cesser les clameurs plaintives de ses camarades, car il connaissait l'humeur de Marmion. Il alla le trouver avant de se mettre en route, et le vit plongé dans une profonde rêverie. Il lui raconta ce qui venait de se passer, mais simplement comme s'il n'eût rien connu. Lord Marmion l'écouta avec une froide indifférence, sans paraître surpris, traita le tout d'accident de voyage, et ordonna à ses trompettes de sonner le boute-selle.

III.

Le jeune Henri Blount avait réglé la dépense de l'auberge avec l'hôte écossais, et lui avait dit en lui jetant l'argent : « Tu mérites mal ton salaire, coquin ; vois-tu l'état de mon cheval ? Des es-

[1] *Feu follet*, comme il sera dit dans la note y relative. A. M.

prits l'ont fait galoper toute la nuit et l'ont laissé couvert d'écume. J'espère que bientôt une armée réunie, avec la croix anglaise et le sabre étincelant, mettra en fuite les diables de ce pays et les refoulera dans leur séjour infernal. Quant à cette maison, je pense que toute la nuit ils y ont fait vacarme. » L'hôte, en riant, regarda son argent : « Grand merci, gentil écuyer du Nord, répondit-il ; si tu viens avec ces Anglais qui doivent se mesurer contre les sabres écossais, je souhaite que la claymore qui t'atteindra porte un coup sûr et ne te donne qu'une très-courte agonie. » Ils arrêtèrent là leur entretien, car Marmion venait de donner le signal du départ. Le pèlerin continuant de montrer la route, ils voyagèrent toute la matinée.

IV.

Ils marchèrent quelque temps sur la pelouse dans les bois d'Humbie et de Saltoun ; cette route variée leur faisait découvrir ici des vallons et des collines, là des clairières ; et puis les arbres se rapprochant formaient de nouveau des arcades de verdure. « Voilà un chemin agréable, dit Fitz-Eustace, analogue à ceux où les chevaliers errants ont eu leurs grandes aventures : c'est en de pareils lieux qu'ils ont pu rencontrer quelque gente damoiselle fuyant, la chevelure désordonnée, les yeux hagards, et trouvant un appui dans sa course auprès d'un paladin qui s'empressait de rompre une lance pour elle. Je découvre également des réduits sombres et des grottes mystérieuses, où, en de telles occasions, souvent la belle inconnue, échappée au danger, racontait son histoire, et, reconnaissante, payait le salaire de son champion. » Ainsi parlait le fidèle écuyer pour essayer de distraire Marmion, et peut-être aussi pour montrer sa science ; car Eustace avait fouillé dans plus d'un gros volume, près de la croisée du château de son père, et plus d'un fameux roman imprimé par Caxton ou de Worde. Il parlait, mais en vain : Marmion ne répondit rien.

V.

Soudain des trompettes lointaines se font ouïr, et les échos en répètent le son dans la forêt et les collines ; les archers saisissent leur arc, mais bientôt ils reconnaissent à ces fanfares qu'elles n'ont rien d'hostile. Néanmoins, prudent comme on doit l'être dans un pays ennemi, lord Marmion commande à sa troupe de gagner un terrain plus découvert, et à peine ont-ils parcouru quelques stades, que les arbres jusqu'alors si épais se retirent et montrent une petite plaine au milieu de la forêt. A peine l'escorte s'était rangée en bataille dans ce poste avantageux, que du côté opposé s'approcha un brillant escadron.

VI.

En tête s'avançaient les trompettes dont les fanfares avaient tout à l'heure occupé les échos de la forêt. Ils arrivaient montés sur des coursiers ardents, et portaient un manteau d'écarlate sur leur veste bleue. Chacun avait à son clairon une bannière avec l'écusson royal d'Écosse. Les hérauts et les poursuivants, Bute, Islay, Marchmont, Rothsay, venaient ensuite avec leurs cottes d'armes peintes, et montrant, orgueilleuses, des champs de gueule, d'argent, d'or et d'azur. Ils formaient le cortége d'un roi d'armes qui tenait à la main le sceptre héraldique, dont la vue avait souvent apaisé des querelles féodales dans leur plus grande violence.

VII.

C'était un homme d'un âge moyen, d'un aspect noble, grave et sage, comme il convient à l'envoyé d'un roi; mais dans ses regards on distinguait de la finesse, de la pénétration et de la ruse, et des éclairs de cet esprit satirique qui commençait alors à fronder les vices du siècle et à briser les clefs de Rome. Ce personnage

montait un palefroi blanc comme le lait ; sa toque de cérémonie était gracieusement couronnée par une plume de héron ; les housses qui couvraient son coursier pendaient jusqu'à terre, et étaient bordées des armoiries et devises de l'Écosse : le double trescheur[1] qu'Acaius porta le premier, le chardon, la fleur de lis, et la noble unicorne. Ces armoiries du roi étaient si brillantes que la vue en était éblouie et qu'elle pouvait à peine distinguer, blasonné, le lion qui les soutenait. Une suite, appropriée à sa charge et non armée, était rangée autour de lui. Ton nom est encore en haute réputation, et tes vers ont encore des charmes, sir David Lindesay du Mont, lord Lion, roi d'armes (4).

VIII.

Marmion descendit de cheval aussitôt qu'il aperçut le glorieux ambassadeur ; car il savait que cette marque de courtoisie était due à celui que le roi Jacques avait couronné lui-même de l'ancien diadème d'Écosse, après lui avoir oint les tempes et le front avec le vin sacré, et avoir confié à son doigt l'anneau emblématique. Leurs congratulations réciproques terminées, le lion expliqua ainsi son message : « Bien que le roi d'Écosse ait juré de ne jamais plus former aucune alliance avec Henri, et de ne plus permettre qu'aucun Anglais parût à sa cour, cependant, comme il connaît le nom de lord Marmion et honore sa renommée guerrière, mon souverain a pensé qu'il manquerait à la courtoisie s'il le congédiait sans le recevoir. Je suis chargé de vous servir de guide, et de pourvoir à tout ce qui peut vous être agréable, jusqu'à ce qu'il plaise au roi Jacques de fixer le jour où la fleur de la chevalerie anglaise pourra paraître devant lui. »

IX.

Contrarié intérieurement de ce délai, Marmion toutefois n'en

1 Espèce de bordure de blason. A. M.

laissa rien paraître. Le pèlerin, son guide mystérieux, se voyant suppléé, chercha vainement à obtenir son congé : l'ordre exprès du lion du roi était qu'aucun des gens de la suite de Marmion ne s'éloignât : « L'Angleterre a assez d'espions dans les yeux perfides de lady Héron, » dit à part le roi d'armes à son voisin Marchmont; mais il donna un prétexte poli à lord Marmion. Les deux escortes réunies suivirent ensemble les rivages de la Tyne.

X.

A la fin ils atteignent le vallon sauvage et tortueux où le château de Crichtoun (5) élève ses tourelles sur les bords de la rivière : c'était là que les soins du lion avaient assigné un logement digne du rang de Marmion. Ce château est construit sur une éminence d'un riant vallon, au pied duquel on voyait descendre les eaux de la Tyne pour former un lac noir et profond où les aunes et les saules étendent leurs ombrages; puis elles s'échappent resserrées en un lit étroit pour aller ensuite arroser la plaine. Les tours de ce château sont de différents âges ; leur architecture variée montre que des mains différentes les ont élevées : c'est un vaste bâtiment qui résista aux bandes armées de Douglas, déchaînées par la haine et par la vengeance.

XI.

Crichtoun ! quoique maintenant ta cour fangeuse ne marque plus que la trace du bœuf paresseux et du troupeau bêlant, tes tours gothiques, mais démantelées, n'ont pas moins captivé les chants du ménestrel. Souvent j'ai retracé au milieu de ta forteresse le sens mystérieux des devises peintes sur tes armoiries, tes écussons glorieux, restes d'une antique et grossière magnificence. Le temps n'a pas encore détruit ta belle galerie de chevaliers, ni la belle sculpture de ton escalier en pierre, décoré de rosettes et de festons entrelacés, le gracieux portique de ta basse-cour était

encore debout, et, au dessus de la corniche, les pierres taillées en facettes montrent toujours leurs pointes de diamant, bien que le troupeau y vienne seul à présent s'abriter contre la tempête. On peut encore explorer en frissonnant les noirs caveaux où jadis gémissaient les captifs privés de la lumière des cieux ; ou bien, de tes créneaux recouverts de gazon, on peut suivre la ligne onduleuse que tracent les flots paisibles de la Tyne féconde.

XII.

Crichtoun offrait un autre aspect quand Marmion fut reçu sous son portail : toutefois on l'accueillit d'un air mélancolique et triste; car il n'y avait alors dans le château que des femmes, des enfants, des vieillards. Les yeux à peine séchés, la dame du manoir vint faire accueil en son chagrin au noble Marmion ; le fils de la châtelaine, à peine âgé de douze ans, tint les rênes du coursier ; tous les vassaux en état de porter les armes avaient marché le matin avec leur maître, le comte Adam Hepburn (6), celui qui mourut à côté de son souverain à la bataille de Flodden. Long-temps sa dame en deuil montera sur la tour et cherchera vainement des yeux l'époux qu'elle ne doit plus revoir, c'était un brave que ce comte, et son nom fut toujours glorieux jusqu'au moment où le dieu Bothwell en eut souillé l'éclat.

XIII.

Marmion resta deux jours dans ce château avec tous les honneurs dus à son rang, et servi comme l'hôte du roi. Ainsi l'avait ordonné le royal Jacques, qui passait alors ses troupes en revue dans la plaine de Borough-Moor. Peut-être ne voulait-il pas que l'œil d'un ennemi pût voir son armée réunie, jusqu'à ce qu'elle fût préparée à marcher contre les troupes anglaises, et sur les terres britanniques. Néanmoins, dans leur séjour à ce château, l'esprit vif de Lindesay parvint à égayer souvent l'humeur plus

sombre du baron, et à son tour il apprit à estimer dans lord Marmion la force du génie et du savoir ; car celui-ci était versé dans les arts de la Grèce et de Rome, et dans les sciences politiques de la guerre et de la paix.

XIV.

Ils se promenaient dans la soirée du second jour sur les remparts, et à l'éclat silencieux de la nuit parlaient sur différents sujets. Le roi d'armes inopinément, et comme par distraction, dit à Marmion qu'il aurait pu s'épargner la peine de voyager si loin, car un messager du ciel avait donné à Jacques le conseil de ne point guerroyer contre l'Angleterre (7) : questionné de plus près par le chevalier, Lindesay lui raconta cette histoire que les chroniques de l'Écosse nous ont conservée.

XV.

RÉCIT DE SIR DAVID LINDESAY.

« De tous les beaux palais construits pour les royales demeures en Écosse, le plus digne d'être mentionné est, sans contredit, celui de Linlithgow. Combien il est doux, au riant mois de juin, d'y aller dans son parc écouter le chant de la linotte et les gais sifflements du merle! Le daim sauvage brame dans l'épais taillis, et la poule d'eau plonge avec joie dans le lac. Le cœur le plus triste se plairait à y voir la nature dans sa robe de noce et le bonheur y régner. Mais le mois de juin est, de tous les mois de l'année, celui qui déplait le plus au roi Jacques : vous savez trop la cause de cette antipathie. Ce fut dans ce mois qu'eut lieu la déroute de son père (8); malheur aux traîtres qui armèrent le jeune prince contre son roi ! Toujours dans sa conscience brûlent de poignants remords. Le roi Jacques s'assujétit dans le mois de juin à des pratiques aussi austères que celles du carême.

XVI.

« Lorsque, cette année, arriva le mois fatal, le roi, dans le château de Linlithgow, comme de coutume se livrait aux prières, tandis que, pour le repos de l'âme de son royal père, les chantres entonnaient des hymnes, que les cloches étaient en branle et que l'évêque disait la messe. Le monarque agenouillé dans la nef de Sainte-Catherine, revêtu de la haire et du ceinturon de fer, répandait des torrents de larmes : autour de lui, dans les stalles qui leur sont destinées étaient placés les chevaliers du Chardon, leur bannière flottant sur leurs têtes. J'étais aussi à la cérémonie, et, puisqu'il faut le dire, étourdi par le carillon des cloches, j'avais les yeux fixés sur les vitraux où le soleil abaissait l'or de ses rayons; pendant que je remarquais ce qui arriva, il me parut que je rêvais. Je vis arriver dans la foule un fantôme en tunique bleue avec une ceinture blanche, la tête découverte, les cheveux blonds flottant en boucles sur les épaules.... Ne vous moquez pas de moi, milord, je vous jure ma parole de chevalier qu'en voyant la grâce paisible, la simple majesté de son visage, sa démarche solennelle et son port noble et imposant, il me parut que j'avais devant les yeux la propre image du saint apôtre, qui soutint la Vierge dans un moment de faiblesse, en un mot, le bien-aimé Jean.

XVII.

« Il s'avança devant le trône du roi, s'arrêta avec une franchise rustique, fit une petite révérence, sans incliner ni le corps ni la tête, et appuyant son arme ou bâton sur le pupitre, il prononça des mots comme les suivants, d'un ton peu élevé, mais tels que jamais sons pareils n'agitèrent les nerfs et les membres humains : « Ma mère m'a envoyé de loin vers toi, monarque, pour t'avertir de ne point faire la guerre : un grand malheur est près de te frapper. Mais si tu veux la guerre, défie-toi doublement, Jacques Stuart,

d'une femme belle, de ses enchantements et de ses piéges; que Dieu veille sur toi! » Le monarque, étonné, semblait chercher une réponse, mais n'en trouvait point; et lorsqu'il releva la tête pour parler, l'envoyé avait disparu. Le maréchal et moi nous avions couru pour l'arrêter au passage; il avait fui plus léger tourbillon, et comme un rayon de soleil qui, tombé sur une vague, y glisse et disparaît. »

XVIII.

Pendant que Lindesay faisait cette étrange récit, la nuit était si pâle qu'il ne put remarquer le changement de couleur qui avait affecté Marmion en l'écoutant. Après un moment de silence : « Je croyais les lois de la nature si fortes que je n'aurais pu m'imaginer qu'il fût possible d'interrompre leur cours par une cause surhumaine ; et il y a trois jours j'aurais traité votre histoire d'un jeu d'enfant; mais j'ai vu, après avoir passé la Tweed, combien mon scepticisme avait changé, et je suis devenu plus crédule. » Il s'arrêta et parut regretter d'avoir proféré ces paroles. Cependant, pressé par cette puissante émotion qui nous pousse à soulager notre cœur, même alors que nous ne pouvons le faire sans peine, il raconta à Lyndesay l'histoire de son hôte villageois à Giffort. Il ne dit pas un mot du pèlerin de Constance ni de Clara : les pensées qui avaient troublé son sommeil, il les attribua seulement à la fièvre d'un rêve.

XIX.

« Vainement, dit-il, j'essayai de reposer mes membres brûlants et ma tête fatiguée; des pensées fantastiques me revinrent en foule; et pressé par elles, mon cœur était dans une agitation dévorante. Le délire me faisait si mal que j'allais prendre mon coursier et le monter : je sortis au clair de la lune, et j'atteignis bientôt le camp des Pictes. J'entrai par le côté du Sud, et je sonnai du

cor. Il me sembla qu'une réponse arrivait à mon oreille; toutefois le son était si faible et si lugubre ou si sourd, que je pus croire que ce pouvait bien être l'écho lointain du mien.

XX

« Jugeant ainsi, j'écoutai encore un moment, et j'allais repartir; mais je pus à peine en croire mes yeux, et je ne puis encore penser qu'ils m'aient en effet servi quand soudain j'aperçus, dans le rond formé par la pelouse, un fantôme à la haute stature, un champion bien monté et tout armé. J'ai combattu, lord Lion, sur plus d'un champ de bataille, et en champ clos, et toujours, je puis le dire, je me suis comporté en noble chevalier; mais lorsque cet ennemi inattendu sembla sortir des entrailles de la terre, je ne crains pas de vous déclarer la vérité, je frissonnai de terreur; et, comme je mettais ma lance en arrêt, mon bras fut tellement ébranlé d'épouvante que je pus à peine soutenir le fer.

XXI.

« Pourquoi ma langue aurait-elle besoin de vous révéler l'issue du combat? Nous courûmes l'un sur l'autre : mon cheval tomba. Que pouvait-il contre le choc de l'enfer? Je roulai sur la lice. Au dessus de ma tête, et d'une main menaçante, le sceptre brandissait sa lance nue; mais voici le pire : je levai les yeux, l'enfer s'ouvrant ne m'eût pas effrayé comme le visage que j'aperçus. Les rayons de la lune dardaient en plein; c'étaient des traits qui ne pouvaient me tromper. Je reconnus des regards altérés de vengeance et qui refoulaient le sang vers mon cœur. Je vis la face d'un chevalier qui, après avoir fui en des climats lointains, y est mort depuis long-temps. Je crois bien ce dernier fait, car jamais de sa visière élevée il ne regarda guerrier humain avec un air aussi affreux. Trois fois sur ma tête il agita son glaive; mais quand j'eus invoqué le bon saint George, la première fois que j'ai jamais

imploré son secours, il replongea le fer dans le fourreau, et s'élançant avec légèreté sur son coursier, il sembla disparaître à ma vue; car la lune s'affaiblit tout à coup, et les ténèbres les plus profondes se répandirent sur la bruyère. Il serait long de vous dire comment je connais si bien le fantôme que je viens de dépeindre, et que la haine évoqua du tombeau pour me glacer d'effroi : mort ou vivant, il a trop de motifs pour être mon ennemi. »

XXII.

Sir David du Mont était émerveillé et saisi d'étonnement; mais, versé dans l'histoire, il raconta qu'une pareille aventure avait eu jadis lieu près de Norham, où un spectre infernal, sous l'apparence d'un chevalier écossais, avait combattu Brian Bulmer l'intrépide, et l'avait serré de si près, qu'il l'avait presque obligé d'abjurer le vœu de son baptême. Un pareil fantôme, ajouta-t-il, se voit dans la clairière de Rothiemurchus, avec un large sabre des Highlands, un bouclier et un plaid rayé, et les mains teintes de sang; on le rencontre également sous les pins qui ombragent le noir Tomantoul, d'Achnaslaid, de Dromouchty, et de Glenmore. Cependant, quelles que soient les légendes à l'égard de ces démons guerriers, de ces fantômes et de ces revenants sur la montagne, dans les marais ou dans la plaine, un véritable fils de la chevalerie, qui n'a jamais violé sa foi, et qui fut toujours brave, doit regarder ces terreurs nocturnes comme vaines; car de semblables esprits ont rarement le pouvoir de nuire, si ce n'est dans l'heure fatale où nous méditons un crime, ou étouffons un remords. » Lord Marmion se tourne un peu de côté, et essaie en vain deux fois de parler; il presse la main de sir David, et tous deux en silence se séparent, allant chacun ordonner les préparatifs de route, afin de partir au point du jour, et de prendre le chemin du camp royal d'Écosse, d'après le commandement de Jacques.

XXIII.

Ils furent de bon matin sur la route de Dun-Edin [1]. Je pourrais dire les lieux qu'ils parcoururent, collines, ruisseaux, vallons, rochers, même chaque pierre ou station, car ici tout m'est familier. Mais cela prouverait seulement de la science ; j'éviterai une telle digression, et dirai seulement qu'ils suivirent leur chemin à travers les collines de Braid, couvertes de bruyères. Ils passèrent le vallon et le petit ruisseau, puis montèrent le bord opposé, et s'arrêtèrent sur la hauteur de Blackford.

XXIV.

Blackford ! sur l'inculte sommet duquel, au milieu des genêts, des épines et des ronces, enfant espiègle, j'ai souvent cherché des nids d'oiseaux, ou écouté, nonchalamment étendu, le murmure lointain que m'apportait le zéphyr, murmure de la cité affairée, et l'harmonieux carillon des cloches de Saint-Gille ; maintenant, depuis le haut de la colline jusqu'à la plaine, je vois flotter l'or des épis : tout le paysage est changé à mes yeux, excepté les rochers escarpés et les ruisseaux qui gazouillent toujours. Ils éveillent dans mon cœur un pénible soupir, en me rappelant mes premières affections depuis long-temps évanouies.

XXV.

La scène est bien plus différente encore depuis le jour où Marmion vit de la hauteur de Blackford les tentes guerrières dressées sur les flancs de la colline et dans la plaine ondoyante : mille pavillons aussi blancs que la neige couvraient là bas toute l'étendue de Borough-Moor. Que dis-je, mille pavillons ! Je gage qu'il

[1] C'est-à-dire Edimbourg. *Dun*, ville ou fort ; *Edin* ou *Edwin*, parce que le prince Edwin fonda cette ville d'abord appelée, pour cette raison, *ville d'Edwin* ; d'où l'on ensuite, par abréviation ou corruption, fait *Edimbourg*. A. M.

y en avait des milliers de mille qui diapraient toute la bruyère et les landes entre le ruisseau et la ville, et formaient au loin un camp irrégulier. Quelques restes de vieux chênes se voyaient çà et là, débris de l'ancienne forêt, et répandaient leur ombre sur ce lieu de rendez-vous de la puissante armée d'Écosse, jetant ainsi une teinte de verdure qui contrastait avec l'éclat éblouissant des tentes et des armes.

XXVI.

Depuis les Hébudes, pays sombre et pluvieux, jusqu'aux fertiles plaines Lodon, depuis la clairière méridionale de Redswire jusqu'à la côte rocailleuse de Rosse, de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Midi, l'Écosse avait envoyé tous ses guerriers. Marmion pouvait entendre le bourdonnement mêlé de cette immense multitude dont les clameurs montaient jusqu'au haut de la montagne; le galop des chevaux, le cliquetis des armes, pendant que les chefs passaient en revue leurs vassaux ; il pouvait voir les lignes de batailles, et les éclairs fréquents des boucliers sur lesquels le soleil dardait ses rayons.

XXVII.

Les légers nuages du matin, les tourbillons de fumée qui s'élèvent dans les airs, annoncent que les feux allumés sont au moment de s'éteindre, et que les sentinelles vont être à leur poste. On découvrait, roulant lentement dans la plaine, quantité de chariots, de bagages, et les bœufs paresseux traînant l'artillerie de guerre ; on distinguait surtout les sept sœurs de Borthwick[1], et les coulevrines dont la France avait fait présent à l'Écosse, présent funeste qui restera bientôt la dépouille du vainqueur dans la plaine de Flodden.

1 Sept coulevrines, ainsi appelées du nom de celui qui les avait fondues. A. M.

XXVIII.

On ne remarquait pas moins ondoyant dans les airs mille étendards différents de formes, de devise et de couleur : verts, rouges, cramoisis, ou bleus, larges, étroits, taillés en queue d'hirondelle, ou carrés, en rouleau, en pavillon, en banderolle et de mille autres manières[1] : le plus central et le plus haut était l'étendard royal. Un énorme pin planté profondément dans une pierre massive que la tradition nous montre encore supportant ce drapeau, dont le poids le faisait fléchir, lorsque le vent de l'Ouest le balançait et offrait aux regards éblouis le bouclier royal d'Écosse, avec le lion rougerampant sur un champ d'or[2].

XXIX.

Lord Marmion regardait ce brillant spectacle avec le plaisir d'un guerrier. Enfin, son cœur est dévoré d'un feu secret ; des étincelles jaillissent de ses yeux comme au jour d'une bataille ; jamais faucon n'en lança de pareilles en se précipitant sur sa proie. « Oh! très bien, lord Lion, tu as eu raison de me dire que dissuader ton roi de faire la guerre serait une vaine tentative ; car, par saint George, si j'avais une pareille armée, aucun pouvoir infernal ou divin ne ferait pencher mon âme vers la paix jusqu'à ce que l'éclat de ses armes eût été noirci dans le choc d'une glorieuse bataille ! » Le barde écossais répondit d'une façon moins guerrière : « Ce spectacle est beau, j'en conviens ; mais il serait bon que les rois songeassent par dessus tout, lorsque la paix et l'opulence règnent dans leurs états, qu'il vaut mieux en respecter le repos que de s'aventurer et de s'élever peut-être pour tomber. »

1 Chacune de ces enseignes féodales désignaient, observe l'auteur, les grades différents de ceux qui avaient le droit de les déployer. A. M.

2 Armes d'Écosse. A. M.

XXX.

Lord Marmion restait comme attaché sur ce point de vue ; car jamais scène plus belle n'avait frappé ses yeux. Lorsque, rassasiés de cet aspect martial, ses regards voulaient plonger plus loin, ils remarquaient la cité brillante d'une splendeur quelque peu rembrunie. Les colonnes de fumée ou de vapeurs qui planaient autour ou au dessus des tourelles étaient colorées par les rayons du matin qui les marquaient d'une teinte rouge, analogue à celle du nuage d'où s'élance la foudre. Telle était la sombre magnificence dont était parée la hauteur, où le vaste château se montrait, offrant ses tourelles, sur une pente escarpée couverte d'édifices massifs, serrés et élevés, édifices composant ma propre ville romantique, dont la partie la plus haute semble toucher les cieux[1] ! Mais vers le Nord, les feux du soleil répandaient une lumière plus pure sur les montagnes d'Ochil[2], et chaque sommet dont il caressait la bruyère brillait comme une améthyste empourprée. On découvrait les rivages de Fife[3], la baie de Preston[4] et le pic de Berwick[5], et au milieu coulait largement le Firth, dont les îles paraissaient flotter sur son sein, comme des émeraudes enchâssées dans de l'or. Le cœur de Fitz-Eustace bondissait de joie, et comme pour donner un libre cours à son ravissement, il piqua son coursier de l'éperon et le fit caracoler en le serrant de la bride : Où est le lâche, s'écria-t-il, qui n'oserait combattre pour une telle patrie ? » Lindesay sourit de joie en voyant ce noble transport, et Marmion ne chercha point, par un froncement de sourcils, à réprimer ce belliqueux élan.

1 Ceci est une description poétique d'Edimbourg, et l'on conçoit le plaisir de Walter Scott à vanter son pays natal. A. M.

2 Chaîne de montagnes d'Ecosse près de Stirling. A. M.

3 Comté de Fife, vis-à-vis Edimbourg. A. M.

4 Ville près de l'embouchure du Forth, belle rivière portant vaisseaux jusqu'à Leith, port d'Edimbourg. Le Firth est le courant du Forth. A. M.

5 Rocher pyramidal, à quelques milles au dessous d'Edimbourg. *Berwick-Law*, dit le texte ; *law* est un mot celtique signifiant *éminence*. A. M.

XXXI.

Tandis qu'ils contemplaient ce magnifique tableau, une fanfare où se mêlaient la trompette et le clairon, le fifre et les timballes, le trombonne et le psaltérion, la cornemuse guerrière aux sons discordants, et les criantes cymballes, monta bruyamment jusqu'aux cieux en réveillant les échos des montagnes, tandis que l'airain des temples annonçait au loin l'heure de la prière. Lindesay dit alors à Marmion : «Cette musique belliqueuse toujours se fait entendre lorsque le roi assiste à la sainte messe, tantôt à l'église de Sainte-Catherine de Sienne, tantôt à la chapelle de Saint-Roch. Ces clameurs guerrières parlent de gloire, mais me rappellent à moi les jeux paisibles de ma prédilection, ces jeux où mon front était plus serein, où dans les bois de Falkland[1] nul cavalier n'épargnait son cheval pour assister le premier à la défaite du cerf. »

XXXII.

« Je ne gémis pas moins, dit-il, quand je contemple cette reine du Nord assise sur les collines qui lui servent de trône ; le jardin royal de son palais, son château à l'abri des attaques ennemies, ces pompeux édifices et ces tours sacrées ; je ne gémis pas moins en pensant à quels maux la fortune nous réserve peut-être, et que ces cloches ou ce carillon joyeux sonneront peut-être les funérailles de notre digne monarque, ou de leur tocsin appelleront aux armes les citoyens pour veiller à leur propre salut, et lutter contre les attaques du Sud, et ceindre d'un rempart de guerriers la cité de Dun-Edin[2]. Mais n'allez point vous imaginer à mon pressentiment, noble chevalier, que la conquête de mon pays soit facile ou qu'elle puisse être achetée à bon marché : Dieu est

1 Eminence près d'Edimbourg. A. M.
2 C'est-à-dire Edimbourg. A. M.

le roi de la victoire ; il brise la lance et le bouclier du champion ; vous-même, lord Marmion, vous direz, quand cette armée que vous voyez là-bas s'élancera dans la sanglante mêlée, vous direz qu'elle est assez redoutable pour faire verser des torrents de larmes aux dames anglaises dansle silence de leurs retraites, et obliger leurs moines à chanter bien des messes pour les morts : vous ne vîtes jamais un semblable pouvoir dans les mains d'un tel roi. »
Mais déjà maintenant, descendant dans la plaine, lord Marmion et Lindesay se dirigent vers le camp royal et y font une halte. Le ménestrel s'y arrête avec eux, jusqu'à ce qu'il porte sa main sur la harpe des frontières pour célébrer en des vers dignes d'eux l'ancienne cour et le roi d'Écosse.

CHANT CINQUIÈME.

La Cour.

INTRODUCTION.

A GEORGE ELLIS, ÉCUYER.

Edimbourg.

Quand le sombre décembre obscurcit le jour et emporte nos joies d'automne ; quand le soleil aux rayons courts et rares jette sur les vastes champs de neige un regard froid et stérile, comme ceux d'un maître sur un pauvre poète ; quand les occupations rurales sont terminées ; que près de la cheminée du foyer est suspendu le fusil du chasseur, et qu'à côté, trophée oisif, reposent la gibecière, la ligne et la lance[1] ; quand le chien terrier au poil rude et à l'air farouche, le levrier au corps alongé, et le limier ou chien d'arrêt, désœuvrés maintenant, encombrent le petit plancher du parloir ; quand, impatient dans l'écurie, le généreux coursier est condamné à un long repos et à une nourriture sèche ; quand le rempart de neige qui entoure notre asile ne laisse, depuis que le sentier a disparu, d'autre passage que celui que la pelle a tracé pour aller puiser de l'eau à la fontaine ; quand de nouveaux livres ou journaux froissés, lus et relus attentivement, cessent de tromper l'heure lente du jour ; que le politique sombre, les bras croisés, se plaint de la lenteur du courrier, et que la ménagère se répand en jérémiades contre les retards du commissionnaire, dont la charrette est retenue par les neiges : en un mot, lors-

1 *Spair*, c'est-à-dire une espèce de trident de pêche avec lequel on prend le saumon dans la nuit en Écosse. A. M.

que la campagne ne m'offre plus qu'un tel aspect, je reviens volontiers chercher l'abri de la cité ; car il est doux de changer l'étendue triste et une de la forêt, pour la conversation et les livres de la ville, où se renouvelle avec un nouveau plaisir le jour occupé et la nuit sociale[1].

Ici mes vers n'ont pas lieu de déplorer les ravages du temps, comme autrefois sur les tours en ruines de Newark et la forêt d'Ettrick, dépouillée d'ombrage[2]. Il est vrai que la reine de la Calédonie (1) est aussi changée. Fortifiée autrefois sur ses sombres collines, et dans ses limites rocailleuses par un rempart, des lignes et des retranchements, par des tours flanquées et un lac, et gardée par une garnison, il n'était permis de sortir ni d'entrer que par des portes où veillaient des soldats, et au dessus desquels était suspendue une herse armée de pointes de fer. Ce temps n'est plus, mais il n'y a que peu d'années qu'une porte massive et hérissée de fer était encore fermée de bonne heure, ouverte tard et suppléée depuis l'entrée de la nuit jusqu'à l'aube du jour par un guichet grossier. O toi, ville d'Edwin[3], dont le front était jadis ceint d'acier, quelle merveilleuse métamorphose tu as subie! Tu es maintenant assise au milieu des montagnes qui te servent de cour, et tu règnes en souveraine sur ton port. Libérale, libre et débarrassée de toutes limites, tu étends tes beaux bras jusqu'à la mer, et au lieu du sombre nuage qui sans cesse pendait sur tes rochers, ta tour et ton beau lac, tu lances le soir aux rayons du couchant des milliers de reflets, un jour encore plus beau.

Elle ne changea point plus vite de forme cette amazone du vieux temps, rappelée dans le conte magique de Spencer ; elle dont la lance renouvelée par enchantement forçait les chevaliers

1 The busy day and social night,

le travail du jour et la société du soir, vers précis et admiré à juste titre, comme en général toutes les introductions du poème. A. M.

2 Voir l'introduction au chant II. A. M.

3 C'est-à-dire Édimbourg comme il a été expliqué plus haut. A. M.

à mordre la poussière ; elle ne changea point plus vite lorsque, cherchant un asile, elle reçut l'hospitalité dans le château de Malbèque, et laissa flotter sa robe virginale. Débarrassée de sa cuirasse, son cœur, qui en était oppressé, battit alors en liberté ; son modeste sourire s'épanouit ; ses yeux bleus, auparavant cachés par la visière du casque, brillèrent plus doux, et sur ses épaules flottèrent avec grâce les boucles abondantes de sa blonde chevelure. Tous ceux qui, dans le combat de la nuit, avaient admiré son courage sans égal, n'admirèrent pas moins ses charmes : en la regardant on l'aima, et en l'aimant on l'adora[1]. Sa vue trompa toutes les souffrances jalouses et charma quelque temps les soucis de Malbèque ; ce chevalier errant des dames oublia les droits de sa Colombelle, et une passion auparavant inconnue saisit le cœur du sauvage Satyrane. Le léger Paridel, tout hardi qu'il était, n'osa point s'avancer sans un regard respectueux : tu charmais à la fois, et subjuguais les cœurs, incomparable Britomarte !

C'est ainsi, belle cité, que, démantelée et privée de tes vieux remparts, tu nous parais plus aimable que dans ton antique pompe de gloire. Ne crois pas que de ton trône sans défense la force et la sécurité aient disparu : toujours, comme autrefois, tu es la reine du Nord ; tu peux toujours envoyer tes enfants à la gloire. Jamais, au signal du danger, les citoyens n'auraient couru aux armes avec plus de zèle pour te faire un bouclier de leurs corps, et ce rempart de volontaires serait une ligne indestructible : les fossés et les tours orgueilleuses ne sont rien auprès de ce boulevart des cœurs. Des milliers d'enfants préparés au combat teindraient à l'envi de leur sang le sol natal, plutôt que de voir tomber de la couronne murale le plus léger créneau, le plus faible

[1] But looking liked, and liking loved.

Ce vers que Walter Scott emprunte à Spencer marque nettement la différence ou nuance existant entre les verbes *to like* et *to love*, qui signifient tous deux *aimer*.

A. M.

pinacle. S'il venait, comme il peut venir, ô fille d'Edwin, ce jour d'alarmes, renommée pour ta généreuse hospitalité, le ciel te serait propice ! car, du temps des patriarches, les anges descendaient de la voûte céleste, et daignaient pratiquer avec eux cette douce vertu : les bénédictions divines descendraient sur ceux qui combatteraient pour la bonne ville, destinée, dans tous les âges, à être le refuge de la royauté malheureuse, toi qui reçus jadis Henri, fuyant York vainqueur (2), et qui, en dernier lieu, avec admiration, douleur et respect, as accueilli les tristes restes de la race des Bourbons[1].

Mais trève à ces pensées ! A mesure qu'elles naissent, avec quelle joie je détourne les yeux du tableau de ces présages vrais ou faux, pour me porter vers les riantes et romantiques illusions du poète, ou vers la douteuse lumière de la tradition qui plane entre le jour et la nuit ! J'aime mieux suivre cette lumière vacillante qui m'offre tour à tour l'éclat et l'ombre, pour voir les paladins, les écuyers et les belles, création de mon esprit fantastique, plutôt que de contempler de fangeux marais et de voir dans chaque nuage une armée d'ennemis. Qui ne voudrait changer le midi sombre du froid décembre pour les fraîches nuits du riant mois de juin, le clair de lune pour l'humide brouillard ? Et pourrions-nous dire ce qui nous trompe le plus ?

Mais qui enseignera ma harpe à tirer des accords pareils à ceux de cette noble harmonie qui ravissait l'oreille du royal Henri, fameux sous le nom Beauclerc, qui aima les ménestrels et applaudit à leurs chants ? Qui sauvera des flots de l'oubli ces airs inspirés, comme ceux que Marie traduisit de la langue bretonne et que chanta Blondel ? O toi ! qui as reçu la vie pour réparer le ravage du temps et prodiguer des soins à la muse expirante ; toi qui, lorsque la faux du terrible vieillard allait donner le coup fatal,

1 Le comte d'Artois était déjà en exil à Édimbourg en 1794. Il y resta plusieurs années. Il y est retourné en 1830 comme roi déchu. A. M.

sus arracher l'arme de sa main, briser sa glace, couper ses ailes, et faire revivre le poète dans toute sa gloire; toi qui donnes au poème le plus frivole une morale gaie sans pédanterie, et qui fais glisser le sujet le plus triste sur les ailes de la saillie la plus inattendue; homme approuvé dans les lettres comme dans la vie privée, exemple honoré autant qu'aimé, cher Ellis, apprends au barde le secret de ton art magique, le secret de séduire, captiver à la fois l'esprit et le cœur, de charmer et d'instruire et de rendre meilleur; sois mon guide, mon maître aussi bien que tu es mon ami!

« Puisses-tu long-temps goûter le plaisir de donner de pareilles leçons aux ménestrels sur leur art.... Mais, oh! ne montre plus par ton exemple ce que si peu savent pratiquer, ce que tous peuvent nous prêcher; cette patience à souffrir une cruelle maladie et une guérison si pénible, à dompter les tourments de l'affliction avec une force et si calme et si mâle : c'est assez de la leçon qui a été donnée; que le ciel te préserve d'une répétition!

« Viens donc m'écouter, cher ami; car tu as connu et chéri les airs variés du ménestrel qui, tel que ses ancêtres des frontières, éveilla une mesure sans art, inculte et hardie, jusqu'à ce que les chênes de Windsor et la plaine d'Ascot eussent ouï avec étonnement la harpe du Nord. Viens m'écouter : fier de ton suffrage, le barde méprisera les lois de la pédante critique; et de même qu'un art antique traçait sans régularité sur les vitraux des aventures qui, malgré leur imperfection, avaient de l'éclat et de la grandeur, je tâcherai, avec des couleurs diverses de renouveler les chants, les fêtes et les combats, les amours et les armes, la joie du barde et toute la pompe de la chevalerie.

CHANT.

I.

Le cortége de Marmion a quitté les collines de Braid; par l'or-

dre de Lindesay la garde des barrières du camp ouvre la palissade qui environne l'enceinte où sont dressées les tentes ; les sentinelles se retirent et font avec leurs piques le salut militaire. Les guerriers écossais accourent et regardent avec surprise les hommes du Sud[1], et ne peuvent voir, sans une secrète envie, des ennemis aussi bien équipés. La longueur de leurs flèches, la force de leurs arcs si amples que plusieurs s'imaginent, dans leur simplicité, n'avoir devant les yeux que des armes de parade, ils s'attendent peu à en sentir la puissance à travers leurs cottes de mailles et leurs plaques d'acier lorsque, dans la mêlée, ces traits voleront, s'entasseront comme la grêle au vallon de Flodden (3.)

II.

L'œil habile de Marmion ne néglige pas de son côté d'observer chaque ligne et chaque escadron de l'armée écossaise ; il ne s'étonne pas peu qu'un royaume si petit ait pu mettre sur pied un si grand nombre de guerriers. Ici des hommes d'armes, vêtus de la cotte de mailles et de la cuirasse, semblables à des tours d'airain pour la force et le poids, tous montés sur des chevaux flamands d'élite, et armés de la hache et de la lance ; là de jeunes chevaliers et des écuyers, plus légèrement armés, exercent leurs coursiers dans la plaine, et apprennent à faire la passe et le saut, la demi-volte et les courbettes, pour atteindre avec plus de vigueur de leur épée à l'ennemi. Plus loin le corps des bourgeois (4) à pied, le front nu, sans visière, ni panache, le corselet bien poli, le haubert et le hausse-col étincelant comme de l'argent au soleil : les uns avaient de longues piques et des épées à deux mains, les autres une pesante massue et un large bouclier.

1 Les Anglais, dont le pays est au Sud de l'Écosse. A. M.

III.

On voyait aussi les yeomen, autres fantassins, vêtus d'une jaquette d'acier, d'une veste brune, garnie de fer, chacun portant dans un sac sur le dos des provisions pour quarante jours, conformément aux statuts féodaux. Leurs armes sont la hallebarde ou l'épieu, l'arc, la dague, le sabre ou autres. La plupart semblent tristes et regretter leurs foyers domestiques, délaissés pour marcher en pays étranger, où ils semblent rêver qui tracera pour eux le sillon dans les champs demeurés en jachères. Toutefois, dans ses yeux pensifs, aucun ne montre une lâche terreur; et tous sont plus à craindre dans leur colère que ceux qui, méprisant les dangers, arrivent avec le plus d'empressement au combat, et dont le courage, comme la paille légère sur le feu, jette une flamme vive, mais de courte durée.

IV.

Il n'en était pas ainsi des habitants des frontières : nourris dans les alarmes, ils entendirent le bruit lointain de la bataille, et à cette nouvelle, ils avaient bondi de joie. Les jours de paix et de repos étaient pour eux des jours insupportables : ni la harpe, ni le chalumeau ne flattaient leurs oreilles comme le cri guerrier du *slogan*[1]. Sur des coursiers rapides, avec la lance et l'épée, ils suivent les piqueurs légèrement armés, qui ne combattent que pour la gloire; ils laissent les vassaux dociles marcher au combat, tandis que les bourgeois gardent leurs villes, dans la seule vue de ne point perdre certaines prérogatives : pour eux, hommes des frontières, les combats sont des fêtes et la guerre n'est qu'un jeu. Leur bonheur et leur gloire, c'est de dormir le jour et de marauder la nuit sur la montagne, les marais et les landes. Joyeux d'un prochain carnage, ils ont accouru, s'inquiétant peu de sa-

1 Cri de guerre et de ralliement des clans écossais. A. M.

voir qui remportera la victoire, parce qu'ils sont sûrs d'amasser du butin. Lorsque la suite de Marmion traversa leurs rangs, ils se regardèrent d'abord d'un œil indifférent ; ils ne montrèrent aucune surprise, car ils avaient appris à connaître la forme et la force d'un arc anglais; mais lorsqu'ils virent le lord lui-même paré d'armes splendides et de superbes broderies, chaque *borderer*[1] dit à son compagnon : « Vois-tu, camarade ! ne peux-tu deviner quelle route ces gens prendront pour s'en retourner chez eux. Oh ! si nous pouvions sur la frontière, au vallon d'Eusedale, ou au rivage de Liddell, ce serait pour nous une bien belle proie ! Ce lion sans griffes, qui est leur guide, pourrait bien aussi perdre sa brillante parure ; et la brune Madeleine ferait un superbe jupon de ce pourpoint tacheté. »

V.

Marmion remarqua ensuite les descendants des Celtes, race distincte de langage, de forme et de figure. C'était justement alors que les chefs rassemblaient leurs tribus pour les passer en revue. Leurs pantalons bariolés, leurs manteaux drapés qu'une ceinture tenait serrés à leur taille, faisaient un bizarre contraste entre ces gens sauvages; chaque clan se rangeait en bataille aux sons des bruyantes cornemuses. La chevelure des uns est rousse, celle des autres est noire ; ils promènent sur Marmion leurs yeux où se mêle un farouche étonnement ; leur corps, maigre et court, est endurci aux fatigues et à l'intempérie des saisons, et leurs chefs, d'une taille plus haute, se font reconnaître par un panache de plumes d'aigle flottant sur leur tête. La peau non préparée du cerf rouge, voilà leurs brodequins velus ; une toque élégante orne leur tête; sur leurs épaules est attaché le plaid rayé ; une large épée, d'une énorme longueur, une dague forte d'acier, un bou-

1 C'est-à-dire *homme de la frontière*. Nous hasardons ce mot pour plus de variété, et parce que c'est celui du texte. A. M.

cher garni de clous, un carquois, un arc et des flèches, voilà leurs armes. Oh! combien ces flèches étaient courtes encore, et combien faible était leur arc, auprès de ceux que portaient les Anglais! Les habitants des îles avaient à leur dos l'ancienne hache d'armes des Danois. Ils poussèrent un cri sauvage d'étonnement à l'aspect de Marmion et de son guide. Leurs clameurs ressemblaient à celles de ces oiseaux de mer qui abandonnent un marais; et à ces cris discordants se joignirent les sons plus inharmonieux encore de leurs pipeaux et instruments de musique guerrière.

VI.

C'est ainsi que Marmion et son guide traversaient le camp écossais, et arrivèrent enfin à la porte de la ville où veillait une garde fidèle de bourgeois armés, qui avaient juste raison de craindre lorsqu'ils savaient si voisins d'eux les montagnards et les hommes des frontières. En traversant les rues bruyantes et populeuses, Marmion vit combien tout s'y animait pour les préparatifs de guerre. A chaque pas il était étourdi par le bruit du marteau de l'armurier sur l'enclume violemment frappée, tandis que plus loin le forgeron basané s'occupait à garnir le sabot du coursier d'un fer indispensable. Plus loin, la hache ou la faux étaient aiguisées sur la meule bourdonnant en sa rotation rapide. Des pages, des écuyers et des valets de table, d'un pas accéléré traversaient les ruelles ou les places publiques, portant des lances, des casques ou des épées, pendant que les bourgeois, avec une figure sérieuse, dépeignaient chaque lord qui arrivait, discutaient son lignage, sa renommée, et parlaient de ses vassaux dont ils cherchaient à fixer le nombre. Le chevalier Lion conduisit lord Marmion au logement qu'il lui destinait sur la hauteur qui dominait les rues. Là devait s'arrêter le baron et se reposer jusqu'à l'heure de la nuit, pour ensuite se rendre à Holy-Rood, selon le commandement du roi. Cependant le Lion eut soin de faire servir à son

hôte et à sa suite un riche banquet (5), où se trouvaient les vins les plus exquis, et lorsque l'heure fixée eut sonné, le baron revêtit ses habits de cérémonie, et, accompagné de Lindesay, il se rendit au palais du monarque.

VII.

Le vieux palais d'Holy-Rood retentissait, cette nuit, des accents du plaisir et des réjouissances qui s'y faisaient. Le roi Jacques, entouré de ses courtisans, donnait une fête aux chefs écossais qu'il avait appelés près de lui pour leur communiquer les ordres du départ, car ils devaient se mettre en route au point du jour. Le monarque aimait la magnificence, les festins et les chants, les tournois le jour, la danse la nuit avec les mascarades, les collations et toute la pompe des banquets. Cette fête surpassait toutes celles qu'il avait données jusqu'alors : c'était la plus brillante, la plus joyeuse, mais la dernière ; les lampes éblouissantes suspendues aux lambris jetaient une vive lumière sur toute la cour animée par la danse. Ici des ménestrels chantaient au son des harpes ; là, des dames faisaient ouïr des accords plus doux ; le fou du roi, avec son bonnet à longues oreilles et sa veste bariolée faisait ses tours d'adresse et débitait ses saillies bouffonnes ; le jongleur rivalisait avec lui d'efforts dans son art de passe-passe ; quelques chevaliers tentaient la fortune au jeu du dé ou des échecs ; d'autres dans une salle reculée courtisaient les dames de leurs pensées, et ne les courtisaient pas vainement, car souvent à l'heure du départ l'amour victorieux montre tout son pouvoir et triomphe du dédain ou de l'indifférence. Il faudrait que le cœur d'une belle fût bien dur pour voir marcher au combat un amant sincère, entendre peut-être son dernier adieu, et ne point avouer que l'on partage les peines de celui qui s'éloigne.

VIII.

Le roi traversa la multitude enivrée par les fêtes et les jeux, et vint à la rencontre de lord Marmion, à qui chacun faisait place en s'écartant avec respect devant le souverain. Il était facile de reconnaître la stature mâle de Jacques, bien que par courtoisie il eût ôté sa toque brodée et surmontée d'un panache pour saluer le noble étranger. Le costume et la démarche du prince, son manteau de velours cramoisi, orné d'une fourrure de martre, son pourpoint d'un satin nuancé et brillant fixaient les regards éblouis; son collier, travaillé avec un art magique, montrait la couronne d'Écosse, l'antique chardon, attribut de la royauté, et sa fidèle épée de Tolède pendait à un superbe baudrier; ses brodequins étaient blancs, et offraient, au talon, une paire d'éperons d'acier et d'or; à sa toque du plus beau velours se voyait un nœud serré par un rubis du plus haut prix: Marmion n'avait jamais vu prince d'une si noble apparence.

IX.

Le monarque était d'une taille moyenne: son corps bien proportionné était robuste et accoutumé à l'exercice; ses yeux brun-clairs avaient le regard de l'aigle; ses cheveux et sa barbe, d'une teinte brun-obscure, étaient courts et bouclés; le pied léger à la danse, il n'était pas moins ferme sur ses étriers dans la lice d'un tournois, et il avait ce doux regard auquel le cœur d'une belle résiste rarement. Il voltigeait de beautés en beautés, aimait à soupirer, à supplier et à se plaindre; mais tout cela n'était qu'un jeu: une pareille cause est facilement gagnée, les peines d'amour sont courtes pour un roi qui soupire, et il ne soupire pas longtemps[1]. J'ai dit que Jacques se plaisait aux banquets et aux fêtes;

1 *Princes et rois vont très vite en amour*, a dit Voltaire. A. M.

mais, au milieu de sa gaieté, chose étrange, on le voyait souvent s'attrister tout-à-coup et baisser le regard si, par aventure, il sentait l'impression du baudrier de fer qui lui ceignait les reins en souvenir du meurtre de son père (6). On n'était pas moins étonné, dès que cette douleur était finie, de voir avec quel empressement le monarque passait bientôt à une joie vive et aux divertissements de la foule : tel, effrayé par un objet imprévu, le coursier tressaille et bondit sur lui-même, s'arrête à moitié et saute à moitié de côté ; et dès qu'il sent la pointe de l'éperon le piquer, et le mors de la bride lui presser la bouche, il franchit avec une vitesse devenue double les coteaux et les plaines.

X.

Les courtisans prétendaient que la dame de sir Hugue-le-Héron avait un grand pouvoir sur le cœur de Jacques (7) : elle était venue à la cour d'Écosse comme un otage pour son mari, qui avait été accusé d'avoir tué le brave Cessford, et, pour faire sa paix avec le roi, il lui avait envoyé son aimable dame. Ce n'était point toutefois elle seule que le joyeux prince courtisait, car la belle reine de France lui avait envoyé un anneau de turquoises et son gant, avec prière de rompre pour elle une lance (8) en qualité de son chevalier, de frapper trois bons coups avec son arme écossaise, de s'avancer l'espace de trois milles sur la terre du Sud, et de déployer sa bannière pour qu'elle se balançât au souffle de la brise anglaise. Sans hésiter, il avait pour la reine de France chargé ses membres de sa pesante cotte de mailles. C'est ainsi qu'en admettant une belle Anglaise dans ses conseils les plus intimes, en même temps que cette reine y dominait, il préparait follement, sous le charme de deux beautés rivales, sa ruine et celle de son pays ! Cependant, il faut le dire, ni sa belle Anglaise ni la reine de France ne valaient une seule des gouttes de perles brillantes qui tombaient des beaux yeux de Marguerite, cette reine Mar-

guerite qui, dans le palais de Lithgow et solitaire, passait tous ses jours dans les pleurs.

XI.

Tandis que la reine languit et pleure à Lithgow, en gémissant de la guerre qui se prépare contre l'Écosse, et des dangers que son royal époux allait courir dans une bataille, la dame de Hugue-le-Héron, au joyeux palais d'Holy-Rood, s'apprête en souriant à jouer sur la harpe. Son beau bras s'arrondit autour de l'instrument sur les cordes duquel glissent rapidement ses doigts gracieux; à mesure qu'elle touche et qu'elle prélude à une ravissante harmonie, son sein de neige se soulève et s'abaisse tour à tour à la vue, car la chaleur ou tout autre motif lui avait fait quitter et la guimpe et la coiffe et autres légers ornements. Elle essaie d'abord sa voix pour chanter, fait jaillir sur le roi une étincelle de son œil noir et caressant, et voit le silence régner en cercle autour d'elle; elle sourit en rougissant, répète son doux serment par oui et par non qu'elle ne peut, qu'elle ne veut, qu'elle n'ose jouer enfin sur la harpe, avec un sourire et une simplicité calculés, elle fait entendre un air mélodieux qu'elle accompagne de sa voix enchanteresse. Voici le lai qu'elle fit entendre.

XII.

LOCHINVAR.

CHANT DE LADY HÉRON.

Le jeune Lochinvar du couchant est venu;
Comme un trait son coursier à passé la frontière;
Pour seule arme il avait son large sabre nu;
Sans autre arme à cheval il errait solitaire:
En amour comme en guerre, on ne vit nulle part
Plus digne chevalier que le beau Lochinvar.

Une pierre, un buisson n'amusaient point sa route :
Il nage à travers l'Eske où nul gué ne s'offrait.
Avant que Netherby l'eût reçu sous sa voûte,
L'épouse avait dit oui, l'amant trop tard paraît,

Car un lâche en amour, un poltron à la guerre
Allait de Lochinvar épouser la bergère.

Dans Netherby sans crainte il entre, et devant lui
Il voit le prétendant, les parents et sa belle;
Et le père, une main sur son glaive fidèle,
(L'époux tremblant n'avait nulle arme pour appui) :
« Venez-vous, Lochinvar, en paix ou bien en guerre,
Assister, lui dit-il, à l'hymen qu'on va faire? »

« J'ai long-temps courtisé votre fille, et sans fruit,
L'amour s'enfle et décline ainsi que la marée;
Et maintenant je veux, quand l'amour est détruit,
Ici boire avec vous une coupe épurée.
L'Écosse a des beautés plus tendres, qui, plus tard,
Daigneront, je l'espère, écouter Lochinvar. »

L'épouse avait baisé la coupe qu'il élève;
Il boit le vin, la jette et la brise à l'instant [1] :
Penchée, elle en rougit, son père la relève,
Sourire sur la bouche, œil humide; et l'amant
Lui prend la main avant qu'intervienne sa mère :
« Foulons, dit Lochinvar, foulons aux pieds le verre! »

Jamais salon ne vit garçon plus éveillé,
Ni plus superbe taille ou plus noble figure;
Sa mère est agitée et le père murmure;
Sur le front de l'époux la toque a pendillé.
Et les filles d'honneurs : « Mieux eût valu pour elle
« L'unir à Lochinvar, des galants le modèle. »

On la fêté, on l'entoure, on lui parle tout bas;
A la porte un coursier pour elle se dispose;
Elle sort, vite en croupe, à sa voix, il la pose;
Elle part, vole en selle avec tous ses appas.
« Elle est à moi! Vallons, forêt; voilà ma cause :
Contre eux, dit Lochinvar, protégez donc nos pas! »

Les deux amants qu'alors l'espérance accompagne,
Ont su de Netherby traverser la campagne.
A Cannobie on chasse, on rit, joue à l'écart,
Sans voir de Netherby la fiancée errante :
En amoureuse audace, en ardeur conquérante,
Fut-il jamais pareil au jeune Lochinvar!

XIII.

Le monarque, penché sur la sirène, battait la mesure en même

1 Allusion à un usage écossais : quand on boit à la santé du roi ou d'une dame, ou enfin d'une personne que l'on respecte, par déférence on brise le verre pour qu'il ne serve point à une autre santé. A. M.

temps qu'elle chantait, et s'approchant de plus en plus d'elle. Il chuchota à son oreille un compliment flatteur. Les courtisans applaudirent à l'envi; les dames, en se jetant des œillades, se parlaient à la dérobée. L'enchanteresse lança à Marmion un regard où parut régner cet orgueil qui demande un applaudissement mérité, et en même temps un dédain réel ou feint à son royal vainqueur. Ce regard était familier, et annonçait que la femme du Héron et lord Marmion étaient d'anciens amis. Le roi remarqua l'intelligence de leurs yeux, et cette intelligence parut lui causer une surprise de dépit; car les rois ne peuvent souffrir de rivaux, même pour un mot, un sourire ou un simple coup d'œil. Il prit sur-le-champ le large parchemin qui contenait la haute commission du lord anglais.

« Nous, habitants des frontières pillées par des envahisseurs, nos paisibles sujets volés et maltraités, dit-il; nous, soldats égorgés un jour de trêve, et les vassaux de Barton retenus prisonniers : voilà des choses que nous ne pouvions tolérer sous notre règne, car elles criaient vengeance; et c'est pour cela que notre héros a porté à Henri l'assurance de notre défi, de notre haine et de notre mépris. »

XIV.

Il s'arrêta, et, à ces mots, se rapprocha de Douglas qui, d'un œil sévère, observait cette fête. C'était ce Douglas, sixième du nom, qui portait la couronne d'Angus, et qui, le sang et le cœur jeunes, osa défier Jacques III dans son camp, et mettre à mort tous ses favoris dans la terrible plaine de Lauder. Les princes et les courtisans, devenus doux et tranquilles, ont tremblé longtemps au nom respectable d'Archibald Bell-the-Cat [1]. C'était ce même Douglas qui avait abandonné le poudreux vallon de l'er-

[1] *Bell the cat* veut dire *sonner le chat*, ou, en d'autres termes, attacher le grelot au chat. A. M.

mitage de Liddesdale pour fixer sa demeure dans les forts et les tourelles où Bothwell voit ses forts défier les airs, et où la rivière de ce nom commence. Maintenant, avancé en âge, il avait déposé son armure de guerrier pour la robe paisible de simple citoyen, et le sabre pour le bâton de promeneur. Cependant chez lui encore jaillissait souvent l'étincelle guerrière qui, dans sa jeunesse l'avait porté à braver la colère d'un monarque et l'orgueil de ses favoris, et même ce jour-là, en plein conseil, inhabile à flatter son souverain, le comte Douglas d'Angus avait blâmé son royal maître à l'occasion de la guerre qui allait éclater (9).

XV.

Son corps de géant, comme une tour en ruines, malgré l'affaissement de ses muscles, ses os décharnés, tout semblait annoncer en lui un homme qui faiblissait. Ses cheveux et sa barbe, couleur de neige, contrastaient avec ses sourcils couleur d'ébène. Quand le monarque fut auprès de Douglas, il prononça ces paroles amères : « Lord Marmion, puisque ces lettres de Henri annoncent que vous devez rester dans le Nord tant qu'il y aura la plus légère espérance de paix, il serait discourtois et dur de vous dire : Retournez à Lindisfarn, et restez ici jusqu'à ce que mon héraut soit de retour. Demeurez donc à Tantallon (10); le brave Douglas sera votre hôte; Douglas, qui ressemble peu à ses ancêtres. Il porte leur devise sur son épée (11), et leur bannière sur ses tours. Cependant il aime mieux résister à son souverain que de faire face aux ennemis de sa patrie; et maintenant, il m'en souvient, par saint Étienne, ce matin est arrivée une prise : ce sont les premiers fruits de la guerre, prise faite par une galère venue de Dunbar, une compagnie de filles du ciel. Sous votre garde, ces religieuses retourneront saines et sauves à leur cloître, et, pendant qu'elles demeureront au château de Tantallon, elles pourront y prier pour le repos de l'âme de Cochrane. En pronon-

çant le nom de ce favori jadis immolé, le front du monarque se couvrit d'un nuage, et parut exprimer la colère, le remords et la honte.

XVI.

Le comte d'Angus ne put rien répondre : son cœur orgueilleux s'enfla au point de se briser. Il détourna la tête, et de sa joue descendit une larme brûlante. Le monarque le voyant attendri à ce point lui prit la main : « Maintenant, par l'âme de Robert Bruce, dit-il, oublie, Angus, mon discours inconsidéré; car je puis dire de Douglas vivant ce qu'il disait des Douglas du vieux temps : « Jamais roi n'eut de sujet plus franc dans ses discours, plus courageux à la guerre, plus tendre et plus fidèle; oublie donc, cher Douglas, oublie ce que je viens de prononcer. » Pendant que Jacques pressait sa main, les larmes du vieillard coulèrent par torrents. Marmion voulut saisir le moment, et dit à l'oreille du prince : « Oh ! que de telles larmes ne plaident pas en vain pour vous détourner d'une guerre dont l'issue est douteuse ! Un enfant pleure de la piqûre d'une ronce, une jeune fille de voir son serin s'envoler, et un amant de voir une femme le trahir; mais des malheurs attendent le pays qui voit des larmes tomber du visage de ces guerriers blanchis par les années. Quel présage imposant et sinistre lorsque Douglas mouille de pleurs ses yeux stoïques ! »

XVII.

Jacques fut très mécontent de voir qu'un étranger le sondât de cette manière, et voulût ainsi mettre à l'épreuve la versatilité de son caractère. « Qu'ils rient ceux qui le peuvent, et qu'ils pleurent ceux qui le veulent, dit fièrement le monarque; je partirai demain au point du jour pour aller vers le Sud, et si le digne lord Marmion reste long-temps dans le fort château de Tantallon, peut-être que notre prochaine entrevue aura lieu avec lui dans son

propre domaine de Tamworth. » Marmion sentit la forfanterie, et répondit avec dignité : « Mon humble château serait trop honoré si le roi Jacques deignait s'y arrêter : mais Nottingham a de bons archers ; les hommes du comte d'York sont fermes de leur nature ; les piqueurs du Northumberland sont sauvages et rudes ; les chemins des collines de Derby sont rocailleux ; les gués des rivières de l'Ouse et de la Tyne sont profonds ; plus d'une bannière sera déchirée, plus d'un chevalier mordra la poussière, et plus d'un carquois videra ses flèches, avant que le roi d'Écosse traverse la rivière de Trent. Reposez-vous donc, brave prince, pendant qu'il en est temps encore. » Le monarque détourna légèrement la tête, et appela à haute voix ses officiers : « Chevaliers, à la danse ! à la danse ! [1] » Lui-même, quittant son manteau et son épée, conduisit galamment lady Héron ; et les ménestrels, d'après l'ordre du roi, firent entendre ce chant guerrier : « Bonnets bleus, aux frontières ! [2] »

XVIII.

Quittons ces fêtes pour dire ce qui arriva aux filles de Sainte-Hilda ; dont la galère, lorsqu'elle voguait vers le couvent de Whitby, avait été prise par un navire écossais. Elles attendaient à Édimbourg jusqu'à ce que le monarque eût décidé de leur sort. Bientôt elles furent invitées, par son ordre, à se préparer au voyage sous les auspices de Marmion, comme devant leur servir d'escorte honorable, autant qu'agréable et sûre, pour leur retour en Angleterre. L'abbesse répéta son rosaire, ne sachant quel saint elle devait implorer ; car en pensant à Constance, elle craignait le ressentiment de lord Marmion. Qu'on juge de ce que devait éprouver Clara : c'était l'épée de Marmion qui s'était rougie

1 *A hall! a hall!* dit le texte, ancien cri qu'on élevait pour faire place dans un bal ou une fête. A. M.

2 *Blue Bonnets o'er the Border*, chant écossais. A. M.

du sang de Wilton. Sans connaître une telle circonstance, le roi Jacques avait donné pour garde aux vierges de Whitby l'homme qu'elles devaient le plus craindre; et cependant quelles réclamations pouvaient-elles élever? ou qui aurait voulu entendre le récit de femmes prisonnières et de nonnes au milieu du bruit de la guerre qui allait commencer? Elles désespéraient donc d'éviter l'escorte de leur dangereux guide.

XIX.

Le logement qui fut assigné par le roi à Marmion communiquait à celui des nonnes, et il arriva qu'en passant le pèlerin fut remarqué par l'abbesse, qui l'avertit par un billet qu'elle avait un secret à lui révéler, secret intéressant pour l'Église et pour le salut de l'âme d'une pécheresse. En recommandant le plus grand mystère, elle indiquait pour lieu du rendez-vous un balcon ouvert entre les deux logements, balcon très élevé et donnant sur la rue, lequel pouvait à merveille recevoir les deux personnages dans leur entretien pieux.

XX.

La nuit, en secret, y vinrent le pèlerin et la sainte dame. La lune errait parmi les nuages, et la ville était plongée dans un profond silence. Dans cette même rue, où naguère le bruit des armes et le cri des soldats éclataient, vous auriez pu entendre maintenant un petit caillou tomber, un escarbot ramper, une abeille bourdonner, un grillon élever son petit cri, et un hibou battre de l'aile sur le haut clocher de Saint-Gille. Les antiques édifices, dont les frontons gothiques allaient chercher les cieux, étaient les uns enveloppés d'ombres épaisses, les autres éclairés des pâles rayons de la lune, qui envoyaient sur les vitraux, en se jouant, l'argent de leur fumée aérienne et transparente. Il n'y avait là aucune autre lumière, excepté celle de quelques torches brillant au loin devant un certain nombre de chefs écossais qui

venaient de quitter la fête royale, et se retiraient pour s'occuper chez eux de leurs préparatifs de guerre. L'abbesse choisit une scène solennelle et une heure plus solennelle encore pour révéler son secret.

XXI.

« Pèlerin sacré, lui dit-elle en commençant, car il doit être sacré celui dont les pieds bienheureux ont foulé la terre où se trouve le tombeau du Rédempteur; au nom de sa chère église écoutez mon récit, et n'allez point vous effrayer s'il faut que je parle d'un amour mondain, trop vain pour ceux qui ont fait alliance avec le ciel. Wilton et lord Marmion courtisaient Clara de Clare, issue du noble sang de Gloster (il serait peu digne de l'abbesse de Whitby d'ajouter que je sors du même sang). Un jour dans un accès de jalousie, lord Marmion dénonça Wilton comme un traître, et comme ayant fait une ligue avec Martin Swart[1], lorsque ce général vint soutenir le parti de Simnel. La lâcheté seule, prétendait-il, avait empêché son rebelle auxiliaire Wilton de se prononcer dans la plaine de Stokefield, et il jeta son gant comme signe de défi. La chose fut portée, suivant l'usage, devant le roi. Wilton avoua franchement qu'il avait connu Swart (12) dans la Gueldre, et qu'il avait existé entre eux une correspondance de pure courtoisie. Il envoya même la chercher à son château; mais, lorsque son messager fut de retour, jugez combien Wilton dut être furieux en y trouvant des lettres qui parlaient de secours déloyal, et qui prouvaient qu'il avait trahi la cause du roi Henri. Il voulut réhabiliter en champ clos, l'épée à la main, son honneur terni. Il essaya vainement, car les voies de la Providence sont si merveilleuses! Peut-être oublia-t-il quelque formalité, peut-

[1] Général allemand qui commandait les troupes auxiliaires envoyées par la duchesse de Bourgogne, afin de soutenir Lambert Simnel. Il fut défait et tué à Stokefield. A. M.

être dévia-t-il dans sa prière ou sa foi (13); autrement, pouvait-il se faire que le coupable triomphât dans cette épreuve consacrée ?

XXII.

« Son écuyer, qui vit de Wilton comme prêt à être condamné au supplice, avoua inutilement, dans son repentir, que, pendant qu'il portait cette correspondance, une jeune étrangère passant près de lui l'avait enivré avec un breuvage particulier : on n'ajouta aucune foi à ce témoignage. Clara seule fut persuadée, et plutôt que d'épouser Marmion, elle se retira dans le cloître de Sainte-Hilda, en donnant à notre maison tout ce qu'elle possédait et en faisant vœu de virginité au Seigneur. Si une impulsion terrestre l'a poussée à cette résolution, elle a été du moins guidée vers le chemin du ciel. Jamais cœur plus pur, fille plus aimable, ne chercha un asile dans le couvent de Whitby depuis que la princesse saxonne Edelfled s'y retira; seulement elle conserve encore un souvenir mondain, celui de la perte de son amant qu'elle regrette toujours, regrets qu'elle mêle à ses prières au pied de la croix. Son héritage est situé sur les rives de la Tame : de vastes champs de blé mûr y appellent la faucille; la génisse y bondit dans de belles prairies, et les chasseurs connaissent le gibier de ses forêts. Ce serait une honte pour Sainte-Hilda, et moi, son humble prieure, je me rendrais coupable d'un péché mortel si je laissais dépouiller son temple devant mes yeux, si le fourbe Marmion venait à s'emparer d'une semblable conquête; et cependant notre capricieux monarque a juré que Clara serait arrachée de notre couvent; et j'ai de graves motifs pour craindre que Marmion ne soit lui-même porteur du mandat royal.

XXIII.

« Maintenant prisonnière, sans espoir, et livrée à un pouvoir méchant, j'implore ton aide, au nom de chacun des pas que tu

as faits dans les lieux saints, au nom de tous les martyrs, au nom des anges, des saints, des séraphins et de l'église du Christ. Apprends que, lorsque Wilton fut trahi, celle qui avait forgé les lettres avec l'écuyer de celui-ci, cette fille pécheresse, oh! je ne puis le redire sans honte et sans horreur, était déjà une nonne parjure! Nul clerc, dans toute la terre, n'a tracé comme elle un caractère d'écriture aussi distinct. Peut-être vous étonnerez-vous que, séduite par le lord, car il en était ainsi, elle eût projeté l'hymen de son amant avec une autre qu'elle; mais elle espérait obtenir un pouvoir illimité sur celui dont l'honneur souillé lui serait aussi confié. Voilà pourquoi elle avait gardé secrètement les preuves qui pouvaient révéler le complot, de même que les instructions écrites et signées de la main de Marmion; et c'est ainsi que sainte Hilda a daigné assurer, par la perfidie d'une pécheresse impure, la gloire de sa maison et le bonheur immortel de Clara.

XXIV.

« Il serait long et inutile de dire ici comment ces papiers sont tombés dans mes mains; ils ne sauraient y rester. Que sainte Hilda veille sur sa fidèle prieure! Qui sait à quel outrage nous exposera celui qui doit être notre guide? O bienheureuse vierge! si je dois laisser ta paisible retraite pour voyager par terre ou par mer, que ne suis-je plutôt condamnée à une dure pénitence! Maintenant, digne pèlerin, écoute ma prière, je confie à tes soins ces papiers, parce qu'on ne voudra point t'arrêter : je te les remets en les recommandant à ta prudence, afin de les porter au cardinal Wolsey, en le priant de les montrer au roi; et, pour prix d'un tel service, homme sacré, nous ferons dire pour toi une messe chaque semaine à la chapelle de Whitby, aussi long-temps qu'il y aura un prêtre pour chanter et lire. Qu'as-tu donc? parle! « En recevant les papiers, le pèlerin éprouva une vive émotion, et avant qu'il pût répondre, on entendit un son aigu, comme le son faible

d'un clairon lointain qui mourait dans la brise. L'abbesse alors s'écria : « Que saint Withold nous protége! Que vois-je autour de la croix de la cité! Des fantômes apparaissent sur la tour et semblent agiter des écussons et des bannières blasonnés. »

XXV.

La croix de Dun-Edin (14) était une colonne de marbre élevée sur une tour octogone; mais il est détruit aujourd'hui ce monument, du sommet duquel on proclamait à haute voix les édits royaux et les lois d'Écosse, en faisant retentir le son glorieux des clairons. Oh! que la tombe de celui qui l'a détruit pèse sur lui aussi lourde qu'une masse de plomb! a dit la malédiction prophétique du ménestrel. Ce fut sur cette tour qu'on aperçut la vision surnaturelle, étrange, inouïe; des spectres semblaient paraître et disparaître, se faire signe, avancer et fuir, tandis que rien ne confirmait à l'oreille ou à l'œil ni le son ni l'apparence. On s'imaginait pourtant que c'étaient des héros et les poursuivants qui se préparaient à faire une proclamation au son de trompe avec les cérémonies d'usage; mais ce spectacle extraordinaire ne présentait à l'imagination que des formes nébuleuses, comme la couleur vacillante d'une femme qui se dessine à la clarté de la lune. Cette flamme glisse, s'étend, change et se renouvelle, jusqu'à ce que du milieu de cette troupe fantastique s'élève ce terrible appel (15).

XXVI.

« Prince, prélat, monarque et pairs dont je veux prononcer les noms, Écossais et étrangers, prêtez l'oreille. Sujets de celui qui m'envoie, je vous somme tous, et chacun en particulier, à son tribunal; je vous cite au nom de tous les crimes dont vos cœurs se sont souillés; je vous cite au nom de la brutale concupiscence qui a enflammé votre corps périssable; je vous cite au nom de la colère, de l'orgueil, de la crainte, et par la voix de toutes les pas-

sions qui vous ont dominés ; je vous cite par les ténèbres du tombeau et les derniers soupirs du mourant : après quarante jours je vous somme, en un mot, de comparaître et de répondre devant le trône de votre maître. » Une voix de tonnerre proclama une suite de noms : le premier fut le tien, malheureux Jacques! Et puis vinrent ceux de tous les chevaliers Crawford, Glencairn, Montrose, Argyle, Ross, Bothwell, Forbes, Lennox, Lyle... Pourquoi dirais-je leurs attributs distincts? Chacun des chefs, connus par leur naissance ou leur haute renommée, soit des montagnes ou de la plaine, soit de la frontière ou des îles, condamnés à périr au carnage de Flodden, furent cités par leurs noms ; la même voix retentissante cita également Marmion, seigneur de Fontenaye, de Lutterward et de Scrivelbaye, enfin Wilton, autrefois seigneur d'Aberley. Mais alors une autre voix répondit : « Je dénie ta sommation fatale, et te défie, lord infernal. J'en appelle à celui qui règne en haut et qui brisa les chaînes du pécheur. » A ces terribles accents, la vision poussant un cri s'évanouit comme un songe. L'abbesse se jeta la face contre terre, et aussitôt elle se mit à dire son chapelet. Ses nonnes accoururent en tremblant à ce cri et la trouvèrent seul : dans la scène du fantôme elle ne s'aperçut point quand ni comment le pèlerin avait disparu.

XXVII.

Changeons de théâtre. Le camp s'ébranle, les rues de Dun-Edin sont maintenant désertes; on n'y voit plus que l'enfant tout tremblant, la beauté inquiète, le vieillard à cheveux blancs, en un mot, que ceux qui vont prier dans les temples pour ceux qu'ils aiment et en faveur desquels ils font des vœux au ciel. Où est maintenant le pèlerin? Où sont l'abbesse, Marmion et Clara? Brave Douglas! ils voyagent sous ta garde et se rendent ensemble à ton riant château de Tantallon. Lord Marmion marchait à sa droite, le pèlerin faisait toujours partie de l'escorte ; le comte Angus exi-

geait, comme Lindesay, qu'aucune personne ne s'éloignât du chemin. Mais sur le visage altéré du pèlerin on remarquait un singulier changement : il parlait librement de la guerre, des prodiges accomplis par un seul guerrier lorsqu'il combattait pour son pays natal, et il levait souvent les yeux comme s'il projetait quelque coup de désespoir. Il soignait lui-même son cheval, et, relevant son noir capuchon, il le provoquait de l'éperon, le calmait et domptait sa fierté. Le vieux Hubert disait que jamais cavalier, excepté lord Marmion, n'avait été aussi ferme à cheval.

XXVIII.

Derrière, et à une demi-heure de marche, venait, sous le commandement d'Eustace, une troupe escortant la dame de Sainte-Hilda, avec toutes ses nonnes et Clara. Lord Marmion n'avait point cherché à entretenir celle-ci, de peur d'aggraver ses soupçons et sa haine ; il jugeait plus prudent d'attendre qu'elle fût séparée de ses religieuses ; il espérait qu'alors, par l'influence d'affection de famille et par le choix d'Henri, il parviendrait à lui arracher un consentement. Son amour n'était point pareil à cette flamme voltigeante qui meurt à moins qu'elle ne soit animée par le regard ou les soupirs ; ce n'était point une flamme qui s'allumât seulement aux yeux de la beauté : il étendait son ambition sur les vastes domaines de l'infortunée Clara ; et d'ailleurs, depuis qu'il avait eu Wilton pour rival, il désirait venger son orgueil humilié plutôt que de satisfaire la haine qui naît d'un accès de jalousie ; il voulait triompher, et cependant il méprisait la cause qui l'avait porté à violer, lui, les lois de l'honneur. S'il aima jamais, ce fut celle-là, qui descendit vivante et mourut dans les noirs souterrains de Saint-Cuthbert.

XXIX.

Lorsqu'on aperçut la ville de Berwick et le law [1] pyramidal qui

[1] On donne le nom de *Law* en Écosse à une hauteur en forme de pain de sucre.

la domine, Fitz-Eustace fit arrêter la troupe un moment devant une antique abbaye (16), dont les tours faisaient découvrir au loin le majestueux Bass, l'île de l'Ambie et la plaine orageuse ou paisible des flots. Au son d'une cloche, sortit la vénérable dame du couvent, qui pria l'abbesse de Sainte-Hilda de rester avec elle, comme une amie honorée, jusqu'à ce que Douglas eût préparé un navire pour la ramener au cloître de Withby. L'abbesse fut enchantée, vous le pensez bien, et remercia la prieure écossaise; et il serait fastidieux de rapporter au lecteur les échanges de pieux discours qui se firent entr'elles. Les nonnes quittèrent avec joie leurs coursiers; mais lorsque la belle Clara voulut comme elles descendre du sien, Fitz-Eustace lui dit : « Je regrette, aimable lady, d'être obligé de vous séparer d'une aussi douce compagnie; ne regardez point ce procédé comme un manque de courtoisie : il faut que j'obéisse au commandement de deux lords : Marmion et Douglas m'ont dit que vous deviez venir avec moi; lord Marmion a montré au comte écossais une lettre de Henri, portant que vous seriez sans aucun délai conduite auprès de votre parent le lord Fitz-Clare. »

XXX.

L'abbesse, effrayée, réclama hautement; Clara devint pâle comme la mort et froide comme le plomb; elle crut entendre son dernier arrêt. « Rassure-toi, mon enfant, lui dit l'abbesse, ils n'oseront point t'arracher de mes bras et te forcer à suivre seule une troupe armée. »

« Non, sainte mère, lui répondit Eustace; la belle Clara ne sera point seule : elle sera confiée aux soins de lady Angus tout le temps que nous resterons en Écosse; et quand nous nous mettrons en route, il nous sera facile de procurer des compagnes à l'héritière de Glocester. Mon noble maître est bien loin de songer

comme on l'a déjà vu plus haut à l'occasion d'une éminence près d'Édimbourg. A. M.

par un geste, un regard, un mot, ou une action, à inquiéter lady Clara; il sera pour elle un fidèle guide; il ne lui demandera pas même la plus légère de ces faveurs qui s'accordent à un étranger, jusqu'à ce qu'il l'ait placée saine et sauve sous l'aile de son cousin. » Il parla et rougit avec grâce; la bonne foi était peinte sur son visage, ce qui diminua la crainte de la jeune lady. Néanmoins l'abbesse se récria hautement contre Henri, blâma hautement Douglas, et joignit aux reproches les menaces : elle implora les martyrs, les saints et les prophètes, les suppliant de s'unir à elle contre lord Marmion; elle invita la prieure à le maudire avec elle en appelant sur lui les foudres de l'Église et tous les sortiléges enseignés dans les livres. La grave prieure de l'ordre de Citeaux lui répondit : « Le roi et Douglas seront obéis dans leurs commandements; ne vous désolez point, et ne croyez pas qu'il puisse arriver de mal à une jeune fille dans le château de Tantallon. »

XXXI.

L'abbesse, voyant que ses efforts étaient vains, reprit sa dignité accoutumée, car elle en avait beaucoup; elle ajusta son voile et dit d'une voix solennelle à Eustace : « Va inviter ton maître, aussi hardi que méchant, à relire les annales de sa maison, et lorsqu'il arrivera à cette partie où il est écrit qu'un de ses ancêtres chassa les moines de Coventry (17), demande-lui quelle fut sa punition. Confondant son orgueil, son coursier le renversa d'un bond sur la terre, et d'un coup plébéien il expira devant ses propres vassaux. Que Dieu juge entre Marmion et moi; celui-ci est un grand seigneur et moi une pauvre recluse; mais nous voyons dans les saintes Écritures un faible ministre comme moi écraser plus d'un oppresseur; car ainsi furent inspirées Judith, Joël et Débora. » Ici l'impatient Blount interrompit l'abbesse. « Fitz-Eustace, nous devons guider notre troupe, que le feu de saint Antoine te brûle! Resteras-tu tout le jour la toque à la main pour entendre

prêcher cette dame? Par cette sainte lumière! si nous demeurons ainsi prolongeant ce retour, Marmion pourra bien nous apprendre un sermon plus sévère. Viens, remets ta toque, et remonte à cheval; la dame doit prendre patience de gré ou de force. »

XXXII.

« Soumettons-nous donc à la force, dit Clara; mais que ce chevalier barbare n'espère pas venir à bout de son dessein; que, vivante, il me prenne et mes biens et ma vie; mais devenir l'épouse de Marmion serait pour moi un crime. S'il existe un décret du souverain qui porte que je ne trouverais aucun asile sans y être poursuivie par un homicide, qui y reposerait paisiblement sa tête, altéré de sang, il est du moins un refuge après l'heure fatale, refuge profond, silencieux et solitaire, où les rois ont peu de pouvoir. Une victime y est descendue avant moi. Ma sainte mère, bénissez-moi, et souvenez-vous de la pauvre Clara! » L'abbesse pleura en la comblant de bénédictions. Toutes les religieuses pleurèrent aussi à chaudes larmes autour de la patiente. Eustace fut obligé de s'essuyer les yeux; le sauvage Blount put à peine s'empêcher de s'attendrir. Enfin l'écuyer prit la bride du palefroi de Clara, et, à force d'attention et de douces paroles, essaya vainement de la consoler.

XXXIII.

Mais il avait à peine parcouru trois milles, qu'ils arrivèrent sur une hauteur d'où ils aperçurent le château et les tours de Tantallon. C'était un édifice vaste, massif, élevé, et regardé comme imprenable en temps de guerre. Leurs yeux projettent sur un rocher à pic, et de trois côtés roule l'Océan; le quatrième est défendu par des murailles et un double fossé. Ils passent sur un pont-levis, ouvrage extérieur, avant d'arriver aux portes de fer de la cour principale, espace carré dans lequel se voyaient des corps de logis et des tourelles de diverses formes qui se projetaient ir-

régulièrement sur cette cour, dont elles rompaient les lignes quadrangulaires. Ici était le donjon, là une tour dont le sommet allait chercher les cieux, et d'où la sentinelle pouvait souvent voir la tempête des flots se former au loin.

XXXIV.

Ce fut là que lord Marmion prit quelque repos, comblé des politesses de Douglas, qui lui fit une brillante réception. Chaque jour arrivaient au château des nouvelles de la guerre, et les signaux de flamme leur apprenaient les succès balancés. D'abord ils surent que le roi Jacques s'était emparé d'Étalle, de Wark et de Ford, ensuite du chateau fort de Norham. Marmion en fut beaucoup surpris, et Douglas espérait que la main de son roi soumettrait bientôt le Northumberland; mais on répandait tout bas d'autres nouvelles, entre autres que, tandis que Jacques passait les jours dans les fêtes avec la dame rusée du Héron, son armée se fondait insensiblement. Je cède aux chroniques toutes ces anecdotes; qu'ils aillent les y chercher et les y voir; mon dessein est de raconter la bataille de Flodden, et non d'écrire une histoire. On apprit à la fin que l'armée écossaise avait pris position sur cette hauteur qui domine fièrement la plaine de Millfield, et que le brave Surrey, ayant rassemblé des forces nombreuses dans la terre du Sud, marchait vers le Northumberland, et campait à Wooler. Marmion, comme un coursier qui dans l'étable entend le son de la trompette, commence à s'impatienter. Il ne me sied guère de me cacher dans un château comme une vierge craintive, lorsqu'une bataille est si prochaine; il faut que j'y prenne part: mon honneur se trouverait flétri si elle se donnait sans moi. D'ailleurs aussi Douglas, je ne sais pourquoi, ne me montre plus autant de courtoisie. Je ne veux pas rester ici plus long-temps. » Marmion alors commanda à ses gens de se tenir prêts à marcher au lever du jour.

CHANT SIXIÈME.

La Bataille.

INTRODUCTION.

A RICHARD HEBER, ÉCUYER.

Mertoun-House, à Noël.

Entassons plus de bois au foyer ; le vent est froid ; mais qu'il souffle à son aise, nous passerons joyeusement la soirée de Noël ensemble. On a pensé dans tous les siècles que le renouvellement de l'année était le moment le plus propre aux festins et à la gaieté. Les grossiers Danois, eux-mêmes, dans le temps du paganisme, célébraient leur Iol [1] en buvant l'hydromel. Ils attachaient leurs galères à la rive, et l'équipage pillard avait part à la fête. Réunis dans leurs basses huttes de pins, dont leurs boucliers et leurs haches d'armes ornaient les murs, ils se jetaient sur la moitié d'un bœuf rôti et s'enivraient en des flots de bière noire, tandis qu'autour d'eux, par un jeu brutal, volaient épars les côtes demi-rongées et les os pleins de moelle qu'ils livraient à leurs chiens féroces ; ou bien, dans un farouche plaisir, ils écoutaient les scaldes hurler les exploits de leurs guerriers et les joies d'un jour de bataille. Alors, comme en furie, ils couraient, laissant flotter épars sur leurs épaules leurs cheveux roux, et dansant autour du foyer pétillant, ils rappelaient la gaieté barbare et les jeux sauvages du palais d'Odin (1).

1 Mot écossais, expression également consacrée par les Danois du paganisme pour une grande fête qu'ils célébraient la veille de Noël. A. M.

Nos ancêtres chrétiens des premiers temps aimaient aussi, lorsque l'année allait finir sa course, à célébrer le jour de Noël avec ces fêtes hospitalières. Des rites religieux et domestiques sanctifiaient la nuit sacrée; les cloches se mettaient en branle : c'était la seule nuit de l'année qui vît le prêtre en étole élever le calice. La jeune fille revêtait sa jupe neuve; la salle du festin était décorée d'une verdure consacrée, et l'on allait en procession cueillir le gui dans les bois; la table du baron s'ouvrait toute grande aux vassaux, aux tenanciers, aux serfs;, à tous; le pouvoir déposait sa baguette régulatrice, et là l'étiquette dépouillait son orgueil. L'héritier, des rosettes aux souliers, pouvait, cette nuit, choisir pour danseuse une villageoise, et le lord, sans déroger, prenait part aux jeux vulgaires de *Post and pair*. Tout le monde saluait d'une voix unanime et avec une gaité franche l'heureuse nuit qui apportait à la chaumière comme au palais l'agréable nouvelle du salut. Le feu, qu'alimentaient des bûches bien sèches, élevait sa flamme bruyante dans la vaste cheminée. La large table de chêne, qu'on frottait ce jour-là avec un soin extrême, jusqu'à la rendre toute luisante, n'avait plus aucune marque pour distinguer la place du seigneur de celle de l'écuyer. Alors on la couvrait de gras quartiers de porc, servis par des valets vêtus de bleu : au milieu dominait fièrement une hure de sanglier couronnée de laurier et de romarin. Le maître de la chasse disait comment et en quel lieu était tombé le monstre; quels chiens avant sa mort il avait déchirés, et ses derniers efforts avant d'expirer devant la meute aboyante. L'hydromel circulait gaiement dans de larges coupes noires garnies de rubans. Sur la table fumait le succulent aloyau, accompagné du *plum-porridge* et du gâteau de Noël; la vieille Écosse ne manquait pas non plus ce jour-là de produire ses oies savoureuses. Puis les masques venaient en dansant; et les jeux, les plaisirs, tout se montrait avec une allégresse retentissante. Si les chants n'étaient pas mélodieux, du moins ils par-

laient au cœur et inspiraient une vive gaieté. L'érudit pourrait voir dans ces fêtes quelques traces des anciens mystères. Une chemise blanche suffisait pour le déguisement; les joues tachetées de suie n'avaient pas besoin de masque; et cependant quel masque richement travesti a pu jamais montrer cœurs moitié même aussi heureux! L'Angleterre était bien la joyeuse Angleterre quand le vieux Noël ramenait ses jeux. C'était Noël qui mettait en perce le tonneau de la meilleure ale; c'était Noël qui racontait l'histoire la plus amusante; et une gambade de Noël rendait content le cœur du pauvre, souvent pour la moitié de l'année.

Dans nos climats du Nord se voient encore quelques traces de ce bon vieux temps; ici, dans nos vallées, nous honorons toujours le titre de parent, même lorsque peut-être son droit, tiré de loin, n'est plus guère qu'un vain nom qui raisonne inutile à une oreille du Sud; car, dit un de nos proverbes, le cours du sang est plus chaud que le cours du ruisseau de la montagne [1]. Ainsi je me rappelle ces jours de fête de Noël, où mon grand-père, avec sa barbe grise, ses cheveux blonds et sa démarche vénérablement patriarcale, venait partager la gaieté du saint jour, et consentait à mêler son eau sobre avec un peu de vin et ses pieuses pensées avec une joie décente. Il ne se doutait guère alors que quelque jour il serait chanté dans nos vers. Ce respectable vieillard ne pouvait se vanter d'autre chose que de sa loyauté, qui lui avait coûté cher: il demeura fidèle à la race exilée de nos rois et perdit tous ses biens... Mais il garda sa barbe.

Dans les demeures chéries où la bienvenue est combinée avec une douce liberté, où l'amitié cordiale tend la main et où la magie de la beauté éloigne la contrainte, nous nous inquiétons peu du courroux de la tempête, tandis que la musique, les chants,

[1] For course of blodd... ..
Is warmer than the mountain stream.

Proverbe qui sert, dit l'auteur, à justifier les préventions de famille. A. M.

la gaieté et le plaisir social emportent rapidement sur leurs ailes l'année qui s'écoule. Oui, la retraite de Mertoun est belle, même à présent où pas une feuille ne se voit sur les branches des arbres. La Tweed aime ce vallon où elle serpente, comme si elle regrettait d'en quitter le séjour, dont elle réfléchit tous les objets sur le miroir de son onde, et semble les embrasser avec amour : ce lieu aussi nous est cher comme à elle, et nous ne le quittons qu'à regret.

Combien il est juste, Héber, de tourner mes pensées vers toi, à ce temps de plaisirs ! car nous avons coulé ensemble plus d'un heureux moment ; ensemble nous avons entendu le carillon de la cloche de minuit. Laisse donc un moment, cher ami, laisse donc en paix ces classiques volumes grecs ou romains, que personne sans doute ne possède mieux que toi. Ces anciens, comme eût dit Noll Bluff, étaient de fort aimables gens ; mais le temps et la marée changent tout[1] : à la veille de Noël il faut un conte de Noël, merveilleux ou guerrier. « Profane, quoi ! diras-tu, abandonner ces richesses classiques des Latins et des Grecs, leur prose sublime et leurs vers enchanteurs, pour entendre le cliquetis d'armes rouillées, pour unir le magicien au fantôme et la terre de la féerie au paradis des limbes : en un mot pour confondre le lutin et le sorcier ! » Non, cher Heber ; mais avant d'attaquer ma charte, daigne ouïr ma défense, quoique Leyde ne puisse plus m'aider à plaider ma cause par son vaste savoir. Je pourrais dire que dans les royaumes de la mort, Ulysse rencontre l'ombre d'Alcide ; Énée sur les rivages de Thrace voit le fantôme de Polydore assassiné ; quant à des prodiges, nous voyons dans Tite-Live, à chaque page, le *locutus bos*, et ce bœuf parle aussi gravement et aussi bien que s'il parlait du prix des fonds publics, ou que s'il tenait dans la république romaine la place d'un conseil commun[2].

1 But time and tide o'er prevail.

2 Ici l'auteur applique au *forum* du Capitole les formes du conseil commun de la cité à Londres. A. M.

Toutes les nations ont eu leur présage sinistre et leurs légendes de malheur et de crainte. Regarde le paysan de Cambrie éviter Glendowerdy et l'arbre frappé de la foudre (2). Le montagnard écossais, dont la sanglante claymore contribua au gain de la bataille sur les bords de Méda[1], pâlira subitement si tu lui demandes un vendredi matin quelque histoire de revenans (3); il craint la vengeance du roi des esprits, lequel ce jour-là quitte son cercle de verdure, et invisible aux yeux mortels, se promène au milieu des enfants des hommes.

As-tu jamais passé, cher Heber, sous les tours de Franchemont (4), qui, comme le nid de l'aigle dans les airs, sont suspendues sur la rivière et le ruisseau? Le paysan raconte que sous leurs voûtes profondes est caché un grand trésor, amassé, à force de rapine et de tyrannie, par le dernier lord de Franchemont. Le coffrefort qui le contient est fermé par de gros verrous; près de là est assis un chasseur, sentinelle vigilante, avec son cor de chasse pendu à son cou et son couteau attaché à sa ceinture; à ses pieds sont couchés ses limiers féroces. Si ce n'était son œil sombre, dont aucun homme ne peut soutenir le regard terrible, on le prendrait pour un véritable chasseur qui sur la bruyère ou les landes a sonné de son cor et excité sa meute lancée contre le gibier. Pour essayer de chasser l'ennemi et d'attraper le riche dépôt, un vieux prêtre nécromancien rôde au milieu de ce donjon. Il y a cent ans que cela dure, et depuis qu'entre eux eut lieu le premier combat, aucun n'a pu encore triompher de l'autre. Souvent les paroles du magicien sacré font trembler et soupirer le démon opiniâtre; souvent elles ont brisé les liens de fer et la forte serrure qui garantit le trésor : mais, à peine ouvert, le coffre se referme aussitôt. Cette lutte magique doit durer jusqu'au jour du jugement, à moins que l'adepte n'apprenne à prononcer le véritable mot qui produisit le charme lorsque le lord de Franchemont

[1] Bataille livrée en Sicile par les Français aux Anglais sous Napoléon. A. M.

déposa la cassette enchantée : déjà cent ans sont écoulés depuis lors, et à peine a-t-il pu dire trois lettres.

De telles superstitions si généralement répandues peuvent faire excuser ce que dit le vieux Pitscottie. Un de ses contes de commère m'a fourni l'idée du messager qui vient du ciel avertir le roi d'Écosse dans l'église de Lithgow ; celui également qui apporte la sommation de l'enfer : tout cela te permet d'excuser le conte du moine de Durham, dont le fantôme combattit revêtu de la cotte de mailles gothiques. Tu pourras également pardonner le grave Fordun, qui raconte l'aventure de la mystérieuse caverne de Gifford. Mais pourquoi insister de la sorte avec toi, qui dans un instant peux passer en revue tant de trésors de sciences diverses, amassés par tes soins, et qui te fourniraient vingt mille fois davantage ? Tes richesses ne sont point comme celles de ces gens dont les volumes demeurent dans un secret oubli, comme les trésors enfermés dans la cassette de Franchemont, pendant que ces avares possesseurs refusent obstinément à d'autres ce dont ils ne peuvent profiter eux-mêmes, et qui dans les cent ans donnés au prêtre n'auraient pu même épeler trois lettres : le plaisir qu'ils trouvent dans leurs livres est comme celui de la pie à côté de la perle qu'elle a volée. Tes livres, ouverts comme ton cœur, communiquent le plaisir et la science à tous les yeux et à toutes les oreilles. Cependant, de tous ceux qui en font usage, qui mieux que le propriétaire lui-même pourrait en jouir ? Mais silence ! j'entends le bruit lointain du tambour : le jour de la bataille de Flodden est arrivé. Adieu, cher Heber ; longue vie, bonne santé et profusion de richesses littéraires.

CHANT.

I.

De grands événements se préparaient, chaque heure en apportait la nouvelle ; la conduite froide et sèche de Douglas piquait le

fier Marmion, et, semblable à l'impatient coursier de bataille, il respirait de loin la guerre; il n'y avait plus d'espoir qu'avant le jour décisif du combat le héraut d'armes revînt de Térouenne, où le roi d'Angleterre s'était réuni à ses alliés. La triste Clara partageait alors les dévotions de l'épouse d'Angus; car la bonne comtesse ne cessait de prier le ciel et les saints en faveur de ses fils. Elle passait, à de courts intervalles, de l'oratoire à son livre et du livre à la messe, malgré son haut orgueil baronnial et la pompe de son rang, occupations qui n'étaient point de nature à intéresser beaucoup la jeune captive. Cependant, comme lord Marmion ne la tourmentait point dans ses moments de piété, Clara supportait patiemment cet état de choses et les ennuis de la prière; mais les heures qu'elle passait dans la solitude étaient les plus chères à son cœur navré.

II.

J'ai dit que le rocher escarpé de Tantallon dominait le rivage de l'Océan. Là un bon nombre de tours et un rempart solide repoussaient les assauts de la tempête dont les flots venaient expirer à ses pieds. On remarquait surtout une tourelle carrée dont la porte gothique était ornée de sculptures et d'un bouclier en pierre: le cœur sanglant était peint dans le milieu et représentait les armoiries de Douglas. Il y avait dans cette tour un escalier étroit conduisant à la balustrade d'un parapet d'où l'on avait la vue du château. Suspendu sur les flots avec des marches raides, descendant par un étroit circuit et présentant quelquefois une plateforme, ce parapet offrait tantôt une large plateforme, tantôt un bastion ou bien une ligne et une demi-lune. Sur le vaste Océan se développait, se projetait la fortification, au bas de laquelle grondaient sans cesse les vagues écumantes; du côté de la terre, des portes de fer et d'épaisses murailles défendaient les approches: ceux-ci n'étaient pas nécessaires du côté de la mer, où les rochers

à pic et les flots courroucés eussent défié les plus intrépides assaillants : sur ces lignes fortifiées régnait le plus profond silence.

III.

Clara se promenait souvent sur ces remparts, pour y rêver à ses malheurs et écouter le cri de la mouette de mer. Solitaire et silencieuse, semblable à un fantôme de la nuit, elle se glissait le long du boulevard et parcourait tristement des yeux les flots soulevés. Le rocher et la mer lui rappelaient le séjour de Whitby, qu'elle ne devait plus revoir ; car elle avait déposé, par l'ordre de Douglas, la guimpe, le voile, le pâle bandeau du cloître et la robe de bénédictine : il ne convenait point, avait-il dit, à une novice de porter de semblables choses hors du couvent. Les boucles brillantes de sa blonde chevelure ornaient de nouveau son front de neige et ses épaules d'albâtre ; un riche manteau dont les broderies étaient d'un travail merveilleux, descendait en plis d'or jusqu'à ses pieds mignons ; de ses ornements religieux il ne restait qu'une croix en rubis, et souvent elle attachait ses yeux sur un bréviaire qu'elle tenait à la main. C'eût été un objet d'effroi que de rencontrer en un tel lieu, toute seule et si sévère, aux pâles rayons de l'aurore et à la sombre lueur du crépuscule, une forme humaine aussi magnifiquement parée, avec un livre à la main, une croix au sein et un air aussi mélancolique. Fitz-Eustace, errant par là avec son arc pour l'exercer contre la mouette et le corbeau, reconnut de loin Clara se glissant solitaire, et jura par la vierge Marie qu'on l'aurait prise pour une fée trahie par l'amour ou pour une reine enchantée, car jamais beauté plus séduisante ne s'était montrée sur la terre en plein jour.

IV.

Un soir, en se promenant ainsi, elle aperçut un navire qui glissait sur les flots, et soupirant, elle se dit : « C'est peut-être l'ab-

besse qu'il reporte chez elle, où la règle paisible lui permet de concilier le devoir avec la charité, où les saints transports de la dévotion peuvent dérouler tous les charmes célestes à de jeunes sœurs ravies par de hautes visions ou de profonds mystères; où ces innocentes créatures peuvent contempler la divine patronne de Sainte-Hilde, planant sur leur pieux asile, dans un rayon de gloire (5), et souriant à leurs ferventes prières. Oh! pourquoi n'a-t-il pas été donné à mes yeux moins purs de voir cette auguste patronne? Serait-ce parce que mon cœur endurci par une honte coupable ne pourrait plus ni s'attendrir ni s'enflammer? ou bien mes plus vives affections reposent elles évanouies avec celui qui le premier m'apprit à les former? Cependant, indulgente abbesse, j'ai su payer le tribut mérité que la reconnaissance m'inspirait envers toi; j'ai toujours obéi à ton doux commandement en fille simple et docile. Combien tout est changé maintenant! Condamnée à souffrir l'orgueil d'un fier tyran, voilà donc mon destin! Mais avant peu Marmion apprendra qu'un esprit ferme et la haine de l'oppression ont pénétré une faible créature descendue de Clare, superbe comte de Glocester : la tige frêle sortie d'un tronc pareil peut rompre, mais plier, jamais.

V.

« Mais que vois-je? que fait ici cette armure? » Devant elle en effet se montrent un bouclier, une cuirasse, un casque; elle les voit à ses pieds : le bouclier avait été percé par le fer d'une lance. « Hélas! dois-je craindre? Tu fus donc une faible défense contre le glaive d'un ennemi, qui t'a ainsi traversé! ces taches de sang ne l'annoncent que trop. Ainsi Wilton, ni le secours de ton armure, ni l'acier de ta cuirasse, ni ta foi pure comme le diamant ne purent donc préserver ton noble cœur d'un séjour désastreux! » Elle leva les yeux avec douleur. Wilton était lui-même devant elle! Elle aurait pu croire que c'était son ombre fugitive, car il

avait perdu toutes les grâces du jeune âge ; une joie inaccoutumée et une surprise étrange donnaient quelque chose de bizarre à ses traits. N'attendez pas, nobles dames et nobles messieurs, que je vous décrive une pareille scène de reconnaissance : quel peintre habile oserait tenter de reproduire les couleurs variées de l'arc-en-ciel, s'il n'était donné à son pinceau mortel de se plonger dans la teinte des cieux[1] ? Ma faible muse peut moins encore vous retracer le changement d'une passion, le passage du désespoir au ravissement, à la félicité. La douleur, la surprise, la pitié, la joie avec son air angélique, et l'espérance qui laisse entrevoir un avenir riant, déploient leurs différentes couleurs : chacune succède à sa rivale, triomphant, voltigeant, déclinant tour-à-tour jusqu'à ce que, fatiguée du conflit, elle cède enfin la victoire à l'amour. Je ferai brièvement le récit de Wilton ; récit qu'il ne put commencer qu'après bien de tendres paroles, une modeste rougeur, de nombreux soupirs, mille questions affectueuses et autant de réponses non moins touchantes.

VI.

RÉCIT DE WILTON.

« Oublions ce jour désastreux où je tombai sans mouvement dans la lice. Transporté de là, je ne sais comment, car j'avais perdu l'usage de tous mes sens, je me trouvai quand je revins à moi, sur un lit de camp dans la demeure de mon vieux aumônier. Te souvient-il, ma douce Clara, comme tu rougissais lorsque ce vieux Austin, qui vit commencer notre amour dans le premier âge, disait que nous serions tous deux un couple sans pareil ! Mes vassaux, mes amis, mes parents avaient fui la couche d'un traître

1 What skilful limner e'er would chuse
To paint the rainbow's varyng hues,
Unless to mortal it were given
To dip his brus in dies of heaven?
Comparaison charmante et d'une application journalière. A. M.

déshonoré; Austin, lui seul, soutint ma tête brûlante et me prodigua les soins de toutes les heures pendant que mes blessures et une fièvre qui en était la suite ne me laissaient aucun repos. Mais son inépuisable amitié me devint bien plus nécessaire, lorsqu'en recouvrant ma raison je retombai dans le désespoir; j'arrachais le bandeau qui cachait mes blessures, et je me précipitais furieux sur la terre, si je venais à entendre le nom de Clara. Enfin, je recouvrai un peu de calme, grâce aux efforts généreux d'Austin. Avec lui je quittai mon pays natal, et, déguisé en pèlerin, cachant mon nom détesté, je voyageai en bien des contrées, ne visitant plus aucun seigneur de marque, et confondu avec la lie des hommes. Souvent Austin craignait pour ma raison en me voyant, absorbé dans une profonde pensée, méditer une sombre vengeance et des exploits de sang ou tout autre projet non moins désespéré. Mon ami, à la fin devenu dangereusement malade, m'avertit que Dieu l'appellerait bientôt à lui, et à son lit de mort il me fit promettre que si mon plus cruel ennemi tombait jamais sous mon glaive, je lui accorderais merci et épargnerais sa vie pour l'amour d'Austin.

VII.

« Agité sans cesse comme un nouveau Caïn, je me dirigeai vers l'Écosse, dont les sentiers m'étaient connus. Ma destinée avait donné lieu à divers bruits : les uns disaient que j'avais trouvé la mort en pèlerinage, d'autres que j'avais péri de ma blessure; personne ne s'inquiétait de la fausseté ou de la vérité de pareils bruits. Aucun œil vivant n'eût jamais deviné, reconnu de Wilton sous l'habit de pèlerin; car moi-même, après avoir déposé ce noir costume et coupé ma longue barbe, ainsi que mes cheveux, j'ai pu à peine me reconnaître au miroir. Un hasard singulier m'a donné pour guide ce baron.... Je ne le nommerai pas! la vengeance appartient à Dieu seul; mais quand je songe à tous mes

outrages, mon sang devient une flamme liquide. Jamais je n'oublierai le soir où nos regards se rencontrèrent dans une hôtellerie d'Écosse : j'ignore quelle était sa pensée ; mais l'enfer dans mon cœur concevait plus d'une terrible vengeance.

VIII.

« Une parole d'un présage vulgaire qui me détourna de ce farouche dessein, je ne sais comment, amena un conte de village : l'âme du perfide en parut vivement agitée, et pendant la nuit il sortit en armes. J'empruntai le coursier, l'armure et la lance d'un de ses vassaux endormis ; et passant par une autre porte, je courus pour le rencontrer au moment où il arrivait sur la plaine de Gifford. Je tirai le glaive pour donner le coup fatal. Il put alors me reconnaître : la visière de mon casque était haute, et le froc du pèlerin était tombé. Le perfide n'était plus qu'à trois pouces de ma lance, et j'allais acquitter la dette pesante de la vengeance, lorsque le souvenir d'Austin retint mon bras : je laissai mon ennemi renversé dans la poudre... O bon vieillard ! même du fond de la tombe ton ombre put sauver ton maître ! Si j'avais tué mon ennemi, l'abbesse de Whitby, dans sa crainte, ne m'eût pas confié ces chers papiers qui doivent effacer la tache faite à ma réputation et réhabiliter l'honneur de Wilton. Peut-être que l'abbesse vous a raconté l'étrange apparition souterraine qui vint interrompre notre entretien secret... Elle s'éleva du milieu des ténèbres, ou bien ce fut un tour magique préparé à dessein pour enseigner un événement de paix. Je jugeai préférable un appel au ciel, quand j'entendis mêler mon nom à la foule des guerriers.

IX.

« Maintenant dans le château de Tantallon j'ai raconté mon histoire au dernier Douglas, à qui ma maison est depuis longtemps connue. Convaincu de mon innocence, son épée doit ce

soir me faire rendre l'accolade de chevalier. Ces armes sont celles que portait Douglas au combat d'Offerburne, lorsqu'il força Harry Hotspur à lui céder la victoire. Ces mêmes armes, Angus me les a confiées, et grâce à un habile armurier, elles seront réparées avant le lever du jour. Angus n'a plus dans son château que d'antiques armures et de vieux coursiers ; des femmes, des prêtres et des vieillards ; tous ses vassaux ont couru aux armes au vallon de Twisel [1]. Maintenant je veille ici mon armure jusqu'à minuit, d'après la loi des armes : alors redevenu chevalier je rejoindrai au point du jour le camp de Surrey.

X.

« Nous nous y retrouverons bientôt, ma douce Clara : le projet du baron est de t'y conduire. Douglas respecte les ordres de son roi, et il n'oserait t'enlever des mains de Marmion. Mais Surrey ton parent rendra à Wilton la justice qui lui est due. Maintenant, devenu plus fort par les combats, et plus ferme de mes membres, au second essai je serai plus heureux... » — « O Wilton ! faut-il de nouveau risquer notre bonheur et confier aux armes notre destin ? N'est-il donc point quelque humble vallée où, pauvres et contents, nous puissions bâtir une chaumière à côté d'un propice ombrage, toi berger et moi t'aidant de mon mieux dans tes occupations champêtres ? La rougeur qui couvre ton front, je ne le vois que trop, semble annoncer que ton amie ne saurait te rendre la paix, tant qu'une lâche calomnie souille ton nom : va donc te battre ! Clara t'y engage ! Clara éprouve ce qu'éprouve l'âme d'un guerrier : elle pleure la honte d'un guerrier. Le cœur tout plein de la fierté de ses aïeux, elle t'attachera tes éperons, t'armera de l'épée et t'enverra à la gloire. »

XI.

Cette nuit, les rayons de la lune semblaient dormir sur les ro-

1 Lieu où campa le roi Jacques avant la bataille de Flodden. A. M.

chers et les flots; l'astre versait sa lumière argentée et pure à travers les meurtrières et les embrasures du château de Tantallon; cette lumière éclairait surtout les fenêtres en arceaux de la chapelle et paraissait y entretenir une illumination brillante. Cela n'était pas inutile, quoique deux vétérans compagnons d'armes de Douglas, couverts de larges cicatrices, et deux prêtres à cheveux blancs y tinssent chacun une torche enflammée, qui n'aurait pas suffi pour éclairer les belles ciselures de cette chapelle. Au milieu de cette faible lumière, à laquelle se mêlait la lueur argentée de la courrière des nuits, on pouvait distinguer près de l'autel un évêque, noble seigneur du sang de Douglas, portant une mitre dorée et un rocher blanc. Son regard était doux et pensif, et n'avait rien de l'orgueil d'un prélat : il était plus fier d'avoir fait connaître à la rude Écosse, dans un siècle barbare, une page de Virgile, que de s'entendre appeler du beau titre d'évêque Dunkeld. A côté de lui se tenait le vieil Angus, dépouillé de sa robe en fourrure et de son noir capuchon. Son pâle visage portait un casque et son corps une cotte de mailles; sa main large, ridée et amaigrie tenait la redoutable épée qui autrefois dans le choc de la bataille coupait les têtes ennemies comme la cognée coupe les jeunes branches d'un arbre (7). Il paraissait comme échappé de la tombe se levant au jugement dernier, et un de ces descendants du fameux Douglas tout armé pour combattre. Sa figure était pâle, sa stature haute, ses armes vieilles, et son regard austère.

XII.

Wilton fléchit le genou devant l'autel, et Clara lui attache les éperons. Que dut-il éprouver ensuite lorsque sa bien-aimée lui noua son baudrier? Jugez quelle dut être la pâleur de cette belle! en ceignant son amant de l'épée qui déjà éprouvée une fois dans le danger l'avait si mal servi! Douglas alors le frappa sur l'épaule avec son glaive en signe d'accolade : « Par saint Michel et saint

André, lui dit-il, je te fais chevalier. Lève-toi, sir Ralph, héritier de Wilton ; va maintenant combattre pour le roi, pour l'église et pour ta dame. » L'évêque Garvain lui répondit, lorsqu'il se releva : « Wilton, oublie tes maux, tes disgrâces et tes vicissitudes ; car celui qui dispense le mieux l'honneur peut te récompenser dignement. » Wilton soupira; car il lui eût été difficile de ne point le faire. « En quelque lieu, dit-il, que je rencontre un Douglas, je verrai toujours en lui un frère. » — « Non, non, reprit le vieil Angus, non, ce n'est pas ainsi que tu dois agir : il faut te rendre au camp de Surrey, afin de venger plus vite ton outrage. J'ai deux fils à l'armée : si tu les rencontres le glaive en main, fonds bravement sur eux et que la honte soit le partage de celui qui cédera le premier ! »

XIII.

Les premiers feux de l'aurore s'étaient à peine montrés lorsque Marmion rassembla son escorte pour se rendre au camp de Surrey. Il avait obtenu un sauf-conduit revêtu du sceau et du seing royal, et Douglas lui donna un guide. Le vieux comte voulut avec une grâce remplie de dignité aider Clara à monter son palefroi, et il lui dit à demi-voix : « Que le faucon s'élève, sa proie est déjà loin. » Les gens de Marmion sortirent du château, mais celui-ci demeura pour faire ses adieux. « Je pourrais, dit-il à Douglas, me plaindre un peu de la froide courtoisie de l'hôte envers un étranger, envoyé par l'ordre de votre souverain au château de Tantallon pour y recevoir l'hospitalité. Quittons-nous de bonne amitié, noble comte, et veuillez recevoir ma main. » Mais Douglas, s'enveloppant de son manteau, croisa ses bras sur sa poitrine et répondit à Marmion : « Mon château, mes domaines seront toujours ouverts à quiconque y viendra par l'ordre de mon souverain, tout indigne qu'il soit d'être l'égal du possesseur. Mes châteaux appartiennent à mon roi, depuis le haut de la tour jusqu'aux fondations, la main de Douglas n'appartient qu'à lui-même, et ja-

mais elle ne prendra en signe d'amitié la main d'un chevalier tel que Marmion. »

XIV.

Le visage basané de Marmion s'enflamma de colère, et tout son corps en frissonna : « Est-ce bien à moi, dit-il, que ce discours s'adresse. Si je ne respectais ta barbe blanche, la main de Marmion eût, à l'heure même, fendu la tête de Douglas. Je t'apprendrai, hautain vieillard, que celui qui apporte ici les messages d'Angleterre, fût-il le dernier de sa classe, peut se croire l'égal du fier Angus. Je dois te dire encore, Douglas, en présence de ton superbe orgueil, devant ta demeure et devant tes vassaux.... Oui, je méprise vos menaces, et vous pouvez tout à votre aise mettre la main sur vos épées, vassaux d'Angus... Je dois te dire que je te défie, et si tu oses soutenir que je ne suis point l'égal de tous les lords d'Écosse, je te déclare, Angus, que tu en as menti. » L'étincelle de la rage colora soudain la joue du vieux comte, qui aussitôt lui répondit fièrement : « Oses-tu donc braver le lion dans sa tannière et le Douglas dans son château ? Espères-tu en sortir sain et sauf ? Non, par sainte Bride de Bothwell, non..! Relevez le pont-levis, valets ; écoutez, oh ! laissez tomber la herse (7). » Lord Marmion tourna bride, et bien il fit ; il lâcha les rênes à son coursier en le piquant de l'éperon. Le cheval, comme un trait, franchit la porte principale ; et il resta si peu d'espace entre lui et la herse, qu'en tombant elle lui rasa les crins de la queue.

XV.

Le coursier venait donc de passer le pont-levis au moment où ce pont allait être levé ; il l'avait dépassé plus léger que l'hirondelle qui effleure la surface unie d'un lac. Lorsque Marmion eut rejoint sa troupe, il s'arrêta, se retourna le poing fermé, et, lançant un éclatant défi il brandit son gantelet contre les tours du

château. « A cheval! « à cheval! cria Douglas; qu'on le poursuive! » Mais bientôt il calma sa furie. « Il est venu, pensa-t-il, comme un messager royal, quoique indigne de ce titre. Il a oublié une lettre? saint Jude! un espion! jamais le chevalier fit-il action si basse? (8) Aussi m'a-t-il déplu dès le commencement, lorsque le roi m'avait vanté sa science. Loué soit saint Bothan! aucun de mes fils ne pourrait écrire une seule ligne, excepté Gawin : ainsi je le jurai, et je le jure encore, dût mon fils l'évêque s'en formaliser. Sainte Marie, calmez mon impatiente humeur : l'âge même ne peut refroidir le sang de Douglas; je songeais à tuer le perfide au moment où il est parti. Quel dommage cependant! il parle hardiment et monte hardiment à cheval. Je gage que c'est un brave guerrier. » Douglas en prononçant ces paroles, rentra lentement dans le fort.

XVI.

Marmion tout le jour continua sa route : l'excès de son ressentiment durait encore au moment où il atteignit les hauteurs de Stanrig-Moor. Ici, passant en revue sa troupe, il s'aperçut de la disparition du pèlerin. « Pèlerin ou non, dit le jeune Blount, il est parti au point du jour, Dieu sait dans quel étrange équipage.
— Et dans quel équipage? » demanda vivement Marmion, « Milord, je ne pourrais, dit-il, expliquer le mystère; mais toute la nuit les petits coups et les grands coups de marteau ont retenti sur l'enclume près de ma chambre. A l'aube naissante, le bruit du pont-levis, que l'on baissait, a frappé mon oreille, et, regardant par une meurtrière, j'ai vu s'échapper le vieux Belle-the-cat[1], enveloppé dans une robe noire, comme quelqu'un qui a peur de l'air frais du matin. Sous cette robe j'ai pu apercevoir, à la faveur du vent qui l'a entr'ouverte, une rude chemise de mailles rouillées, conquise dans un combat par Archibalde contre les Sarra-

[1] Ce mot a été expliqué plus haut. A. M.

sins et les Turcs. La nuit dernière elle ne pendait déjà plus aux murailles du château, et j'ai pensé qu'il y aurait quelque chose de merveilleux. J'ai vu ensuite les gens d'Angus conduire hors des remparts le vieux Cheviot, le meilleur coursier du comte, et alors tout sellé, coursier encore plein de vigueur et d'audace, quoiqu'affaibli par les années. J'ai entendu le chérif Sholto dire que le comte avait beaucoup prié son fils aîné de l'employer au jour de la bataille; mais qu'il avait préféré.... — Non, Henri, tais-toi, dit Marmion vivement; cesse ton babil. Mais toi, Eustace, qui as un peu de cervelle, dis-moi ce qu'a vu Blount au point du jour. »

XVII.

« En raccourci, milord, nous avons vu (car j'étais à côté de Henri) nous avons vu le pèlerin monter et piquer de l'éperon le coursier favori du comte. Tout couvert d'acier et avec une armure brillante, il ressemblait beaucoup à ce chevalier qui fut vaincu par vous dans la lice de Costwold : lord Angus lui souhaitait un bon voyage. » A peine Eustace avait parlé, un trait de lumière frappa Marmion. « Ah! poltron! insensé que j'étais! murmura-t-il; ce n'était pas un fantôme que je rencontrai au clair de lune sur la lande de Gifford, mais un homme vivant et d'une forme terrestre. O erreur aveugle et grossière! Si j'avais combattu comme de coutume, j'aurais d'un coup d'épée étendu Wilton dans la poudre, et il n'aurait plus traversé ma course. Que faire maintenant? Il a conté son histoire à Douglas; il l'aura convaincu sans doute : voilà pourquoi Douglas m'a reçu avec tant de froideur. Osera-t-il aussi écouter contre Marmion une accusation aussi vaine? Je cours peu de risque, je l'espère; cependant il convient que j'évite les adroites questions de Clara; il faut que je tire Constance de son cloître. Oh! quelle trame embrouillée et

pénible on ourdit, lorsqu'une fois l'on se met à tromper[1] ! Quoi ! un pèlerin aussi ! Je ne m'étonne plus pourquoi je me suis senti accablé de son regard : j'aurais dû me souvenir qu'il n'y avait qu'un seul homme dont l'aspect dût alors déconcerter Marmion. »

XVIII.

Rempli de ces pensées, il hâta le pas de sa troupe et atteignit, le soir, le rivage de la Tweed, où il suspendit sa marche au couvent de Lennel (9). Il ne reste plus qu'une arche en ruine de ce monastère : toutefois ne le regrettez point; car le temps a, dans ce lieu, opéré un utile changement. On voit près de là un toit hospitalier où demeure un respectable pèlerin, qui, à lui seul, vaut tous les bernardins du monde, bien qu'il n'ait porté jamais ni sandales, ni froc, ni capuchon. L'abbé de saint Bernard fit cependant bon accueil à Marmion, le logea ainsi que son escorte et l'intéressante Clara. Le lendemain au matin, le baron grimpa sur la tour afin de voir de loin l'armée écossaise campée à Flodden. Les pavillons blancs éclataient comme des amas de neige d'hiver au pied de la colline. Marmion regarda long-temps. A la fin son œil crut découvrir un mouvement inaccoutumé au milieu des lignes changeantes; l'armée écossaise parut descendre, et sur l'éclat que jetait la forêt de leur lances, on voyait réfléchir les rayons du soleil levant. Leur front tantôt se resserrait et tantôt s'étendait; le flanc tournait, se courbait, ondoyait, reculait, avançait, et faisait, en un mot, toutes sortes d'évolutions. Marmion avait le coup d'œil trop pénétrant, pour ne pas reconnaître que les mouvements ne tendaient qu'à surveiller ceux d'un ennemi qui traversait alors la plaine.

[1] O what a tangled web we weave,
Wen first we practise to deceive!
Vers d'une vérité profonde rendue avec précision. A. M.

XIX.

C'était en effet l'armée anglaise que les Écossais de la hauteur de Flodden voyaient quitter le bois de Barmore et prendre position le soir en traversant le pont de Twisel (10). Elle plonge dans le profond défilé, passe sous les roches à pic, et sous les remparts du château. Chaque troupe disparaît successivement derrière les rochers et les arbres; chaque bannière se déploie sur la rive orientale du fleuve. Les divers bataillons se répandent en foule dans le vallon rocailleux où serpentent les eaux du Till, et arrivant du vallon obscur et boisé, étendards et guerriers, en lente succession, franchissent les arches gothiques du pont pour gagner la colline sur la rive opposée. Ce matin, les échos de tes rochers, ô Twisel! font résonner au loin le son guerrier des trompettes; maint capitaine fameux par sa naissance ou son rang se désaltère, ô Sainte-Hélène! à ta source chérie; cette clairière entourée d'aubépine que nous voyons maintenant couronnée d'une profusion de guirlandes printanières, fut condamnée aux coups de la hache dévastatrice pour faire passage à des colonnes guerrières.

XX.

Mais pourquoi l'Écosse reste-t-elle à présent immobile sur la hauteur aérienne de ta colline, sombre Flodden, pendant que l'Angleterre gagne le défilé et s'y fortifie? Qui retient donc l'âme fière de Jacques? Pourquoi ce champion des dames reste-t-il inactif sur son coursier, et laisse-t-il entre lui et la rive, entre son camp et le bord méridional de la Tweed, lord Surrey conduire ces bataillons? que devient l'épée du chevalier errant? O Douglas, que fait ton génie? Intrépide Randolphe, où est ton bâton de commandant? Oh! que n'avons-nous seulement une heure le grand Wallace, ou le vaillant roi Bruce? Que ne peuvent-ils crier au milieu nous : *Saint-André et nos droits!* Ce jour eût

offert un autre spectacle; un feuillet eût été arraché au sombre livre du destin, et Flodden eût été Bannock-Bourne! L'heure précieuse s'est écoulée en vain, l'armée anglaise a gagné la plaine; sa marche tourbillonnante se forme en cercle au pied de la colline de Flodden.

XXI.

Avant que l'œil de Marmion eût découvert les troupes de Surrey, Fitz-Eustace s'écria : « Écoutez, écoutez, milord, c'est le bruit d'un tambour anglais! Je vois des escadrons qui montent entre la rivière et la colline; je vois des fantassins, des chevaux et des canons. Arrive qui peut! mon casque va remplacer un bonnet d'apprenti : c'est lord Surrey lui-même que j'aperçois sur le Till! Que dis-je? voilà de nouvelles troupes! encore! encore! avec quel ordre elles défilent en sortant du bois, et en s'avançant vers nous! comme leurs bannières se déploient dignement! comme leurs armes reluisent étincelantes? Saint-George ne peut-il revenir du sein des morts pour contempler les étendards de la belle Angleterre! — « Fais trève à ton babil, dit Blount; tu ferais mieux d'écouter les ordres de milord. Le visage de Marmion étincelait : « Que tous mes gens, disait-il, se rangent autour de moi; il faut vite passer la rivière et aller rejoindre l'armée de lord Surrey si le roi Jacques accepte la bataille, comme je pense qu'il le fera ou y sera forcé; que lady Clara demeure derrière nos lignes pendant l'action. »

XXII.

Lord Marmion lui-même sauta vite à cheval en disant à peine adieu à l'abbé; encore moins voulut-il écouter la prière que celui-ci lui adressait de laisser au cloître la désolée Clara. Il dirigea sa troupe du côté de la Tweed en ruminant ces mots : « Le faisan dans les serres du faucon, le faucon l'abandonnera-t-il pour plaire à la corneille? Lord Angus peut faire peur à l'abbé : ainsi Clara

doit rester avec moi.» En arrivant au gué dangereux et profond où coule et tourbillonne l'eau de la Tweed, Marmion s'y aventura en désespéré, et l'eut bientôt franchi. Un moment après se présentent l'écuyer Eustace et le valet qui luttent en avant contre la force du courant ; Eustace soutient Clara sur son coursier, dont le vieux Hubert tient la bride : ils luttent bravement contre les flots, en déviant un peu de la ligne droite, et parviennent enfin sur la rive méridionale. Derrière eux viennent épars les autres gens de Marmion qui atteignent, comme ils peuvent, le rivage. Chacun d'eux tenait son arc élevé sur sa tête, précaution qui n'était pas inutile: car, ce jour, il était bien nécessaire que les cordes fussent préservées d'humidité pour agir plus sûrement. Lord Marmion s'arrêta un moment pour laisser prendre haleine à son coursier et mettre en ligne ses hommes. Ensuite il se mit en mouvement, et lorsqu'il eut atteint l'arrière-garde de lord Surrey, il fit halte au pied d'une croix de pierre qui s'élevait sur un monticule isolé dominant toute la plaine.

XXIII.

De ce monticule on pouvait découvrir les deux armées qui se préparaient pour un combat à mort (11).Leurs lignes s'étendaient de l'Est à l'Ouest, et faisaient front du Nord au Sud ; déjà de loin elles se saluaient par la bouche du canon, non avec un roulement successif que porte l'écho dans nos batailles modernes, mais par des salves lentes et à de longs intervalles. Ayant atteint le haut de la colline, Marmion s'arrêta : « Ici, près de cette croix, dit-il avec douceur ; ici, aimable Clara, il faut que vous restiez pour voir la scène : n'oubliez point Marmion dans vos prières. Vous ne voudrez peut-être pas prier pour moi, eh bien ! je ne m'occuperai pas moins de votre sûreté... Vous, Blount et Eustace, vous garderez Clara, et pour cela je vous laisse dix archers de ma suite. Si vous remarquez que l'Angleterre ait le dessous, hâtez-vous de

gagner Berwick ; mais si nous triomphons, beauté cruelle, j'apporterai mes lauriers à vos pieds en venant vous rejoindre. » Il n'attendit pas de réponse et ne voulut point s'apercevoir de la douleur de la jeune fille ; il ne voulut point davantage faire attention aux regards mécontents des deux écuyers ; mais, de l'éperon piquant son cheval, il alla, comme l'éclair, s'unir dans la plaine à l'armée de Surrey.

XXIV.

« Par ma vie ! voilà le vaillant lord Marmion, s'écria Surrey ; toujours fidèle et de bienvenue à l'heure du danger ! Ma félicitation sera courte, le temps me presse. Écoutez seulement mon plan de bataille. Moi-même je commande le centre, le brave Stanley commande la droite, et mon fils l'avant-garde, avec Brian Tunstall, le chevalier sans tache (12). Lord d'Acre, avec sa cavalerie légère, formera l'arrière-garde et portera secours partout où il sera nécessaire. Pour vous, noble Marmion, je sais trop bien que vous aimerez mieux marcher à l'avant-garde ; Edmond, l'amiral Tunstall partageront volontiers leur commandement avec vous : déjà vos propres vassaux sont rangés sous les ordres de Burg votre lieutenant. »—« Je vous remercie, noble Surrey, » répondit Marmion ; et sans en dire davantage, il partit comme l'éclair pour aller se mettre en tête de l'avant-garde, et dès qu'il arriva on s'écria de tous les côtés : « Marmion ! Marmion ! » Ce cri pénétra jusque sur la hauteur de Flodden et fit tressaillir les rangs écossais.

XXV.

Blount et Fitz-Eustace demeurèrent sur le monticule auprès de la belle Clara. Les rayons du soleil couchant doraient la colline ; car le jour était déjà très-avancé. Le cri perçant qu'il venait d'entendre leur fit trop bien connaître qu'il partait du lieu où se trouvaient leurs compagnons. Eustace dit tristement à Blount

« Indigne office que de rester ici ! plus d'espoir; d'éperons dorés ! Mais regarde sur le flanc de la montagne, les Écossais ont mis le feu à leurs tentes. » Et soudain, lorsqu'il venait de parler du haut de la colline au pied vers les bords du Till, une fumée noire s'élevait dans les airs. Les soldats écossais, enveloppés de ce brouillard épais, vaste et tourbillonnant, descendaient dans la plaine. Aucune acclamation guerrière, aucun chant du ménestrel n'annonce leur marche, le seul bruit de leur pas, et parfois une fanfare du clairon annoncent aux Anglais que le roi Jacques descend de la montagne et se précipite à leur rencontre. Ils ne peuvent entendre ou voir leurs ennemis qu'au moment où ils en sont à portée de lance. Des nuages de fumée et de poussière se confondent, l'épée croise l'épée, un cri sauvage s'élève, cri de sinistre augure, comme si des hommes allaient combattre des démons. Oh ! la vie et la mort se mêlent, la fuite et le ralliement, la charge et la déroute, le triomphe et le désespoir. De loin les écuyers promènent leurs regards inquiets, et ne distinguent rien dans les ténèbres qui les environnent.

XXVI.

Enfin le vent frais du couchant chassa le nuage qui dérobait le futur champ de bataille; on put alors découvrir une forêt de lances qui brillaient au-dessus de ce nuage; les étendards se déployaient au milieu de la fumée, comme les ailes blanches de la mouette pendant l'orage. Les deux écuyers remarquèrent, resplendissant au loin, les vagues brisées de la guerre, les panaches flottants des chevaliers semblables à l'écume sur le sein agité de la mer. Les apprêts du combat redoublaient partout, que dis-je ! le carnage régnait dans la plaine; les lances se heurtaient, les épées étincelaient comme l'éclair, les flèches agiles de l'Angleterre tombaient comme la grêle; des bataillons chargeaient, reculaient, chargeaient et reculaient encore en un affreux désordre.

Dans le fracas de la mêlée ils reconnurent le faucon de lord Marmion, la blanche bannière de Tunstall et le fier lion d'Edmond Howard, qui combattaient bravement, quoiqu'ils eussent à lutter entre les vaillants Gordon et les clans intrépides des montagnards écossais, ou des hommes des frontières avec le vaillant Home et le terrible Huntley.

XXVII.

Loin vers la gauche, Stanley rompait les phalanges commandées par Lennox et Argyle. C'est en vain que les montagnards de l'Ouest se précipitent en désespérés sur les lances, jettent de côté leurs boucliers, et à deux mains frappent de leurs larges épées. Cependant la fortune, avec un souris volage, regarde sur l'aile droite l'armée écossaise. La bannière sans tache de Tunstall roule dans la poudre, le lion de Howard tombe avec elle; le seul faucon de lord Marmion reste debout et flotte au-dessus du carnage. Le slogan[1], le slogan des frontières fend la plaine du ciel! Home et Gordon! s'écrie-t-on de toutes parts, les clameurs se propagent plus haut, la mêlée devient plus terrible: on avance, on recule, on avance et l'on recule encore; la bannière tombe et se relève, comme le mât d'un vaisseau battu par l'orage s'abaisse et se relève, lorsque déjà les agrès, les haubans et les voiles flottent déchirés, dispersés sur les vagues. Blount ne put pas supporter plus long-temps cette vue. « Par le ciel et par tous les saints, je jure, dit-il, que je ne verrai pas tomber notre bannière. Tu peux, Fitz-Eustace, dire ton *Pater* et ton *rosaire* avec lady Clara: pour moi, je cours à l'ennemi;» et il se précipite dans la plaine suivi de ses archers. Le vaillant jeune homme, par une charge désespérée, s'ouvrit d'abord un passage à travers les rangs ennemis. La bannière reprise se relève; mais de nouveau s'élève un noir nuage, et, comme un pin déraciné, retombe aux mains des Écossais.

1 Cri de guerre des clans écossais, comme il a déjà été dit. A. M.

Alors Eustace monte à cheval. Cependant il hésite et regrette de laisser la jeune fille sans secours, lorsque, rapide comme la flèche, les yeux rouges de sang, les narines ouvertes, les rênes pendantes, la housse et la selle rouges de sang, arrive au galop le coursier de Marmion. Eustace, furieux à cet aspect jette un signe et un regard à Clara, comme pour lui dire qu'il reviendra bientôt, et il se précipite dans la mêlée.

XXVIII.

Ne me demandez point ce qu'éprouve la jeune fille, laissée seule dans cette heure d'épouvante : peut-être sa raison s'égare, peut-être un courage surnaturel la soutient et lui fait surmonter un affreux désespoir. La première ligne des Anglais tourne, mise en déroute ; Clara dit seulement au milieu du tumulte : « Wilton est-il par là ? » Ils fuient ou ne combattent plus dans leur désespoir que pour mourir... « Wilton est-il par là ? » En ce moment deux cavaliers couverts de sang apportent sur la colline et dans leurs bras un fardeau délaissé, un chevalier blessé. Sa main tient encore le tronçon de son épée ; son bras est souillé de sang et de fange ; il a été tiré de dessus son cheval avec son bouclier criblé de bosses, et son casque froissé ; le faucon et le panache ont disparu. Est-ce bien là l'orgueilleux Marmion ! Le jeune Blount délace son armure, et considérant son visage pâle et défait, s'écrie : « Par saint George, il n'est plus ! un coup de lance a tranché le destin de ce bon maître : regarde la blessure profonde qui se voit à son front ! Que Marmion repose en paix ! » — « Maladroit Blount ! cesse ton babil, il rouvre les yeux, dit Eustace ; paix ! »

XXIX.

Lorsque, débarrassé de son masque, Marmion sentit la libre impression de l'air, il promena autour de lui des regards effarés : « Où est Henri Blount, où est Fitz-Eustace ; que faites-vous ici,

cœurs de lièvre? allez ressaisir ma bannière. Chargez, criez : « Marmion à la rescousse !... Vaines paroles ! le dernier de ma race finit avec moi, mon nom ne retentira plus sur le champ de bataille ! toutefois ma dernière pensée est pour l'Angleterre. Volez, portez mon anneau à lord d'Acre ; dites-lui d'amener ici ses escadrons. Toi, Fitz-Eustace, cours vers lord Surrey, annonce-lui que Tunstall est étendu sans vie dans la plaine, et que son sang rougit le bouclier sans tache. Edmond a succombé... ma vie est épuisée... il ne reste plus que l'amiral. Que lord Stanley charge avec son coursier de feu, avec ses braves guerriers de Chester et de Lancastre, le centre de l'armée ennemie : autrement la victoire va rester à l'Écosse. Eh bien, faut-il le dire deux fois ? Partez vite, laissez Marmion ici mourir seul. » Ils obéirent. Clara s'éloigna de cette vue ; mais la douleur lui arracha un soupir étouffé, et lui, il murmura comme à demi-voix : « N'y a-t-il donc personne ici de tous ceux que ma maison a nourris, pages, écuyers, valets, pour m'apporter une coupe d'eau de la fontaine, et étancher la la soif qui me tue ? »

XXX.

O femme ! dans nos jours de prospérité, capricieuse, indécise, et difficile à émouvoir, changeante comme l'ombre produite par le léger feuillage du peuplier tremblant ; toi qui deviens un ange secourable quand la douleur et l'affliction nous déchirent !... A peine il avait élevé ses plaintifs accents, que la jeune fille, prenant le casque du baron, courut au ruisseau voisin. Sa haine, ses outrages et ses craintes sont oubliés ; elle n'écoute plus que la voix plaintive, elle ne voit plus que l'homme mourant. Elle se penche au bord du ruisseau, et recule d'horreur ; car, courant doucement du sein de la montagne où la bataille avait eu lieu, une eau rouge foncé se mêle en flots caillés à l'eau pure du ruisseau. Où ira-t-elle ? Elle aperçoit une petite fontaine où une onde claire comme

l'étincelle du diamant tombait dans un bassin de pierre. Au dessus on lisait cette inscription à demi effacée : « Viens te désaltérer, pèlerin fatigué, viens te désaltérer et prier pour l'âme tendre de Sibylle Grey, qui éleva cette croix et creusa cette source. » Clara remplit le casque, se hâta de revenir, et vit avec une joyeuse surprise un moine soutenant la tête de Marmion, homme pieux que son devoir conduisait au milieu des hasards de la guerre pour confesser les mourants et bénir les morts.

XXXI.

Lord Marmion but de cette eau limpide, et comme elle se baissait pour lui en humecter le front : « Est-ce la main de Clara, dit-il, ou celle de Constance outragée qui rafraîchit ma tête ? » Puis la mémoire de ses torts lui revenant : « Ne me parlez pas de repentir ni de prière : je dois réparer ces malheurs. Je n'ai plus que quelques instants à vivre, peu de mots suffiront ; pardonnez et écoutez mes dernières paroles, douce Clara ! » — « Hélas ! dit-elle, ne songez plus qu'au salut de votre âme, puisque votre zèle serait vain pour Constance : elle est morte à l'île sainte. » Lord Marmion tressaillit à ces mots, comme s'il n'eût point senti de blessures ; cependant dans l'action une veine s'ouvrit et le sang coula par torrent. « Elle n'est donc plus ! Il est donc vrai ! dit-il, j'avais toujours pensé que ce noir présage n'annonçait que trop la vérité. Je voudrais que le démon à qui maintenant appartient la vengeance due aux affronts qu'elle a soufferts m'accordât seulement un jour : le feu dévorant qui consumerait le cloître, les derniers soupirs des prêtres égorgés sur l'autel de pierre lui paieraient ce léger retard. Hélas ! il n'en peut être ainsi !... Le vertige me saisit... malédiction sur la lame du vil maraudeur qui m'a percé là-bas ! double malédiction sur mon glaive qui m'a trahi ! Un cœur criminel[1] rend

[1] A Sinful heart makes feeble hand.

Vers énergique et d'une vérité consolante pour le faible innocent. A. M.

la main faible. » Alors s'évanouissant, il tomba sur la terre, soutenu par le moine tremblant.

XXXII.

Clara fait d'inutiles efforts pour bander et étancher la blessure saignante ; le moine répète sans succès toutes les prières de son église : Marmion dit que de proche en proche arrive à son oreille la voix d'une femme, et que le prêtre ne pourrait l'entendre, elle chante ces vers :

Le bruit du fer se mêle aux soupirs des mourants
Écrasés sans pitié par les fuyards errants

« Retire-toi, spectre ennemi, dit le moine, ne viens pas de ta main cruelle secouer le sablier du pécheur expirant ! Oh ! regarde, mon fils, ce signe de la grâce divine du Rédempteur ; pense à la foi et à l'espérance... J'ai bien des fois prié au lit de la mort, j'ai souvent assisté au départ de l'âme du pécheur pour un monde meilleur ; mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ceci. » Le fracas de la guerre qui avait diminué un moment redouble par une triple décharge de l'artillerie ; et le cri de *Stanley* se fait entendre. Il répand un léger éclat sur le visage de Marmion, et ranime ses regards flétris. Portant sa main mourante à son front, il secoue audessus de sa tête le tronçon de son épée et s'écrie : « Victoire ! chargez, Chester ! chargez ! en avant Stanley ! en avant ! » Ce furent les derniers mots de Marmion.

XXXIII.

Cependant la chute du jour ne ralentit point le carnage ; les Écossais, autour de leur monarque, non encore entamés, combattent comme des désespérés. « Où est donc maintenant le vainqueur de l'aile gauche ? où est Huntley ? où est Home ! Oh ! que ne peuvent-ils entendre ce clairon formidable, dont le bruit fut répété par les échos de Fontarabie, quand Charlemagne vint et que

succombèrent le brave Roland, et Olivier, et tant de fameux paladins dont la vallée de Ronceveaux reçut le dernier soupir? Ce clairon avertissait les clans d'Écosse de renoncer au butin qu'ils font sur les cadavres pour décider une seconde fois une victoire douteuse, pendant que du côté de Flodden flotte encore l'étendard royal, et qu'autour du monarque s'épuisent et meurent les braves, orgueil de notre Calédonie! Ces souhaits étaient formés en vain; marquant au loin leur passage par le dégât et le pillage, les soldats, avides de butin, se répandent jusque dans les environs de la Croix de la Sibylle. « Oh! madame, s'écria le moine, partons. » Il la plaça sur son coursier, et la conduisit à la belle chapelle de Tilmouth, sur la Tweed. Là, ils passèrent toute la nuit en prière, et, à la pointe du jour, elle se trouva avec son parent, lord Fitz-Clare.

XXXIV.

Mais au moment où ils quittaient la plaine de bruyère sur laquelle la nuit commençait à descendre, le combat devint plus acharné, et le bras de la mort redoubla ses coups. Les Anglais font pleuvoir une grêle de traits, leur cavalerie charge tête baissée, leurs escadrons volent comme l'air, et prennent de front, de flanc et sur ses derrières ce cercle profond d'Écossais, combattant autour de son roi, et qu'ils cherchent à enfoncer. Mais, quoique leurs flèches tombent aussi épaisses que la neige chassée par le vent du Nord, que des masses de leurs chevaliers se précipitent comme la tempête, et que la hache frappe dans leurs mains ses coups terribles, cette ceinture de braves ne peut être rompue. Présentant leurs lances serrées les unes contre les autres, ils tiennent ferme, la place où vient de tomber un camarade étant à l'instant même occupée par un autre. Point de pensée d'une lâche fuite; unis et serrés l'un contre l'autre dans cette phalange, semblable à une muraille, le varlet combat comme le

noble, l'écuyer comme le chevalier, déployant autant d'intrépidité que d'adresse, jusqu'à ce que la nuit close étendît ses noires ailes sur la poignée de braves qui restait de cette armée et sur leur roi blessé. Alors les ordres prudents de l'habile Surrey rappelèrent du combat ses bandes mutilées, et elles abandonnèrent le champ de bataille comme les vagues amoncelées refluent vers le sein azuré de l'Océan, abandonnant les terres qu'elles viennent de balayer. Alors leur ennemi connut les pertes qu'il avait faites : son roi, sa noblesse, ses plus braves chevaliers gisent sur le champ de bataille : ils ont disparu comme la neige qui, fondue par les vents du Midi, va se perdre en silence dans les ruisseaux gonflés par les eaux qu'elle leur apporte. Les échos de la Tweed retentirent du bruit continuel de ses vagues battues par les bandes dispersées qui la traversaient pour gagner la terre d'Écosse. Le récit de la bataille désastreuse de Flodden pénétra avec elle dans les villes et dans les châteaux, sur les collines et dans les vallées, et y porta partout le deuil. La tradition, les légendes, les airs et les chansons prolongeront ce deuil pendant des siècles ; le fils apprendra de son vieux père la terrible mêlée et le carnage affreux de la bataille fatale de Flodden-Field, où la belle Écosse vit sa lance rompue et son bouclier brisé.

XXXV.

Le jour commence à poindre sur le penchant de la montagne. Là, ô Écosse ! gît la fleur de tes braves, une foule de chefs, de chevaliers et de nobles barons, leurs tristes survivants ont tous disparu.—Ne conserve point de doutes sur ce cadavre, quelque défiguré et mutilé qu'il soit[1] ; ne jette point un œil de dédain sur les tours élevées du château de Norham, et n'entretiens point la vaine espérance de retrouver après avoir voyagé au loin dans les

1 Allusion aux doutes qui ont existé sur le sort du roi Jacques après la bataille de Flodden. A. M.

pays étrangers le royal pèlerin (13) retournant dans ses états. Il vit les malheurs préparés par sa témérité; impatient de la vie, il se battit en désespéré, et tomba dans la plaine de Flodden. Et sa fidèle épée, fortement serrée après sa mort dans sa main vigoureuse, indiquait assez le monarque mort au champ d'honneur. Mais, hélas! qu'il était changé depuis cette nuit d'allégresse où vous le vîtes! Je détourne avec joie les yeux de ce spectacle pour revenir à mon sujet.

XXXVI.

Ce que j'ai à dire sera court. — Par les soins de Fitz-Eustace, un corps percé et mutilé fut transporté dans la cathédrale élevée de Lichfield, qu'entouraient de larges fossés, et sous l'aile du Sud une belle tombe gothique porta long-temps l'image de lord Marmion. Maintenant vous en chercheriez en vain les traces: elles ont disparu lorsque le fanatique Brook prit d'assaut ce superbe monument; mais, grace au ciel et au bon saint Chad, le spoliateur reçut sa récompense. Jadis on y voyait le brave Marmion, les pieds appuyés sur un limier, les mains levées au ciel; et tout autour de sa tombe son riche écusson, une tablette sculptée, une niche, dont le travail était à jour, offraient à l'œil ses armes et ses exploits. Et cependant, quoique tout fût si bien sculpté, et qu'un prêtre y murmurât des prières pour Marmion, le dernier lord Marmion ne s'y trouvait pas. Un jeune berger de la forêt d'Ettrick avait suivi son maître à la bataille de Flodden: c'était une de ces fleurs que la ballade plaintive regrette en Écosse comme disparues. Grièvement blessé, ce berger aperçut la croix de la Sibylle, se traîna jusqu'à elle, et tomba mort tout auprès du noble Marmion. Les pillards dépouillèrent et mutilèrent les cadavres: voilà pourquoi le corps de l'un fut pris pour celui de l'autre; et ainsi, dans la tombe de l'orgueilleux baron, descendit la dépouille mortelle de l'humble habitant des bois.

XXXVII.

Il serait moins facile de montrer la place où fut creusée la tombe sans nom de Marmion. Elle fut creusée à l'endroit même où l'on trouva son corps sans vie; mais toutes les marques en ont disparu. Le bras destructeur du temps a renversé la simple croix de la Sibylle Grey, et a brisé sa fontaine de pierre : cependant de la faible source descend encore en gazouillant le ruisseau de la colline. Souvent l'étranger s'y arrête afin de promener un œil curieux sur ce champ mémorable; les jeunes bergers y vont chercher le jonc et l'iris aquatiques; ils ajoutent l'ombrage du coudrier, et ils tressent leurs guirlandes sans se douter qu'ils sont assis sur le tombeau dépositaire de la dépouille du vaillant Marmion. O toi qui viens dans cette humble colline, apportes-y un silence religieux et un cœur réfléchi. Si jamais, dans un moment d'erreur, tu as quitté le droit chemin pour le mauvais, ah! crains de porter un jugement présomptueux sur la modeste tombe du noble Marmion; mais dis : « Il mourut en brave chevalier, l'épée à la main et pour la cause de l'Angleterre. »

XXXVIII.

Je n'écris point pour ces esprits lourds qui ne pourraient se faire une idée de la terrible bataille de Flodden, et qui ne pourraient croire sans moi que Wilton fut le plus intrépide dans le combat; que lorsque le courrier du brave Surrey fut tué, ce fut Wilton qui lui donna le sien; que ce fut la vaillante épée de Wilton qui éclaircit les rangs des cavaliers écossais; qu'enfin, quoique Hollinsched et Holl n'en disent rien, Wilton fut l'ame de la bataille. Après la victoire, il prouva sa fidélité; il recouvra son rang et ses biens, et orna le vieux bouclier de ses pères des devises qu'il venait de conquérir au champ de Flodden. Je ne monte pas non plus ma lyre pour cette simple fille à laquelle il faut appren-

dre que le roi et la famille de la belle Clara couronnèrent sa constance ; qui ne peut pas, à moins que je ne lui apprenne, se figurer la cérémonie nuptiale de cette intéressante beauté ; et qui veut, en un mot, savoir de moi que le fameux Wolsey bénit les deux amants ; que More Sands et Deny se chargèrent de bons mots ; que le roi au gros ventre [1] tira les rideau du lit, et que la main de Catherine jeta elle-même les bas de la mariée[2]. Pendant long-temps, depuis le jour nuptial, c'était souhaiter assez de bonheur à deux jeunes époux que de les engager à s'unir comme Wilton et Clara.

ENVOI AU LECTEUR.

Pourquoi prolonger ce chant final ? pourquoi monter encore ma harpe, si ce n'est afin de prendre congé des aimables auditeurs qui ont bien voulu prêter l'oreille à mes accents? Hommes d'état, si vous daignez lire ces enfants du loisir d'un ménestrel, je vous souhaite en récompense une tête forte, une main pure, un génie pénétrant et un cœur patriotique...comme en eut Pitt ! Je souhaite une guirlande aux héros, et qu'elle soit posée sur leurs fronts par une dame de leur choix. Que puis-je souhaiter à l'aimable beauté, si ce n'est un chevalier fidèle ; à l'amant fidèle, si ce n'est une tendre amie ? Sages studieux, je vous souhaite la science, et vous, vieillards, un oreiller pour reposer votre tête blanchie par les années. Pour toi, cher étudiant, dont mes vers ont abrégé les heures de récréation, je te désire une tâche facile et de joyeuses vacances ! A tous et à chacun, je souhaite une bonne nuit, d'heureux songes et un sommeil léger !

1 Henry VIII. A. M.

2 Il est d'usage qu'aux noces de la mariée, ses amies la conduisent au lit. L'une d'elles lui tire les bas qu'aussitôt elle jette sur les assistantes, et celle sur qui les bas tombent passe pour devoir être mariée dans l'année. A. M.

FIN DE MARMION.

NOTES DE MARMION.

CHANT PREMIER.

(1) Le roman de Morte Arthur contient une espèce d'abrégé des plus célèbres aventures de la Table-Ronde, et donne une excellente idée de ce qu'étaient les romans de chevalerie. Plusieurs des aventures extraordinaires qu'il contient sont narrées avec une simplicité qui approche du sublime, et il y est souvent fait allusion dans le texte.

(2) Un jour qu'Arthur donnait un grand festin avec ses chevaliers de la Table-Ronde, la Saint-Greal, ou plat dans lequel avait été mangé le dernier agneau Pascal, relique précieuse qui était demeurée long-temps cachée aux yeux des humains, en raison des péchés du pays, lui apparut subitement, ainsi qu'à tous ses chevaliers. Le résultat de cette vision fut que tous les chevaliers firent le vœu solennel d'aller à la recherche de Saint-Greal. Mais hélas! il ne pouvait être aperçu que par un chevalier à la fois accompli dans l'art mondain de la chevalerie, et pur et innocent de toute liaison coupable. Toutes les nobles qualités de sir Lancelot étaient donc rendues vaines par son intrigue criminelle avec la reine Genièvre, ou Ganore; et dans cette sainte recherche il ne rencontra que désastres et disgrâces.

(3) Le triste récit que Dryden fait de son projet de poème épique, qui s'évanouit par la parcimonie égoïste et sordide de ses protecteurs, est contenu dans un essai sur la satire adressé au comte de Dorset, et placé en tête de la traduction de Juvénal. Après avoir parlé de son plan d'introduire comme moyens surnaturels les anges gardiens des empires dont il est fait mention dans le livre de Daniel, il ajoute :

«Ainsi, milord, j'ai, aussi brièvement qu'il m'a été possible, présenté à Votre Seigneurie, et par elle à tout le monde, une esquisse informe de ce que j'ai long-temps médité dans mon imagination, et que je m'étais proposé d'effectuer (quoique beaucoup au dessous d'une pareille entreprise), en abandonnant le théâtre vers lequel mon génie ne m'a jamais beaucoup porté pour un travail dont l'exécution eût exigé ma vie tout entière. Je l'avais surtout projeté pour l'honneur de mon pays natal à qui un poète est particulièrement redevable. De deux sujets qui y sont tous deux relatifs, j'hésitais si je choisirais celui du roi Arthur, vainqueur des Saxons, qui, remontant à des temps plus éloignés, donnait plus de latitude à l'invention; ou celui d'Édouard, le prince Noir, subjuguant l'Espagne et la restituant à son prince légitime, quoique grand tyran, don Pierre-le-Cruel. Je trouvai dans celui-ci de grands avantages : la durée de l'action qui ne renferme que l'expédition d'une année, sa grandeur, le dénouement qui y répond, la magnanimité des héros anglais opposée à l'ingratitude de celui qu'il rétablit dans ses droits, et le grand nombre de beaux épisodes que j'avais entremêlés à l'action principale, joints aux caractères des principaux personnages anglais (dans lesquels, à l'exemple de Virgile et de Spencer, j'aurais pris occasion de représenter mes amis et protecteurs vivants des plus nobles familles, et aussi retracé d'avance les événements des siècles futurs

dans la succession de la famille régnante). Avec ces secours et ceux du surnaturel dont j'ai parlé, j'aurais peut-être pu faire aussi bien que quelques-uns de mes prédécesseurs, ou du moins indiquer à d'autres le moyen de réformer mes erreurs dans une semblable entreprise; mais n'ayant reçu, pour tout encouragement que de belles paroles de la part du roi Charles II, mon petit salaire étant mal payé, et ne voyant dans l'avenir aucun moyen d'existence assuré, je fus découragé au commencement de mon entreprise ; mais maintenant la vieillesse m'a gagné ; et le besoin, mal plus insupportable à travers le changement des temps, m'a tout-à-fait mis dans l'impossibilité de rien entreprendre. »

(4) La mémoire de sir Bévis de Hampton est encore générale dans la ville de Southampton, dont les portes sont ornées de l'effigie de cet intrépide chevalier errant, et de celle de son gigantesque associé, Ascapart, qu'un romancier représente comme haut de trente pieds, d'une figure effrayante ayant un pied d'intervalle d'un œil à l'autre et pour bâton un jeune chêne dont il portait des coups terribles.

(5) Le château de Norham, tombé en ruines, est situé sur la rive méridionale de la Tweed, à environ six milles au desus de Berwick, et au lieu où cette rivière est encore la limite entre l'Angleterre et l'Écosse. L'étendue de ses ruines, de même que son importance historique, prouvent qu'il fut à la fois une demeure où régnait la magnificence, et capable d'une vigoureuse résistance. Edouard I[er] y résidait lorsqu'il fut créé arbitre de la querelle qui s'éleva au sujet de la succession de l'Ecosse. Il fut à diverses fois pris et repris pendant les guerres entre l'Angleterre et l'Ecosse; et, à dire le vrai, il n'y en a presque pas une dans laquelle il n'ait pas joué le premier rôle.

(6) Le donjon, dans sa signification propre, indique la partie la plus forte d'un château féodal : c'était une haute tour carrée avec des murailles d'une épaisseur énorme, située au centre des bâtiments, desquels elle était néanmoins ordinairement détachée. C'est là que la garnison se retirait lorsque les ouvrages extérieurs étaient emportés. Le donjon contenait la grande salle, et les principales pièces de représentation pour les occasions importantes, de même que la prison de la forteresse; c'est de cette dernière circonstance que dérive l'usage moderne et restreint du mot donjon. Les artistes de Milan étaient fameux au moyen-âge pour leur habileté dans la fabrication des armes.

(7) Lord Marmion, qui joue le principal rôle dans ce roman, est un personnage entièrement fictif. Il y eut en effet dans des temps plus reculés une famille des Marmion, seigneurs de Fontenay en Normandie, dont un membre se distingua à la suite du conquérant, et obtint la concession du château et de la ville, ainsi que du manoir de Scrivelby dans le Lincolnshire; mais la famille s'en est éteinte sous Edouard I[er].

(8) Cette ancienne ballade a été récitée par une femme âgée de quatre-vingts ans à une connaissance de l'auteur; elle l'avait entendu chanter dans sa jeunesse.

(9) Perkin Warbeck ou Richard, duc d'York, fut reçu honorablement en Ecosse en l'an 1496. Jacques IV, lui ayant donné en mariage une de ses parentes, fit la guerre à l'Angleterre pour soutenir les prétentions du duc. Afin de prendre sa revanche d'une invasion de l'Angleterre, Surey s'avança dans le Berwickshire à la tête de forces considérables, mais battit en retraite après avoir pris la forteresse peu importante d'Ayton.

(10) Les soldats des garnisons des châteaux anglais de Wark, Norham et Berwick étaient, comme on peut aisément le supposer, de très-ennuyeux voisins pour l'Écosse. Les derniers mots du texte font allusion à une phrase employée par les maraudeurs des frontières pour faire connaître leur intention de brûler une maison. Lorsque les Maxwell, en 1685, brûlèrent le château de Lochwood, ils disaient qu'ils agissaient ainsi pour donner à lady Johnstone de la lumière, afin qu'elle y vît en mettant sa coiffe, et le duc de Northumberland écrit au roi en conseil qu'il s'habillait à minuit à Warkwoorth à la lueur des villages voisins brûlés par les maraudeurs écossais.

(11) Cet ecclésiastique paraît avoir été un peu cousin de Welsh, curé de Saint-Thomas d'Exeter, chef des insurgens de Cornouailles en 1549. Ce dernier était très bon lutteur, tirait parfaitement de l'arc et de l'arbalète, maniait le mousquet et le fusil de chasse dans la perfection, fort dans tous les jeux d'adresse, agréable et galant, etc., etc. Ce modèle des connaissances cléricales eut le malheur d'être pendu sur le clocher de sa propre église.

(12) Sainte Rosalie était de Palerme, d'une famille très-noble. Etant encore fort jeune, elle abhorrait tant les vanités de ce monde, et évitait avec tant de soin la société des hommes, ayant résolu de se vouer entièrement à Dieu, que, par une inspiration divine, elle abandonna la maison paternelle, et l'on n'en entendit plus parler jusqu'à l'époque où son corps fut trouvé dans cette fente de rocher au haut de cette montagne inaccessible, où est bâtie maintenant la chapelle ; et l'on affirme qu'elle y fut transportée par la main des anges; car du temps de cette sainte la montagne n'était pas aussi accessible qu'elle l'est maintenant; et encore aujourd'hui le chemin est très-mauvais, très-rapide, et à se rompre le cou. Cette sainte femme vécut nombre d'années dans ce lieu effrayant, se nourrissant seulement des plantes qu'elle trouvait sur cette montagne stérile, et entrant en rampant dans une crevasse de roc étroite et affreuse, sur les parois de laquelle l'eau ruisselait en tout temps, et qui lui servait de lieu de retraite et de prière. Elle usa même le roc avec ses genoux dans un certain endroit que l'on tient maintenant ouvert pour le montrer à ceux qui y viennent. Cette chapelle est très-richement ornée. Dans l'endroit où le corps de la sainte fut découvert, juste au dessous du trou pratiqué dans le rocher qu'on tient ouvert dans l'intention dont j'ai parlé, il y a une très-belle statue de marbre qui la représente couchée, défendue tout autour par une belle balustre en fer et en cuivre; et l'autel sur lequel on dit la messe est bâti directement au dessus. (*Voyage en Sicile et à Malte*, par M. John Dryden, le fils du poète, p. 107.)

(13) Frère Jean comprenait la vertu soporifique de son chapelet et de son bréviaire aussi bien que son homonyme dans Rabelais.

(14) Le *palmiste*, en opposition avec le *pèlerin*, était un homme qui faisait sa seule occupation de visiter différentes châsses saintes, voyageant toujours, et vivant de charités, tandis que le pèlerin se retirait chez lui, et reprenait ses occupations habituelles lorsqu'il avait fait ses dévotions au lieu particulier qui était le but de son pèlerinage.

(15) Saint Régulus, moine de Patras en Achaïe, averti par une vision l'an 370, fit voile, dit-on, vers le Sud-Ouest jusqu'à son débarquement à Saint-André en Écosse, où il bâtit une chapelle et une tour. On voit encore une grotte qui porte son nom ; elle est d'un accès difficile : le rocher dans lequel elle est taillée est baigné par la

mer d'Allemagne; elle est à peu près ronde, d'environ dix pieds de diamètre, et autant de hauteur. D'un côté est une espèce d'autel de pierre; de l'autre une ouverture qui donne dans une caverne intérieure, où le malheureux ermite couchait probablement. A la marée haute l'entrée et la sortie sont à peine praticables.

(16) Saint Fillan était un saint écossais de quelque réputation. Quoique le papisme soit pour nous, Anglais, dit Walter Scott, un sujet d'abomination, néanmoins le bas peuple conserve encore quelques unes des superstitions qui y sont attachées. Il y a dans le Perthshire plusieurs puits, ou fontaines dédiés, à saint Fillan, qui sont encore aujourd'hui des lieux de pèlerinage et d'offrandes, même parmi les protestants. On les regarde comme très-efficaces dans les cas de folie, et tout récemment on y a laissé des lunatiques attachés toute la nuit à la Saint-Pierre, dans la confiance que le saint les guérirait et les délierait avant le matin.

CHANT SECOND.

(1) La forêt d'Ettrick, qui ne sert plus maintenant que de pâturage aux moutons, était autrefois réservée pour les plaisirs de la chasse royale. Depuis que l'on a retiré les clôtures qui l'environnaient, le bois a été par degrés presque totalement détruit, quoique partout où on les protége contre les moutons, les taillis s'élèvent bientôt sans qu'il soit besoin d'aucune plantation.

(2) Le proscrit Murray occupa et défendit le château de Newark et la forêt d'Ettrick contre le roi. Dans la charte que Jacques V concéda au bourg, on mentionne, entre autres causes de cette concession, que les citoyens l'aidèrent à délivrer le pays de ce dangereux proscrit.

(3) Cette belle nappe d'eau forme le réservoir d'où le Yarrow tire sa source. Dans l'hiver, il est encore fréquenté par des bandes de cygnes sauvages. Près de l'extrémité inférieure du lac sont les ruines de la tour de Dryhope, où naquit Marie Scott, fille de Philippe Scott de Dryhope, et fameuse par le nom traditionnel de la fleur du Yarrow. Elle épousa Walter Scott de Harden, non moins renommé par ses déprédations que sa femme par sa beauté. Son nom romanesque fut, dans ces derniers temps, conféré avec une égale justice à miss Marie Liliar Scott, dernier descendant de la branche aînée de la famille de Harden. L'auteur se rappelle très bien le talent et l'esprit de la dernière fleur du Yarrow, quoique l'âge eût alors beaucoup endommagé les charmes qui lui valurent ce nom. Les paroles de l'air anglais qui commence par ces mots «Quelles beautés Flore déploie» ont été composées en son honneur.

(4) La chapelle de Sainte-Marie-des-Lowes était située sur le côté oriental du lac auquel elle donne son nom. Elle fut endommagée par le clan de Scott, dans une querelle avec les Cronstoun, mais continua d'être consacrée au service divin pendant le dix-septième siècle.

(5) Au coin du cimetière de la chapelle démolie, mais hors de son enceinte, est une petite élévation de terre appelée *Binram's Corse*, où la tradition fait reposer les restes d'un prêtre nécromancien, premier desservant de la chapelle.

(6) Lac de montagne, d'une étendue considérable, au dessus du Moffatwater. Le caractère du paysage est extrêmement sauvage, et l'aigle d'Ecosse bâtit tous les ans,

depuis des siècles, son nid sur un îlot du lac. Le Lochskene se décharge dans un ruisseau qui, après une course peu étendue et précipitée, forme une cataracte d'une immense hauteur et d'une sombre grandeur, appelée, d'après son apparence, *la Grey-Mare's Tail*, c'est-à-dire la queue de la jument grise. *La Tombe du Géant*, dont il est parlé après, est une espèce de tranchée qui porte ce nom, à peu de distance du pied de la cataracte; elle a l'apparence d'une batterie destinée à commander le passage.

(7) L'abbaye de Whitby, sur la côte du Yorkshire, contenait à la fois des moines et des religieuses de l'ordre de Saint-Benoit; mais, contrairement à l'usage dans de tels établissements, l'abbesse était la supérieure de l'abbé.

Lindisfarn, île de la côte du Northumberland, était appelée *île Sainte*, en raison de la sainteté de son ancien monastère, et parce qu'elle avait été le siége épiscopal du comté de Durham, durant les premières années de l'établissement du christianisme dans la Grande-Bretagne. Ce siége avait été occupé par une succession de saints hommes; mais leur mérite fut éclipsé par le renom supérieur de saint Cuthbert.

(8) Trois jeunes seigneurs ayant maltraité et blessé mortellement un ermite, celui-ci, à son lit de mort, demanda qu'ils ne fussent pas poursuivis par la justice, et leur pardonna, à condition qu'eux et leurs descendants tiendraient leurs terres en fief de l'abbé de Whitby, et seraient obligés à certaines redevances ou corvées, sous peine de voir leurs biens passer à l'abbé.

(9) Fille du roi Oswy, qui, en reconnaissance d'une victoire remportée sur Penda, l'avait vouée au service de Dieu dans l'abbaye de Whitby.

(10) Tous les anciens écrivains qui ont occasion de parler de Whitby ou de sainte Hilda, insistent beaucoup sur ces deux miracles. Les restes des serpents qui infestèrent l'enceinte du couvent, et qui, à la prière de l'abbesse, non seulement eurent la tête tranchée, mais furent pétrifiés, s'aperçoivent encore sur les rochers, et sont qualifiés d'ammonites par les protestants qui s'occupent de fossiles.

L'autre miracle est ainsi rapporté par Camden. On attribue aussi au pouvoir de sa sainteté que les oies sauvages, qui dans l'hiver volent par bandes vers le Midi, lorsqu'elles passent sur certains champs du voisinage, tombent soudainement à terre. Mais ceux qui sont moins enclins à la superstition attribuent cet effet à quelques qualités occultes dans le sol; car la nature nous offre souvent de ces antipathies et de ces sympathies entre les objets et les individus. L'origine de cette fable est que souvent un grand nombre d'oiseaux de mer, dans une tempête, ou d'oiseaux de passage, viennent s'abattre après un long trajet, près de Whitby.

(11) Saint Cuthbert, dans le choix de son sépulcre, fut un des saints les plus changeants et les moins raisonnables du calendrier. Il mourut dans les îles de Farne; son corps fut transporté à Lindisfarn, où il resta jusqu'à la descente des Danois, qui détruisirent presque le monastère en l'an 763. Les moines s'enfuirent en Écosse, avec ce qu'ils considéraient comme leur trésor le plus précieux, les reliques de saint Cuthbert. Le saint était néanmoins un très-capricieux compagnon de voyage; car, ce qui était le plus intolérable, il se faisait porter sur les épaules de ses compagnons. Ils le promenèrent en triomphe dans toute l'Ecosse pendant plusieurs années, tentèrent de le passer en Irlande; mais, repoussés par une tempête, ils firent enfin halte à Norham; de là il passa à Melrose, et peu de temps après à Tilmouth. De Tilmouth,

Cuthbert erra dans le comté d'York, se fixa quelque temps à Chester-le-Street. A la fin, les Danois continuant d'infester le pays, les moines se transportèrent à Rippen, et c'est à leur retour à Chester-le-Street que, passant dans une forêt nommée Dunholme, le saint et la voiture qui le portait s'arrêtèrent, sans qu'il fût possible de les faire avancer en un endroit nommé Wardlaw. C'est là que le saint choisit le lieu de sa résidence; et tous ceux qui ont vu Durham doivent avouer que, s'il fut difficile dans son choix, il fit preuve de goût en le fixant.

(12) Chacun sait que lorsque David Ier, avec son fils Henri, envahit le Northumberland, en 1136, l'armée des Anglais marcha contre eux sous la bannière de saint Cuthbert, et c'est à l'efficacité de cette protection qu'est imputée la grande victoire qu'ils remportèrent à la bataille sanglante de Northallerton.

(13) Cuthbert, nous l'avons vu, n'avait guère raison d'épargner les Danois, lorsque l'occasion s'en offrirait. Il apparut donc dans une vision à Alfred, et lui promit son appui et la victoire. Quant à Guillaume-le-Conquérant, ayant marché pour punir la révolte du Northumberland, la terreur répandue par son armée força encore les moines de fuir : ils revinrent ensuite ; et, en revanche, le Conquérant ayant signifié le désir indiscret de voir le corps du saint, lorsqu'il commandait l'ouverture de la châsse, fut saisi d'une faiblesse, accompagnée d'une telle terreur panique, que, quoiqu'on lui eût préparé un splendide repas, il s'enfuit sans manger un morceau (ce que le moine historien ne paraît pas avoir regardé comme la partie la moins importante du miracle et du châtiment), et n'arrêta son cheval qu'à la rivière de Tees.

(14) Saint Cuthbert passe pour avoir fabriqué ces *entrochiæ*, que l'on trouve parmi les rochers de Holy-Island, et qui sont connues sous le nom de *chapelet de saint Cuthbert*.

(15) Ceolwolf ou Colwulf, roi de Northumberland, régnait dans le huitième siècle.

(16) Il est certain qu'il y avait à Tynemouth un prieuré : on en voit les ruines sur un rocher élevé ; et, sans aucun doute, les marins, battus par la tempête, faisaient des vœux fréquents à la châsse. C'était anciennement une abbaye de femmes.

(17) Tout le monde sait que les religieux, ou les religieuses, qui rompaient leurs vœux de chasteté étaient soumis au même châtiment que les vestales romaines en pareil cas.

CHANT III.

(1) Un statut du règne de Jacques Ier ordonne qu'il y ait dans chaque bourg des auberges avec chambres, écuries et provisions pour les hommes et les chevaux, et défend aux particuliers de recevoir aucun voyageur, et à ceux-ci de loger ailleurs.

(2) Parmi les présages auxquels les paysans écossais ajoutent foi est celui qu'ils appellent *la cloche des morts*. C'est un tintement d'oreille, qu'ils regardent comme un avis secret de la mort de quelque ami.

(3) Salle voûtée sous l'ancien château de Gifford, dont la construction a été, depuis un temps immémorial, attribuée à la magie.

(4) En 1263, Hacon, roi de Norvége, vint dans le Firth de Clyde avec un armement considérable, et fit une descente à Largas, dans le comté d'Ayr. Il y fut attaqué et

défait le 2 octobre par Alexandre III. Hacon battit en retraite sur Orkney, où il mourut, peu après cet échec.

(5) Les magiciens, comme on sait, étaient très recherchés dans le choix et la forme de leurs vêtements.

(6) Le pentacle est un morceau de toile fine, à quatre coins, représentant les cinq sens, et où sont inscrits les caractères convenables. Le magicien les présente aux esprits qu'il évoque, lorsqu'ils sont opiniâtres et récalcitrants, et se refusent de se conformer aux cérémonies et aux rites de la magie.

(7) C'est un article de foi parmi le peuple, que ceux qui sont nés le jour de Noël ou le vendredi-saint ont la faculté de voir les esprits, et même de leur commander. Les Espagnols attribuaient l'air hagard et en dessous de leur Philippe II aux visions désagréables auxquelles l'assujettissait ce privilége.

(8) Plusieurs citations pourraient démontrer l'espèce de superstition qui régnait anciennement au sujet de ces chevaliers enchantés. Les champions de l'ancienne chevalerie du Nord étaient particulièrement habitués à rechercher les rencontres avec ces spectres armés, auxquelles ils se plaisaient fort.

CHANT IV.

(1) Je ne puis m'empêcher de mentionner ici que, dans la nuit où ces vers furent écrits, m'ayant été suggérés par une pluie soudaine de neige qui commença après le coucher du soleil, un malheureux périt exactement de la manière ici décrite, et son corps fut retrouvé le lendemain, tout près de sa maison. Cet accident eut lieu à cinq milles de la ferme d'Ashestiel.

(2) Sir William Forbes, homme généralement respecté en Écosse.

(3) Ce personnage est un esprit follet, qui un jour se fit admettre comme marmiton dans un monastère, et joua aux moines plusieurs tours.

(4) Le lion roi d'armes était souvent chargé d'aller recevoir les ambassadeurs étrangers.

(5) Vaste château tombant en ruines, sur les bords de la Tyne, à environ sept milles d'Édimbourg.

(6) Second comte de Bothwell, qui tomba sur le champ de bataille de Flodden, où il se distingua par de grands efforts pour rétablir la bataille.

(7) Le roi était en ce moment à Lithgow, fort triste, et faisant ses dévotions, pour prier Dieu de lui envoyer une bonne chance et le bonheur durant son voyage.

(8) La révolte contre Jacques III fut marquée par la douloureuse circonstance de la présence de son fils dans le camp ennemi.

CHANT V.

(1) La ville d'Edimbourg était jadis protégée du côté du Nord par un lac, aujourd'hui desséché, et au Midi par un rempart.

(2) Henri VI, sa femme, son fils et les chefs de sa famille s'enfuirent en Ecosse après la fatale bataille de Towton.

(3) Ce n'est point une exagération poétique. Dans quelques-uns des comtés d'Angleterre, renommés par la bonté de leurs archers, on employait des flèches de cette longueur extraordinaire.

(4) Les bourgeois écossais étaient tenus d'être complètement armés.

(5) Dans toutes les transactions, de beaucoup ou de peu d'importance, et dans quelques rangs de la société qu'elles eussent lieu, il paraîtrait qu'un présent de vin était un préliminaire uniforme et indispensable.

(6) On connaît ce baudrier au poids duquel Jacques ajoutait un certain nombre d'onces tous les ans.

(7) Les historiens imputent à la passion outrée du roi pour cette dame les délais qui entraînèrent la fatale défaite de Flodden.

(8) La reine de France écrivit aussi une lettre tendre au roi d'Ecosse, l'appelant son *amour*, et lui disant qu'elle avait éprouvé beaucoup de désagrément en France pour avoir défendu l'honneur de ce prince. Elle était persuadée qu'il la récompenserait encore par l'assistance royale qu'il avait coutume de lui donner dans ses besoins, c'est-à-dire qu'il lui leverait une armée, et s'avancerait, pour l'amour d'elle, à trois pas sur le territoire anglais. Dans ces vues, elle tira un anneau de son doigt et le lui envoya, avec quatorze mille écus de France pour le défrayer.

(9) Angus était vieux lorsque la guerre fut déclarée à l'Angleterre. Il s'y opposa de toutes ses forces, et, la veille de la bataille de Flodden, comme il combattait encore cette résolution, le roi lui dit que, s'il avait peur, il pouvait se retirer chez lui. Fondant en larmes à cette insulte, il se retira, laissant le commandement de ses vassaux à ses fils, qui périrent dans la bataille, avec deux cents gentilshommes du nom de Douglas.

(10) Les ruines du château de Tantallon occupent le sommet d'un roc élevé qui s'avance dans l'océan Germanique à environ deux milles à l'Est de North Berwick.

(11) Une épée très-ancienne en la possession de lord Douglas porte, parmi une grande quantité de fleurons, deux mains indiquant du doigt un cœur placé entre elles et la date 1329, année dans laquelle Bruce chargea le bon lord Douglas de transporter son cœur à la Terre-Sainte. Autour de cet emblème sont gravés des vers faisant allusion à cette circonstance.

(12) Le nom de ce général allemand a été conservé par le champ de bataille qui se nomme Swart-Moor.

(13) Dans les anciens jugements de Dieu par le duel, ceux qui entreprenaient une querelle injuste avaient recours à certains échapatoires que l'on croyait suffisants pour la rendre juste : ainsi Brantôme cite un Italien, qui, en pareil cas, s'enfuit d'abord pour se faire traiter de lâche par son ennemi, et rendre ainsi sa cause meilleure.

(14) La croix d'Edimbourg était un morceau d'architecture très-curieux, dont la base était une tour de laquelle les hérauts publiaient les actes du parlement.

(15) Cette citation surnaturelle est mentionnée par tous les historiens écossais. Ce fut probablement, comme l'apparition de Linlithgow, une tentative du parti opposé à la guerre pour imposer au caractère superstitieux de Jacques IV.

(16) On fait ici allusion à un couvent de religieuses situé près de North Berwick, et dont on voit encore quelques restes.

(17) Ceci se rapporte à Robert de Marmion qui vivait sous le roi Etienne. Ce baron, ayant expulsé les moines de l'église de Coventry, n'attendit pas long-temps le jugement de Dieu, comme les moines ne manquèrent pas sans doute de nommer son malheur dans une guerre féodale avec le comte de Chester. Il se cassa la cuisse en chargeant à la tête de ses troupes, et eut la tête tranchée par un fantassin ennemi.

CHANT VI.

(1) Le Iol des Danois (nom que l'on donne encore aux fêtes de Noël en Ecosse) était célébré avec un grand appareil. Les Danois, à table, se plaisaient à se lancer des os les uns aux autres.

(2) Owen Glyndwr, ayant tué Howel Sele dans un combat singulier, jeta son corps dans le creux d'un chêne où il demeura long-temps sans être enterré, sa femme et ses vassaux ignorant ce qu'il était devenu.

(3) Les habitants des montagnes de l'Ecosse croient fortement à l'existence de certains esprits qui, selon eux, sont offensés lorsque quelque mortel parle d'eux, porte leur couleur favorite, la verte, où se mêle en quelque façon que ce soit de leurs affaires. Toutes ces choses doivent surtout être soigneusement évitées le vendredi, jour dans lequel ces esprits sont plus actifs et doués d'un plus grand pouvoir.

(4) Les paysans des environs croient franchement que le dernier baron de Franchemont déposa dans un des caveaux du château un coffre pesant, contenant un immense trésor en or et en argent qu'il confia par quelque charme magique à la garde du diable qui est continuellement assis sur le coffre sous la forme d'un chasseur. Quiconque a la hardiesse de toucher le coffre tombe aussitôt en paralysie.

(5) La réflexion des rayons du soleil lorsqu'il faisait très-beau produisait à l'un des vitraux de l'église de Whitby une image de femme que le peuple pensait être l'apparition de lady Hilda.

(6) Angus, dans un combat singulier contre Spens de Kilspindie, favori de Jacques IV, lui coupa l'os de la cuisse d'un seul coup et le tua sur la place.

(7) Cet acte de violence n'est pas sans exemple dans l'histoire de la maison de Douglas. Maclellon entre autres, ayant refusé de reconnaître la supériorité de Douglas sur les gentilshommes et barons de Galloway, fut saisi et emprisonné par le comte. Sir Patrick Gray, oncle de Maclellon, obtint du roi une lettre de supplication priant le comte de livrer son prisonnier entre les mains de Gray. Celui-ci fut parfaitement reçu; mais, pendant qu'il dînait, le comte, qui soupçonnait le but de sa visite, fit trancher la tête à son prisonnier. Après le dîner, sir Patric présenta la lettre du roi au comte, qui la reçut avec une grande affectation de respect. Il prit sir Gray par la main, le mena sur la pelouse où gisait le corps de son neveu, et lui dit : « Sir Patrick, vous êtes venu un peu trop tard : voilà là-bas le fils de votre sœur étendu, mais il lui manque la tête : prenez le corps et faites-en ce que vous voudrez.» Sir Patrick lui ayant dit, en le quittant : « Milord, si je vis vous serez récompensé de

vos peines selon votre mérite » ; le comte entra en fureur, et le fit poursuivre si vivement, qu'il ne dut son salut qu'à la bonté de son cheval.

(8) Les mœurs du temps ne sont pas si éloignées qu'on pourrait le croire du crime de faux en écriture : on pourrait en citer plusieurs preuves.

(9) C'était un couvent de l'ordre des Cîteaux, tout près de Flodden-Field.

(10) La veille de la mémorable bataille de Flodden, le quartier général de Surrey était à Barmoor-Wood, et le roi Jacques occupait une position inabordable sur la hauteur de Flodden-Hill. Le Till, rivière profonde et peu rapide, serpentait entre les deux armées.

(11) Lorsque l'armée anglaise, par d'habiles contremarches, se fut placée entre le roi Jacques et le pays de ce prince, le monarque écossais résolut de combattre ; et, mettant le feu à ses tentes, descendit de la hauteur de Flodden-Hill, pour occuper une autre éminence. Ainsi les deux armées se rencontrèrent presque sans se voir.

(12) Sir Brion Tunstall, appelé, dans le langage romanesque du temps, *Tunstall sans tache*, se trouva parmi le petit nombre d'Anglais de marque qui périrent à la bataille de Flodden.

(13) On ne peut douter que le roi Jacques n'ait péri à la bataille de Flodden. Il fut tué, dit une Gazette française, à la distance d'une lance du comte de Surrey ; et le même rapport dit qu'aucun homme de sa division ne fut fait prisonnier, quoique beaucoup eussent été tués : circonstance qui prouve une résistance désespérée. Les historiens écossais rapportent plusieurs récits oiseux qui avaient cours parmi le peuple de leur temps. Le cri public accusa Home, non seulement de l'avoir abandonné, mais de l'avoir entraîné hors du champ de bataille et massacré, ce qui n'est pas du tout probable, puisque, chambellan du roi, il avait tout à perdre et rien à gagner à sa mort, qui lui fut en effet tres-préjudiciable. D'autres récits donnèrent un tour encore plus romanesque à la disparition de ce roi, et affirmèrent que Jacques, fatigué des grandeurs, après le carnage de ses nobles, était allé en pèlerinage, afin d'obtenir l'absolution pour la mort de son père, et la violation de son serment d'amitié à Henri.

FIN DES NOTES DE MARMION.

LA DAME DU LAC,

POÈME EN SIX CHANTS.

Apparaissez, visions enchanteresses; apparaissez du pays des féeries !

LA DAME DU LAC.

AVERTISSEMENT.

La scène de ce poëme est placée principalement au voisinage du lac Katrine, dans les Highlands, ou montagnes occidentales du comté de Perth, en Écosse. Le temps de l'action comprend six jours, et les évènements de chaque jour forment le sujet d'un chant.

CHANT PREMIER.

La Chasse.

Harpe du Nord, toi qui long-temps restas oisive et suspendue à l'ormeau magique, dont le propice ombrage couronne la source de Saint-Fillan, tes accords mélodieux résonnaient encore au souffle de la brise, lorsque le lierre envieux est venu t'envelopper de ses festons de verdure. Harpe du ménestrel, tes cordes doivent-elles sommeiller toujours? retiendras-tu long-temps encore tes doux concerts dans le silence, au milieu du feuillage qui frémit et des fontaines qui murmurent doucement ? Ne feras-tu donc plus sourire le guerrier et pleurer la jeune fille [1] ?

[1] Voici le début d'une traduction en vers que nous avons essayée de ce poëme, et que nous publierons peut-être un jour :

Harpe du Nord, poudreuse et long-temps endormie,
Aux bois qui de Fillan ombragent l'onde amie,
Qui remplissais les airs de sons harmonieux,
Jusqu'à ce que, cédant à ce lierre envieux,
De verdoyants anneaux tu fus emprisonnée,
Dormiras-tu sans fin, tristement enchaînée?
A travers le feuillage et les flots bondissants,
Oh! n'entendrons-nous plus tes magiques accents?
Quand feras-tu sourire un guerrier sous les armes,
Ou bien à la beauté verser de douces larmes? etc. A. M.

Aux anciens jours de la Calédonie, ta voix ne restait pas ainsi muette parmi les fêtes et les jeux, lorsque le chant d'un amour sans espoir ou d'une gloire acquise enflammait les cœurs les plus timides et subjuguait les plus farouches. A chaque pause du barde, ton harmonie brûlante, élevée et sublime, retentissait au loin, captivait l'attention des jeunes beautés et les chefs orgueilleux ; car le double sujet de tes chants inspirés étaient les immortels exploits de la chevalerie et le regard sans tache du sexe qui embellit nos jours.

Réveille-toi, noble harpe du Nord, quelque inhabile que soit la main qui ose errer sur tes cordes magiques ; réveille-toi, quoique mon impuissance te rende à peine un faible écho de tes concerts du temps jadis, quoique je ne puisse tirer de toi que des sons durs et périssables, indignes d'une symphonie plus noble, comme celle que tu savais produire. Mais si un cœur palpite aux accords que j'essaierai sur toi, la corde magique n'aura pas inutilement vibré. Mets donc un terme à ton silence, aimable enchanteresse, et daigne ressusciter la magie de tes airs !

CHANT.

I.

Le cerf s'était désaltéré le soir dans le ruisseau où se jouent les pâles rayons de la lune, et il avait cherché l'ombrage des coudriers solitaires de Glenartney. Mais lorsque le soleil eut de son fanal d'or éclairé la cime de Benvoirlich, les longs aboiements des chiens se firent entendre sur le chemin rocailleux, en même temps qu'au loin retentissaient les cors de chasse et le galop des chevaux.

II.

Comme un chef qui entend crier la sentinelle : « Aux armes ! l'ennemi assiége les murailles, » le monarque au panache de

bois s'élance agile de sa couche de bruyère; mais avant de prendre son essor rapide, il secoue la rosée de ses flancs; et, semblable au chef orgueilleux dont la tête haute est armée d'un cimier, il secoue, en levant vers le ciel, son front ramèux. Un moment il regarde la vallée, un moment il interroge la brise viciée et écoute le bruit, à mesure que la chasse se rapproche de lui, et puis, aussitôt qu'ont paru les limiers d'avant-garde, il franchit d'un bond intrépide le taillis, et, traversant l'espace en pleine liberté, va chercher les landes sauvages d'Uam-Vas.

III.

A son aspect la meute redouble ses aboiements, que répètent les échos des rochers, du vallon et des profondes cavernes; toute la montagne éveillée répond à ce mélange de sons divers et confus. Des centaines de limiers aboient plus fort, des centaines de coursiers précipitent leurs pas; les cors de chasse font ouïr leurs joyeuses fanfares, et cent voix s'y réunissent de tous côtés, fatiguant de leurs cris les échos de Benvoirlich. Le daim fuit loin de ce tumulte, la femelle se tapit avec soin sous la feuillée; le faucon, du haut de son aire, promène un œil étonné sur cette scène de désordre, jusqu'à ce que, par delà sa vue perçante, le tourbillon ait balayé la plaine. Le bruit s'affaiblit de plus en plus, l'écho meurt dans la caverne du rocher ou la cascade, et le silence se rétablit au loin dans le vallon boisé et sur la haute colline solitaire.

IV.

Le fracas de cette guerre champêtre devient moins éclatant sur les hauteurs d'Uam-Vas et dans la caverne où l'on prétend qu'un fameux géant fit autrefois sa demeure (1); car avant que cette montagne escarpée fût gravie, le soleil était arrivé au plus haut de sa course, et plus d'un hardi chasseur avait été forcé de s'arrêter pour laisser respirer son coursier haletant. A peine une

moitié de la meute avait suivi la piste du cerf, tant l'ardeur à gravir la montagne avait épuisé la force de ses ennemis.

V.

Le noble cerf se reposait maintenant sur le front méridional de la montagne, au pied de laquelle s'étendaient au loin les riches domaines du beau Menteith ; il parcourait d'un œil inquiet les monts et les prairies, les bruyères et les marécages, cherchant un dernier refuge à ses tourments, et indécis entre Lochارel et Aberfoyle. Mais plus près de lui était le vert taillis dont le feuillage se balance incliné sur le lac Achray, et s'allie aux rameaux bleuâtres des pins qui dominent les hauts rochers de Benvenue. Une fraîche vigueur lui revient avec l'espérance ; d'un pied agile et dédaigneux il foule la bruyère, dirige sa course rapide vers le Couchant, et laisse bien loin derrière lui la meute haletante.

VI.

Il serait trop long de dire combien de coursiers s'arrêtèrent d'épuisement, lorsque la chasse s'élança au travers de Cambus-More, et combien de cavaliers tordirent de désespoir leurs rênes à l'aspect des cimes escarpées de Benledi ; combien d'autres perdirent courage sur la bruyère de Bochastle et évitèrent de remonter les eaux débordées du Teith, car deux fois ce jour-là le cerf rapide passa hardiment d'une rive à l'autre. Il y eut à peine quelques traîneurs qui, le suivant de loin, atteignirent le lac de Vennachar ; et lorsque le pont de Turk fut dépassé, le chef des chasseurs se trouva seul.

VII.

Il est seul, mais dans son zèle infatigable ce chasseur ne cesse de faire usage de l'éperon et du fouet. Épuisé maintenant de lassitude, exténué à force de courir, le dos tout blanc d'écume, le

ventre tout noir de poussière, le cerf est vivement pressé devant lui, et peut à peine exhaler un soupir pour marquer un dernier effort. Deux noirs limiers de la race de Saint-Hubert, sans rivaux par le courage, le souffle et la vitesse (2), sont sur ses pas et sur le point de le saisir dans ce combat désespéré; la longueur d'une lance est la distance qui les sépare de lui; ils brûlent d'étancher sur lui leur soif sanguinaire; ils ne sauraient le serrer de plus près, lui non plus ne saurait s'éloigner davantage. Ainsi le cerf et les limiers arrivent sur les bords du lac entre le précipice et le taillis, entre les bois et le rocher.

VIII.

Le chasseur, qui remarque cette haute montagne et l'extrémité occidentale du lac solitaire, se flatte que le cerf, obligé de reculer devant ce rempart énorme, reviendra sur ses pas. Déjà, glorieux de sa prise, il a mesuré des yeux les cornes superbes qui lui ceignent le front; il retient son haleine pour sonner le coup de mort et le cri de ralliement de la meute; il a tiré son coutelas pour porter le dernier coup (3); mais au moment où il se préparait à tomber sur lui comme la foudre, le bras déjà levé et l'éperon tout sanglant... le cerf rusé évite le choc, et tournant du côté opposé du rocher, il prolonge dans une vallée profonde, échappe bientôt à la piste des chiens et du chasseur, et va chercher un refuge solitaire dans le réduit le plus sauvage d'une plus grande vallée[1]. Là, dans une couche étroite, sous d'épaisses broussailles, qui répandent sur la tête la fraîche rosée et les fleurs sauvages, il entend les chiens qu'il a déconcertés, leurs aboiements retentissent parmi les rochers qui seuls y répondent.

1 *Trosach*, dit le texte, mot écossais désignant une grande vallée resserrée entre deux montagnes. A. M.

IX.

Le chasseur a rappelé ses chiens pour les exciter de nouveau à la piste du cerf ; mais, trébuchant dans le vallon escarpé, l'ardent coursier s'abat tout à coup. Le cavalier, impatient, s'efforce en vain de le relever en le piquant de l'éperon et le serrant du mors ; le pauvre animal a terminé sa tâche, et étendu ses jambes raides pour ne plus se relever. Alors, ému de pitié et de regrets, il se lamente sur son cheval expirant. « Je ne pensais guère, dit-il, lorsque pour la première fois je te guidai sur les rives de la Seine, je ne pensais guère, ô mon coursier sans rival, que l'aigle des montagnes d'Écosse se nourrirait un jour de tes membres agiles. Maudite soit la chasse, maudit soit le moment qui me coûte ta vie, ô mon coursier chéri ! »

X.

Son cor résonne à travers le vallon pour rappeler ses chiens d'une vaine poursuite. Ceux-ci, boîtant et d'un pas ralenti, reviennent tout inquiets derrière leur maître dont ils pressent les talons, la queue tombante et la tête baissée. Mais tandis que dans la gorge étroite du vallon se prolonge la note enflée du cor, le hibou tressaille et sort de son rêve, l'aigle répond avec un cri aigu : les clameurs sont portées de toutes parts, et les échos les reproduisent vingt fois, comme un orage prêt à crever. Le chasseur a accéléré sa marche pour rejoindre ses compagnons du jour ; mais souvent il s'arrête et se détourne, tant le chemin qu'il parcourt lui paraît bizarre, tant les scènes qu'il a sous les yeux lui semblent merveilleuses.

XI.

Le soleil couchant déroulait ses vagues d'or et de pourpre sur le vallon silencieux, et inondait d'un océan de feu le pic doré et le roc escarpé ; mais aucun rayon ne pouvait descendre pour

éclairer les ténébreuses ravines où serpentait le sentier caché sous d'épais ombrages, soit autour de maintes roches pyramidales qui se projettent abruptement sur la vallée, et dont la pointe fut souvent sillonnée par la foudre, soit sur les flancs de masses isolées, boulevarts naturels, énormes et hauts comme la tour qui élevait ses constructions présomptueuses dans la plaine de Sennar[1]. Les rochers, dans leur bizarre entassement, contemporains du monde, étaient taillés en forme de tourelles, de dômes ou de créneaux, ou bien semblaient, dans leur appareil fantastique, des coupoles ou des minarets, des clochers de pagode ou des mosquées de l'architecture orientale. Ces châteaux naturels et déserts avaient toutefois leurs ornements et leur bannière, car de leurs fronts crevassés se balançaient, sur d'immenses précipices, les vertes guirlandes de la rose sauvage, étincelantes des gouttes de la rosée, tandis que mille arbustes grimpants agitaient leurs feuillages variés au souffle bienfaisant de la brise du soir.

XII.

La prodigue nature a semé en ces lieux, librement et au loin, toutes les plantes et les fleurs, enfants de la montagne : ici l'églantier embaume l'air ; là l'aubépine et le coudrier entremêlent leurs rameaux ; la pâle primevère et la violette aux feuilles d'azur trouvent un étroit abri dans les fentes du rocher ; la digitale et la solane, l'une et l'autre emblème du châtiment et de l'orgueil, groupent ensemble leurs sombres couleurs avec les teintes qu'offrent les rochers battus par les orages ; le bouleau et le peuplier balancent leurs tremblants rameaux à chaque souffle du vent ; plus haut le frêne et le chêne robuste enfoncent leurs racines et jettent l'ancre dans les infractuosités du rocher ; plus haut encore, le pin sublime projette son tronc déchiré et agite fréquemment ses glorieux rameaux sur le faîte même des rochers sillonnés de

[1] Tour de Babel. A. M.

la foudre : il semble les porter vers un ciel rétréci. Enfin, au dessus de ces arbres nains ou géants qui réfléchissent l'éclat éblouissant du soleil, et où se balancent des torrents de lumière, l'œil du voyageur découvre avec peine, à travers le mobile feuillage, l'azur délicieux d'un beau ciel. L'ensemble de cette scène merveilleuse et sauvage a tout l'air d'une magie ou d'un songe.

XIII.

Plus loin au milieu des taillis, commence à s'échapper un faible ruisseau calme et resserré, offrant à peine dans son lit étroit un champ libre à la canne sauvage et à sa famille empressée de s'y baigner. Cette onde argentée se perd un moment sous un épais taillis où elle serpente, pour reparaître bientôt plus abondante, et permettre aux énormes rochers et aux collines boisées de se réfléchir sur son miroir bleu foncé; et plus loin, à mesure que le chasseur s'avance, son œil voit le ruisseau grandir de plus en plus, et se diviser en deux canaux ou lits, pour entourer deux monticules rocailleux et couronnés d'arbustes; monticules qui, ceints par le cristal limpide, semblent flotter comme un château enveloppé de son fossé plein d'eau. Les flots, continuant à grossir, établissent une séparation avec la montagne, et forment de ces deux montagnes autant de petites îles isolées.

XIV.

Et maintenant l'œil pénétrant du voyageur ne découvre aucun sentier pour sortir du vallon, à moins qu'il ne gravisse d'un pas prudent les bords d'un précipice qui se projettent au loin. Les fortes racines du genêt lui servent d'échelle, les branches du coudrier lui prêtent leur aide; il atteint de la sorte la pointe aérienne du roc, d'où il découvre dans le bas le lac Katrine, brillant aux rayons du soleil couchant comme une plaque polie d'or massif. Toute l'étendue de terrain qu'occupe le lac se montre à

ses regards avec ses promontoires, ses baies, ses criques et ses îles, brillant d'une teinte pourprée au milieu des flots une lumière plus vive et les montagnes qui se déploient comme des géants gardiens d'une terre enchantée. Bien haut, vers le Sud, l'énorme Benvenue se projette sur le lac en masse confuse, de rochers, d'élévations boisées et de monticules sauvages, semblables aux débris d'un monde primitif. Une sombre forêt s'étend sur ses flancs en ruines et couronne sa cime blanche de neige, tandis que, vers le Nord, Benvenue égare dans les airs son front sublime et décharné.

XV.

L'étranger promène du haut du promontoire des yeux ravis et étonnés. « Quelle scène magnifique, dit-il, quelle scène faite pour la pompe d'un prince, ou l'orgueil de l'Église! Que j'aimerais voir sur ce vaste sommet une tour seigneuriale! Dans ce frais vallon, la demeure d'une séduisante beauté, et plus loin, au milieu de cette prairie, les tourelles d'un vieux cloître! Combien gaiement le son du cor de chasse résonnerait sur le lac pour censurer la lenteur de l'aurore à ouvrir les portes de l'Orient! Combien il serait doux le soir d'écouter le luth d'un amant qui soupire quand le bocage est tranquille et muet! Combien encore, au moment où la lune baignerait son front dans cette onde argentée, combien serait solennel le bourdonnement lointain de la cloche des matines, dont le pieux carillon éveillerait, là bas, dans cette île solitaire, un vénérable ermite au fond de sa cellule, pour qu'à chaque tintement de l'airain il pût laisser descendre un grain de son rosaire!... Le cor, le luth, la cloche, tout enfin appellerait à l'envi l'étranger à un festin d'ami comme à un gîte hospitalier.

XVI.

Alors, sans doute, il serait doux de s'égarer ici! Mais à présent, maudit soit le cerf trop agile; il faudra, comme le même

ermite maigre et pauvre dont je parlais tout-à-l'heure, il faudra me contenter de ce que m'offrira ce soir le taillis : un banc de mousse me servira de couche, un vieux chêne sera mon seul abri. Toutefois prenons patience : la guerre et la chasse ne nous laissent guère le choix d'un asile ; une nuit d'été passée sous le dôme verdoyant des forêts n'est qu'une partie de plaisir jusqu'au lendemain matin ; mais les hôtes de ces déserts sont peut-être plus à éviter qu'à rechercher : tomber au pouvoir des maraudeurs de ces montagnes serait pire que de perdre son cheval ou le cerf (4). Me voilà seul ici... le son de mon cor va peut-être attirer quelque traînard de la troupe des chasseurs ; ou bien, si le pire arrivait, ce n'est point la première fois que j'aurai tiré mon coutelas de son fourreau.

XVII.

Mais à peine a résonné son cor que soudain, tressaillant à ce bruit, une damoiselle s'élançant de dessous un vieux chêne penché sur le rocher de la petite île, conduit dans la baie un esquif léger qui sillonne avec grâce les eaux du promontoire, soulève une vague presque invisible qui vient baigner un saule pleureur, et caresser avec un doux murmure un lit de cailloux aussi blanc que la neige. La barque avait touché cette rive argentée au moment où le chasseur changea de place, et il se tint caché au milieu des fougères pour observer cette *dame du lac*. La jeune fille s'arrêta, comme si elle espérait saisir encore le lointain : la tête levée, l'œil fixe et l'oreille attentive, les cheveux flottant sur ses épaules, et les lèvres légèrement entr'ouvertes, telle en un mot qu'on nous représente une beauté grecque moulée par le ciseau d'un Phidias, elle semblait attendre quelque chose en écoutant, et on l'eût prise pour la naïade gardienne de ce rivage.

XVIII.

Non, jamais le ciseau athénien ne créa une nymphe, une

naïade ou une grâce, d'une taille plus élégante et d'un aspect plus enchanteur ! L'ardeur du soleil avait teint légèrement ses joues d'une couleur rembrunie, l'exercice de l'aviron, qui était pour elle un jeu, un plaisir court et frivole, les avait aussi empreintes d'un brillant incarnat, et servait à dévoiler le gonflement plus rapide de son sein d'albâtre. Aucune leçon de l'art des grâces n'avait accoutumé ses pas à une mesure réglée, et cependant jamais pied plus léger et plus alerte, ne foula la bruyère fleurie et humide de rosée. La fleur, après avoir été pressée sous ce pied souple et aérien, relève sa tête comme si rien ne l'avait touchée. Le langage de cette belle, c'est celui des montagnes ; les sons de sa voix argentine sont si doux et si purs que celui qui l'écoute retient son haleine pour l'entendre.

XIX.

Tout en elle annonçait la fille d'un chef calédonien ; son snood [1] de satin, son plaid [2] de soie, son agraphe d'or, révélaient une pareille naissance. Rarement un snood s'égara au milieu d'une chevelure aussi abondante, et dont les boucles noires éclipsaient la couleur de l'aide du corbeau ; rarement un plaid aussi modeste enveloppa une gorge aussi belle; et jamais agrafe n'enchaîna les plis d'un manteau sur un cœur plus tendre. Pour deviner la douceur et la vertu d'Hélène, il suffisait d'observer son regard. Le lac Katrine, sur son miroir d'azur, ne réfléchit pas plus purement les richesses verdoyantes de ses bords, que les regards ingénus de cette belle n'exprimaient les chastes mouvements de son cœur. On distinguait dans son œil noir la joie vive et légère, la bienveillante pitié, l'amour filial, l'humble piété, sœur de la prière, ou la juste indignation des enfants du

1 *Snood*, ou *snoid*, ou *snude*, mot écossais pour désigner le *ruban* dont les jeunes filles vierges nouent leurs cheveux. A. M.

2 Manteau écossais de tartan, étoffe rayée. A. M.

Nord au récit d'une injure. Un seul sentiment était dissimulé par elle avec une fierté virginale, sentiment non moins pur que la flamme... ai-je besoin de le nommer?

XX.

Impatiente de voir le cor silencieux, sa voix s'élève sur la brise : Mon père, » s'écrie-t-elle, et les rochers d'alentour se plaisent à répéter de si doux accents. Elle écoute, et nulle réponse ne lui vient... « Malcolm, serait-ce le son de ton cor? » ajouta-t-elle; mais ce nom fut prononcé avec moins de hardiesse, et l'écho ne put le saisir. « Je suis un étranger, » dit le chasseur, s'avançant du milieu des noisetiers dont il avait cherché l'ombrage. La jeune fille alarmée éloigna d'un rapide coup de rame le léger esquif du rivage, et lorsqu'elle fut à une certaine distance, elle serra plus étroitement le plaid qui lui couvrait le sein. Ainsi le cygne effrayé tressaille à l'aspect d'un ennemi, et agite les plumes de ses ailes dressées. Sauve alors, quoique troublée et surprise, elle s'arrêta pour considérer l'étranger, dont la forme et le regard n'étaient point de ceux que les jeunes filles ont coutume de fuir.

XXI.

Le temps avait légèrement imprimé sur son visage l'empreinte de la maturité sans éteindre le feu et la franchise de la jeunesse. La gaieté et la bonne humeur y brillaient avec la volonté d'agir et le courage pour oser. Son œil était vif et prompt à s'enflammer, soit d'un amour soudain ; soit d'un courroux terrible ; ses membres robustes étaient formés pour de rudes exercices ou des combats audacieux ; et quoique vêtu en simple chasseur, et ne portant d'autres armes que son épée, son mâle aspect annonçait un cœur fier, un orgueil martial, comme s'il avait porté le casque d'un baron et foulé le rivage, le corps ceint d'une brillante ar-

mure. Insistant peu sur la nécessité où il se trouvait d'obtenir l'hospitalité, il demanda sa route en termes flatteurs et courtois; et il parut, au son de sa voix et au geste qu'il fit, moins accoutumé à supplier qu'à commander.

XXII.

La jeune fille regarda l'étranger, et rassurée enfin, elle répondit que les châteaux des montagnes d'Écosse étaient toujours ouverts aux voyageurs égarés. « Ne pensez pas, ajouta-t-elle, que vous veniez inattendu dans cette île solitaire où je fais ma demeure ; avant que la bruyère eût perdu la rosée ce matin, une couche était déjà préparée pour vous ; la cime pourprée de cette montagne nous a fourni le ptarmigan[1] et le coq de bruyère, et nos vastes filets ont balayé le lac pour vous offrir le repas du soir. » — « Mais je prends le ciel à témoin, aimable vierge, dit-il, que votre courtoisie se trompe; je n'ai aucun droit à ce bon accueil promis à l'hôte que vous attendez. Je suis un étranger que le hasard a poussé dans cette solitude; j'ai perdu mon chemin, mes amis, mon coursier, et, auparavant, croyez-moi, je n'ai jamais respiré l'air de ces montagnes : à l'aspect romantique de ce lac, j'ai rencontré une fée sur une terre de féerie. »

XXIII.

« Je crois volontiers, reprit la jeune fille en ramenant son léger esquif vers la rive, je crois bien que jamais vos pas n'avaient foulé jusqu'à ce jour les bords du lac Katrine; mais cependant hier au soir le vieux Allan-Bane prédit votre prochaine arrivée : c'est un barde aux cheveux blancs dont l'œil prophétique eut une vision de l'avenir (5). Il vit votre coursier gris pommelé tomber sans vie sur les bouleaux ; il nous a dépeint exactement votre forme et votre air, votre costume de chasseur en drap vert de

1 Espèce de coq de bruyère blanc. A. M.

Lincoln, ce corps de chasse si noblement décoré, cette garde et cette poignée de votre glaive recourbé, votre toque surmontée d'une plume de héron, et vos deux limiers si noirs et si farouches. Il a lui-même commandé que tout fût prêt pour accueillir un hôte de distinction; mais j'avais ajouté peu de foi à sa prophétie, et je croyais tout à l'heure avoir entendu le cor de chasse de mon père, dont les échos renvoyaient les sons sur le lac. »

XXIV.

L'étranger sourit. « Puisque je viens ici en chevalier errant, et annoncé par un prophète vénérable et cher, et destiné sans doute à quelque entreprise hardie, j'affronterai gaîment les plus grands périls pour obtenir un seul regard de ces beaux yeux. Permettez-moi, en attendant, de guider sur le lac votre barque enchantée. » La jeune fille retint un sourire malicieux en voyant le chasseur tenter un exercice auquel il n'était point accoutumé, car sa noble main auparavant avait peut-être rarement saisi un aviron. Toutefois, d'un bras vigoureux il fendit l'onde, et fit voler la nacelle sur le lac. Les deux limiers suivirent par derrière, la tête hors de l'eau, et se plaignaient en aboyant. La rame ne brisa pas long-temps le miroir azuré et obscurci du lac; ils atteignirent promptement le rocher de l'île, et purent amarrer la nacelle au rivage.

XXV.

L'étranger parcourut des yeux la rive. Le taillis était si touffu que nul chemin, nul sentier n'indiquait la trace d'aucun pas humain; la jeune fille des montagnes indiquait tout à coup un chemin raide et inespéré dont il fallait suivre les sinuosités à travers le feuillage, pour arriver à une étroite prairie où le saule pleureur et le bouleau penchaient leurs branches mélancoliques. C'est là qu'un chef avait construit un rustique asile pour servir de retraite à l'heure du danger (6).

XXVI.

C'était une maison assez grande, mais d'une architecture et d'une distribution étranges; la main de l'ouvrier avait fait servir à cette construction tous les matériaux qui s'étaient présentés. Dépouillés de leurs branches, le tronc nu et grossièrement équarri par la hache, le chêne robuste et le frêne s'élevaient pour former de hautes murailles. La mousse, l'argile et le feuillage s'étaient combinés pour fermer tout accès aux vents à travers les fentes ou crevasses. Deux jeunes pins entrecroisés servaient dans leur longueur de soliveau, et supportaient la grossière toiture formée de bruyère flétrie et de roseaux desséchés. A l'est, vis-à-vis la pelouse, on voyait un portique soutenu par des colonnes naturelles, c'est-à-dire par les troncs verts des ifs de la montagne, auxquels la main d'Hélène avait entrelacé la vigne et le lierre d'Ida, la clématite, fleur chérie qui se vante du beau nom de berceau des vierges, et toutes les plantes qui pouvaient supporter l'air plus vif et plus pénétrant du lac Katrine. La jeune fille s'arrêta un instant sous ce péristyle, et dit gaiement à l'étranger: « Recommandez-vous au ciel et à Notre-Dame avant d'entrer dans ce palais enchanté. »

XXVII.

« Aimable guide, vous êtes mon espoir, ma providence et mon appui: je vous suivrai. » Il franchit le seuil, et le bruit d'un acier rude et redoutable le saisit à l'instant. La flamme du courage reluit sur son front; mais il rougit bientôt de cette vaine alarme en apercevant sur le plancher la cause du bruit qui l'avait frappé, c'est-à-dire une épée nue et échappée du fourreau, qui était suspendue négligemment sur un bois de cerf? car, en ce lieu, les murailles étaient décorées de trophées des combats et de la chasse: ici un bouclier, un cor, une hache d'armes, un épieu, de larges

claymores, des arcs et des flèches mêlés en abondance à des dépouilles de sangliers; là une tête de loup qui semblait grincer encore des dents comme à l'instant de sa mort; et la fourrure d'un chat sauvage ornant le front de l'élan, ou s'étendant comme un manteau sur les cornes d'un bison; plus loin des bannières tachées de sang ou noircies de poussière, des peaux tigrées de daim formant, avec la fourrure de la loutre et du marsouin, la sauvage tapisserie qui décorait la salle rustique.

XXVIII.

L'étranger surpris regarde autour de lui, et relève ensuite l'arme qui était tombée. Il est peu de bras dont la force musculaire aurait suffi pour la tenir suspendue horizontalement. « Je n'ai connu, dit-il en maniant ce glaive, je n'ai connu qu'un seul mortel dont le bras vigoureux pût porter aisément une arme pareille. » Hélène soupira, sourit ensuite, et répondit en ces mots : « Vous voyez l'épée du chevalier gardien de ce séjour; elle est aussi légère dans sa main qu'une baguette de coudrier dans la mienne. La haute stature de mon père pourrait rivaliser avec celle de Ferragus et d'Ascapart (7). Mais, en l'absence du géant, ce château n'est maintenant habité que par des femmes et de vieux domestiques. »

XXIX.

La maîtresse survint. C'était une dame d'un âge mûr et pleine de grâces. Sa démarche aisée, son port majestueux eussent été défigurés dans la cour d'un prince. La jeune Hélène la reçut comme une mère, avec plus d'égards toutefois qu'on en accorde à des parents. Elle fit à l'étrangère un accueil bienveillant et plein de courtoisie, en y joignant tout ce que les droits de l'hospitalité peuvent réclamer, mais sans lui demander sa naissance ni son nom (8). Tel était alors le respect pour un hôte, que l'en-

nemi le plus à craindre pouvait s'asseoir au banquet du maître d'un château, et repasser le seuil de sa maison après le festin, sans qu'on lui eût fait une seule question. Enfin l'étranger se nomme : c'était le chevalier du Snowdoun, James Fitz-James. Seigneur d'un héritage stérile, que ses braves ancêtres avaient à grand'peine conservé d'âge en âge par leurs bonnes épées; son père avait succombé dans ses fâcheuses querelles, et lui-même, d'après la volonté de Dieu, fut souvent obligé de tirer l'épée pour conserver ses droits. Il avait ce matin, avec le cortége de lord Moray, poursuivi à la chasse un cerf léger sans avoir pu l'atteindre; il avait devancé ses compagnons, manqué le cerf, perdu son bon coursier et dévié de son chemin.

XXX.

Le chevalier à son tour aurait bien désiré demander le nom et le rang du père d'Hélène : la tournure de la plus âgée des deux dames faisait assez connaître qu'elle avait vu les cités et les cours. Hélène aussi, quoique montrant dans son air la simple grâce d'une fille des champs, annonçait par son langage, ses gestes, ses traits et sa prestance, qu'elle était d'une noble origine. Il serait bien rare de trouver dans un rarg moins élevé de semblables manières, un air aussi gracieux, un esprit aussi prévenant. La dame Marguerite écoutait dans un grave silence les idées que lui suggérait le chevalier du Snowdoun; ou Hélène, par une innocente gaieté, savait poliment éluder ses questions. « Nous sommes des magiciennes, disait-elle, nous habitons les vallées et les côteaux onduleux, loin des châteaux et des cités; nous remontons contre le courant des fleuves, nous voyageons sur les ailes de l'orage, nous répandons nos sortiléges sur les chevaliers errants. Tandis que d'invisibles ménestrels touchent leurs harpes sonores, voici comment nous répétons nos accords enchantés. » Elle chanta, et toujours une harpe inaperçue comblait avec sa mélodie les intervalles du chant (9).

XXXI.

CHANT D'HÉLÈNE.

Soldat, repose-toi, tes combats sont finis ;
Dors du sommeil dont rien ne trouble la durée,
Et cesse de rêver la bataille livrée,
Et les périls du jour à ceux de l'ombre unis.

Dans le palais enchanté de notre île
Une main douce et que nul œil ne vit
T'apprêtera d'une couche tranquille
Les tissus frais que la vertu chérit.
De gais accords vont flatter ton oreille,
Et tous les sens que le calme assoupit
Vont savourer l'invisible merveille.

Soldat, repose-toi, tes combats sont finis ;
Dors du sommeil dont rien n'interrompt la durée,
Et cesse de rêver la gloire aventurée,
Et les périls du jour à ceux de l'ombre unis.

Nul âpre son n'effraîra ton oreille ;
Plus de bruit d'arme ou de coursier fumant,
De cornemuse ou de clairon sonnant,
Ou d'escadron que le combat réveille.
Mais l'alouette au fifre matinal,
En s'animant au retour de l'aurore,
Du sein des champs pourra monter encore
Au haut des airs en son vol musical,
Quand du marais qui de joncs se couronne,
L'aigre butor et s'élève et bourdonne.
Nul cri de garde ici ne s'entendra,
Nul fier coursier ici ne hennira,
Nul clan fameux que la gloire aiguillonne,
Nul escadron d'ardeur ne frémira.

XXXII.

Elle fit une pause, et rougissant, pour faire plaisir à l'étranger, continua ses chants mélodieux, qui, de ses lèvres gracieuses, coulèrent en vers improvisés.

Continuation du chant.

Repose-toi, chasseur, ta chasse est terminée ;
Quand nos charmes assoupissants
Assiégent à l'envi tes sens,
Ne rêve point, endors ta destinée ;

Car avec l'aube aux rayons blanchissants
Le son des cors retentissants
Annoncera ta nouvelle journée.
Dors, car le daim en son gîte est tapi ;
Dors, le limier s'est lui-même assoupi ;
Dors, sans rêver comment est confinée
La peur du cerf en un secret abri.
Repose-toi, chasseur, ta chasse est terminée ;
Ne songe point au lever du soleil,
Car dès l'aurore aux humains ramenée,
Nulle voix spontanée
Ne hâtera ton paisible réveil.

XXXIII.

On quitte la salle, l'étranger reste seul ; la bruyère de la montagne est étendue pour lui former une couche légère sur laquelle avant lui plus d'un chasseur avait reposé ses membres fatigués et rêvé à ses amusements dans la forêt. Mais c'est en vain que la fleur de bruyère exhale autour de lui son parfum des collines : le charme d'Hélène avait trompé, aux dépens de son repos, la fièvre de son cœur agité ; l'image de ses périls, de ses peines et de ses malheurs lui revient sans cesse au milieu de ses rêves ; tantôt son coursier tombe abattu dans la fougeraie. Tantôt sa barque s'abîme sous les eaux du lac ; un moment il est le guide d'une armée en déroute, son étendard est renversé, son honneur est perdu ; ou bien, puisse le ciel éloigner de ma couche le fantôme le plus odieux de la nuit ! les souvenirs de la jeunesse se représentent à sa pensée, avec les piéges tendus à sa confiante sincérité ; il échange de nouveau son cœur avec des amis qui l'ont trompé depuis longtemps ; ils reviennent les uns après les autres, les indifférents, les perfides et ceux qui ne sont plus ; leur main est chaude, leur front est riant comme s'ils n'étaient partis que d'hier. A cette vue, un doute pénible l'abuse un moment ; il se demande si ce qu'il voit est faux ou vrai, si la mort ou la perfidie sont un rêve, et si tout n'est qu'illusion pour lui

XXXIV.

Enfin il croit se promener dans un bocage avec Hélène et lui parler d'amour ; elle l'écoute en rougissant et avec un soupir ; il la presse d'affectueuses paroles : ses espérances sont presque arrivées à leur comble. Il cherche à saisir la main qu'Hélène lui abandonne, il ne saisit qu'un gantelet de fer : le fantôme a changé de sexe ; un cimier brille sur sa tête ; sa taille gigantesque s'est lentement développée, son front est sombre et ses yeux menaçants ; son visage pâle, farouche et chargé de rides porte cependant la ressemblance d'Hélène. Le chevalier s'éveille, et, tremblant d'effroi, évoque la vision nocturne. Les tisons mouvants du foyer étaient rouges encore et jetaient par intervalle une lugubre clarté, qui montrait à demi et cachait de même les bizarres trophées du château. L'étranger attache sur eux sa vue, et découvre une lourde épée suspendue sur sa tête, et une foule de pensées se pressent dans son esprit, se chassant l'une l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, pour écarter ces lugubres visions, il se lève et aille chercher la pure clarté de la lune.

XXXV.

La rose sauvage, l'églantier et le genêt exhalaient à l'entour leurs riches parfums. Les bouleaux répandaient leurs larmes odorantes, et le tremble sommeillait sous le calme de la nuit ; la lumière argentée de l'astre des montagnes se jouait sur la paisible étendue de l'onde... Quel cœur d'airain aurait pu résister à un repos si doux ? Le chevalier en éprouva toute la puissance, et laissa échapper de son cœur ces paroles : « Pourquoi donc retrouvé-je à chaque pas quelque souvenir de cette race exilée ? Ne puis-je rencontrer une vierge des collines que je n'y voie les traits d'une Douglas ? Ne puis-je voir une épée écossaise qu'elle ne soit portée par le bras d'un Douglas ? Ne puis-je avoir un songe

fébrile que Douglas n'y soit toujours présent... ? Je ne veux plus rêver... Une volonté ferme ne saurait même être domptée au milieu du sommeil... Achevons nos prières de minuit, essayons de dormir et cessons de rêver. Le chevalier répéta son rosaire, confiant au ciel ses prières et ses vœux, puis il finit par goûter le repos, jusqu'au moment où le coq de bruyère fit retentir son cri perçant, qui annonçait le retour de l'aurore sur la montagne de Benvenue.

CHANT SECOND.

L'île.

CHANT.

I.

Dès l'aube matinale le coq de bruyère ajuste son aile noire ; c'est le retour de l'aube qui accélère le chant joyeux de la linotte volage. Tous les enfants de la nature sentent avec le jour nouveau se ranimer en eux les sources de la vie ; et pendant que la barque légère glisse là bas, en s'éloignant de l'île et emportant l'étranger qui s'enfuit avec elle, l'influence propice du matin inspire la harpe du ménestrel aux cheveux blancs (1), et doucement sur le lac on entendit tes chants mêlés aux sons de ton poétique instrument, ô toi, noble vieillard, Allan-Bane, accablé d'années.

II.

CHANT.

L'aviron moins rapidement
Fait jaillir l'écume de l'onde;
Le lumineux bouillonnement,
Que sur la mer vaste et profonde
Cette chaloupe en ce moment
Forme en sa course vagabonde,
Fuit, disparaît moins promptement
Que les mortels de leur mémoire
N'effacent la rapide histoire
Des bienfaits dont le sentiment
Compose sa plus belle gloire.
Vogue, étranger, prends ton essor
Vers cette rive salutaire ;
Et, si tu peux, oublie encor
La paix de l'île solitaire.

Obtiens un haut rang chez les rois,
Et les nobles faveurs des armes,
Le prix du vainqueur au tournois,
Où la beauté dans tous ses charmes,
Des braves affamés d'alarmes
Voit multiplier les exploits.
Que ton coursier te soit fidèle;
Que ton ami, sûr et constant,
Des amis t'offre le modèle;
Et jusqu'à ton dernier instant,
Entre l'étude qui t'est chère
Et les plaisirs de l'amitié,
Oublie encor dans ta pitié
La paix de l'île solitaire.

III.

Suite du chant.

Mais sous le midi dévorant,
Si tu vois la serge rayée,
Du voyageur au loin errant
Cacher la misère effrayée;
Et si, le courage mourant,
Le soupir étouffé, l'œil pâle,
Le front desséché par le hâle,
Il redemande en expirant
Le doux chez-soi de la montagne,
Alors, alors, cher étranger,
Dans la douleur qui l'accompagne,
Hâte-toi de le soulager,
Te ressouvenant que naguère
Toi, voyageur, vins partager
La paix de l'île solitaire.

Ah! si, dans ton sort fugitif,
En butte à la cruelle envie,
Sur cet océan de la vie
L'orage brise ton esquif,
Et si vainement ton courage,
Ainsi que ton bras diligent,
Combat sous un astre changeant,
Malheur, besoin, exil, outrage;
Ne donne aucun soupir, crois-moi,
A la fortune si légère,
Aux cours ingrates et sans foi,
Mais viens où l'amitié sincère
Et son souris consolateur
T'offrent sous le toit du pasteur
La paix de l'île solitaire.

IV.

Au moment où ces accords expiraient sur les flots, la nacelle atteignit le rivage opposé, et, avant de poursuivre sa route, l'étranger jeta un regard languissant sur le lac, où il put à son aise reconnaître le barde appuyé contre un arbre sillonné de la foudre, miné, blanchi et usé comme lui par le temps. Livré à ses méditations poétiques, le ménestrel levait son front vénérable vers le ciel, comme pour demander au soleil levant une étincelle de sa flamme divine[1]. Sa main, posée sur les cordes de la lyre de sa harpe, semblait attendre le rayon qui devait l'éveiller; il se tenait immobile comme ceux qui attendent leur sentence f talc; tout était d'un calme si grand qu'il semblait que la brise n osât point soulever une seule boucle de sa chevelure argentée. Il semblait même que la v eut abandonné avec le dernier so qu'avait rendu sa harpe fatidique.

V.

Sur un rocher tapissé de lichens sauvages était assise auprès de lui la jeune Hélène, qui l'encourageait d'un sourire. Ce sourire venait-il de ce qu'elle apercevait le cygne majestueux voguan légèrement sur le lac, tandis que l'épagneul de la une fille aboyait de l'autre rive et n'osait la rejoindre? Dites-le moi, jeune fille qui le savez; dites-moi pourquoi les joues d'Hélène viennent d'emprunter l'incarnat de la rose?... Oubliez, oubliez, chaste fidélité! peut-être la jeune fille souriait-elle de voir le chevalier lui adresser en s'éloignant un regret d'adieu, s'arrêter, et se retourner pour le renouveler encore; et vous, beautés aimables, avant de condamner l'héroïne de ma lyre, montrez-moi celle qui dédaignerait de regarder avec orgueil une semblable conquête!

[1] Imitation d'un vers de Claudien dans sa pièce du *Phénix*. A. M.

VI.

Tandis qu'il s'éloignait lentement du rivage, Hélène faisait semblant de ne point le remarquer; mais lorsqu'il se fut avancé dans la clairière, elle lui fit un signe d'adieu plein de courtoisie, et, depuis, le chevalier souvent répéta que jamais, dans les prix qu'il avait remportés au tournois, il n'avait éprouvé une joie plus vive, bien que ces prix eussent été décernés par la beauté la plus brillante de parure et de candeur, tant ce simple adieu l'avait touché. Maintenant, guidé par un fidèle montagnard et ses deux chiens à ses côtés, il part, il s'avance, et la jeune fille le regarde, l'épie encore à mesure qu'il s'éloigne; mais lorqu'elle a cessé de l'apercevoir, elle s'adresse en secret ce reproche : « Et ton Malcolm ! fille égoïste et vaine ! Malcolm n'eût pas écouté comme toi nonchalamment ces douces phrases de la langue du Sud; Malcolm n'aurait point ainsi attaché ses regards sur d'autres pas que les tiens. Réveille-toi, Allan-Bane, s'écria Hélène, en s'adressant au vieux ménestrel qui se trouvait à ses côtés; arrache-toi à ton doux songe ! je donnerai à ta harpe le sujet d'un chant héroïque, et je t'enflammerai par un noble nom; exalte la gloire des Grœme (2) ! » A peine ce mot était-il échappé de ses lèvres, que la vierge timide rougit; car le jeune Malcolm Grœme était regardé comme la fleur de son clan, dans les châteaux et à la cour d'Écosse.

VII.

Le ménestrel éveilla sa harpe... Trois fois s'élevèrent les préludes guerriers bien connus au rivage du lac, et trois fois leur héroïque et fière harmonie expira en un mélancolique murmure. « C'est vainement, ô noble fille, dit le vieillard en croisant ses bras, c'est vainement que tu m'ordonnes d'éveiller ma lyre, quoique toujours elle ait été accoutumée à t'obéir. Hélas ! une main plus puissante que la mienne a monté ma harpe et mesuré ses

accords ! Je touche les cordes de la joie, mais elles répondent par des notes de malheur et de deuil ; la marche glorieuse des vainqueurs s'évanouit dans les lamentations de la mort. Oh ! si du moins ce chant funèbre ne prophétisait que ma seule fin ! Si, comme le disaient les bardes, mes ancêtres, cette harpe, dont jadis saint Modan (3) fit sentir le pouvoir, a le privilége de prédire le sort de son maître, je ne redoute plus le présage qui doit être si fatal au ménestrel[1].

VIII.

« Mais, hélas ! chère Hélène, ainsi elle soupira la veille du jour où s'éteignit ta pieuse mère ; tels furent les sons qu'elle rendit lorsque j'essayai de répéter un lai d'amour ou de guerre. Il survint des accords lugubres qui troublèrent cette fête, et qui, désobéissant à mon appel, résonnèrent à travers les voûtes sombres du château de Bothwell, avant que les Douglas précipités vers leur propre ruine fussent exilés de leur séjour natal (4). Oh ! si cependant quelque malheur plus grand doit atteindre la maison de mon maître, ou si une destinée cruelle menace la belle Hélène, harpe funeste, aucun barde n'osera plus désormais te demander des accords de triomphe ou de joie : après un court et dernier chant consacré à la douleur, tes cordes brisées couvriront, éparses, le sol où ton maître dormira du sommeil éternel ! »

IX.

Hélène, pour le consoler, lui répondit : « Calme-toi mon vénérable ami, apaise les craintes de l'âge ; tu connais tous les sons que la harpe a rendus, ou que la cornemuse a exprimés dans les plaines et sur les montagnes, depuis la Tweed jusqu'à la Spey[2] :

1 *Minstrel's knell*, le glas du ménestrel, dit le texte. A. M.

2 La *Tweed* est une rivière qui coule dans la partie méridionale de l'Écosse, qu'elle sépare en partie de l'Angleterre ; la *Spey* est une autre rivière qui coule au Nord de l'Écosse. A. M.

faut-il donc s'étonner alors si parfois des accents non désirés se mêlent confusément dans les replis de ta mémoire, et entrelacent dans leur mélange précipité la marche guerrière au chant des funérailles? Nous n'avons guère sujet maintenant de craindre; nous vivons ici obscurs, mais en sûreté. Mon père, grand par sa vertu native, renonçant à son apanage de lord, à ses terres et à ses honneurs, n'a pas plus à redouter les coups de la fortune que ce jeune chêne ceux de l'orage. L'orage peut lui ravir son gracieux feuillage, mais non déraciner son tronc contemporain des siècles. Pour moi..... » Elle s'arrêta ici, et regardant autour d'elle, attacha ses yeux sur une campanelle bleue qu'elle cueillit avec amour. — « Pour moi, dont la mémoire conçoit à peine une image de plus heureux jours, cette humble fleur qui aime les champs peut me servir d'emblème; elle boit la rosée du ciel avec autant de délice que la rose fière de s'épanouir dans le jardin des rois; et lorsque je la place dans mes cheveux, ô Allan, un barde est forcé de reconnaître qu'il ne vit jamais une couronne aussi belle. En prononçant ces paroles, elle orna sa noire chevelure de cette guirlande des champs, et sourit.

X.

Son sourire, son langage, sa grâce enchanteresse, dissipèrent la mélancolie du vieux barde. Il la considérait avec ce regard que jette un pieux ermite à l'aspect d'un ange qui descend vers lui pour calmer ses malheurs; il la considérait, et un doux regret, un noble orgueil se peignirent dans ses traits, en lui arrachant une larme que suivit cette réponse : « O la plus aimable et la meilleure des filles! tu connais peu quel rang, quels honneurs tu as perdus! Que ne puis-je vivre pour te voir embellir de ta grâce la cour d'Écosse où t'appelait ton droit de naissance, pour y voir et y suivre les traces de mon élève chérie, attirant autour d'elle, par la légèreté de sa danse, l'admiration des courtisans, éveillant les

soupirs de tous les cœurs généreux, et devenant l'étoile conductrice de tous les jeux, le thême favori de tous les ménestrels, la dame enfin du *cœur sanglant*[1]. »

XI.

« Ce sont là de beaux rêves, dit la jeune fille d'un ton léger, mais en laissant échapper un soupir ; cependant ce rocher tapissé de mousse a autant de prix à mes yeux qu'un trône et qu'un dais splendide ; mes pas foulent plus gaiement le gazon printannier que les tapis des cours ; mon oreille se plaît moitié moins à entendre un ménestrel royal que toi-même, et à l'égard des orgueilleux adorateurs qui fléchiraient le genou devant mon œil qui les subjugue, tu l'avoueras, barde flatteur, que le farouche Roderick incline son pouvoir devant le mien, et sait me rendre hommage. Le fléau des Saxons, l'orgueil du clan d'Alpine, la terreur des rives du lac Lomond, retarderaient à ma prière, tu le sais, une expédition de maraudage dans le comté de Lennox... pendant un jour entier. »

XII.

Le vieux barde réprima sa joie : « Tu as mal choisi, dit-il, le thême de ton badinage : car, dans les déserts de l'Ouest, qui oserait nommer le noir chevalier Roderick, et sourire ? Il tua de sa main un chevalier à Holy-rood (5). Je le vis retirer du cœur de la victime son poignard sanglant ; les courtisans firent place pour laisser passer l'effroyable homicide ; et depuis, quoique proscrit, sa main a su conserver fièrement ses domaines des montagnes. Quel autre eût osé... Ah ! maudit soit le jour qui me force à un tel aveu !... quel autre eût osé accueillir Douglas comme un daim blessé, et que désavoue ses nobles pairs (6) ? Hélas ! ce chef de maraudeurs a pu seul risquer de nous protéger, et maintenant

1 Armoiries de Douglas. A. M.

que tes charmes se sont épanouis, jeune fille, il voit sa récompense, il l'attend de ta main : en peu de temps les dispenses peuvent arriver de Rome et s'unir à l'appui de la demande. Alors, quoiqu'en exil dans les montagnes, ton père, comme un vrai Douglas, pourrait inspirer encore le respect et la crainte ; mais quoique tu sois si chère à Roderick, au point que tu pourrais le guider avec un fil de soie, en esclave de ta volonté, cependant, ô fille bien aimée, réprime tes épanchements ; car ta main touche la crinière d'un lion. »

XIII.

« Ménestrel, » reprit la jeune fille, et l'âme de son père brilla haut dans ses yeux, « je connais mes devoirs envers la maison de Roderick, lady Marguerite m'a prodigué tous les soins d'une mère depuis que l'enfant de sa sœur est devenue orpheline dans le désert. J'ai contracté une dette encore plus sacrée envers le brave Chieftain son fils, qui a sauvé mon père de la colère du roi d'Écosse ; et si je pouvais payer cette dette avec mon sang, je le donnerais sans peine à Roderick... mais non ma main. Plutôt que de contracter un pareil mariage, Hélène Douglas irait s'ensevelir dans le cloître de Maronnan, ou même irait au delà des mers implorer la froide charité des peuples, dans les lieux où jamais ne fut prononcé un seul mot d'écossais, où jamais on n'entendit le nom de Douglas ; j'irais, en pèlerine errante, de gîte en gîte, plutôt que d'épouser un homme que je n'aime point.

XIV.

« Tu secoues ta tête grise, ami fidèle ; tes regards qui plaident ne peuvent rien me dire que je ne confesse moi-même. Oui, je reconnais Roderick pour brave ; mais il est sauvage et terrible comme la vague menaçante de Bracklinn (7) ; il est généreux..... excepté dans un moment de vengeance, ou quand un transport

de jalousie échauffe son sang. Je le tiens pour fidèle à ses amis comme sa claymore l'est à sa main. Mais, hélas! cette fidèle épée aurait plus de pitié pour un ennemi que Roderick n'en a dans le cœur. Je le tiens pour libéral, s'il faut abandonner à son clan le butin qu'il rapporte à travers les lacs et les vallées, en laissant derrière lui, dans les plaines où existait auparavant quelque riant hameau, une masse de cendre mêlée de sang. J'honore la main qui combattit pour mon père, comme doit l'honorer la fille de Douglas; mais puis-je la serrer fumante du sang des malheureux paysans qu'elle a immolés dans leur paisible abri? Non! plus brillent les vertus de Roderick, plus ses passions les obscurcissent; ses vertus étincellent chez lui comme l'éclair dans une nuit profonde. Lorsque j'étais encore enfant... et à cet âge l'instinct déjà nous porte à distinguer nos amis de nos ennemis... je frissonnais devant son front terrible, devant son plaid ondoyant et son panache noir; fille devenue grande, je supporterais même aujourd'hui son air hautain et son regard de maître. Mais si tu crois sérieusement que Roderick ait la prétention d'obtenir ma main, j'éprouve un saisissement de peine, je dirais même de crainte, si une Douglas devait connaître ce mot... Que penses-tu de cet étranger? »

XV.

« Ce que je pense de lui?... Maudit soit le moment qui amena cet inconnu dans notre île! L'épée de combat de ton père forgée autrefois par un art magique (8) pour Tineman, alors qu'il réunissait les lances des frontières aux arcs de Hotspur, l'épée de ton père, sortant d'elle-même du fourreau, n'a-t-elle pas montré d'avance l'approche d'un secret ennemi (9)? Si un espion de cour était venu ici, que ne pourrions-nous craindre pour Douglas? que n'aurions-nous à redouter pour cette île autrefois regardée comme le dernier et le plus sûr rempart du clan d'Alpine! Cet

étranger ne fût-il ni espion ni ennemi, que dira le jaloux Roderick?... Je n'approuve pas ton geste dédaigneux... Songe à la terrible querelle qui s'éleva aux fêtes de Pentecôte, lorsque tu ouvris la danse avec Malcolm Grœme : quoique ton père ait remis d'accord ce jeune chef avec le fier Roderick, le ressentiment n'est pas étouffé dans le cœur de ce dernier. Prends garde... mais, écoute ; quels sons entends-je? Mon oreille ne peut distinguer ni la brise inconstante, ni le murmure plaintif du bouleau, ni le frémissement des trembles ; aucun souffle ne ride la surface du lac ; la blanche barbe du filage [1] est immobile, et cependant, j'en jure par mon art de ménestrel, j'ai cru entendre... Écoutons! la cornemuse guerrière envoie de loin les sons du pibroch des montagnes [2]. »

XVI.

En effet, sur le lac lointain se découvrirent quatre points obscurs qui, augmentant par degrés à la vue, parurent enfin quatre barques remplies d'hommes et couvertes de mâts, et lesquelles, descendant de Glengyle, s'avançaient à pleines voiles sur l'île solitaire. Elles passèrent la pointe de Brianchoil, et gagnant sur le vent, firent briller au soleil le pin en forme de bannière de l'intrépide Roderick. Plus ces barques approchent, mieux on remarque les lances, les piques et les haches d'armes qui étincellent aux rayons du jour. Déjà on distingue les tartans, les plaids et les panaches ondoyants. On voit les bonnets des matelots se baisser et s'élever chaque fois que la rame tenace fend les ondes, qui écument à chaque bond et retombent en poussière blanchissante. Les orgueilleux joueurs de cornemuse se tiennent sur la proue et déploient leurs riches banderoles qui descendent jusque sur les eaux, tandis qu'il répètent l'antique chant des montagnes, en sillonnant avec force le sein azuré du lac.

1 L'herbe à coton. A. M.

2 Chant guerrier des clans montagnards de l'Écosse. A. M.

XVII.

A mesure qu'ils avancent, le pibroch orgueilleux (10) résonne plus hauf. D'abord les sons, adoucis par la distance et arrêtés par les inégalités de la baie et du cap, arrivent moins aigus à l'oreille; mais bientôt, s'élevant à l'approche du rivage, ils retentissent plus perçants à l'oreille et font ouïr la marche guerrière du vieux clan d'Alpine. Les notes rapides sont comme des pas précipités qui ébranlent le vallon au signal du combat. Le prélude devient plus léger et plus doux, pour exprimer une marche joyeuse et triomphante, à laquelle succède le chant rauque du carnage, auquel s'unissent le cliquetis des armes, le choc des boucliers et les cris des combattants. Après une pause dont le silence a quelque chose de mélancolique, le pibroch recommence, la charge rapide se renouvelle, le cri de ralliement se fait entendre, la retraite se change en déroute, et les clameurs du triomphe proclament le clan d'Alpine. Tout cela, on croyait le voir en réalité. Ce chant bizarre se terminait par un murmure prolongé et plaintif qui aux clairons belliqueux faisait succéder l'hymne funèbre en l'honneur des guerriers qui avaient succombé.

XVIII.

Les cornemuses de guerre avaient cessé leurs monotones accents; mais le lac et les coteaux répétaient d'autres sons; et lorsque le silence fut établi, un cœur de voix remplaça les sauvages accords des intruments guerriers : une centaine de vassaux exaltaient les louanges de leur chef Roderick. Chaque rameur, courbé sur son aviron, par un coup mesuré, redisait le refrain, et imprimait à la rame une cadence comme la brise de décembre le fait en agitant les arbrisseaux dépouillés de feuillage. Allan reconnut le premier le chant que l'on entonnait en

l'honneur de Roderick, et bientôt ce chant martial fut entendu distinctement.

XIX.

LE CHANT DU CLAN D'ALPINE.

Salut au chef qui, triomphant, s'avance !
Gloire éternelle au pin, son cimier vert ;
Puisse long-temps ce rameau qu'il balance
A notre clan servir de frais couvert !
Sur lui le ciel épanche sa rosée,
Le sol l'étreint de son suc nourricier ;
Par lui la fleur encor fertilisée
Ouvre l'espoir d'un trésor printanier.
Que chaque jour de la verte montagne,
Où grandiront ses généreux rameaux,
L'écho bruyant que la joie accompagne
Répète au loin le nom de ce héros !
Vive à jamais, au sein de nos hameaux,
Le fils d'Alpine et sa noble compagne !
Non, ce jeune arbre auprès d'une fontaine
Par le hasard ne s'est point vu planté,
Afin de croître au souffle de l'été
Pour que l'hiver le jette dans la plaine,
Déjà flétri, mourant de vétusté !
Mais sur nos monts lorsque le vent rapide
Vient d'arracher le feuillage du bois,
Le clan d'Alpine alors court à la fois
Se réunir sous sa mouvante égide,
Et reposer à l'ombre de ses lois.
Dans les rochers il plonge ses racines,
Tout orgueilleux de défier les vents :
Il s'affermit sous leurs coups impuissants.
Menteith, chantez le plus grand des Alpines.

XX.

Dans Glen-Fruin retentit notre chant ;
De Bannochar le soupir gémissant
Vient de répondre à notre cri de guerre ;
Glen-Luss et Ross sont réduits en poussière,
Et de Lomond, le plus brave guerrier (11),
A succombé, mais ceint d'un beau laurier !
Des fiers Saxons les veuves et les filles
De pleurs long-temps nourriront leurs familles,
Et l'épouvante, à ce nom souverain,
Jusqu'à Lennox a circulé soudain.

Honneur et gloire au noble fils d'Alpine,
Qui de vingt clans par sa vaillante main
A consommé l'éclatante ruine !
Ramez, vassaux, pour l'orgueil de nos clans !
Honneur au pin qui leur sert de bannière !
Et que la rose en notre île si chère
Vienne embellir ses rameaux verdoyants !
Oh ! puisse un jour de cette illustre tige
Naître et briller un nouveau rejeton
Qui, s'élevant de prodige en prodige,
De Roderick étendra le renom !

XXI.

Avec tout le joyeux cortége de ses femmes, lady Marguerite avait accouru. Leurs cheveux ondoyaient, abandonnés aux vents ; elles élevaient leurs bras, aussi blancs que la neige, en répétant avec acclamation en un chœur sauvage le nom de chef, tandis que, ingénieuse et empressée à plaire, la mère de ce chef, avec l'accent du cœur, invitait Hélène au rivage pour recevoir son parent à son débarquement. « Bien vite viens, ma fille, tu es une Douglas, et tu hésites à couronner le front d'un vainqueur ! » La jeune fille obéit à regret et à pas lents, sur l'invitation que la dame lui faisait, et comme dans le lointain retentit soudain le son du cor, elle s'arrêta à moitié chemin : « Écoute, Allan-Bane, s'écria-t-elle, j'entends là bas le signal de mon père ; c'est à nous qu'il appartient de guider l'esquif et de courir à sa rencontre. » Alors plus rapide qu'un rayon de lumière, Hélène, vive et brillante, s'élance dans sa légère nacelle, et tandis que Roderick cherche avec empressement parmi les femmes celle qu'il chérit, elle a déjà laissé la rive assez loin derrière elle, et elle aborde à la baie opposée.

XXII.

Il est des sentiments accordés aux mortels, qui appartiennent moins à la terre qu'au ciel, et s'il y a des larmes humaines si pures, si limpides et si douces qu'il n'en coula jamais de plus

précieuses sur la joue d'un ange, ce sont les larmes qu'un tendre père épanche sur la joue d'une fille chérie; et lorsque Douglas pressa de ses bras affectueux son Hélène étroitement sur son cœur, telles furent les saintes larmes qui humectèrent le front pieux de la jeune fille, quoique ce fût l'œil d'un héros qui pleurât. Tandis qu'Hélène bégaie d'une lèvre timide le compliment filial qu'elle veut adresser à l'auteur de ses jours, elle n'a point remarqué que la crainte, preuve d'un amour réel, tient à l'écart un aimable étranger : non, elle ne l'a point remarqué jusqu'à ce que Douglas ait prononcé son nom, quoique ce fût le jeune Malcolm Grœme.

XXIII.

Allan remarquait avec un regard inquiet Roderick débarquant dans l'île. Tantôt il attachait son œil triste sur son maître, et tantôt il essuyait, d'une main hâtive, les pleurs qui s'échappaient de sa paupière. Douglas appuya sa main sur l'épaule de Malcolm, et lui dit avec affection : « Ne peux-tu donc, jeune ami, rien deviner dans l'œil brillant de mon barde fidèle? Je te dévoilerai le secret de son âme. Il se rappelle le jour où il chantait ma gloire sur le seuil voûté de Bothwell, et tandis que beaucoup de ménestrels faisaient chœur avec lui, l'étendard normand de Percy, conquis dans une bataille sanglante, brillait devant moi, et vingt chevaliers, dont le moindre pouvait prétendre à un rang aussi élevé que celui du chef, s'avançaient derrière moi en ornant mon triomphe. Crois-moi cependant, Malcolm, je n'étais point aussi fier de ce concours imposant qui formait mon cortége, de cette foule de lords et de chevaliers, de ces hymnes sacrés qui montaient pour moi vers les cieux par les soins de Blantyre, et de ces chants flatteurs que les bardes de Bothwell faisaient retentir à ma louange; je n'étais point aussi fier, dis-je, de tout ce concours et de toutes ces acclamations que je le suis maintenant des

pleurs silencieux de ce vieillard et de la douce affection de cette fille bien-aimée ; l'accueil dont je suis l'objet m'est plus cher que tout ce que la fortune m'offrit jamais de plus brillant. Pardonne, ami, l'orgueil d'un père : oh ! j'oublie aujourd'hui tout ce que j'ai perdu. »

XXIV.

Louange délicieuse! La vierge timide rougit, et sa joue devint pareille à la rose d'été qui éclate plus brillante, embellie par les gouttes de la rosée; Douglas a parlé, et Malcolm a prêté l'oreille. Afin de cacher la rougeur que sa joie craintive venait de faire paraître sur son visage, elle partage ses soins en caressant tour à tour les chiens et le faucon. Les douces attentions de la jeune fille attirent les limiers qui s'approchent en rampant et lui répondent par une tendre plainte. A son appel, le faucon choisit sur sa main sa station favorite, y ferme son aile noire, baisse la paupière, ne songe point à fuir, quoique sa tête soit découverte, et il était plein de confiance, tandis que de cette manière elle s'occupait[1] comme la déesse fabuleuse des bois. Si la tendre partialité d'un père exaltait le mérite et la beauté de sa fille, l'opinion de son amant n'était pas moins exaltée pour la louer sur une plus grande échelle; il regardait Hélène comme à la dérobée, et chacun de ses regards furtifs exprimait le vif enthousiasme qui paraissait lui envoyer son ame.

XXV.

Malcolm Grœme était d'une taille haute, d'une forme élancée, mais robuste et bien prise. Jamais le plaid drapé et le tartan bariolé ne couvrirent des membres plus gracieux; ses cheveux dorés comme les rayons du soleil se bouclaient avec élégance

[1] The fond enthusiast sent his soul.

C'est-à-dire l'amoureux enthousiaste lui envoyait son âme. A. M.

autour de sa toque bleue ; son œil d'aigle habitué à la chasse pouvait distinguer de loin le ptarmigan[1]; il connaissait tous les passages ou défilés conduisant, par la montagne et le lac ou les landes, à Lennox et à Menteith. En vain bondissait la biche brune, lorsque Malcolm bandait sur elle son arc retentissant ; à peine cet animal agile, quand même la peur lui donnerait des ailes, pourrait-il devancer le montagnard à la course. Malcolm gravit le Ben-Lomond escarpé, et n'en éprouve aucune fatigue ; tous les traits de sa figure s'harmonisent avec son âme ardente et fière, généreuse et franche : plus heureux avant l'aspect d'Hélène, son cœur n'éprouvait pas encore l'amour et ses chagrins ; il battait aussi légèrement, aussi librement dans sa poitrine que la plume ailée jouait sur son cimier. Cependant les amis qui le mieux connaissaient le jeune homme, sa haine de la tyrannie, son zèle pour la vérité, et les bardes qui voyaient ses traits s'enflammer au récit des exploits des vieux temps, disaient qu'aussitôt que Malcolm atteindrait l'âge viril, la gloire de Roderick-Dhu n'occuperait plus long-temps à elle seule les échos de la renommée dans les montagnes, et qu'elle pâlirait éclipsée devant celle de Malcolm Grœme.

XXVI.

On reprend le chemin de l'île, et Hélène dit à Douglas « Pourquoi, ô mon père ! pousser la chasse si loin ? pourquoi revenir si tard ? et pourquoi... » Le reste fut prononcé par ses yeux expressifs. « Ma fille, répondit Douglas, la chasse que je pousse loin est un amusement du noble art de la guerre, et si j'étais privé de ce passe-temps des preux, j'aurais abandonné la tribu des Douglas. J'ai rencontré le jeune Malcolm dans la forêt de Glenfinlas, lorsque j'errais du côté de l'Est, et je n'errais point en sûreté ; car en tous lieux dans les environs, les chasseurs et les

[1] Espèce de coq de bruyère blanc. A. M.

cavaliers balayaient le terrain. Ce jeune homme, quoique pupille royal, a risqué sa vie et ses biens pour me servir d'escorte. A travers les chemins sinueux de la forêt il a guidé mes pas, en me préservant des poursuites de l'ennemi. Roderick lui fera bon accueil, malgré une ancienne querelle ; il le fera pour l'amour de Douglas, et alors Malcolm cherchera le vallon de Strath-Endrick, en cessant de courir aucun risque pour moi. »

XXVII.

Sir Roderick, qui venait à leur rencontre, devint rouge de colère à la vue de Malcolm Grœme, mais dans ses actions, ses paroles et son regard, il ne viola point les droits de l'hospitalité. La matinée de ce jour s'écoula en jeux et en conversations ; cependant, vers midi arriva un courrier rapide qui eut un entretien secret avec le chevalier, dont l'aspect sombre annonça bientôt qu'il recevait de funestes nouvelles De profondes pensées semblaient absorber son esprit. Néanmoins il attendit que le banquet du soir fût terminé, et ce fut alors seulement qu'il réunit autour du foyer sa mère, Douglas, Malcolm Grœme et la belle Hélène. Tantôt il promenait ses regards autour de lui, tantôt il les fixait sur la terre, comme s'il eût étudié le moyen de commencer un récit fâcheux. Il joua quelque temps avec la poignée de sa dague, et puis enfin fronça le sourcil et dit :

XXVIII.

« Mon discours sera bref, le temps me manque, et les paroles flatteuses répugnent d'ailleurs à ma franchise de caractère. Mon cousin et mon père, si Douglas veut du moins permettre ce nom à Roderick ; ma respectable mère, et vous, Hélène..., pourquoi, ma cousine, détournez-vous la vue ?... Toi aussi, Grœme, en qui j'espère bientôt reconnaître un noble ami ou ennemi, quand l'âge t'aura donné le commandement et l'influence dans ton

pays natal, écoutez tous! L'orgueil vindicatif du roi se vante d'avoir dompté les habitants des frontières (12), où des chefs, qui étaient allés partager avec leur monarque les plaisirs de la chasse, furent saisis dans un piége sanglant, tandis que d'autres, qui avaient préparé leur banquet et ouvert un château pour recevoir un hôte royal, se virent indignement étranglés et pendus au seuil même de leurs propres foyers. Leur sang crie vengeance dans la prairie de Meggat, dans les landes de l'Yarrow, sur les rives de la Tweed, dans les lieux qu'arrosent les ruisseaux solitaires de l'Ettrick et sur les bords du Téviot argenté. Les vallons où les camps belliqueux promenaient leurs coursiers ne sont plus maintenant qu'un lieu de pâturage pour les moutons et qu'une aride solitude. Le tyran royal de l'Écosse, si connu par sa cruauté et son manque de foi, arrive dans ces lieux; son but est le même, le prétexte est aussi le jeu de la chasse : la grâce que les chefs montagnards peuvent espérer de lui, jugez-la par le sort des guerriers de la frontière (13). Bien plus, Douglas, tu as été reconnu dans la verte forêt de Glenfinlas : on y a distingué ta haute et noble stature. J'en reçois l'assurance par cet espion fidèle, et je demande ton avis dans ce moment de crise. »

XXIX.

Hélène et Marguerite, remplies d'effroi, cherchèrent à se rassurer en se regardant l'une l'autre, puis elles tournèrent les yeux effarés l'une vers son père, l'autre vers son fils. Le visage belliqueux de Malcolm Grœme changea plusieurs fois de couleur; mais son regard laissait assez paraître qu'il craignait seulement pour Hélène. Chagrin sans témoigner d'accablement, Douglas parla ainsi : « Brave Roderick, bien que la tempête rugisse, elle peut n'être qu'un tonnerre passager; cependant je ne veux pas rester ici une heure de plus pour attirer la foudre sur ta maison, car tu sais que c'est surtout contre ma tête blanchie que la flèche

royale est dirigée avec le plus de fureur. Toi qui peux mettre sous le commandement de ton roi une troupe vaillante, ton hommage et ta soumission détourneront la colère du monarque. Tristes restes du Cœur-Sanglant[1], Hélène et moi nous chercherons un refuge isolé dans quelques grottes de la forêt; et là, comme le cerf échappé à la curée, nous nous tiendrons cachés jusqu'à ce que les chasseurs et les limiers aient cessé de parcourir et de battre la montagne et le marais. »

XXX.

« Non, par mon honneur, s'écria Roderick, grâce au ciel et à ma bonne épée, non jamais! Qu'il soit flétri le pin, l'antique cimier de mes pères, si la postérité du Cœur-Sanglant s'éloigne de son ombre au moment du danger! Écoute le discours franc que je t'adresse, accorde-moi ta fille pour épouse et tes conseils pour aide. Assez d'amis et d'alliés, unis à Roderick-Dhu, environneront Douglas: même défiance, même intérêt, même grief, associeront à nos drapeaux tous les chefs de l'Ouest. Lorsque les cornemuses bruyantes proclameront mon hymen, les échos des rives sinueuses du Forth répéteront le cri d'alarme, les gardes tressailleront sous les portiques de Stirling; et lorsque j'allumerai le flambeau nuptial, des milliers de villages en flamme jetteront l'épouvante à la couche endormie du roi Jacques. Mais non: Hélène, ne reculez pas ainsi d'effroi; et vous, ma mère, cessez de vous troubler: je n'ai point pensé tout ce que ma bouche a dit..., nous n'aurons pas besoin de faire des excursions de maraude ou de livrer des combats, lorsque le sage Douglas réunira par un lien d'amitié tous les clans de nos montagnes, pour garder les passages jusqu'à ce que le roi, désappointé et ne trouvant aucun accès dans nos vallées, retourne plein de honte à son palais. »

1 Armoiries de Douglas. A. M.

XXXI.

Il est des hommes qui, à l'heure de minuit, ont dans le sommeil, gravi une tour élevée et comme suspendue sur l'Océan dont le murmure n'a point de fin, et là, bercés par ce murmure, ont achevé tranquillement leur songe dangereux ; mais quand, éveillé par le rayon matinal, ébloui par les feux de l'Orient, un de ces hommes ouvre les yeux, tressaille et découvre l'immense abîme où plonge sa vue, entend l'éternel rugissement des flots et croit l'estrade étroite où il pose le pied tellement fragile, qu'elle lui paraît semblable à une toile d'araignée qu'agite le vent ; dans le vertige de ses sens n'éprouve-t-il pas le désir désespéré de se précipiter dans le gouffre et d'aller au devant du péril que sa crainte aperçoit ? De même la jeune Hélène, surprise et troublée à la ruine soudaine qui s'entr'ouvre autour d'elle, jetée encore dans un sauvage égarement par la terreur qui s'augmente en son âme, et dont elle rend surtout l'objet, son père Douglas ; de même, dis-je, Hélène résiste à peine à la pensée désespérée d'achever par le don de sa main le salut de Douglas.

XXXII.

Malcolm devina dans le regard effaré d'Hélène ce terrible dessein ; il se lève pour parler ; mais avant que sa langue eût exprimé son trouble, Douglas avait remarqué la rougeur qui avait coloré le visage de sa fille, où ensuite la mort semblait combattre avec la vie ; car, sur la joue de cette fille bien-aimée un moment circula une émotion brûlante qui trahissait les palpitations de son cœur, et puis par un retour soudain on vit sur cette même joue s'étendre la pâleur de la mort. « Roderick, assez, assez, s'écria le vieillard, ma fille ne saurait devenir ton épouse ; cette rougeur soudaine n'est point celle qui est chère à un préten-

dant, et cette pâleur n'exprime point les craintes d'une pudeur timide. L'hymen que tu me proposes ne saurait s'accomplir; oublie-la, noble chef, et ne hasarde rien pour nous. Douglas ne levera jamais une lance rebelle contre son souverain. Ce fut moi qui instruisis sa jeune main à guider les rênes d'un coursier, et à manier une épée; je crois voir encore le prince enfant : Hélène ne me causait ni plus d'orgueil, ni plus de joie; je l'aime toujours, malgré les outrages dont il me rend l'objet par une colère précipitée, et trompé sans doute par des langues perfides. Oh! cherche le pardon que tu peux aisément trouver, en séparant ta cause de la nôtre. »

XXXIII.

Deux fois le chef parcourut à grands pas la longueur de la salle. Les plis flottants de son large manteau de tartan, et son front obscurci, où l'orgueil blessé le disputait à la colère et au dépit, le rendaient, à la lueur sombre des torches, tout pareil au démon de la nuit qui abaisse le pouvoir ombrageux de ses ailes, sur la route du pèlerin égaré; mais l'amour dédaigné plongeait ses dards profonds dans le cœur de Roderick, et y faisait des blessures incurables. Roderick, avec une douleur poignante secoua la main de Douglas, tandis que ses yeux qui jusqu'alors avaient nargué les larmes, en répandaient des torrents bien amers. Les mortelles angoisses d'une espérance long-temps bercée pouvaient à peine tenir place dans son cœur ulcéré, avec son orgueil qui luttait en même temps sans pouvoir étouffer ses sanglots convulsifs, tandis que chacun de ses sanglots (tant le silence était profond autour de lui,) était entendu distinctement par toute la salle. Hélène ne put supporter le désespoir du fils et le regard de la mère; elle se leva et le jeune Grœme accourut pour la soutenir et diriger ses pas.

XXXIV.

Roderick alors se sépare de Douglas... comme on voit la flamme luire à travers la noire fumée, s'élever en colonnes longues et étincelantes, et se changer en un vaste incendie ; de même la sombre horreur du désespoir se fait jour à travers les étincelles d'une affreuse jalousie. Sa forte main saisit l'agrafe qui fixait le manteau de Malcolm sur son sein : « En arrière, jeune homme imberbe, s'écria-t-il fièrement : en arrière ! As-tu donc ainsi oublié la leçon que je t'ai donnée tout récemment ? Rends grâce à ce toit hospitalier, à Douglas et à sa fille, si je diffère le châtiment que tu mérites. » Grœme, avec la promptitude plus grande que le lévrier qui se jette sur le gibier, en vint hardiment aux mains avec Roderick. « Périsse mon nom, si ce chef obtient son salut autrement que par son épée ! » Il s'approche donc, et leurs mains désespérées tirent la dague ou le glaive ; la mort allait s'ensuivre... Mais Douglas se lève, et se jetant au milieu des deux rivaux : « Guerriers, dit-il, arrêtez, je déclare mon ennemi le premier qui frappera ! Insensés ! abjurez ce courroux frénétique ! Eh quoi ! Douglas est-il tombé si bas, que la main de sa fille soit regardée comme devant être le prix d'une querelle si déshonorante ? »

Confus tous deux, ils lâchent prise à regret, en se regardant d'un air farouche, le pied en avant, et l'épée à moitié tirée du fourreau.

XXXV.

Avant que les épées eussent brillé dans les airs, Marguerite s'était attachée au manteau de Roderick, et Malcolm avait entendu le cri de son Hélène, pareil à celui d'un songe funeste. Roderick remet l'épée dans le fourreau, et déguise sa colère en paroles de mépris. « Que Malcolm reste en vie jusqu'au matin ; ce serait dommage qu'une joue aussi délicate fût exposée à l'air froid de

la nuit (14) ! Il pourra dire à Jacques Stuart que Roderick saura défendre ce lac et ce vallon, et qu'avec son clan formé d'hommes libres il ne s'abaissera point à grossir la vile pompe d'un homme terrestre. Si ce monarque veut connaître de plus près le clan d'Alpine, Malcolm pourra lui indiquer notre force et nos défilés... Malise, viens ! » Son compagnon accourut à cet ordre de son chef (15). « Malise, continua Roderick, donne un sauf-conduit à Grœme. » Le jeune Malcolm répondit avec calme et fierté : « Ne crains rien pour ton asile secret : le lieu qu'un ange daigna visiter est toujours béni, quoique des brigands le hantent. Réserve ton insolente courtoisie pour ceux qui craignent de devenir tes ennemis. Le sentier de la montagne est aussi sûr pour moi pendant la nuit qu'à la clarté du jour, quand même Roderick-Dhu, avec tous ses plus braves soldats, voudrait me barrer le passage. Vaillant Douglas, aimable Hélène, non je ne vous adresse point ici d'adieux ; la terre n'a point de vallées assez solitaires, assez lointaines, ou secrètes, pour que je ne puisse reculer... Et toi, Chieftain, nous nous reverrons un jour. » Il dit, et abandonne cette demeure champêtre.

XXXVI.

Le vieux Allan le suivit sur la plage, d'après l'ordre de Douglas. A son retour il annonça que le farouche Roderick avait juré qu'au lever de l'aurore, la croix de feu se verrait dans le vallon, le ravin, le monticule, la bruyère et le marais de la contrée ; que Grœme était menacé de périr de la part de ceux qui se réuniraient à ce signal, et qu'il serait plus sûr pour lui de débarquer à l'extrémité supérieure du lac. Il donna ce conseil que les vents emportèrent sur leurs ailes. Malcolm, sans y faire attention, ceignit l'épée, la gibecière et le large sabre ; il roulait les plis nombreux de son plaid autour de ses armes, et se dépouillait de ses vêtements pour mieux franchir le lac à la nage.

XXXVII.

Il dit alors brusquement au ménestrel : « Adieu, modèle de la fidélité antique ; » et lui pressa tendrement la main. » Oh ! que ne puis-je disposer d'un lieu de retraite ! Mon souverain a mes domaines en tutelle, mon oncle commande à mes vassaux : pour dompter ses ennemis, secourir ses amis, le pauvre Malcolm n'a que son cœur et son épée. Cependant, s'il est un seul Grœme fidèle qui aime encore le chef porteur de son nom, Douglas ne sera plus long-temps honoré comme le chef poursuivi dans la montagne jusqu'à son dernier refuge ; et avant que ce voleur gonflé d'orgueil ose... je ne veux point confier le reste à l'haleine des vents ! Dis à Roderick-Dhu que je ne lui dois rien, pas même le pauvre service d'un bateau pour me transporter là-bas du côté de la montagne. » Il plonge, à ces mots, dans l'écume blanchissante du lac, tient la tête levée sur les flots et s'éloigne hardiment du rivage. Allan le suit d'un œil inquiet, jusque vers le milieu du lac, voit sa forme disparaître comme un trait léger au milieu des vagues sur lesquelles se joue la lueur argentée de la lune. Aussi vite que le cormoran puisse voler, le nageur déploie ses membres agiles ; et arrivant sur l'autre plage, favorisé par les rayons de l'astre au front d'argent, il annonce par un cri qu'il se trouve en sûreté : le ménestrel entend ce cri lointain, et se retire plus tranquille du rivage.

CHANT TROISIÈME.

Le rassemblement des Tribus.

CHANT.

I.

Le temps poursuit sa course éternelle : la race passée qui berça sur ses genoux notre enfance et émerveilla notre crédule jeunesse par d'antiques légendes et le récit d'étranges aventures arrivées sur terre ou sur mer, est effacée maintenant des choses qui existaient. Combien peu de vieillards, tous faibles et privés de presque toutes leurs facultés, et semblables aux débris d'un naufrage jetés sur la côte, attendent sur le bord de la mer dans l'obscure éternité que le retour mugissant de la marée les balaie de notre vue ! Le temps poursuit sa course éternelle.

Cependant il en est qui vivent encore et qui peuvent se rappeler cet âge où le chef montagnard faisait résonner son cor, dont le bruit était un signal reconnu dans les campagnes et les forêts, dans les vallons boisés et sur les rochers nus, au milieu des ravines et des landes solitaires. Le clan fidèle accourait en foule et se réunissait autour de lui ; le son d'avertissement était recueilli avec amour ; chaque famille déployait sa bannière, la cornemuse retentissante appelait au combat, et la croix de feu étincelait au loin comme un météore (1).

II.

La couleur réfléchie d'une aurore d'été se mêlait à l'azur des eaux du lac Katrine ; la brise amoureuse et légère du Couchant

caressait de ses ailes la surface des flots et agitait doucement le feuillage des arbres ; le lac charmait la vue, comme une fille réservée et pudique qui tremble de révéler le plaisir qu'elle éprouve. Les ombres de la montagne n'étendent plus sur le lac azuré qu'un voile douteux, comme les joies de l'espérance s'offrent aux regards de l'imagination. Le nénuphar ouvre à la clarté des cieux le calice argenté de ses fleurs ; la biche se réveille et conduit son faon au gazon étincelant des perles de la rosée ; le brouillard diaphane a quitté le flanc des montagnes ; le torrent a montré son courroux écumant ; invisible aux cieux diaprés l'alouette a fait descendre son chant matinal ; le merle et la grive tachetée saluent l'aurore du milieu des buissons et des vertes fougères, et le ramier leur répond en roucoulant ses airs de repos et d'amour.

III.

Nulle pensée de paix ou de calme ne peut dissiper l'orage qui se grossit dans le sein de Roderick. Armé de sa claymore, il parcourt d'un pas rapide le rivage de l'île, il regarde le soleil levant et porte sa main impatiente sur la garde de son épée. Sous l'abri d'un rocher la vigilance de ses vassaux préparait cependant la cérémonie, entourée d'un profond et terrible mystère ; car l'antique usage avait appris qu'avant de lancer la croix de feu, tous les préludes fussent accomplis. La foule reculait souvent, frappée d'une crainte respectueuse, en rencontrant le regard impatient de Roderick, semblable à celui de l'aigle des montagnes, quand des rochers escarpés de Benvenue, il déploie ses ailes noires aux vents, et, planant au milieu des airs, il étend la grande ombre de de ses plumes sur le lac, et impose silence aux oiseaux du bocage,

IV.

On élève un amas de branches sèches de genèvriers et de frênes sauvages, mêlées aux débris d'un chêne déraciné par un coup

récent de la foudre. Brian l'ermite, les pieds nus, avec son froc et son capuchon, se tient près du bûcher. Sa barbe horrible et ses cheveux souillés obscurcissent son visage empreint de désespoir ; ses bras nus et ses jambes également nues montrent les cicatrices qui les couvrent, et les blessures qu'à faites une pénitence fanatique et grossière. Ce moine, d'une forme et d'un aspect si sauvages (2), au bruit du danger qui menaçait son clan, avait accouru de sa triste solitude, placée au milieu des arides rochers du Benharrow. Son aspect n'était point celui d'un prêtre chrétien, mais bien plutôt celui d'un druide échappé du tombeau, et dont le cœur et l'œil impitoyables eussent vu avec délices un sacrifice humain. Il mêlait, disait-on, à sa science païenne les sortiléges que murmurait sa bouche. La sainte croyance qu'il professait ne donnait que plus d'avantage à ses terribles malédictions. Nul paysan ne recherchait la prière de cette ermite : le pèlerin en évitait avec soin la cellule, et le chasseur, qui en connaissait les limites, rappelait soudain sa meute ; ou si dans le vallon solitaire quelque habitant égaré le rencontrait sur son chemin, il implorait le ciel et faisait le signe de la croix avec une crainte qui ressemblait à de la piété.

V.

On répandait des bruits étranges sur la naissance de Brian. Sa mère veillait pendant la nuit près d'une bergerie construite dans le fond d'une vallée affreuse où gisaient dispersés des ossements humains, restes abandonnés du carnage d'une bataille, et blanchis par la pluie et le souffle des vents. Cet aspect eût effrayé l'âme d'un guerrier, en songeant à ce triste jeu des combats. Ici les racines de l'herbe longue et sauvage des montagnes enchaînaient une main qui autrefois avait rompu les rangs d'un bataillon cuirassé d'airain. Sous ces amples et robustes ossements qui entouraient un cœur inconnu à la crainte, un hôte faible et timide, la grive a placé son nid solitaire. Là, le ver aveugle et paresseux a

laissé en rampant son humeur visqueuse sur des membres agiles qui défiaient le temps ; plus loin reposait le crâne d'un chef encore couronné d'une vaste guirlande, car la fleur de bruyère avec son liseron pourpré s'était plue à remplacer le panache et le cimier. Pendant toute une nuit, dans ce triste vallon, la mère de Brian était demeurée assise, enveloppée des longs plis de sa mante. Aucun berger, assura-t-elle, ne l'avait approchée, la main d'aucun chasseur n'avait dénoué son snood[1], et cependant, depuis lors, Alice ne porta plus le nœud virginal qui devait lier sa chevelure (3); sa pudique allégresse et ses jeux enfantins s'étaient évanouis, sa ceinture virginale devint trop courte ; elle ne chercha plus, depuis cette nuit funeste, ni le temple sacré, ni les solennités religieuses, mais renfermant son secret dans son cœur, elle mourut en travail, et ne fut point confessée.

VI.

Solitaire au milieu de ses jeunes compagnons, Brian passa ses novices années, le cœur triste et brisé, étranger à la joie comme à la sympathie, et porta les témoignages visibles de sa mystérieuse naissance. Il passait les nuits entières au clair de la lune, confiant son destin aux forêts et aux ondes, jusqu'à ce que dans son égarement, recevant lui-même comme une vérité ce que la crédulité publiait de son origine, il vînt, au milieu d'un brouillard et d'un météore enflammé, chercher à connaître son père fantastique. En vain, pour adoucir son pénible destin, le cloître lui ouvrit sa porte hospitalière ; en vain la science de l'âge lui expliqua ses obscurs mystères, et lui déroula ses trésors, il n'y trouva que de nouveaux aliments pour la fièvre de son cœur. Il lut avec avidité tout ce qui a trait à la magie, à la cabale et aux enchantements : ses sombres méditations ne firent qu'augmenter son orgueil et sa curiosité. Enfin, la tête brûlante et les nerfs trop tendus,

1 Espèce de ruban ou de nœud pour retenir les cheveux. A. M.

et le cœur déchiré par de mystiques horreurs, il alla dans la grotte obscure de Benharrow cacher son désespoir et se dérober à la vue des hommes.

VII.

Le désert lui offrit de sauvages visions, telles qu'en recevrait l'enfant d'un spectre. Aux lieux où les torrens luttent contre de noirs rochers il contemplait le tourbillon des eaux bouillonnantes, jusqu'à ce que du sein de leur écume ses yeux éblouis vissent apparaître le démon des ondes. Pour lui le brouillard de la montagne prenait la forme d'une magicienne nocturne et d'un hideux fantôme ; le vent de minuit s'élevait sauvage et terrible enflé par les voix lugubres des morts. Bien loin sur les landes arides, son œil apercevait les rangs de guerriers moissonnés sur un futur champ de bataille : c'est ainsi que ce prophète solitaire, séquestré du monde, s'en forgea un imaginaire. Un reste de sympathie le tenait encore attaché aux mortels : sa mère, seul parent qu'il pût réclamer, avait dû la lumière à l'ancien clan d'Alpine. Récemment il avait entendu, dans un songe prophétique, le cri plus prophétique encore de la fatale Ben-Shie[1] (4). Aux vents de la nuit s'étaient aussi mêlés les pas bruyants des chevaux de guerriers précipitant leur course et chargeant l'ennemi le long des flancs escarpés de Benharrow, où jamais n'avaient pénétré de cavaliers humains; la foudre avait fendu un vieux pin : c'en était assez pour présager malheur à la race d'Alpine. Brian ceignit ses reins; et vint déclarer ses pronostics de malheur. Tel est aujourd'hui l'homme tout prêt à bénir ou à maudire, selon que l'ordonnera le chef de sa tribu.

VIII.

Tout était préparé : on prend sur le rocher un bouc, le pa-

1 Mauvais génie de la superstition écossaise.

triarche du troupeau ; on le met devant le bûcher allumé, et le glaive agile de Roderick l'égorge. La victime expirante voit avec résignation s'échapper et sa vie et son sang qui coule en flots pourprés et descend sur sa barbe caillée et ses membres velus, jusqu'à ce que les ombres de la mort viennent obscurcir les deux globes de ses yeux ternis. Le prêtre farouche, en murmurant une prière, forme avec soin une petite croix d'une coudée de longueur, mesure convenue par l'usage. Les montants et les branches horizontales provenaient des rameaux d'un if dont la famille balance ses têtes majestueuses sur les tombeaux du clan d'Alpine dans l'île d'Inch-Caillach, et qui, répondant aux soupirs des brises du lac Lomond, berce le sommeil éternel de plus d'un chef qui y reposent. La croix ainsi formée, le moine Brian l'éleva d'une main décharnée, en promenant autour de lui un œil hagard, et en éveillant un mélage do sentiments bizarres, tandis qu'il prononça l'anathème suivant :

IX.

« Malheur à l'homme de notre clan qui, voyant ce symbole formé de l'if sépulcral, oubliera que ses rameaux grandiront au lieu où le ciel fait descendre sa bienfaisante rosée sur les tombeaux des enfants d'Alpine ! Déserteur de la foi due à son chef, il ne mêlera jamais sa poussière à la leur ; mais, rejeté loin de ses pères, des siens et de sa famille, il deviendra en exécration à chacun des membres de son clan, qui appelleront sur lui la colère céleste et le malheur des hommes. » Ici le prêtre s'arrêta ; les vassaux répétèrent ses dernières paroles en faisant un pas en avant, et en jetant un regard farouche, et ils secouèrent dans les airs leurs épées nues, en même temps qu'ils choquèrent rudement leurs boucliers retentissants. De confuses clameurs s'élevèrent d'abord comme le murmure des eaux dans leur course, puis, semblables à l'impétuosité d'un torrent débordé qui s'avance dans la mer et

et y précipite ses flots réunis, elles éclatèrent avec un fracas terrible que répéta l'écho lointain, avec ces paroles : « Malheur au traître, malheur! » La tête chauve de la montagne de Ben-An entendit ces accents, le loup joyeux sortit de son repaire, l'aigle superbe poussa un cri aigu, et reconnut le cri de guerre du clan d'Alpine.

X.

Le bruit alla se perdre sur les eaux du lac et le moine continua de marmotter son sortilége. Ses accents devinrent sourds et tristes pendant qu'il brûlait la croix à ses extrémités; le peu de mots que recueillirent les airs, quoique le nom le plus sacré fût ici employé, semblèrent plutôt un blasphème qu'une prière; mais, lorsqu'il secoua sur la foule les rameaux sacrés de la croix, il s'écria : « Malheur au misérable qui refuse de prendre la lance à ce signal terrible! De même que les flammes cautérisent ce symbole, un sort pareil le poursuivra dans sa demeure, asile de sa frayeur! La vengeance du clan d'Alpine fera voler son vaste incendie sur cette habitation infâme, tandis que les jeunes filles et leurs mères appelleront sur sa tête la misère et la honte, l'ignominie et la douleur! » Alors s'éleva le cri des femmes, aussi aigu que le sifflement du faucon sur la colline. Leurs imprécations se mêlent aux fredons babillards de l'enfance, qui cherchait de son côté à faire écho avec ces malédictions, et répétait : « Que la maison du lâche soit réduite en cendres! Maudite soit la plus humble chaumière qui recélera la tête proscrite et condamnée par nous au désespoir et à la faim! » L'écho triste et plaintif ébranla, ô montagne de Coir-Uriskin, ta caverne hantée par des fantômes! et il fit entendre un gémissement lugubre dans le noir défilé où les bouleaux agitent leurs grêles rameaux sur le mont Beala-Nam-Bo.

XI.

Le prêtre fit de nouveau une pause, et garda un profond silence : son souffle laborieux s'échappe avec peine de sa poitrine, ses dents se serrent et claquent les unes sur les autres, ses mains se raidissent d'une manière convulsive, et ses yeux étincellent comme un tison ardent; il médite une malédiction encore plus terrible contre la tête de quiconque de son clan oserait désobéir à l'appel de son chef; il éteint dans le sang bouillonnant de la victime tout à l'heure immolée, les bras de la croix de bois d'if allumé; il élève une dernière fois ce symbole et sa voix rauque fait entendre ces mots : « Quand cette croix passera de main en main dans les domaines du clan d'Alpine, pour l'appeler aux armes, que l'oreille qui feindrait de ne pas entendre soit fendue à l'instant! Que le pied qui refuserait de courir demeure paralysé! Que les corbeaux déchirent les yeux indifférents! Que les loups dévorent le cœur du lâche! Comme ce ruisseau de sang coule sur la terre, que le sang de son cœur abreuve son âtre! Comme expire cette étincelle sifflante hors du foyer, que le flambeau de sa vie s'éteigne au milieu d'une affreuse destruction! Qu'enfin à lui seul soit déniée la grâce achetée par ce symbole de rédemption pour les fidèles! » Il cessa de parler, et nul écho ne répéta le murmure de son terrible *Amen*.

XII.

Roderick alors, avec un regard impatient, prit le symbole de la main de Brian : « Pars vite, Malise, pars, dit-il, en remettant la croix à son brave écuyer; le lieu du rendez-vous est la prairie de Lanrick, le temps presse, pars, Malise, pars! » Pareil à l'oiseau de la bruyère qui fuit la poursuite du faucon, un canot glisse sur les eaux du lac Katrine. L'écuyer se tient à la proue, les rameurs agissent si rapidement que les bouillonnements soulevés

par l'aviron, au lieu d'où la nacelle fut lancée, écumaient encore en montrant leurs sillons blanchissants au moment où elle atteignit le rivage opposé, et le bateau en était encore à trois brasses de distance que déjà le messager des combats s'était élancé légèrement sur la plage.

XIII.

Hâte-toi, Malise, hâte-toi : jamais la peau fauve du cerf ne fut attachée à un pied plus agile. Hâte-toi, Malise, hâte-toi : jamais motif d'accélérer tes pas ne fut plus propre à distinguer tes nerfs actifs. Grimpe d'une haleine la montagne escarpée, descends de sa crête comme un torrent impétueux; franchis d'un pas leste et prudent les marais dangereux et les fondrières tremblantes; traverse le ruisseau d'un seul bond, comme le chevreuil volant sur les abîmes; glisse à travers les landes comme le limier flairant du chasseur. La montagne est haute, le fleuve profond, mais ne recule point devant le saut désespéré; tes lèvres sont brûlantes et ton front ruisséle de sueur, mais ne t'arrête point près de la source. Héraut des combats, du carnage et de la mort, accomplis hardiment ta rapide carrière ! Tu ne suis pas maintenant la trace d'un jeune daim blessé, tu ne poursuis pas une jeune fille à travers le bocage, tu ne disputes pas à tes rivaux montagnards le prix de la course : mais le danger, la mort et les exploits guerriers, voilà les véhicules de ton message. Pars, Malise, pars !

XIV.

A l'aspect du fatal symbole, les habitants des huttes et des hameaux courent aux armes; le vallon sinueux, le coteau boisé dépêchent leurs vaillants défenseurs. Le messager n'arrête point ses pas; il montrait le signal nommé le lieu du rendez-vous, et, courant comme le vent, il laissait derrière lui la surprise et les vagues clameurs. Le pêcheur abandonnait le rivage, le forgeron

basanné ceignait le poignard et l'épée, le moissonneur joyeux jetait sa faucille, le faucheur déposait sa faux, laissant le foin à demi coupé; les troupeaux erraient sans gardien, la charrue restait oisive au milieu du sillon, le fauconnier jetait en hâte l'oiseau compagnon de ses divertissements agrestes, le chasseur laissait le cerf aux prises avec la meute errante. Prompt au signal d'effroi, chaque membre du clan d'Alpine court aux armes : le tumulte et l'horreur parcourent la rive d'Achray. Hélas! aimable lac, tes bords n'étaient point faits pour entendre les cris d'épouvante! Les rochers et les bois se réfléchissent avec un calme si pur, et semblent sommeiller si tranquilles sur ton sein d'azur! Le chant joyeux de l'alouette elle-même, du haut de son nuage, paraît trop gai et trop bruyant pour la mélancolie de tes bords enchanteurs.

XV.

Hâte-toi, Malise, hâte-toi : le lac est déjà derrière lui, les huttes de Duncraggan apparaissent enfin, et semblent poindre comme des rochers couverts de mousse, à demi visibles, à demi cachés dans la verdure des broussailles. C'est là que tu pourras goûter quelque repos, et ton travail accompli, laisser au chef le soin de propager le terrible message. De même que le faucon plonge sur sa proie, l'écuyer s'élance et descend dans le vallon. A son approche, quels sinistres accents lui sont apportés par les vents? Ce sont des cris funèbres, les gémissements des femmes! les plaisirs d'un vaillant chasseur sont évanouis, un brave guerrier a fini ses combats! Qui donc dans la bataille ou à la chasse pourra prendre sa place à côté de Roderick? Dans le château, où la flamme des torches funèbres a exclu les rayons du jour, le brave Duncan repose au fond de sa bière, qu'une veuve arrose du tribut de ses larmes. Son fils se tient tristement debout auprès d'elle; un plus jeune pleure et ne sait pourquoi. Les

vierges du hameau et leurs mères prononcent autour du cercueil le coronach (6), ou chant des funérailles.

XVI.

LE CORONACH.

Il s'est enfui sur la colline,
Il est perdu pour les forêts ;
Comme une source cristalline,
Quand le besoin est le plus près.
La source peut, grâce à l'ondée,
Se remontrer sur le chemin ;
Mais, Duncan, ta coupe est vidée,
Tu n'auras plus de lendemain !

Du moissonneur la main prudente
Épargne l'épi vert encor ;
Mais notre voix plaintive chante
Un brave éteint dans son essor.
En sifflant l'Aquilon enlève
La sèche dépouille des bois ;
Mais il est tombé plein de sève,
Le preux guerrier de notre choix.

Sur les coteaux, chasseur agile,
Tu brillas en sage au conseil ;
En exploits ton cœur fut fertile,
Et dort de l'éternel sommeil.
Comme la rosée aux montagnes,
Ou l'écume au dessus des flots,
Ou la vapeur dans les campagnes,
A disparu notre héros !

XVII.

Voyez Stumah [1], qui, près du cercueil, regarde avec étonnement le corps de son maître. Pauvre Stumah, qui au moindre cri, au moindre geste de Duncan, s'élançait comme l'éclair à travers la rosée ! Il relève la tête, il redresse l'oreille, comme s'il entendait les pas d'un étranger. Ce n'est point la marche emmitoufflée et ralentie d'un ami qui vient pleurer sur le guerrier qui

[1] Nom de chien comme en français nous disons *Fidèle*, qui est le sens de ce mot écossais. A. M.

a vécu, mais c'est l'ardeur précipitée, c'est la crainte mortelle : chacun attend d'un air effaré. L'envoyé s'élance dans la salle sans regarder autour de lui ; il s'arrête devant le cercueil, agite la croix souillée de sang et s'écrie : « Le rendez-vous est à la prairie de Lanrick, hâtez-vous d'en répandre l'annonce ; hâtez-vous ! »

XVIII.

Angus, l'héritier de Duncan, s'élance et saisit la croix fatale ; le jeune homme attache rapidement à son côté la dague et la claymore de son père ; mais lorsqu'il aperçut l'œil de sa mère qui l'observait avec une muette agonie, il courut dans ses bras, et déposa sur ses lèvres un tendre adieu. « Hélas ! dit-elle en sanglotant, c'en est donc fait, tu m'abandonnes ; mais non : pars, vole, montre-toi le digne fils de Duncan. » Angus jeta de nouveau un regard sur le cercueil, essuya une larme échappée de sa paupière, poussa un profond soupir, comme pour reprendre haleine, agita dans l'air son cimier, et, comme un jeune coursier de noble race qui essaie pour la première fois son ardeur et sa célérité, il s'échappe et vole à travers le désert, armé de la croix de feu. Les larmes de sa mère demeurèrent suspendues jusqu'à ce que le bruit des pas de son fils eût cessé de frapper son oreille ; et lorsqu'elle aperçut les yeux de l'écuyer mouillés de pleurs sympathiques : « Cher parent, lui dit-elle, il est parti pour un meilleur monde celui qui eût porté si dignement ton message ! Le chêne est tombé, un jeune bourgeon est maintenant le seul appui de Duncraggan ; cependant j'espère que Dieu protégera l'orphelin, et que mon fils remplira son devoir. Et vous, fidèles vassaux, dont les glaives furent toujours tirés au premier signe de Duncan, courez aux armes, et protégez la tête de l'orphelin : que les enfants et les femmes pleurent seuls le défunt. » A ces mots, le cliquetis des armes se fit entendre, les clameurs belliqueuses retentirent dans la salle funèbre ; chaque main détache en hâte de

la muraille les épées et les boucliers qui s'y trouvent suspendus; une énergie momentanée brille dans l'œil creux de la veuve, comme si le tumulte si cher aux guerriers avait réveillé son époux dans sa bière; mais cette force empruntée s'évanouit bientôt, le chagrin a réclamé ses droits et les pleurs ont repris leur cours.

XIX.

Le mont de Benledi aperçut la croix de feu : elle brillait comme l'éclair sur la cime de Strath-Ire; elle parcourut les vallons et les collines. Le jeune Angus ne prit aucun repos : une larme qui venait de couler de son œil, il la laissa sécher par la brise des montagnes. Il découvrit enfin les eaux murmurantes de la rivière de Teith, qui roulaient leur cristal limpide et naissant au pied d'un monticule boisé, où aboutit un vallon verdoyant, et où s'élève la chapelle de Sainte-Bride. Le courant était enflé, le pont éloigné, mais Angus ne s'arrêta point sur le bord. Bien que les vagues sombres mugissent et tourbillonnent, bien que sa vue soit éblouie et son oreille étourdie par le fracas des eaux, il ne balance point : de sa main droite il élève la croix, de la gauche il saisit sa hache d'armes, et s'élance à travers le torrent d'un pas ferme et rapide. Deux fois il a chancelé ; l'écume jaillit au loin, le torrent roule avec un gonflement plus terrible; si le jeune homme tombe, adieu l'héritier orphelin de Duncraggan! mais, comme s'il allait périr, il saisit la croix des combats avec plus de vigueur ; il parvient à la rive opposée et gravit le sentier qui mène à la chapelle.

XX.

Un joyeux cortége s'était rendu le matin à l'oratoire de Sainte-Bride. Marie de Tombea unissait son destin à celui du jeune Norman, héritier d'Armandave. Sous l'arche gothique s'avançait alors le couple heureux, après avoir reçu la bénédiction nuptiale. Les

vieillards et les femmes venaient ensuite en rustique, mais joyeuse procession ; les jeunes gens cherchaient à éveiller l'attention des jeunes filles qui feignaient de ne pas les entendre ; les enfants se livraient à une bruyante allégresse, et poussaient des cris aigus et folâtres sans trop savoir pourquoi, et les ménestrels rivalisaient de talent pour célébrer les attraits du jeune couple, et surtout de la nouvelle épouse dont le regard baissé et la joue colorée rappelaient et les perles et les roses du matin. D'un pas timide elle s'avance, et d'une main tremblante elle tient le voile qui recouvre un sein d'albâtre. Le fiancé marche auprès d'elle en la regardant avec l'orgueil de la victoire, et la mère enchantée chuchotte à l'oreille de sa fille quelques paroles de joie.

XXI.

Quel est celui qui rencontre le cortége à la porte du temple ? le messager de la terreur et de la mort. Il précipite quelques accens confus ; la douleur nage dans ses yeux ; encore tout humide des flots du torrent qu'il vient de traverser, haletant, il s'arrête, présente le signe fatal et prononce ces paroles : « Le rendez-vous est dans la prairie de Lanrick ; porte au loin le signal, hâte-toi, Norman ! » Ah ! faudra-t-il qu'il abandonne sitôt la main à laquelle il vient d'unir la sienne, pour saisir la croix et le glaive ? Faudra-t-il que le jour qui se leva si riant et qui promettait, le soir, de si doux plaisirs, sépare, avant le coucher du soleil, un époux de celle dont il a reçu la foi ? Cruelle destinée ! il le faut ! il le faut ! La cause du clan d'Alpine, la gloire de son chef, son ordre terrible ne souffrent aucun délai ; obéis, Norman, en avant ! en avant !

XXII.

Le jeune fiancé se dépouille lentement de son plaid, et promène languissamment un tendre regard sur son aimable fiancée, jus-

qu'à ce qu'il aperçoive les pleurs couler de ses beaux yeux : ils expriment une douleur qu'ils ne sauraient calmer. N'osant risquer un second regard, il s'éloigne en hâte et suit le cours de l'onde, sans détourner la tête, jusqu'à ce qu'il ait atteint le lac de Lubnaig où le Teith prend sa source. Quelle pensée remue le cœur du jeune homme ? c'est le pénible sentiment d'une espérance différée, et le cruel souvenir des vaines illusions du matin. A l'impatience de l'amour vient se mêler en lui la noble soif de la renommée ; il éprouve cette joie tumultueuse des montagnards, au moment où ils se précipitent sur leur lance ; il brûle d'un zèle généreux pour son clan et son chef ; il espère qu'en revenant du champ de bataille où il aura bien combattu, et le cimier paré des sanglants honneurs de la guerre, il pourra serrer sa chère Marie sur son sein attendri. Exalté par de telles pensées, il franchit les coteaux et les landes, plus prompt que l'étincelle qui jaillit du caillou, tandis que son enthousiasme belliqueux et son amour fidèle éclatent à la fois dans le chant qui va suivre.

XXIII.

CHANT DE DÉPART DU JEUNE NORMAN.

Cette nuit la fraîche bruyère
Sera mon lit vers le coteau,
Et sur ma tête la fougère
Jettera son mouvant rideau.
De la sentinelle aguerrie
Le pas réglé sera le chant
Qui bercera l'amour constant
Dont mon cœur brûle pour Marie ;
Le plaid, à mon cou suspendu,
Va peut-être, à terre étendu,
Devenir ma couche flétrie :
J'aurai pour chant ton désespoir,
Dépouillé de l'heureux pouvoir
De me réveiller, ô Marie !

En ce moment je n'ose pas
Des nuages de la tristesse

Obscurcir tes traits délicats ;
Je n'ose point de ta promesse
Me retracer la pure ivresse
Et les pudiques embarras,
Ces enchantements de la vie,
Quand tu me la fis, ô Marie !
Mais loin de Norman le regret !
Quand sur l'ennemi fond Alpine,
L'ardeur doit brûler sa poitrine,
Son pied doit voler comme un trait,
Pour te plaire, ô fille divine !

Viendra le jour de douce foi ;
Car au combat si je succombe,
D'un fidèle amant dans la tombe
Le dernier vœu sera pour toi.
Et si mon bouillonnant courage
Sort victorieux du carnage,
Oh ! quelle joie alors, le soir,
De retourner sous ton pouvoir !
Oh ! de la linotte chérie
Que le chant aura de pouvoir
Sur mon cœur et le tien, Marie !

XXIV.

Le cri de la guerre se répand au loin dans tes landes, ô Balquidder : moins vite s'étend sur tes coteaux l'incendie nocturne (7) qui dévore dans sa course les bruyères de tes profondes ravines et de tes pittoresques vallées, enveloppant tes rochers d'un pourpre éblouissant, et rougissant tes sombres lacs qui dorment à tes pieds. Le belliqueux signal fait voler au combat ; il réveille les tristes bords du Loch-Voil, les flots tranquilles du Loch-Doine, et alarme jusqu'à sa source le marécageux Bulvaig. Norman poursuit sa course rapide en descendant vers le Sud la vallée de Strath-Gartney, jusqu'à ce que tous les hommes qui doivent prendre les armes pour la défense du clan d'Alpine aient entendu l'appel, depuis le vieillard en cheveux blancs, dont la main tremblante peut à peine attacher le glaive à sa ceinture, jusqu'au jeune homme dont la flèche et l'arc effrayaient à peine le corbeau. Chaque vallon, chaque site isolé envoya sa petite troupe de guer-

riers, qui, comme des torrents descendus des montagnes, réunirent leurs tribus pour former des masses prêtes à combattre en arrivant au lieu du rendez-vous. Tous ces fiers montagnards, depuis le berceau, ne reconnaissaient d'autres liens que ceux de leur clan, d'autre serment que celui qu'ils avaient prêté à leur chef (8), d'autre roi que les ordres de Roderick-Dhu.

XXV.

Durant cette matinée d'été, Roderick-Dhu avait parcouru les limites de Benvenue, et il avait envoyé ses espions sur les coteaux et dans les landes, pour aller observer les frontières de Menteith. Tous revinrent lui apporter la nouvelle que jusqu'ici la trêve était respectée; le vaillant Grœme, et Bruce l'intrépide étaient tranquilles encore; nul cavalier ne se montrait dans Rednock : nulle bannière ne flottait sur Cardross; nul fanal ne brillait sur les tours de Duchray; rien ne troublait les hérons de Loch-Con : tout paraissait tranquille. Maintenant savez-vous pourquoi le chef va examiner d'un œil si inquiet la frontière de l'Ouest avant d'aller au lieu du rendez-vous? Un otage charmant, mais cruel, était caché dans une sombre crevasse du Benvenue. Ce matin, Douglas fidèle à sa promesse, était parti de l'île, et avait cherché un lieu solitaire dans un vallon reculé. Plus d'un barde a, dans la langue celtique, chanté Coir-Nan-Uriskin; les Saxons donnèrent un nom plus doux à cette grotte, et l'appelèrent *la caverne des esprits*.

XXVI.

C'était une retraite en effet bien étrange et bien sauvage, comme jamais n'en foula le pied d'un exilé. La caverne, sur le front de la montagne, s'ouvrait comme une plaie sur la poitrine d'un guerrier. Les bords avaient retenu dans leur chute plusieurs fragments de rochers qu'un antique tremblement de terre avait

précipités de la cime chauve de Benvenue ici entassés par la main du hasard comme des ruines éparses : ils formaient en ce point plusieurs saillies et l'entrée de la grotte. Le chêne et le bouleau, entremêlant leur ombre, faisaient qu'en plein midi il ne régnait en ce lieu qu'un sombre crépuscule, à moins qu'un rayon égaré ne brillât tout à coup sur le rocher à travers ce rideau verdoyant, comme le coup d'œil rapide qu'un prophète inspiré jette sur tes profondeurs, immense éternité. Aucun bruit n'éveillait le silence solennel de cet asile secret, excepté le gazouillement d'une fontaine solitaire ; mais quand les vents régnaient sur le lac, un fracas soudain s'élevait et annonçait la guerre éternelle des vagues contre les rochers qui les environnaient. Des rocs suspendus paraissaient menacer de combler la caverne. C'était l'asile favori du loup vorace ou du chat sauvage ; tel fut pourtant le lieu de refuge que se choisit Douglas avec sa fille. Le sinistre murmure de leur superstition défendait au vulgaire l'approche de ce lieu redoutable ; car, disait-elle, c'était le rendez-vous des fées et des urisks[1] montagnards. C'est là qu'ils venaient au clair de la lune célébrer leurs mystères ; et ils auraient frappé de mort l'audacieux qui eût osé les y surprendre.

XXVII.

Les ombres plus épaisses du soir flottaient sur les eaux majestueuses et brillantes du lac Katrine, lorsque Roderick, avec une troupe d'élite, repassa les hauteurs de Benvenue. Ils se dirigent vers la caverne des esprits à travers les arides sentiers de Beal-Nam-Bo ; les zélés compagnons du guerrier le devancent pour lancer la nacelle du rivage, car il se propose de traverser le lac Katrine pour explorer les passages ou défilés d'Achray, et y poster ses soldats. L'esprit rêveur, il reste en arrière de ses hommes, et promène autour de lui des regards qui expriment le regret. Un

1 Lutins des montagnes d'Écosse. A. M.

seul page, chargé de porter son épée, marche à côté de son maître (9); le reste de ses compagnons s'avance à travers les broussailles et bientôt l'attend sur les bords du lac. C'était un beau et digne spectacle de les voir des hauteurs voisines aux derniers feux du jour! Chacun de ces montagnards était d'une haute et vigoureuse stature, et avait été choisi par son clan. On les distinguait tous à leur démarche fière et à leur air martial; leurs panaches flottaient au gré de la brise légère du soir; leurs plaids de tartan ondulaient de même tandis que leurs boucliers étincelaient aux derniers rayons du soleil, lorsque près du bateau ils formaient un groupe guerrier en harmonie avec un tel rivage.

XXVIII.

Le chef se tient debout sur le rocher et semble attaché par un anneau secret à ce lieu si voisin de la grotte obscure où s'est retiré Douglas, et dont il voit le sentier. Au lever de l'aurore, le même Roderick avait juré de noyer son amour dans le torrent des combats, et de ne plus songer à Hélène Douglas; mais celui qui veut arrêter un fleuve avec une digue de sable, ou comprimer un incendie avec des liens de chanvre, a encore une tâche plus difficile à entreprendre s'il veut dompter l'amour. Le soir trouve Roderick tel qu'un fantôme sans repos, errant près du trésor qu'il a perdu; car, quoique son cœur dénie à ses yeux de contempler une dernière fois celle qu'il adore, toujours son oreille aux aguets cherche à saisir les accents de sa voix, et maudit intérieurement la brise qui, agitant le feuillage, l'empêche de les saisir. Mais, écoutez! quels sons viennent se mêler au frémissement des feuilles? C'est la harpe d'Allan-Bane qui éveille un prélude lent et solennel à son art. Quelle voix se marie aux accords du poète? C'est la voix d'Hélène ou celle d'un ange.

XXIX.

HYMNE A LA VIERGE.

Ave, Maria! vierge si tendre,
D'une vierge écoute les vœux;
Dans le désert tu peux entendre,
Même au désespoir tu peux rendre
Un rayon de vie amoureux.
Proscrits et rebutés du monde,
Puissions-nous d'une paix profonde,
Par toi savourer l'heureux cours!
Vierge sainte, entends la prière
D'une vierge humble en ces discours :
Mère, écoute la voix sincère
D'un enfant qui t'offre ses jours.

Ave Maria? vierge sans tache,
La couche dure où, d'abandon,
Il faut que notre corps s'attache,
Sûrs de ton appui qui se cache,
Va se changer en édredon;
L'air infect de sa grotte obscure
Sera des vents l'haleine pure,
Si tu souris et nous secours.
Vierge sainte, entends la prière
D'une vierge humble en ses discours :
Mère, écoute la voix sincère
D'un enfant qui t'offre ses jours.

Marie, ô vierge immaculée!
Et sur la terre et dans les airs,
Des démons l'engeance troublée,
A ta présence dévoilée,
Rejoindra ses affreux déserts.
Nous nous inclinons en silence
Devant ta divine influence
Et ton ineffable recours.
Vierge sainte, entends la prière
D'une vierge humble en ses discours :
Mère, écoute la voix sincère
D'un enfant qui t'offre ses jours.

XXX.

Les derniers accords de l'hymne expiraient sur la harpe. Le chef du clan d'Alpine, dans l'attitude immobile de l'attention, le bras

droit appuyé sur sa pesante épée, était comme un homme qui écoute encore. Il conservait cette muette attitude, quand le page, pour la seconde fois, avec un geste respectueux, lui fit remarquer le déclin du jour. Alors, s'envoloppant de son plaid : « C'est la dernière fois, oui la dernière, murmura-t-il, que Roderick entend la voix de cet ange ! » Cette pensée était bien pénible. Il descendit rapidement de la montagne, s'élança tout rêveur dans le bateau, et eut en un moment traversé le lac. Il prit terre sur la rive argentée par les eaux, accéléra sa marche vers l'Orient, et, lorsque les derniers rayons du soleil éclairaient le couchant, il atteignit les hauteurs de Lanrick, où, dans une ardeur belliqueuse, les hommes du clan d'Alpine se rassemblaient au fond de la vallée.

XXXI.

Le spectacle de ces montagnards offrait une grande variété : les uns étaient assis, d'autres debout, d'autres se promenaient lentement ; mais la plupart, enveloppés de leurs manteaux, dormaient étendus sur le sol, et l'œil curieux les distinguait à peine au milieu des bruyères où ils étaient couchés, tant les couleurs de leurs plaids de tartan étaient bien assorties avec les noirs bouquets de bruyère et les réseaux de la fougère verdoyante : çà et là seulement la lame d'une épée ou le fer d'une lance étincelait comme le ver luisant sous l'ombrage. Mais lorsqu'en avançant à travers les ténèbres le panache du chef eut été reconnu, un tonnerre de joyeuses clameurs ébranla la montagne. Trois fois elles s'élevèrent et trois fois les échos du lac et des rochers redirent le cri sauvage, qui enfin expira au loin dans la plaine de Bochastle, en faisant place au silence de la nuit.

CHANT QUATRIÈME.

La Prophétie.

CHANT.

I.

« La rose a le plus d'éclat lorsque s'entr'ouvre son calice ; l'espérance est le plus brillante lorqu'elle naît du sein même de la crainte : la rose est la plus douce, encore humide de la rosée bienfaisante du matin, et l'amour a le plus de charmes, embelli par les pleurs[1] (6). Rose sauvage et purpurine, que l'imagination rend plus belle encore, je ceins mon front de tes fleurs chéries, emblèmes de l'espérance et de l'amour dans les champs de l'avenir. » Ainsi parlait le jeune Norman, héritier d'Armandave, au moment où le soleil se levait sur les vastes ondes du Vennachar.

II.

Par un tendre souvenir, à moitié exprimé, à moitié chanté

[1] Le lecteur qui entend l'anglais sera sans doute bien aise de retrouver ici les quatre vers du texte :

> The rose is fairest when'tis budding new,
> And hope is brightest when it dawns from fears;
> The rose it sweetest wash'd with morning dew,
> And love is loveliest when embalm'd in tears.

Un traducteur italien du poëme de *la Dame du Lac*, le docteur Indelicato, de Palerme, a ainsi rendu ce passage :

> È più bella la rosa allor che fuore
> Dal suo calice spunta ; e più risplende
> Speranza sorta da crudel timore ;
> È più dolce la rosa, se la rende
> Umidetta il matin colla sua brina ;
> E amor se piange più ci scalda e accende. A. M.

l'amour agissait ainsi sur le cœur du nouvel époux qui se retraçait sa bien-aimée. Pendant qu'il dépouillait les branches du rosier sauvage, sa hache et son arc dormaient à ses pieds, car il avait été placé en sentinelle vigilante entre le lac et la forêt. « Arrête, dit-il, au bruit des pas d'un homme qui s'avançait sur le rocher ; arrête ou tu es mort, dit-il en saisissant ses armes. Quoi ! Malise, c'est toi ! es-tu sitôt de retour du milieu des bruyères de Doune ? A ta rapide allure, et à ton regard effaré, je devine que tu apportes des nouvelles de l'ennemi. » En effet, tandis que tout se réunissait près de la croix enflammée, Malise était allé remplir un message important. « Où dort le chef ? » demanda l'écuyer. « Il repose là bas dans la clairière environnée de brouillards, répondit le jeune homme ; je vous guiderai vers sa couche solitaire. » En disant ces mots, il appela un de ses compagnons endormi à ses côtés, et le remua avec le bout de son arc détendu. « Debout, debout, Glentarkin ! nous allons trouver le chef ; veille en ces lieux jusqu'à mon retour. »

III.

Ils cheminèrent ensemble. « Quelles sont donc les nouvelles de l'ennemi ? » demanda Norman. « Il a circulé de loin et de près des versions différentes, répondit Malise ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'une bande de guerriers, venue depuis deux jours à Doune, a reçu l'ordre de marcher : en attendant, le roi Jacques avec ses courtisans se livre à la pompe d'une fête au château de Stirling. Bientôt le sombre nuage qui s'amasse amènera la foudre sur nos vallées. Accoutumé à supporter les belliqueux assauts, le guerrier trouve contre eux un abri suffisant dans les plis de son manteau ; mais toi, Norman, où trouveras-tu un abri pour ton aimable fiancée ? » — « Eh ! quoi ! Malise, ignorez-vous que la prévoyance de Roderick a décidé que toutes les filles et les femmes du clan se réfugieraient dans l'île solitaire du lac, avec tous les

enfants et les vieillards impropres aux combats; qu'il a, en outre, décidé qu'aucun esquif, aucune chaloupe, aucun bateau ni batelet ne voguera sur les lacs, mais que tous les moyens de transport seront amenés au rivage de l'île pour garantir la sûreté d'un si cher dépôt? »

IV.

« Décision sage : notre chef se montre ainsi le père de sa tribu. Mais pourquoi donc Roderick-Dhu sommeille-t-il isolé de ses fidèles compagnons? »—« C'est parce que, la nuit dernière, le prêtre Brian a consulté un de ces terribles oracles qui ne doivent être consultés qu'à la dernière extrémité; c'est le Taghairm, par lequel nos aïeux apprenaient les futurs événements de la guerre (1). Le taureau blanc de Duncraggan a été immolé. »

MALISE.

« Ah! je me souviens de ce noble animal : c'était le plus beau de tous ceux qui firent partie du butin que nous fîmes lors de notre brillante expédition contre les guerriers de Gallangad. Son poil avait la blancheur de la neige; ses cornes étaient noires, son œil de feu étincelait comme l'éclair; il était si farouche, si indomptable et si agile à la course, qu'il retarda notre retraite et fit trembler nos plus intrépides montagnards, au passage de Beal-Maha. Mais le sentier était rude et rempli de cailloux; la gaule du conducteur agit avec une telle adresse que nous atteignîmes sans danger le passage de Dennan, et qu'alors un enfant l'eût pu conduire tout seul. »

V.

NORMAN.

« Ce taureau fut tué; sa dépouille fumante fut étendue près de la cataracte dont les eaux se précipitent avec fracas au pied de

cet immense rocher au sommet sourcilleux, et de qui la circonférence l'a fait par tradition le bouclier du héros (2). Couché sur un écueil de la rive, près du lieu où ce torrent mugit en perdant ses flots dans le gouffre, le magicien nourrit ses prophétiques songes au milieu du murmure et de l'écume des eaux. Dans le voisinage repose notre chef. Mais, silence ! Regarde, à travers le brouillard et le taillis, se glisser lentement l'ermite et gravir le rocher, sur le front duquel il s'arrête pour observer nos soldats endormis. Ne ressemble-t-il pas, dis-moi, Malise, à un fantôme qui plane sur un camp égorgé, ou bien à un corbeau qui, du haut d'un chêne sillonné par la foudre, observe le dépècement d'un cerf en quartiers, et demande par ses tristes croassements sa part de la curée (3) ? » « Paix ! paix ! dit Malise. Pour un autre que pour moi tes paroles seraient d'un sinistre augure; mais je regarde l'épée de Roderick Dhu comme l'oracle et le soutien du clan d'Alpine, beaucoup plus que ces présages du ciel ou de l'enfer que ce moine redoutable peut révéler. Le chef l'a rejoint : regarde, ils descendent ensemble le rocher. »

VI.

Et en effet, tandis qu'ils descendaient tous deux, le moine dit à Roderick ces paroles solennelles : « C'est une épreuve terrible pour un homme doué d'une vie mortelle, dont le corps d'argile peut sentir tout ensemble et la fièvre et le froid, dont l'œil s'égare dans une angoisse horrible, dont les cheveux peuvent se dresser comme la lance du guerrier, c'est une affreuse épreuve que de voir dérouler le rideau de l'avenir ! Voilà pourtant ce que, d'un corps tremblant, le pouls battant avec vitesse, les yeux couverts d'un nuage, l'âme déchirée par mille tourments, j'ai osé faire pour mon chef glorieux ! Les apparitions, les spectres qui ont assailli ma couche remplie d'effroi, ne peuvent être redits par une langue humaine ; aucun mortel, s'il n'a vécu entre les vivants et les

morts, et n'est doué d'une vie indépendante des lois de la nature, ne survivrait jamais en racontant ce que j'ai vu. Enfin la terrible réponse me fut tracée en caractère de feu ; elle ne résonna point à mon oreille, ne parla point à mes yeux, mais elle est gravée en traits brûlants dans le fond de mon âme ; la voici :

Celui qui le premier donnera le trépas
Sortira tout sanglant vainqueur dans les combats (4).

VII.

« Brian, je te remercie, dit Roderick, de ton zèle et de tes soins ; ton augure nous est favorable. Jamais le clan d'Alpine n'attendit l'ennemi ; toujours nos larges claymores se sont les premières abreuvées de sang. Mais une victime plus sûre s'est offerte d'elle-même à nos coups propices : un espion ce matin a paru dans nos landes, il ne connaîtra point le retour ! Mes compagnons gardent tous les défilés à l'Est, à l'Ouest et au Midi ; le sanglant Murdoch, acheté pour être son guide, a reçu l'ordre d'égarer ses pas, jusqu'à ce que dans un profond ravin ou dans un sombre abîme il le jette sans vie. Mais, regarde : qui donc vient apporter d'autres nouvelles ? Malise, que nous apprendras-tu de l'ennemi ? »

VIII.

« Deux orgueilleux barons, reprit Malise, ont déployé leurs bannières à Doune, sur une forêt de lances et d'épées ; j'ai vu l'astre argenté de Moray et le pal noir du comte de Mar. » « Par l'âme d'Alpine, dit Roderick, voilà de bonnes nouvelles ! J'aime à voir devant moi des ennemis dignes de mon courage : quand doivent-ils s'avancer ? » — « L'aube de demain les verra ici rangés en bataille. Alors il nous trouveront tous prêts à les recevoir ! » — « Mais, quant au lieu du rendez-vous, dis-moi donc, n'as-tu rien appris des clans alliés d'Earn ? Soutenus par eux, nous pourrions mieux présenter le combat sur le revers du

Benledi. Tu ne sais rien? peu importe; les hommes du clan d'Alpine défendront l'âpre vallée de Trosach; nous combattrons dans les gorges du lac Katrine, à la vue de nos mères et de nos filles; chacun de nous pour nos foyers domestiques, le père pour son enfant, le fils pour son père, l'amant pour sa maîtresse chérie! Mais quoi! Est-ce la brise qui affecte mon œil? ou bien es-tu, larme de triste présage, un messager de doute et de crainte? Non, la lance saxonne ébranlera plutôt l'inébranlable Benledi sur sa base, que l'hésitation et la terreur ne pénètreront dans le cœur indompté de Roderick-Dhu! il est aussi impénétrable que son bouclier fidèle. Que chacun se tienne à son poste et suive mes ordres. » Le pibroch résonne, les guerriers s'avancent, les bannières se déploient, les glaives étincellent, tout obéit et se meut à la voix du chef... Éloignons-nous du fracas des armes, et retournons à la caverne de Coir-Uriskin.

IX.

Où est Douglas? il est parti. Hélène, assise sur un rocher près de la grotte, gémit, et prête à peine l'oreille aux paroles flatteuses du barde qui veut la consoler. « Il reviendra, disait Allan; il reviendra, il le doit. Il était temps qu'il allât chercher un asile loin du théâtre de la guerre, quand le farouche essaim du clan d'Alpine était effrayé de l'approche de l'orage. La nuit dernière j'ai vu la flottille de Roderick, à la lueur des torches, fendre l'azur de l'onde et laisser après elle un sillon d'écume blanchissant sur le lac comme ces éclairs lancés par l'aurore boréale; j'ai remarqué ce matin tous ces navires amarrés sur la plage de l'île solitaire, comme des canards sauvages tapis dans un marais, quand le faucon descend en tournoyant et fond sur la vallée. Puisque cette race farouche n'ose point braver le péril sur la terre ferme, le soin de ton noble père ne doit-il pas être de te préparer une retraite assurée? »

X.

HÉLÈNE.

« Non, Allan, non, un prétexte ausi ingénieux ne saurait assoupir mes craintes qui veillent. Lorsque avec un accent tendre et solennel il me donna sa sainte bénédiction en me quittant, les pleurs qui coulèrent de ses yeux ne purent changer sa haute et ferme résolution. Mon âme est faible; elle est celle d'une femme, et pourtant elle peut retracer l'image de la sienne, comme le lac, dont le vent le plus léger peut troubler la sérénité, réfléchit dans le cristal de ses flots le roc invulnérable. Douglas apprend que la guerre va tout mettre en feu; il se croit la cause du combat. Je l'ai vu rougir, Allan, lorsque ton rêve menteur a présenté Malcolm Grœme chargé de fers que moi-même, disais-tu, je lui attachais. Crois-tu qu'il ait pensé que ce présage dût s'accomplir? Oh! non; c'étaient d'autres idées qui l'absorbaient alors; il s'alarmait pour le jeune homme, comme aussi pour Roderick; car, il faut être juste envers lui, envers cet ami si fidèle, tous deux sont en péril, èt c'est pour notre cause! Ménestrel, Douglas n'a pu résister à une pareille situation. Pourquoi d'ailleurs ce présage solennel: si nous ne devons plus nous voir sur la terre nous nous retrouverons dans les cieux? Pourquoi m'a-t-il recommandé, si le soir ne nous ramène mon père, de me retirer au couvent de Cambus-Kenneth et de m'y faire connaître? Hélas! il va se jeter au pied du trône d'Écosse et acheter le salut de ses amis au prix du sien; il va faire ce que j'eusse fait moi-même si la fille de Douglas avait été un fils! »

XI.

ALLAN.

« Non, aimable Hélène, non, fille chérie, si ton père devait différer son retour, il a voulu seulement désigner ce saint lieu comme le plus propre à vous retrouver. Sois bien persuadée que Douglas

est en sûreté ; quant à Malcolm et quant à Grœme (que la bénédiction du ciel veille sur lui !) mon songe peut être vrai, sans pourtant rien présager de funeste pour lui ou pour vous. Mes rêves prophétiques n'ont-ils donc jamais abusé personne ? Rappelle-toi l'étranger de l'île solitaire et les accords de ma harpe plaintive qui annonçaient un malheur prochain ! Ma prophétie, qui était sombre, s'éclaircit néanmoins : crois de même à des augures propices. Que n'avons-nous quitté ce triste lieu ! Le malheur hante toujours la demeure des fées. Je connais une histoire merveilleuse de ce genre. Chère Hélène, dissipe ce nuage de tristesse qui obscurcit ta vue : ma harpe était accoutumée à endormir tes peines. »

HÉLÈNE.

« Eh bien ! qu'il en soit comme tu le veux. Je t'écoute : mais puis-je retenir des larmes qui s'échappent malgré moi ? » Le ménestrel alors touchait sa harpe, et commença son récit douloureux ; le cœur d'Hélène était livré à d'autres pensées.

XII.

LA BALLADE.

ALICE BRAND.

Oh ! qu'il est doux d'errer dans la verte forêt
Lorsque chantent la grive et le merle indiscret,
Lorsque le daim léger fuit la meute aboyante,
Et que le cor y joint sa musique bruyante !

« Ma tendre Alice, c'est pour toi
Que, loin de ma natale rive,
J'ai toujours, certain de ta foi,
Promené ma douleur plaintive :
Devons-nous, comme des proscrits
Troublés d'un éternel qui vive,
N'avoir que les bois pour abris ?

« Ce fut ta blonde chevelure,
Ce fut l'éclair de tes beaux yeux
Qui, pendant une nuit obscure,
Contre ton frère, dans ces lieux,

Guidèrent ma flèche trop sûre
En lui fermant l'azur des cieux !

« Cette main, à regret cruelle,
Jouet du destin infidèle,
Doit couper le hêtre des bois,
Doit nous faire un lit de feuillage,
Et contre la bête sauvage
Nous dresser de rustiques toits
Que souvent pénètre l'orage.

« Il faut que tes doigts délicats,
Qui sur la harpe harmonieuse
Ont de ta voix mélodieuse
Accompagné les doux éclats,
Dépouillent la biche timide
De sa fourrure encore humide
Pour nous garantir des frimas. »

« O Richard, du trépas d'un père,
Je ne puis accuser ta main ;
Le seul destin lui fut contraire,
Et l'ombre te fit inhumain ;
Le hasard dirigea ta lance
De qui l'aveugle violence,
Malgré toi lui perça le sein !

« Si d'une parure éclatante
Je ne puis plus me revêtir,
Si de sa pourpre étincelante
Ton plaid ne peut plus m'éblouir,
Nous chérirons la couleur fauve
Et la cime velue ou chauve
Des bois où le jour vient mourir.

« Cruelle est notre destinée :
Tu perdis le natal séjour ;
Mais ton Alice infortunée,
O Richard, pour toi semble née ;
Pour toi seul vit tout son amour.

XIII.

Suite de la ballade.

Oh ! qu'il est doux d'errer dans l'épaisseur des bois
Quand d'Alice on entend l'harmonieuse voix,
Quand sur le hêtre altier et le superbe chêne
La hache de Richard frappe à perte d'haleine.

Tout à coup du roi des esprits
Dont le séjour est la colline,
La voix jeta de sombres cris,

Comme sous les tristes lambris
D'un vieux monastère en ruine
Le vent du soir ébranle et mine
Ses murs à moitié démolis.

Qui frappe et le hêtre et le chêne,
De qui les vieux troncs consacrés
Forment les dômes révérés,
Où dans cette forêt prochaine
L'amour pieux qui nous enchaîne
Se mêle à nos rites sacrés?

Qui vient chasser le daim rapide
Que de nos Sylphes bocagers
Chérit la reine aux pieds légers?
Quel est le mortel intrépide
Qui, sans redouter de malheurs,
Ose de la féerie avide
En porter les vertes couleurs (5)?

Urgan, pars, joins le téméraire,
Car, en un jour solennisé,
De l'eau pieuse et salutaire
Ton front naissant fut arrosé (6).
La croix ne peut te mettre en fuite,
Tu ne dois pas craindre la suite
D'un vieux symbole exorcisé.

Appelle alors sur le coupable
L'anathème au poignard vengeur
Qui perce et déchire le cœur,
Défend au sommeil favorable
De visiter le misérable
Qui sur sa couche de douleur
Invoque une mort secourable
Sans pouvoir hâter sa rigueur.

XIV.

Suite de la ballade.

Qu'il est doux d'habiter à l'ombre des bois verts
Encor que les oiseaux aient cessé leurs concerts!
Le soir, Alice apprête un repas de famille,
Et son amant nourrit le foyer qui pétille.

Urgan paraît, ce nain hideux
Devant lord Richard se présente;
Et comme sa main diligente
De croix fait le signe pieux :
« Je ne crains pas du fils des cieux
Cette marque ailleurs plus fervente,
Car elle est formée à mes yeux

Par une main lâche et sanglante.»
Mais au fantôme redouté
Alice, impassible et sans crainte,
Répondit avec fermeté :
« Si cette main de sang fut teinte,
C'est du sang de la biche atteinte
Par le plomb sur elle ajusté.»

« Tu mens, femme pleine d'audace :
Le sang qui teignit cette main
C'est le propre sang de ta race,
Celui d'Ethert qui sur ta trace
Crie : Opprobre au vil assassin ! »

Vers le fantôme Alice avance
Et fait le signe du salut :
« Sur la main de Richard s'il fut
Du sang qui demande vengeance,
La mienne est vierge à ta présence ;
Contre moi donc dis-moi ton but.

« Sylphe ou démon je te conjure
Par celui que tous les démons
Craignent le plus dans la nature,
De nous apprendre de quels monts,
Grottes, rochers, antres, vallons,
Tu viens, et quel est ton augure.»

XV.

Suite de la ballade.

Terre de la féerie il est doux de te voir,
D'ouïr de tes oiseaux la musique enchantée,
D'assister à tes jeux quand à cheval montée
Ta cour avec son roi se promène le soir.

Elle brille gaîment la terre de féerie,
Mais son éclat est faible, impuissant, mensonger ; (7)
De décembre tel est le rayon passager
Qui jette sur la glace une chaleur tarie.

Comme cette faible clarté,
Notre forme si fugitive,
De nous dans sa variété
Fait un cavalier redouté,
Ou bien une fille craintive,
Un nain, un singe empaqueté.

Ce fut entre le jour et l'ombre,
Où le roi-fée est tout-puissant,
Que, dans mes querelles sans nombre,
Je succombai comme un enfant.

On m'emporta moitié mourant
Au pays dangereux et sombre
Des lutins que le soir attend (a)

Si quelque beauté courageuse
Sur mon front osait par trois fois
Tracer le signe de la croix,
Déposant ma forme douteuse
Je reprendrais mes premiers droits
Et cette forme gracieuse
Qu'aujourd'hui même je te vois.

Alice a montré son courage :
Deux fois son intrépide main
Marque le signe au front du nain
Qui se rembrunit davantage,
Et dans la caverne soudain
La nuit veut régner sans partage.

Une troisième fois sans peur
Alice osa former le signe.
Quel aspect plus doux à son cœur !
D'Écosse un chevalier insigne
Lui montre la face plus digne ;
C'est Éthert auprès de sa sœur !

Il est doux de goûter l'ombre fraîche des bois
Quand la grive et le merle ont élevé la voix ;
Il est plus doux encore d'ouïr de Dunfermline
Les cloches annoncer l'hymen à la colline.

XVI.

Au moment où le ménestrel venait de cesser ses chants, un étranger parut dans la clairière : son aspect martial, sa haute stature, son cortége formé de chasseurs du comté de Lincoln, son coup d'œil d'aigle font reconnaître en lui le chevalier du Snowdoun, James Fitz-James. Hélène, en le voyant, crut rêver ; elle tressaillit, et put à peine s'empêcher de pousser un cri d'effroi : « O étranger ! dit-elle, à une heure si funeste et si pleine de danger, quelle infortune t'amène ici ? » — « Quel malheur pourrait exister quand je puis te revoir ? Lié par une promesse, mon premier guide m'a rencontré ce matin et m'a conduit le long du rivage et de la frontière vers cet heureux sentier de mon retour » — « L'heureux sentier ! dit-elle ; eh quoi ! n'a-t-il point

parlé de guerre ? n'a-t-il point annoncé qu'il faudrait combattre, que le passage était gardé. » — « Non certes, je n'ai rien vu qui pût me présager aucun désastre ? » — « Oh ! hâte-toi, Allan, de joindre le montagnard ; je le reconnais là bas sous son tartan ; demande-lui quel est son dessein, et prie-le de guider l'étranger en lieu sûr. Quel sujet a donc accéléré tes pas, homme infortuné? Le moindre serf du clan de Roderick n'a pas été acheté par amour ou par crainte et ignoré de lui pour te conduire ici. »

XVII.

« Douce Hélène, ma vie doit être bien chère, puisqu'elle mérite d'éveiller tes soins ; et cependant la vie je la regarde comme un souffle frivole quand l'amour ou l'honneur est comparé avec la mort. Que ma chance me soit profitable et que mon hardi projet se révèle à tes yeux. Je viens pour t'enlever d'un désert où jamais pareille fleur n'avait souri auparavant ; de cette main caressante je t'emmenerai loin de ces scènes de démêlés et de combats. Mes chevaux attendent près de Bochastle ; ils nous auront bientôt déposés aux portes de Sterling. Je te placerai dans un berceau riant, et je te garderai comme une tendre fleur. » — « Oh ! paix, sire chevalier ; il conviendrait à l'art de mon sexe de dire que je ne lis point dans ton cœur ; mais mon oreille a été trop flattée à entendre mon éloge. Ce leurre funeste t'a déçu en te rappelant vers moi dans un moment si terrible et sur un chemin si dangereux. Oh ! comment pourrai-je expier le malheur que ma vanité a ainsi causé ! Une ressource me reste, car je te dirai tout : oui, en faisant un effort sur mon cœur, je t'avouerai mon secret. O toi, dont la folie porte avec elle son blâme, achète ton pardon par ton repentir ! Mais d'abord mon père est un proscrit, hors la loi, dont la tête a été mise à prix ; et m'épouser ce serait épouser avec moi l'infamie. Persisterais-tu à parler ? Alors écoute la vérité ! Fitz-James est un homme noble, si toutefois il l'est encore ! Il

s'est exposé pour moi et pour les miens à la dernière extrémité. Tu as maintenant le secret de mon cœur; oublie-moi, sois généreux, et pars, je t'en conjure. »

XVIII.

Fitz-James connaissait bien les artifices propres à gagner le cœur volage d'une femme; mais ici il les connut en vain. L'œil d'Hélène ne laissa échapper aucun regard fait pour tranquilliser l'amant; elle persévéra dans la confiance qu'inspire un cœur encore vierge. Quoique la rougeur colorât son visage, elle avoua son amour avec le soupir du désespoir et le tourment d'une agonie, comme si déjà, privée de Malcolm par la mort, elle eût à gémir sur sa tombe. L'espérance disparut des regards de Fitz-James, mais l'espérance n'emporta point la sympathie. Il offrit d'accompagner Hélène, comme un frère accompagnerait sa sœur: « Oh! tu connais bien peu le cœur de Roderick, dit-elle : c'est en nous séparant que nous sommes en sûreté. Hâte-toi de retrouver Allan, et tâche de savoir de lui si tu peux te fier à ce paysan grossier. » Fitz-James, posant la main sur son front dans la vue de cacher le trouble de son âme, fit deux pas pour partir et puis, comme si une pensée avait jailli dans son cerveau, il s'arrêta, se retourna et s'approcha de nouveau de la charmante Hélène.

XIX.

« Écoute, Hélène, écoute un mot d'adieu; mon épée dans le conflit, a préservé la vie d'un lord écossais. Le monarque reconnaissant me donna cet anneau et me dit, lorsque je fus assez heureux pour l'obtenir, de le rapporter et de réclamer hardiment la récompense que je voudrais indiquer. Hélène, je ne suis point un chevalier courtisan, mais un guerrier qui vit de la lance et de l'épée, qui n'a pour château que son casque et son bouclier, et que

le champ de bataille pour domaine. Que puis-je demander à un prince, moi qui ne souhaite ni titres ni fortune ? Hélène, donne-moi ta main, cet anneau est à toi ; tous les gardes du prince connaissent ce signe ; va sans délai trouver le roi ; ce même signe te protégera dans ta route jusqu'à lui. Exprime-lui ce que tu veux, et quelque soit la faveur que tu désires, il ne pourra que te l'accorder, comme la rançon du gage qu'il m'avait remis. » Fitz-James plaça l'anneau à un des doigts de la jeune fille, s'arrêta, lui baisa la main et partit. Le vieux ménestrel resta, le regard effaré, en voyant Fitz-James s'éloigner si rapidement. Celui-ci rejoignit son guide, et descendant avec lui, en serpentant, le revers de la montagne escarpée, il passa le ruisseau qui réunit le lac Katrine au lac d'Achray.

XX.

Tout était silence dans la vallée de Trosach [1] ; les rayons du soleil de midi dormaient immobiles sur la montagne. Tout à coup le guide poussa un cri retentissant. « Murdoch, est-ce le signal du danger? » « Je voudrais, répondit Murdoch en bégayant, pouvoir crier de façon à épouvanter ce corbeau dans le repas de chair où il se livre. » Le chevalier se tourna pour regarder, et reconnut que son propre coursier était devenu la pâture du corbeau. « Hélas ! noble coursier, pour toi, pour moi, peut-être il eût mieux valu que nous eussions quitté le vallon Trosach. Murdoch passe le premier, mais en silence. Si tu siffles ou cries, tu es mort. » Se défiant l'un de l'autre, ils poursuivent leur route dans un profond silence, et se tenant chacun sur ses gardes.

XXI.

Maintenant le sentier serpente au bord d'un précipice propre

[1] Nom générique de vallée, surtout en Écosse, dans les environs de Sterling. A. M.

à donner le vertige. Ils avancent, lorsque soudain une femme, dont la figure était brûlée par les feux du soleil, et sillonnée par les traits de l'orage, apparaît dans un sauvage accoutrement, couverte de haillons pendants et sur le bord du défilé. Elle promène autour d'elle des regards effarés, tantôt sur la forêt ou le rocher, tantôt vers les cieux; elle semble ne rien distinguer, et cependant elle observe tout. Son front était couronné d'une guirlande de genêt fleuri; elle balançait dans sa main, avec un geste bizarre, une touffe de plumes noires que les aigles déposent sur le rocher, tristes dépouilles de leur aile. Elle avait elle-même recherché une semblable dépouille dans les lieux où à peine la chèvre peut monter. Elle découvrit d'abord le plaid de tartan, et poussa un cri aigu, auquel répondit l'écho des rochers; et aussitôt qu'elle reconnut le costume des basses-terres, elle se prit à rire comme une insensée, se tordit les mains, pleura et chanta... Elle chanta; sa voix, en des temps meilleurs, fut peut-être unie à la harpe ou au luth; maintenant, quoique plus rude et plus sauvage, elle eut encore de la douceur en ses étranges accords.

XXII.

ROMANCE DE BLANCHE.

Ils m'invitent au sommeil,
Ainsi qu'à l'humble prière;
Leur présomptueux conseil
Dit que ma raison s'altère,
Et qu'une douleur amère
Aigrit mon âme en éveil.
Au repos sur la colline
Je ne saurais me livrer,
Et la prière divine
Ici ne peut m'inspirer.
Mais si j'étais sur la rive
Où d'Allan le flot dérive,
Où du Devan rit le cours,
Que le somme aurait de charmes!
Que la prière et les larmes
Flatteraient mes tristes jours!

Ainsi de ma chevelure
Ils avaient tressé les nœuds ;
A l'église sans murmure
Ils avaient guidé mes vœux ;
C'était mon jour d'hyménée,
Disaient-ils ; ma destinée
Allait trouver le bonheur.
Ah ! maudit soit l'artifice
Qui dans un noir sacrifice
Perdit ma simple candeur ;
Et maudit soit l'heureux songe
Dont la fin, cruel mensonge,
M'éveilla pour la terreur !

XXIII.

« Quelle est cette jeune fille ? Que signifie son chant ? Que fait-elle sur cette hauteur escarpée ? Son manteau gris flotte comme les ailes du héron qui, durant le crépuscule, s'approche d'une source pure. » « C'est Blanche de Devan, répondit Murdoch ; c'est une folle, une captive des basses-terres, qui fut enlevée un matin par les maraudeurs, lorsque Roderick vint ravager les bords du Devan, et c'était le jour même où elle allait recevoir la bénédiction nuptiale, comme fiancée à un montagnard du pays. Ce même fiancé fit résistance, mais il tomba vaincu sous la lance de notre chef illustre. Je suis surpris de la voir maintenant en liberté ; mais elle échappe souvent à sa geôlière. Allons, fille insensée, retire-toi ! » dit-il, en levant son arc. « Si tu oses la frapper, s'écria Fitz-James, je te précipiterai du haut de ce rocher, aussi bien que jamais paysan d'Écosse lança une barre. » « Merci, digne chevalier, merci, cria la folle en venant se placer aux côtés de Fitz-James. Vois les flèches et les ailes que je prépare pour chercher mon bien-aimé à travers les airs ! Je ne prêterai point à ce garçon barbare une seule de ces plumes enchantées pour adoucir sa chute. Non, au milieu des rochers disjoints, les loups s'abattront sur ses membres brisés, son plaid détesté flottera dans l'air, suspendu par les buissons et les ronces ; il flot-

tera comme une bannière, il servira de signal aux bêtes sauvages pour venir dévorer son cadavre sanglant. »

XXIV.

« Calme-toi, pauvre fille, calme-toi, » lui dit le chevalier. « Oh! ton regard est bienveillant, reprit-elle, et je veux reconnaître ton généreux service. Mes yeux se sont desséchés à force de verser des larmes, mais ils aiment encore le drap vert de Lincoln; mon oreille est devenue insensible à toute espèce d'accord, et cependant elle aime toujours les accents de la plaine. Mon doux William était aussi un vrai chasseur; il avait su ravir le cœur de la pauvre Blanche; son vêtement était aussi de la couleur du vert feuillage, et doucement aussi il murmurait les chants de mon pays natal! Ce n'était point ce que je voulais dire, mais tu es docte et me comprends. » Alors sa voix, tour à tour basse et entrecoupée, lente et rapide, fit ouïr le chant qui va suivre, et pendant lequel ses yeux étaient fixés avec crainte sur l'homme du clan de Roderick, en même temps qu'ils regardaient le chevalier, et qu'ils plongeaient dans la vallée.

XXV.

COMPLAINTE DE BLANCHE.

Les filets sont placés
Et les pieux sont dressés;
Dans sa gaîté bruyante
Chacun bondit et chante.
On apprête les flèches
Et les sanglants couteaux;
Les chasseurs non revêches
Parcourent les coteaux.

C'était un daim timide
Qui, sur son front humide,
Montrait un noble bois
Aux nœuds accrus dix fois;
Il vint dans la vallée,
Et d'une âme troublée
Il élève la voix.

En sa course il rencontre
Un jeune faon blessé
Qui gémit et lui montre
Le plomb qui l'a percé.
Au daim le faon retrace
Mille dangers là-bas ;
Il s'avance avec grâce,
Et le sang sur sa trace
Présage le trépas.

Il ouvre la prunelle.
Et l'oreille aux aguets,
D'une meute cruelle,
Il craint jusqu'aux bassets ;
Il a le pied plus vite,
Il en use, il a fui ;
Les chasseurs qu'il évite
Sont si voisins de lui !

XXVI.

L'esprit de Fitz-James, que sa passion absorbait tout entier, fit à peine attention aux avis que la crainte venait d'inspirer à Hélène ; mais le cri poussé par Murdoch éveilla ses soupçons, et la chanson de Blanche acheva sa conviction. Ce n'est point un cerf qui découvre un piége, c'est un lion qui aperçoit le chasseur, et le chevalier lève aussitôt l'épée. « Avoue ta perfidie ou meurs, » dit Fitz-James à son guide. L'homme du clan fuit en hâte, mais en fuyant il a bandé son arc ; la flèche vole et frise seulement le cimier de Fitz-James pour aller percer le cœur flétri de Blanche. Murdoch du clan d'Alpine, il faut maintenant prouver ton agilité ; jamais un fils de la tribu n'en éprouva plus de besoin ! la rage dans le cœur, et léger comme le vent, le fier vengeur court après toi ; le sort est juge de ta fuite rapide. Pris, tu es mort ! disparu, ta vie est sauvée ! Tes compagnons se cachent en embuscade dans la bruyère, puisses-tu les atteindre ! Cela est difficile, tu ne reverras plus les tiens ! le fier Saxon te presse ! le coup mortel te frappe sans résistance, comme la foudre qui réduit le pin en poussière. Fitz-James eut besoin de ses pieds et de ses mains pour retirer

son épée de la blessure qu'elle venait de faire. Penché sur l'ennemi renversé, et le regardant comme le faucon regarde sa proie, il sourit avec férocité en le regardant mourir ; il retourna ensuite à l'endroit où la pauvre fille baignait la terre de son sang, le coude encore appuyé sur son genou.

XXVII.

Elle avait retiré la flèche fatale, et la regardait avec un faible sourire ; sa couronne de genêt et ses plumes tachetées étaient auprès d'elle. Le chevalier essaya d'arrêter le torrent de vie qui s'écoulait de sa blessure : « Étranger, dit-elle, ce soin est inutile ; l'heure de ma mort m'a donné un pouvoir de raison plus grand que je n'en ai jamais eu ; à mesure que de mes veines s'écoule mon sang, mes visions frivoles disparaissent. Je meurs infortunée et outragée sans secours ; mais quelque chose me dit par tes regards que tu es né pour me venger. Vois-tu cette tresse? oh ! je l'ai toujours portée, cette petite tresse de cheveux blonds, au milieu de mes dangers, de ma démence et de mon désespoir. Elle eut jadis le brillant et la pureté de ta chevelure ; mais le sang et les larmes en ont terni toute la splendeur. Je ne te dirai point le jour où cette tresse fut coupée, ni de quelle tête innocente elle fut enlevée... Ma raison m'abandonnerait encore! mais que ces cheveux flottent comme un panache sur ton noble cimier, jusqu'à ce que les rayons du soleil et le souffle des vents les blanchissent, et alors tu me les rapporteras... Hélas ! je sens que je m'égare! O mon Dieu, permets du moins que ma raison m'éclaire en jetant son dernier éclat, précurseur de ma mort ! O toi, par ton titre glorieux de chevalier, par ta vie conservée aux dépens de la mienne, promets à mon espoir, quand tu verras un homme farouche qui se vantera d'être le chef du clan d'Alpine (et tu le reconnaîtras à son large tartan, à son panache noir, à sa main sanglante, à son air féroce), promets-moi, par ton cœur bouillon-

nant de courage et par ta forte épée, de venger les outrages de la pauvre Blanche de Devan! On veille pour t'attendre et t'immoler à ton passage : évite ce sentier. O ciel!... adieu. »

XXVIII.

Le brave Fitz-James avait un cœur sensible; ses yeux répandaient aisément des pleurs quand la pitié les réclamait; et ce fut avec un sentiment mêlé de tristesse et de rage qu'il regarda mourir la pauvre fille assassinée. « Que Dieu m'oublie dans ma détresse quand je l'invoquerai, si je ne venge point cette mort sur ce chef sanguinaire! » Il coupa une tresse de cheveux de la jeune fille et les réunit à celle de son fiancé après les avoir trempés dans le sang; ensuite il les plaça sur le côté de sa toque. « Je jure, par celui dont la parole est vérité, de ne jamais porter d'autres marques de la faveur du beau sexe, jusqu'à ce que j'aie trempé ce triste gage dans le sang de Roderick-Dhu! Mais, silence! que signifie ce cri lointain? la chasse est ouverte, mais ils apprendront que le cerf aux abois est un ennemi dangereux. » Empêché de passer par le chemin qu'il connaît, mais qui est bien gardé, Fitz-James est obligé d'errer à travers les taillis et les rochers; et souvent il lui faut revenir sur ses pas en changeant de direction à cause du torrent et du précipice qu'il rencontre. A la fin, découragé, épuisé de lassitude et de besoin, il se couche dans l'épaisseur d'une vieille forêt, et se croit au termes de ses fatigues et de ses dangers. « De toutes mes courses hasardeuses, cette action doit être la dernière! Comment ai-je pu être assez imprudent pour ne pas deviner que cette ruche de frelons des montagnes amasserait tous ses essaims, du moment qu'elle saurait que les troupes royales sont réunies à Doune? Ces montagnards me cherchent et me poursuivent comme des limiers affamés... Écoutons leurs sifflements et leurs cris! Si je m'avance davantage dans ces déserts, ce ne sera que pour tomber dans les mains de

l'ennemi. Demeurons donc ici couché jusqu'au crépuscule : alors je poursuivrai dans les ténèbres mon chemin périlleux. »

XXIX.

Les ombres du soir descendent lentement sur la plaine, les bois sont enveloppés d'une teinte noire, le hibou s'éveille dans son antre, le renard glapit dans la forêt ; il reste assez de lumière au chevalier pour s'avancer au milieu de la nuit, assez pour ne pas découvrir sa trace aux regards d'un vigilant ennemi. Il marche d'un pas prudent, et, l'oreille attentive, il grimpe les rochers et traverse les broussailles ; l'air froid de la nuit dans ces montagnes n'était point tempéré par le solstice d'été, chaque brise qui balayait les landes et les bruyères engourdissait ses membres humides et glacés. Solitaire et risquant à tout moment de périr, pressé par la crainte et la faim, il s'avance à travers ces sentiers inconnus, semés de précipices, et embarrassés par les ronces avides ; enfin il se trouve au détour d'une pointe de rochers, et devant un feu de gardes.

XXX

Auprès de la braise éblouissante se réchauffait un montagnard enveloppé dans son plaid ; il se leva brusquement et mit la main sur son épée en s'écriant : « Arrête, Saxon, quel est ton nom et ton dessein ? » — « Je suis un étranger. » — « Que demandes-tu ? » — « Du repos et un guide, du feu et du pain. Ma vie est en danger ; j'ai perdu mon chemin, le vent a glacé tout mon corps » — « Es-tu un ami de Roderick ? » — « Non. » — Oserais-tu te déclarer son ennemi ? » — « Oui, je l'ose ! je suis l'ennemi de Roderick et de tous ceux qu'il appelle au secours de son bras meurtrier. » — « Voilà des paroles bien audacieuses ! mais quoique les bêtes obtiennent un privilége de chasse, quoique nous donnions de l'espace et un certain intervalle au cerf avant que nous lancions

sur lui notre meute agile, et que nous bandions notre arc inévitable, qui donc, qui trouva jamais à redire aux piéges où tombe le renard voleur? C'est ainsi que les traîtres espions... mais sûrement qu'ils mentent ceux qui disent que tu es venu comme un espion secret? » — « Ils mentent, le ciel en est témoin! que Roderick-Dhu vienne avec les deux plus braves de son clan; que je me repose jusqu'à demain matin, et je graverai sur leurs cimiers mon démenti. » — « Si je ne suis pas déçu par la flamme du brasier, tu portes le baudrier et les éperons d'un chevalier. » — « Que ces insignes te fassent connaître en moi l'ennemi juré de tout orgueilleux oppresseur! » — « Assez, assez; prends place à mon foyer, partage la couche et le repas d'un soldat. »

XXXI.

Le montagnard lui servit un repas composé de la chair durcie du chevreuil (9); il prodigua le bois sec à son feu, invita le Saxon à partager son plaid, se comportant envers lui comme un hôte bienveillant, et poursuivit ainsi son entretien: « Étranger, je suis un homme du clan de Roderich-Dhu et son fidèle parent; toute parole contre son honneur exige de moi une prompte vengeance: de plus, on dit que de ta destinée dépend un important augure. Il ne tient qu'à moi de sonner de mon cor, et aussitôt tu serais accablé d'ennemis nombreux; il dépend de moi de te défier ici à l'épée, épuisé comme tu l'es; mais la cause de mon clan ni celle de mon parent ne me feront point départir des lois de l'honneur: assaillir un homme épuisé de fatigue serait une honte, et l'étranger est un hôte sacré; il ne doit jamais réclamer en vain un guide et du repos, des aliments et du feu. Repose-toi donc jusqu'à l'aube du jour, moi-même je t'enseignerai ta route à travers les rochers et les gardes qui te cherchent, jusqu'au dernier poste du clan d'Alpine, le gué du Coilantogle: dès ce moment tu n'auras plus d'autre défenseur que ton épée. » — « J'accepte,

ma foi, ta courtoisie, aussi volontiers que tu mets de franchise à me l'offrir » — « Eh bien! dors en paix, car le cri du butor résonne sur le lac pour y appeler le sommeil. » Il dit, et apporte de la bruyère près du foyer, il étend son plaid sur le lit de verdure, et les deux ennemis côte à côte sommeillent paisiblement comme deux frères épuisés de fatigue; ils reposent ensemble jusqu'au moment où l'aube matinale vient redorer la montagne et le lac immobile.

CHANT CINQUIÈME.

Le Combat.

CHANT.

I.

Belle comme le premier rayon de l'aube matinale lorsque, vu d'abord par le voyageur égaré, il brille sur le front obscur et triste de la nuit, argente les flots écumeux du torrent et éclaire le dangereux sentier de la montagne; belle comme ce rayon, le plus beau de tous, éclate l'étoile de la foi martiale et de la courtoisie guerrière, en donnant de la grâce aux horreurs des combats, en rendant glorieux le danger, et en resplendissant au milieu des terribles orages qui obscurcissent le front de la guerre.

II.

Ce premier rayon si beau et si brillant étincelait à travers le rideau des noisetiers, lorsque se levant à son éclat les deux guerriers abandonnèrent leur couche paisible, en portant les yeux vers le ciel nuancé d'azur, en marmotant leur prière du matin, et en éveillant le feu pour apprêter un repas aussi prompt que modeste. Ce repas terminé, le Gaël[1] jeta autour de lui son plaid de différentes couleurs, et, fidèle à sa promesse, montra le chemin au voyageur à travers les taillis et les rochers. Le sentier était embarrassé : tantôt il serpentait le long d'un précipice do-

[1] Le montagnard écossais prend le nom de *Gaël* ou *Gaul*, et donne aux habitants des basses-terres ou des plaines celui de *Sasenach* ou *Saxons*. (*Note anglaise.*)

minant le ravin, et les riches scènes où se développent les replis du Forth et du Teith, et plus loin tous les vallons que l'œil découvre jusqu'aux tourelles de Sterling, dont le faîte se perd dans les cieux ; tantôt le même sentier descend dans la forêt, d'où la vue se prolonge à peine à la longueur d'une lance. Ici il est rapide et exige le secours de la main; là il présente des arbustes souvent entrelacés au point que, se séparant tout à coup, les branches de l'aubépine font pleuvoir sur les voyageurs les gouttes de la rosée, cette rosée diamantée, si pure et si brillante qu'elle ne le cède qu'aux pleurs d'une vierge.

III.

Enfin ils atteignirent le point de la montagne où, plus sauvage et plus rapide, le sentier plonge comme dans un précipice; ici le Vennachar déroule ses flots d'argent; là, comme un rocher sur un abîme, s'élève en amphithéâtre le sourcilleux Benledi. Le sentier profond tournoie sous les saillies effrayantes des rocs pendants; c'est un passage que cent guerriers pourraient défendre avec bravoure contre une armée entière. Quelques touffes rares de bouleaux nains et de chênes composent les trois manteaux de la sauvage montagne; entre des rochers et des cailloux nus s'élèvent des bouquets isolés de fougère verdoyante et de bruyère noire, qui rivalisent d'élévation avec le taillis voisin. Mais aux lieux où le lac sommeillait tranquille, l'osier humide bordait la rive marécageuse, et le pied du coteau; souvent le sentier et la colline étaient dégradés par la chute des torrents d'hiver qui y avaient amassé des débris de gravier, de pierres et de sable. Le guide fut obligé de ralentir ses pas dans les gorges du défilé, et il profita de ce moment pour demander à Fitz-James par quel motif étrange il avait cherché ces déserts, visités par un si petit nombre d'hommes, à moins d'un sauf-conduit de Roderick-Dhu.

IV.

« Brave Gaël, répondit le Saxon Fitz-James, mon sauf-conduit, éprouvé dans le péril, pend à mon côté, à mon baudrier; cependant je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être obligé d'y recourir maintenant. Quand je suis arrivé en ces lieux, il y a trois jours, égaré en courant à la poursuite du cerf, tout me paraissait aussi tranquille, aussi calme que le brouillard qui dort sur cette colline[1]; ton chef redoutable était loin et n'était pas attendu de sitôt du théâtre de la guerre : ainsi parla, du moins, le montagnard devenu mon guide, quoique, peut-être, le perfide me trompât. » — « Mais pourquoi t'aventurer une seconde fois au milieu de nos montagnes? » — « Tu es un guerrier, toi, et tu demandes pourquoi! Notre libre carrière est-elle soumise à des règles aussi peu changeantes, comme ces lois machinales qui régissent le vulgaire? Je cherchais à dépenser les heures oisives d'une journée de paix; une cause légère et futile suffisait alors pour entraîner un peu loin les pas libres d'un chevalier : un faucon envolé, un limier égaré, le doux regard d'une fille des montagnes, ou bien si un passage est signalé comme dangereux, le danger même n'est-il pas un appât suffisant? »

V.

« Garde ton secret, je ne te presserai point de me le révéler; cependant je désirerais savoir de toi si, avant de venir en ce lieu, tu n'avais entendu parler de guerre dans les Lowlands, et de soldats rassemblés par le comte de Mar contre le clan d'Alpine. » —« Non, sur mon honneur; j'ai appris seulement que des troupes avaient été réunies pour protéger la chasse de Jacques; mais

[1] All seem'd as peaceful and as still
As the mist slumbering on yon hill.

Comparaison d'autant plus heureuse qu'elle est prise dans la localité. A. M.

je ne doute pas que, lorsqu'elles connaîtront le rassemblement des montagnards, elles ne déploient leurs bannières, qui, autrement, fussent demeurées paisiblement suspendues aux murailles de Doune. » — « Qu'on les arbore! car nous regretterions que leurs tissus de soie fussent attaqués des vers. Qu'on les arbore! Aussi librement flottera le pin qui forme le noble étendard du clan d'Alpine! — Mais, étranger, dis-moi, puisque tu n'es venu paisiblement ici que parce que tu t'es égaré par la chasse au milieu de nos montagnes, d'où vient donc l'audacieuse jactance qui t'a porté à te déclarer l'ennemi mortel du fils d'Alpine? » — « Guerrier, je ne connaissais hier au matin encore ton chef Roderick-Dhu que comme un désespéré proscrit, et le chef d'un clan rebelle, qui, à la cour, en présence du régent, frappa un chevalier d'un poignard assassin : cela seul doit éloigner de lui tout cœur loyal et sincère. »

VI.

Furieux d'une pareille accusation, l'homme du clan fronça le sourcil en lançant un sombre regard à l'étranger, et après une courte pause, il lui répondit : « Sais-tu pourquoi Roderick tira son poignard? Sais-tu quelle parole outrageante excita sa vengeance sur son ennemi? que faisait au chieftain de se trouver sur la bruyère des Highlands ou au palais de Holy-Rood? Il a vengé son affront au lieu même où il l'avait reçu, et il l'eût fait dans le ciel même. » — « Il ne commit pas moins un crime; cependant, il est vrai de dire qu'alors le pouvoir ne savait point commander le respect, tandis que d'une main faible Albany tenait le sceptre, emblème d'une autorité usurpée (1), et que le jeune roi, enfermé dans la tour de Sterling, vivait privé des égards dus à sa naissance. Mais quelle vie de brigand que celle de ton chef, arrachant une vile proie dans des querelles sans motifs, dépouillant le malheureux cultivateur des plaines, non-seulement de ses troupeaux, mais de ses moissons à peine mûries! Il

me semble qu'une âme comme la sienne devrait mépriser un butin de maraude, indigne du vrai courage. »

VII.

Le Gaël le regarda d'un air farouche et lui répondit avec un sourire dédaigneux : « Saxon, j'ai remarqué que du haut de cette montagne tu promenais des regards enchantés au loin, du Midi à l'Est, là bas, où dans une riche et vaste succession s'étalent les épis dorés et les verts pâturages ; où s'étendent de rians coteaux et de gais bocages. Ces plaines fertiles, ces gracieux vallons étaient jadis l'apanage des enfants du Gaël ; l'étranger vint le fer à la main enlever à nos pères ces domaines où ils avaient reçu le jour, et qu'ils avaient ensuite arrosé de leurs sueurs. Quelle est maintenant notre demeure ? Vois s'élever rochers sur rochers ; montagnes sur montagnes : si nous demandions à ces sauvages déserts que foulent nos pas errants, le bœuf utile et le pain du ménagé ; si nous demandions à ces rocs nus des pâturages et des troupeaux, la montagne pourrait nous répondre : « Le bouclier et la claymore vous appartiennent comme ils appartenaient à vos aïeux ; je vous assure un abri dans mon sein, c'est à vos bonnes épées à conquérir le reste !... Penses-tu que, resserrés dans cette forteresse du Nord, nous ne tenterons point de sortie pour arracher à nos ravisseurs le butin qu'ils ont fait sur nous? Ah ! sur mon âme, tant que là bas, dans la plaine, le Saxon amassera une seule gerbe de blé, tant que de ces dix mille troupeaux un seul longera le cours de la rivière, le Gaël, héritier de la rivière et de la plaine, ira, le fer en main, réclamer sa légitime part (2). Quel est le chef montagnard qui avouerait que nos maraudes dans les basses-terres, en moissons et troupeaux, ne sont pas de justes représailles? Cherche d'autres motifs de plainte contre Roderick-Dhu.

VIII.

Fitz-James répondit : Si j'en cherchais, penses-tu que j'aurais de la peine à en trouver ? Comment excuseras-tu le guet-apens de ma route, cette embuscade contre ma vie ?» — « C'était le salaire de ta témérité ; si tu avais fait un aveu sincère et dit que tu venais chercher ton limier ou ton faucon égarés, ou bien une jeune fille de nos montagnes, tu aurais eu la liberté de venir et d'aller; mais un sentier secret désigne un ennemi secret[1]. Cependant, fusses tu un espion, tu n'aurais pas été pour cela condamné à mort sans être entendu, si un augure ne t'y avait dévoué.» — « Eh bien ! j'y consens ; je ne chercherai point d'autre cause d'inimitié pour irriter ton humeur et rembrunir ton front. Je te dirai seulement que j'ai promis par un serment de me mesurer avec cet enfant de l'orgueil : deux fois j'ai visité le clan d'Alpine avec des intentions pacifiques ; mais, lorsque je reviendrai, ce ne sera plus qu'avec la bannière, la lance et le carquois, comme un chef qui cherche son plus mortel ennemi. Jamais adorateur d'une belle n'attendit plus impatiemment l'heure assignée du rendez-vous que je n'attends face à face ton chef rebelle et son clan.»

IX.

« Alors, que tes vœux soient remplis !» s'écria le Gaël ; et le son aigu de son sifflet se propagea d'écho en écho, semblable au cri perçant du courlis lorsqu'il trahit sa fuite du rocher où il s'était placé. Au même instant, à travers les broussailles et les bruyères, apparaissent des toques, des lances et des arcs bandés. A droite et à gauche, en haut et en bas, se découvrent les ennemis en embuscade ; des fentes des roches se dressent et sautent

[1] Secret path marks secret foe :
Tout homme qui se cache indique un ennemi secret. A. M.

les piques; les flèches s'élancent du milieu des fougères; les joncs et les rameaux des saules semblent métamorphosés en haches et en épées; chaque touffe de genêt enfante un guerrier couvert de son plaid et armé pour le combat. Le coup de sifflet a réuni dans le vallon plus de cinq cents braves, comme si la montagne se fût entr'ouverte et eût vomi de son sein une armée souterraine. Tous ces guerriers, attendant le signal et l'ordre de leur chef, se tiennent silencieux et immobiles. Semblables à ces rochers dont les masses pendantes menacent éternellement de se précipiter dans le gouffre du défilé, et semblent n'attendre que le faible toucher d'un enfant pour s'abîmer dans ce passage, les hommes du clan, le fer au poing et pied tendu, sont tout prêts à descendre le revers de la montagne. Le guide de l'étranger jette un regard plein de fierté sur le flanc si animé de Benledi, et, rapportant son œil farouche sur Fitz-James : « Qu'en dis-tu maintenant, Saxon ? Voilà les dignes guerriers du clan d'Alpine, et je suis Roderick-Dhu. »

X.

Fitz-James était brave : quoique son cœur tressaillît, comme glacé d'un spectacle aussi inopiné, il reprit son courage et son air résolu; et regardant à son tour avec hauteur, il s'adossa contre un rocher, et posant un pied ferme sur le sol : « Viens seul, lui cria-t-il, ou venez tous à la fois ! ce rocher reculera plutôt de sa base solide que vous ne me verrez fuir. » Sir Roderick le regarde, et dans ses yeux le respect était mêlé à la surprise, comme aussi à cette joie sauvage que les guerriers éprouvent en présence d'ennemis dignes de leurs coups. Après un moment de silence, il fait un geste de la main, et sa troupe disparaît; chaque soldat regagne le poste où il était caché au milieu des genêts et de la bruyère, de la fougère et des broussailles : épées, lances, arcs aux flèches rapides, tout est rentré dans les taillis, et il semble que la terre ait de nouveau enseveli dans ses entrailles les guer-

guerriers qu'elle venait d'en tirer. Le dernier coup de vent a traversé les airs et balancé les étendards, les plaids flottants et les brillants panaches qui tout à l'heure ondoyaient sur les landes ; le dernier rayon du soleil couchant, qui réfléchissaient tout à l'heure l'éclat des glaives, des boucliers et des cottes de mailles, n'éclaire plus maintenant que la verte fougère et le froid granit des rochers.

XI.

Fitz-James regarde autour de lui et croit à peine au spectacle dont il vient d'être le témoin : une telle apparition lui semble une illusion d'un songe funeste. Il observe Roderick avec hésitation, et à ce regard le chef répond : « Ne crains rien, quoique je n'aie sans doute pas besoin de le dire; mais tu ne dois pas te méfier de mes troupes. Tu es mon hôte ; j'ai donné ma parole de te conduire jusqu'au gué de Coilantogle ; je ne réclamerai le secours d'aucun bras de mon clan contre un brave guerrier aussi brave que toi, bien que de notre combat dépende chacune de ces vallées arrachées par le Saxon au Gaël. Continuons notre chemin : j'ai voulu seulement te montrer le roseau sur lequel tu t'appuyais en pensant que tu suivrais ce sentier sans une passe de Roderick-Dhu (3). » Ils continuèrent leur marche. J'ai dit que Fitz-James était brave autant que jamais chevalier ceint du glaive ; cependant je n'oserais soutenir que son sang circulât aussi paisiblement que de coutume dans ses veines lorsque, suivant la trace de Roderick à travers ce sentier solitaire, il l'avait vu se border tout à coup d'une forêt de lances prêtes à lui ôter la vie au moindre signal de son guide, qu'il venait d'outrager et de défier. Il cherchait d'un regard furtif les soldats éclipsés; son imagination voyait sortir du milieu des broussailles et des hautes bruyères une multitude de lances et d'épées, et dans le cri aigu de l'agreste pluvier elle retrouvait le signal du sifflet magique. Il ne respira point en liberté jusqu'à ce qu'il eût laissé loin derrière le défilé : alors ils s'avan-

cèrent dans une plaine large et verdoyante où l'on ne découvrait ni arbres, ni buissons, ni roseaux ni genêts propres à cacher une toque ou une claymore.

XII.

Le chef marchait devant et en silence, et ils atteignirent le rivage sonore de ce torrent qui, fils de trois grands lacs, s'échappe du Vennachar en flots argentés, serpente dans la plaine et mine incessamment le camp en ruines de Bochastle, où Rome, maîtresse de l'univers, jadis déploya les ailes de son aigle invincible (4). Ici le chef montagnard suspendit sa course, déposa son bouclier et son manteau, et dit au guerrier des basses-terres : « Vaillant Saxon, fidèle à sa promesse, le fils d'Alpine a rempli son devoir ; ce meurtrier, cet homme féroce, ce chef d'un clan rebelle, t'a conduit sain et sauf au milieu des gardes et des camps jusqu'aux limites des dernières portes du clan d'Alpine. Maintenant, homme à homme, et fer contre fer, tu éprouveras la vengeance d'un chieftain. Vois, je n'ai plus ici d'avantage sur toi ; je suis armé comme toi d'une simple épée (5); c'est ici le gué de Coilantogle, et tu dois te défendre avec ton arme. »

XIII.

Le Saxon, après un moment de silence, répondit : « Je n'hésitai jamais lorsqu'un ennemi me provoqua le glaive en main ; et, d'ailleurs, brave chef, j'ai juré ta mort. Cependant, ta foi noble et généreuse, et ma dette réelle pour une vie que tu as sauvée mériteraient une meilleure récompense : notre querelle ne peut-elle donc se terminer que par le sang ? N'est-il aucun moyen ?... « Non, étranger ! non, dit brusquement Roderick ; et, pour enflammer ton zèle attiédi, apprends que la cause saxonne repose sur ton épée, car ainsi a parlé le destin par la voix d'un prophète nourri entre les vivants et les morts :

Celui qui le premier tuera son ennemi,
Dans la lutte rendra triomphant son parti.

« Eh bien ! sur mon honneur, dit le Saxon ; l'énigme est déjà expliquée. Cherche là-bas, dans la bruyère, sous le rocher : là gît étendu sans vie le corps du sanglant Murdoch : ainsi le sort a accompli la prophétie, cède au destin, non à moi-même. Allons ensemble à Sterling trouver le roi Jacques ; là, si tu persistes à demeurer son ennemi, ou si le roi refuse de t'accorder ta grâce et ses faveurs, je te donne ma parole que, retourné dans les montagnes, tu pourras reprendre les avantages qu'elles t'assurent, et déclarer de nouveau la guerre. »

XIV.

Un sombre éclaire jaillit de l'œil de Roderick : « Ta présomption s'élève bien haut, parce que tu as égorgé un malheureux paysan, pour croire que je veuille alors rendre hommage au roi Jacques ! Roderick ne cède ni au destin ni aux hommes ; tu n'as fait qu'ajouter un aliment à ma haine : le sang de mon vassal demande vengeance. Quoi donc ! tu n'es pas encore prêt ! Par le ciel, je change d'opinion et considère ta valeur comme aussi vaine, aussi légère que celle d'un chevalier de boudoir, qui a bien mal mérité mes soins prévenants, et dont la gloire ne consiste qu'à porter une boucle de la chevelure de sa dame. » — « Je te remercie Roderick, de ce dernier mot ; il fortifie mon cœur et aiguise mon épée[1] ; car j'ai juré de tremper cette boucle de cheveux dans le meilleur sang qui échauffe tes veines. Maintenant, adieu la trève, adieu la pitié ! Cependant ne t'imagine point qu'il n'appartienne qu'à toi d'être généreux : quoique d'un coup de sifflet je ne puisse faire sortir du taillis, de la bruyère ou du cairn[2] une troupe d'hommes vigoureux du clan, il me serait du moins facile, avec

[1] It nerves my eart, it steels my sword.

[2] Amas de pierres figurant un tombeau ; expression entièrement locale. A. M.

le son de ce petit cor, de réunir une redoutable bande contre toi. Mais ne crains rien, ne conçois nul soupçon ; ce que tu désires, nous l'essairons; nous viderons cette querelle seul à seul, poignet contre poignet. » Chacun alors tire en même temps son épée; chacun jette le fourreau par terre ; chacun regarde le soleil, le ruisseau et la plaine, comme s'il ne devait plus les revoir ; et puis, croisant le fer et se menaçant du regard, ils commencent fièrement un combat douteux.

XV.

Roderick-Dhu comprit alors, sur le champ du combat, l'avantage de son bouclier (6) qu'il avait jeté, et dont les clous d'airain et la peau de buffle avaient souvent détourné le trépas; car Fitz-James avait appris chez l'étranger à manier ses armes, et son épée était au besoin tout à la fois une épée et un bouclier pour lui (7). Il mit en usage toutes les ressources de l'escrime, poussant, frappant et faisant des feintes, pendant que moins expert, quoique bien plus vigoureux, le Gaël soutenait un combat inégal. Trois fois ils se choquèrent avec force, et trois fois l'épée du Saxon but le sang de son ennemi : ce n'était pas une faible quantité, un rare écoulement, c'étaient des flots qui teignaient le tartan de Roderick ; celui-ci sentait bien le fatal écoulement, et il faisait pleuvoir ses coups comme des grêlons d'hiver, et aussi ferme qu'un rocher ou une tour qui défient les assauts de l'orage. Fitz-James, toujours invulnérable, déjouait par sa science la fureur de Roderick; jusqu'à ce qu'enfin ayant pris un avantage sur ce dernier, il lui fit sauter son arme de la main, et l'ayant alors forcé de reculer, il fit tomber sur le genou l'orgueilleux chieftain.

XVI.

« Rends-toi, lui cria le Saxon, ou par celui qui créa le monde, le sang de ton cœur va rougir mon glaive! » — « Tes menaces, ta

pitié, je les défie! que le lâche cède s'il craint la mort! » Aussitôt, comme un serpent qui déroule ses anneaux, comme un loup qui s'échappe de ses rets, comme le chat sauvage, qui combat pour ses petits, Roderick saute à la gorge de Fitz-James, reçoit sans y faire attention de nouvelles blessures, et enveloppe, étreint de ses bras son habile adversaire. « C'est à présent, valeureux Saxon, que ta vigueur t'est nécessaire! Ce ne sont point les bras d'une jeune fille qui s'enlacent autour de ton cou; il doit sentir mon étreinte redoutable, malgré ces clous d'airain et ce triple acier! » Ils se tirent, se poussent et se forcent, tombent sur le sol, le Gaël dessus, Fitz-James dessous. Le poignet du chieftain serre la gorge au Saxon, le genou appuyé sur sa poitrine; il rejette en arrière ses cheveux mouillés de sang, s'essuie d'une main le front dégouttant de sueur, de sang et de poussière, fait jaillir nn éclair de son œil, et briller en l'air sa dague menaçante. Mais la haine et la rage suppléent mal les torrents de vie écoulés de ses blessures, et trop tard il obtint l'avantage qui allait faire passer de son côté les chances d'une lutte à mort, tandis que le fer levé étincelait dans sa main, le vertige a saisi son âme et ses sens, le coup terrible que le Gaël veut porter n'atteint que la bruyère, ne trouve qu'un fourreau privé de sang[1]. Le Saxon se débattant s'arrache des bras du chieftain qui s'évanouit; il se relève non blessé de la terrible étreinte, mais ayant perdu toute respiration.

XVII.

Il balbutie des actions de grâce à la Providence de lui avoir sauvé la vie, lorsqu'il avait perdu l'espoir dans ce combat désespéré; il jette ensuite les yeux sur son ennemi, dont le souffle paraît être le dernier qu'il doive exhaler; il plonge la tresse dans le sang de Roderick: « Pauvre Blanche! s'écrie-t-il, tes injures

[1] Dawn came the blow: but in the heat
The erring blade found bloodless sheath.

sont chèrement payées, mais avec ton ennemi doit mourir ou vivre la louange que méritent la loyauté et la valeur ! » En disant ces mots, il sonna du cor, détacha son collier, se découvrit la tête, et s'assit au bord du ruisseau pour se laver le visage et les mains. Dans le lointain, faiblement d'abord, il entend le galop des chevaux ; le bruit augmente, et bientôt il aperçoit devant lui quatre écuyers en costume de Lincoln ; deux qui portent une lance, et deux qui mènent en laisse un coursier tout sellé : tous précipitent leur course, arrivent près de Fitz-James, et contemplent surpris cette arène sanglante. « Point d'exclamation ! mes braves, leur dit le Saxon ; ne me questionnez pas ; vous, Herbert et Luffness, descendez, et venez bander les plaies de ce chevalier ; qu'il soit placé sur le palefroi blanc auquel nous destinions une charge plus belle, et qu'on le porte en droite ligne à Stirling : je vais me hâter de m'y rendre, afin de me procurer un cheval frais et un vêtement convenable. Le soleil est déjà haut sur l'horizon, il faut que je sois à midi au jeu de l'arc ; mais Bayard effleure légèrement le sol. Devaux et Herries, suivez-moi. »

XVIII.

« Viens, Bayard, viens ! » Le coursier obéit, le cou en arc et la tête inclinée, le regard étincelant et l'oreille tremblante, comme pour exprimer la joie qu'il éprouve à entendre la voix de son maître. Fitz-James ne met ni le pied dans l'étrier ni la main sur le pommeau de la selle, mais entortille sa main gauche à une poignée de la crinière, saute légèrement de la terre sur le cheval, le pique de l'éperon et l'excite au galop. Le fier coursier bondit, le cavalier se tient ferme en selle, et, comme une flèche lancée de l'arbalète, il disparaît avec lui dans la plaine. Ils traversent le torrent rapide et montent la colline de Carhonie ; le chevalier presse encore le galop de Bayard, et les écuyers suivent de leur mieux. Le long de tes bords, Teith riante, ils chevauchent et

défient la vitesse de tes eaux. Les villes de Torry et de Lendrick sont déjà passées; Deanstown reste bien loin derrière eux; ils avancent toujours, et les tourelles de Doune se perdent bientôt dans une lointaine forêt. Blair-Drummond voit jaillir l'étincelle sous les pieds des chevaux; ils volent comme le vent à travers la cité d'Ochtertyre; ils voient paraître et disparaître en un moment la tour sourcilleuse de l'ancienne Kier; ils poussent et lavent dans tes eaux paresseuses, ô sombre Forth, leurs coursiers couverts de sueur, et atteignent le rivage opposé, après bien des sauts et bien des efforts. Ils laissent à leur droite tes rochers, ô Craig-Forth, et bientôt le boulevard du Nord[1], la blanche Stirling avec ses tours et sa cité s'offrent à leurs regards et bornent leur course agile.

XIX.

En avançant avec difficulté dans le sentier pierreux, le cavalier retient les rênes de son coursier; il fait un geste à son écuyer, qui aussitôt a saisi l'étrier : Vois-tu, dit Fitz-James à Devaux, ce vieillard de haute stature et au chétif accoutrement, qui vers la ville suit le chemin rocailleux? remarques-tu son pas ferme et alerte en montant le revers de la colline? sais-tu d'où il vient ou qui il est? — Non, sur ma foi, répondit l'écuyer; il semble un paysan robuste qui dans la plaine ou à la chasse figurerait à merveille au cortége d'un baron. —Non, non, Devaux; la crainte et la jalousie ne sauraient rendre tes yeux plus pénétrants. Bien loin, avant qu'il eût descendu la montagne, j'ai reconnu la forme et la démarche de cet homme vigoureux : on n'en voit point de pareils en Écosse; on ne voit point de tels pas fouler le gazon calédonien. Par saint Serle! c'est Jacques de Douglas, l'oncle du comte banni. Hâtons-nous d'arriver à la cour et d'y annoncer l'approche d'un si terrible ennemi. Le roi doit se tenir sur ses gardes :

1 C'est-à-dire l'Écosse, qui est au Nord de l'Angleterre. A. M.

il est bon qu'avant de se rencontrer, Douglas et lui soient préparés à s'accueillir. » Ils firent alors tourbillonner leurs coursiers et gagnèrent vite la poterne du château.

XX.

Douglas, qui arrivait de l'antique abbaye de Cambus-Kenneth, s'entretenait tristement avec sa pensée en grimpant la montagne : « Oui, se disait-il, tout ce que mes craintes se figuraient se réalise : le noble Grœme est prisonnier, et le sauvage Roderick éprouvera bientôt la vengeance de l'épée royale. Moi, moi seul, je puis prévenir leur sort ; Dieu veuille que la rançon n'arrive point trop tard ! L'abbesse a promis que ma fille serait épouse du Christ ; Dieu me pardonne une larme de regret ! car celui qui lui donna le jour sait combien elle est bonne et combien elle est chère ! Mais qu'il n'en soit plus question : il ne me reste plus maintenant qu'à mourir. O vous, tours vénérées dont les retranchements formidables virent un Douglas périr de la main de son roi ; et toi, monticule fatal[1], qui as entendu si souvent retentir la hache homicide (8), lorsque la main sanguinaire de l'affreux bourreau s'appesantissait sur la tête des plus nobles chevaliers de l'Écosse, préparez le donjon, l'échafaud et une tombe sans nom : Douglas vient subir son destin ! Mais, silence ! Quel joyeux carillon s'éveille au clocher de Saint-François ? Regardez ! quelle foule bigarrée et diverse remplit les rues de la cité ? Que signifient ces danses mauresques, cette bannière, ce cortége, ces cornemuses et ces tambours ? Je devine, à ce concours extraordinaire, que les bourgeois de Sterling célèbrent aujourd'hui leurs jeux (9). Le roi Jacques y sera : il aime à se montrer aux lieux où les bons archers bandent l'arc, où de rudes joûteurs terrassent leurs adversaires, autant que dans les tournois où de nobles champions viennent rompre des lances. Je vais me rendre au parc du château

[1] Eminence au Nord-Est du château, où l'on exécutait les criminels d'État A. M.

et disputer aussi une palme : le roi Jacques verra si l'âge a énervé ces bras musculeux, dont si souvent sa jeunesse, en de meilleurs jours, aimait à louer la vigueur. »

XXI.

Les portes du château s'ouvrent, le pont-levis s'ébranle et s'abaisse en grondant, les pavés des rues frémissent sous les pas des chevaux, tandis que descendent lentement le roi d'Écosse et ses nombreux courtisans, au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie. Le prince, à cheval sur un blanc coursier, inclinait fréquemment la tête, ôtait sa toque pour saluer les dames, qui souriaient et rougissaient à la fois d'orgueil et de pudeur. Celle qu'il regardait davantage avait le droit d'en tirer vanité; car il choisissait toujours la plus belle. Il félicite gravement les bourgeois de la cité, il loue les costumes singuliers de chaque troupe, adresse des remercîments publics aux danseurs, sourit et fait des salutations à la multitude, qui élève jusqu'aux cieux ses acclamations : « Vive le roi Jacques, roi des communes, souverain du peuple ! » Derrière le prince sont rangés les pairs, les chevaliers, les nobles dames et les brillantes damoiselles, dont les fiers palefrois s'impatientent du délai que leur opposent la déclinaison de la rue et l'affluence des spectateurs. Mais dans la foule on pouvait distinguer des fronts rembrunis, des visages tristes; plus d'un noble supportait avec dépit le frein que l'on mettait à son orgueil, et méprisait les joies vulgaires de la bourgeoisie; plus d'un chef, en otage pour son clan, figurait dans le cortége comme en un lieu d'exil, rêvait à sa vieille tour, à ses bois ondoyants, à sa puissance féodale, et se croyait jouant un rôle honteux dans une fête qu'il maudissait du fond de son cœur.

XXII.

Les diverses parties du cortége se répandent dans le parc du

château. Là les danseurs mauresques, avec des sonnettes aux talons et le glaive en main, se livrent à leurs exercices; là surtout se distinguent le vaillant Robin-Hood (10) avec sa bande agile; le moine Tuck, avec son bâton à deux bouts et son capuchon; le vieux Scathelocke, avec son air tout refrogné; la jeune fille Marion, aussi blanche que l'ivoire; Scarlet, Mutch et Petit-Jean : leurs cors donnent le signal, et tous les archers sont appelés à montrer leur adresse. Douglas tend un arc énorme; sa première flèche va percer le milieu du blanc; la seconde fend la première en deux. Il doit recevoir des mains du prince une flèche d'argent pour prix de l'arc. L'œil humide d'une larme, il attend avec inquiétude et cherche un regard de sympathie dans les yeux du monarque : aucune douce émotion ne s'y manifeste! Le roi lui décerne le prix avec la même indifférence qu'il l'eût remis à un archer ordinaire.

XXIII.

Maintenant, qu'on vide l'arène! les lutteurs vont avoir leur tour. Il en est deux qui se montrent supérieurs à tout le reste, et ils demandent fièrement de plus dignes rivaux. Ils n'attendent pas long-temps : Douglas paraît. Hugues de Larbert va demeurer estropié pour sa vie; Jean d'Alloa n'a guère un meilleur sort, car il est rapporté sans vie au milieu de ses camarades. Le prix de la lutte appartient donc encore à Douglas, et le roi lui donne une bague d'or (11), mais il la donne avec un air aussi glacé que la goutte de rosée d'hiver gelée en tombant par la rigueur du froid[1]. Douglas voudrait parler, mais c'est en vain; les mots qui essaient de sortir de son cœur expirent sur ses lèvres. Indigné, il se range parmi les yeomen, dont les bras nerveux vont maintenant lancer en l'air une barre de fer massif. Lorsque chacun a déployé sa force, Douglas arrache de terre une pierre énorme, la soulève assez haut, et en jette les fragments dans les airs, à vingt pas du

[1] A frozen drop of wintry dew.

but le plus éloigné. Les vieillards qui connaissent le passé, montrent encore dans le parc royal de Stirling aux étrangers la preuve merveilleuse de la force de Douglas, et moralisent sur la dégénération de la vigueur humaine dans les temps modernes.

XXIV.

La vallée retentit de bruyants applaudissements, que l'écho de la *Roche des Dames* ne manqua point de renvoyer. Le roi, d'un air impassible, offre au vainqueur une bourse pleine de pièces d'or. Le fier Douglas, indigné, sourit avec dédain et jette cet or à la multitude, qui, dans sa surprise inquiète, contemple d'un œil plus attentif le sombre vieillard, jusqu'à ce qu'enfin un chuchotement circule, et dise qu'un cœur si fier et un bras si fort ne sauraient appartenir qu'au sang de Douglas. Les hommes âgés le remarquent, secouent la tête en signe d'acquiescement, et considèrent sa chevelure blanchie par les années; ils clignent de l'œil et apprennent à leurs enfants les exploits qui avaient rendu la force de Douglas si fameuse, avant qu'il fût exilé de sa terre natale. Les femmes louent sa haute stature, son front majestueux, bien que maint orage l'ait sillonné; les jeunes gens admirent avec respect cette vigueur qui surpasse les lois de la nature. Ainsi le jugeait la foule, dont le murmure se convertit peu à peu en hautes clameurs. Mais aucun regard émané de ce cercle orgueilleux de pairs qui entouraient le prince n'exprima d'intérêt pour l'illustre exilé, et ne témoigna même qu'ils en eussent gardé le souvenir; aucun de ceux qui jadis s'honoraient de chevaucher près de lui à la chasse, ou de s'asseoir à ses côtés dans un festin, et qui sur le champ de bataille se mettaient à l'abri de la mort derrière son bouclier; aucun ne fit semblant de le reconnaître : quel est celui que des courtisans reconnaissent en effet, quand les regards du prince eux-mêmes le désavouent [1] ?

[1] For he whom royal eyes disown,
When was his form to courtiers know?
Pensée frappante de vérité et d'une application éternelle. A. M.

XXV.

Le monarque s'aperçut que les jeux languissaient : il ordonna qu'on fît partir son beau cerf, dont la chasse devait couronner la fête, poursuivi et atteint par deux agiles levriers, et dont la chair humectée de Bordeaux, devait être le repas des archers. Mais Lufra, que ni caresses ni menaces ne pouvaient éloigner de Douglas, Lufra, la chienne la plus véloce du Nord, s'élança comme l'éclair à la poursuite du cerf. Elle laissa à mi-chemin les levriers royaux, et se jetant sur sa proie, enfonça ses dents aiguës dans le flanc de l'animal plaintif, et but à pleine gorgée le sang vital qui coulait des blessures qu'elle venait de lui faire. Le piqueur du monarque, voyant la chasse interrompue par un intrus, accourt plein de rage, et de sa lanière frappe le noble limier. Douglas avait enduré patiemment le regard froid du prince et le dédain de ses courtisans, et ce qui est pire encore pour une âme fière la pitié de la multitude; mais Lufra avait été élevée par lui avec un tendre soin, pour partager ses repas et veiller près de sa couche : souvent Hélène avait, dans sa joie innocente, orné de guirlandes le cou de Lufra; c'étaient de pareils jeux qui rappelaient avec le nom de Lufra le souvenir d'Hélène. Long-temps comprimée, la furie de Douglas ne connut plus de bornes : elle obscurcit son front et enflamma son œil. Semblable aux flots qui se séparent devant la proue du navire qui les fend, la populace lui ouvre au milieu d'elle un passage, et d'un revers de sa main il étendit par terre le piqueur baigné dans son sang Nul autre n'aurait pu appliquer un soufflet pareil, eût-il eu le poignet armé d'un gantelet de fer.

XXVI.

Les gens de la suite du roi poussent alors de hauts cris, brandissent leurs fers et leurs bâtons redoutés, mais le baron répondit fièrement : « En arrière ! vils esclaves ; en arrière ! ou craignez Douglas et le trépas ! Oui, regarde, roi Jacques ! c'est Douglas

lui-même, condamné par toi, et qui cherche vainement, victime volontaire, à terminer la guerre, ne demandant grâce que pour ses amis. » — « Est-ce donc ainsi que tu reconnais ma clémence, présomptueux baron? dit le monarque. De tout ton élan rebelle, toi, Jacques de Bothwell, tu es le seul en qui ma pitié de femme n'ait pas voulu reconnaître un ennemi; mais ton roi supportera-t-il tes outrages et tes regards dédaigneux? Holà! capitaine de ma garde! donnez à ce téméraire une escorte convenable, qu'on cesse les jeux!... (car le tumulte allait croissant, et les yeomen recommençaient à bander leurs arcs). Qu'on cesse les jeux! répéta le roi Jacques en fronçant le sourcil, et que nos cavaliers fassent retirer le monde! »

XXVII.

Le désordre et les cris confus troublèrent la belle cérémonie de ce jour de fête, les cavaliers fondirent au milieu de la multitude en la refoulant par des menaces et des insultes; les vieillards et les infirmes sont jetés par terre, les peureux fuient, les femmes crient; les plus hardis, armés de cailloux, de flèches, de bâtons et de barres de fer, soutinrent le choc des gardes qui veulent les culbuter. Les lances royales enveloppent Douglas et montent lentement le sentier qui mène au château; mais ils sont assaillis par les huées de la populace en désordre. Le noble Douglas vit avec chagrin que le peuple se révoltait contre les lois, et il dit au chef de l'escorte: « Sir John de Hyndford! ce fut mon épée qui te conféra la chevalerie: en souvenir de ce fait, laisse-moi parler à ces hommes égarés.

XXVIII.

« Écoutez-moi, braves amis, leur dit-il; écoutez-moi avant de briser en ma faveur les liens de la fidélité. Je sacrifie sans regret aux lois de l'Écosse ma vie, mon honneur et ma propre cause: tout cela est-il si faible, qu'il ait besoin de votre colère irréfléchie?

Or, si je souffrais un outrage sans motif, ma propre fureur serait-elle donc assez grande, mon amour du bien public assez bas pour que, dans la vue de satisfaire une vengeance personnelle, j'oubliasse les liens d'affection qui m'attachent soit à mon pays soit à ma famille ? Oh non : croyez-moi, ce ne serait pas un adoucissement pour moi dans cette tour où l'on me conduit, que d'apprendre que ces lances qui ne doivent être funestes qu'à nos ennemis se sont pour moi rougies de sang ; qu'un inutile combat, commencé par vous en ma faveur, prive une mère de son fils, un mari de son épouse, des orphelins de leurs supports ; et que les patriotes, gémissant pour les lois outragées, maudissent Douglas qui en est cause. Oh ! je vous en conjure, que votre patience prévienne un tel malheur, et conservez le droit de m'aimer toujours. »

XXIX.

La sauvage furie de la multitude se changea en larmes comme la tempête se fond en pluie. Les mains et les yeux levés au ciel, le peuple appela les bénédictions divines sur la tête du généreux Douglas, qui, pénétré d'un amour vrai pour son pays, en prise les intérêts beaucoup plus que les siens personnels. Les vieillards qui se trouvaient parvenus aux limites de la vie et de la mort rendaient grâce à celui qui arrêtait la guerre civile ; et les mères levaient leurs enfants en l'air pour qu'ils pussent voir ce chef triomphant de ses injures et de sa colère, et leur gardait un père. Le cœur même des farouches soldats s'était ému, et comme s'ils accompagnaient le cercueil d'un chef, objet de leur amour, ils escortèrent Douglas jusqu'au sommet de la colline, et, arrivés aux remparts du château, ils le remirent en soupirant à la garde honorée d'un pareil dépôt.

XXX.

Le monarque offensé errait à l'écart, roulant dans son esprit une arrière-pensée, et le cœur gonflé de dépit : aussi évita-t-il

de repasser avec son cortége par les rues de Sterling. « Lennox, dit-il, qui pourrait désirer de gouverner cette foule changeante, ce peuple insensé ? As-tu entendu les exclamations qui ont accompagné dans sa bouche le nom de Douglas ? C'est ainsi que ce matin cette masse inerte saluait le roi Jacques ; c'est avec des applaudissements pareils que je fus accueilli quand je brisai la puissance des Douglas. Et Douglas obtiendrait les mêmes acclamations s'il parvenait à me renverser du trône ! Qui pourrait souhaiter de régner sur un peuple fantastique, changeant, orgueilleux et frivole, aussi vain que la feuille emportée par le courant; aussi variable qu'un rêve trompeur; aussi volage, aussi capricieux qu'une femme ; aussi cruel que l'insensé qui, dans son délire, est altéré de sang ? O monstre à têtes nombreuses, qui peut désirer d'être ton roi ?

XXXI.

« Mais écoutons : quel est ce messager qui fatigue de l'éperon son coursier haletant ? Je le distingue de loin : que nous veut notre cousin Jean de Mar? » — « Sire, il vous prie d'ouvrir les jeux de Sterling et de défendre qu'on en dépasse les barrières ; car un complot encore ignoré doit être funeste au trône. Le proscrit Roderick-Dhu a rassemblé son clan rebelle. On dit que cette bande insensée se réunit pour seconder les prétentions de Jacques de Bothwell ; le comte de Mar est parti ce matin de Doune, afin de les attaquer, et bientôt Votre Grâce apprendra des nouvelles d'une bataille ; mais le comte vous supplie de ne vous pas éloigner sans une bonne escorte jusqu'à ce qu'il ait fait face au danger. »

XXXII.

« Tu m'avertis d'une chose à laquelle j'aurais dû veiller plus tôt : je l'avais oubliée dans cette journée tumultueuse. Retourne vite sur tes pas ; n'épargne point les flancs de ton coursier : le meilleur des miens sera ta récompense. Dis à notre fidèle comte

de Mar que nous lui défendons de livrer le combat projeté : ce matin Roderick, en combat singulier, a été fait notre prisonnier par un chevalier, et Douglas a lui-même soumis sa cause aux lois de notre royaume. La nouvelle de la perte de leur chef désespérera bientôt ces montagnards, et nous regretterions que le peuple souffrît à cause des injures de ce chef. Porte notre message au comte de Mar, Braco, et vole comme l'éclair ! « Le messager retourne son cheval et dit : « Sire, j'y vole ; cependant je crains qu'avant d'avoir franchi cette plaine le combat n'ait déjà commencé. » Il pique de l'éperon son coursier pendant que le roi retourne à son palais.

XXXIII.

L'humeur du roi Jacques n'était plus, ce jour-là, disposée à écouter les chants des ménestrels et de briller dans un festin ; la foule des courtisans fut vite congédiée, et les chans et la fête eurent bientôt cessé. La soirée ne se passa guère avec moins d'ennui sur la ville. Les bourgeois parlaient de discordes civiles, de Moray, de Mar et de Roderick-Dhu, tous prêts de courir aux armes. Douglas aussi les occupait : ils déploraient son triste sort, dans une tour où jadis le comte William fut........, [1]; et à ce mot on se taisait en plaçant le doigt sur la bouche ou en montrant la pointe d'une épée. Cependant, vers le soir, les cavaliers fatigués revenaient en hâte du Couchant, et rapportèrent des nouvelles du combat livré sur les rivages du lac Katrine : le combat avait commencé vers midi, et il avait duré jusqu'au déclin du jour. Ainsi la rumeur inconstante parcourut la cité, jusqu'à ce que la nuit eût déployé ses ailes noires et rempli de ténèbres l'immensité des cieux.

1 Poignardé par Jacques II dans le château de Sterling. A. M.

CHANT SIXIÈME.

Le corps-de-garde.

CHANT.

I.

Le soleil se levant, à travers les brouillards qui recouvrent une cité brumeuse, lance de pâles rayons et appelle le pauvre artisan à sa tâche ordinaire, triste héritage de l'homme pécheur ; il vient troubler la danse languissante des amis du plaisir nocturne, et effrayer le voleur qui regagne son antre ; il dore sur les créneaux de la tour la lance de la sentinelle, et avertit le pâle et studieux ami des sciences de déposer la plume, afin de livrer ses yeux appesantis au sommeil, doux aliment de l'homme. Que de scènes variées, que de tableaux de malheurs éclaire ce rayon qui lutte avec la nuit ! Sur son grabat, le malade, que dévore la fièvre dans un hospice où la misère pullule, salue avec amour ce rayon bienfaiteur ; la vierge séduite s'effraie en le regardant ; le débiteur s'éveille avec l'idée des fers et de la prison ; le malheur que l'amour a trompé sort d'un pénible rêve ; la mère, éveillée avec le rayon même, dispose la couche de son enfant malade et calme sa faible plainte.

II.

Au retour de l'aurore les tours de Sterling retentissent de la marche des soldats et du bruit des armes, tandis que le roulement des tambours annonce du repos à la sentinelle fatiguée de sa garde nocturne ; les rayons du soleil pénètrent dans le corps-

de-garde à travers les étroites meurtrières et les casemates grillées en fer, et luttant avec la vapeur épaisse de l'air, font pâlir le faible éclat des torches encore allumées. Cette alliance de la lueur jaunâtre des flambeaux avec la vive clarté des cieux fait découvrir sous les voûtes noircies du château les formes bizarres et sauvages de guerriers, dont les visages sont chargés de barbe ou de cicatrices, tous l'air hagard, effet d'une veille pénible et d'une orgie sans frein; car le couvert massif de la table de chêne est noyé de vin et chargé des débris d'un banquet somptueux; les coupes vides et renversées révèlent en quels jeux la nuit s'est écoulée. Quelques soldats, épuisés de lassitude, ronflent étendus sur le carreau ou sur des bancs; d'autres essaient encore d'étancher leur soif; d'autres, engourdis par la veille qu'ils viennent de faire, étendent les bras en baillant sur les tisons mourants de la vaste cheminée du foyer commun, tandis qu'autour d'eux pendent à chaque endroit les diverses pièces de leurs armures.

III.

Ces guerriers n'ont point tiré le glaive pour leurs propres foyers comme les vassaux d'un seigneur féodal; ils ne reconnaissent point dans leur chef l'autorité patriarcale : ce sont des aventuriers (1) venus de loin pour vivre du carnage, qu'ils aiment par dessus tout. Ici est le sombre visage de l'Italien, là le front basané de l'Espagnol; plus loin le Suisse, ami des monts, et qui respire plus librement l'air des montagnes; là le Flamand, dont l'œil méprisait le sol ingrat qui récompensait si mal la peine du laboureur; enfin les rôles portent des noms français et des noms germains, comme aussi plus d'un exilé de la joyeuse Angleterre venait partager avec un dédain mal dissimulé la paie modique de l'armée écossaise. Tous étaient braves, accoutumés à manier la esante hallebarde, l'épée et le bouclier : dans les camps, s'a-

bandonnant à une licence qui ne connaît pas de frein; dans le pillage, terribles et désordonnés et maintenant plus relâchés encore des liens de la discipline au milieu d'une fête et d'un banquet.

IV.

Ils s'entretenaient de l'affreuse mêlée qui avait eu lieu entre le lac Katrine et le lac d'Achray. Leurs discours étaient véhéments, et, au milieu de leurs phrases guerrières, leurs mains souvent saisissaient leurs épées; ils ne baissaient pas le ton pour ménager l'oreille de leurs camarades blessés qui gémissaient près d'eux, et dont les membres mutilés et sanglants portaient les marques des glaives montagnards; le corps-de-garde entendait distinctement les prières et les plaintes de ces malheureux, mêlées au ris moqueur et aux jurements d'une soldatesque farouche. Enfin John de Brent se lève. Il avait reçu le jour aux rivages de la Trent. Étranger au respect comme à la crainte, fameux chasseur en temps de paix, hardi rebelle sous les drapeaux, il était toujours le plus brave au moment du danger. Il avait vu avec chagrin la suspension des jeux de la veille; il imposa silence aux clameurs de ses compagnons, et s'écria : « Renouvelons le bol, et, tandis que je fredonnerai une joyeuse chanson, que chacun de vous, le verre en main, fasse chorus avec moi en dignes frères d'armes! »

V.

LA CHANSON DU SOLDAT.

Notre sage vicaire
Soit en *ut* ou *bémol*,
Dit, lorsqu'il monte en chaire.
Que saint Pierre et saint Paul,
Ennemis de la bière,
Ont maudit le grand bol
Où puise notre verre.

Que nous fait leur courroux !
De ce jus salutaire
Dont ils étaient jaloux,
Amis, enivrons-nous
Jusqu'à rouler par terre
Comme des sapajous ;
Et nargue du vicaire !

Notre sage vicaire
Dit que d'une bergère,
Chiffonner les attraits
Sur la verte fougère,
Est un de ces forfaits
Que le ciel n'absout guère ;
Que c'est chercher Satan,
Qui, sous l'épais tartan
Et la gaze légère,
Se cache avec mystère,
Et que, par les regards
D'une jeune commère,
Il nous lance ses dards.
N'importe! ami sincère,
A celle qui t'est chère
Ne crains pas de ravir
Ce baiser qu'on diffère,
Dût la belle en rougir ;
Et nargue du vicaire !

Notre sage vicaire
Prêche ainsi dans sa chaire ;
Cependant pourquoi non ?
Son utile sermon
Lui vaut bon numéraire,
Bon vin, poule et chapon.
Le droit de son office
Est de mettre à rançon
Le laïc dont le vice
Empiète parfois
Sur l'église et ses lois.
Pour nous, armés du verre,
Buvons en gais lurons
A nos jeunes tendrons,
Et nargue du vicaire !

VI.

Le qui-vive de la sentinelle, qu'on entendit soudain au milieu de ces bruyantes clameurs, les interrompit aussitôt. Un des soldats courut à la porte et s'écria : « Camarades, voici le vieux Bertram de

Gand; que le tambour batte pour le recevoir! Le ménestrel amène une jeune fille avec lui.«Bertram, vieux Flamand couvert de cicatrices, entra dans le corps-de-garde. Avec lui étaient un ménestrel et une jeune fille des montagnes, enveloppée étroitement dans un plaid, qui se retira à l'écart pour échapper à la vue d'un spectacle indécent et d'une bande joyeuse. « Quelles nouvelles?» s'écrièrent ils.« —Je sais seulement que depuis midi jusqu'au déclin du jour nous avons combattu un ennemi aussi sauvage que ses montagnes, et aussi indomptable que les bêtes fauves qui l'habitent. Des deux côtés beaucoup de sang a coulé : aucun des deux partis ne peut se vanter de la victoire. » — « Mais quels sont ces prisonniers, l'ami? un tel butin doit être sans doute la récompense de ton courage. Tu deviens vieux, la guerre est un métier trop rude; tu as maintenant une jeune fille et une harpe : achète un singe, et parcours le pays en qualité de chef d'une bande de jongleurs (2). »

VII.

« Non, camarade, je n'ai pas cet espoir : c'est après le combat que ce vieux ménestrel et cette jeune fille ont rejoint notre camp; et, ayant obtenu une audience du comte de Mar, il m'a ordonné de leur procurer un cheval et de les amener ici. Modérez votre joie et ce bruit qui effraie; personne de vous n'osera les faire rougir ni les offenser. » — « Entendez-vous sa vanterie? s'écria Jean de Gand, toujours enclin à chercher querelle. Quoi donc! il frappa la biche près de notre logis, et sa jalouse avarice refusa la part du forestier! J'aurai la mienne sur ce gibier, en dépit de Moray, de Mar et de toi. » Il s'avance, et Bertram l'arrête. Enflammé par le désir de la vengeance, le vieux Allan, quoique peu propre au combat, met la main sur sa dague; mais Hélène se place hardiment entre eux, et laisse tomber son manteau de tartan. Ainsi dans une matinée brumeuse apparaît le soleil de mai à travers le nuage que ses rayons viennent de percer. Cette fa-

rouche soldatesque la contemple comme un ange descendu du ciel sur la terre; le hardi Brent lui-même, honteux et confondu, s'arrêta muet d'admiration et de stupeur humiliée.

VIII.

Hélène leur parle avec assurance : « Soldats, écoutez-moi, leur dit-elle ; mon père fut l'ami des soldats, il vécut avec eux dans les camps, il les guida au milieu des périls, et, avec eux, arrosa de son sang plus d'un champ de bataille ; ce n'est point d'un brave que la fille d'un banni recevra un outrage, » Brent, toujours le plus ardent pour le bien comme pour le mal, répondit : « J'ai honte de moi et de mes torts. Eh quoi ! tu es la fille d'un proscrit, pauvre enfant ! Moi aussi je suis un proscrit, en vertu des lois sur les forêts, et la fertile Needwood en sait la cause. Ma pauvre Rose !... Si ma Rose vit encore, ajouta-t-il en essuyant une larme, échappé de son œil d'airain, elle doit avoir, je pense, le même âge que toi... Écoutez moi, camarades, je vais au château chercher le capitaine ; je pose ma hallebarde sur le plancher, et quiconque la dérangera pour faire injure à cette jeune fille recevra de moi une flèche qui lui percera le cœur. Prenez garde de tenir des propos inconvenants et de vous permettre des plaisanteries grossières : vous connaissez Jean de Gand, c'est assez. »

IX.

Le capitaine arriva. C'était un brave jeune homme, issu de la famille de Tullibardine, et qui n'avait pas encore reçu les éperons de chevalier ; il était de bonne mine et de joyeuse humeur, et quoique la courtoisie modérât ses paroles, son air hardi déplut à la fière Hélène, qui supporta difficilement l'examen de ses regards curieux et pénétrants. Néanmoins, le jeune Lewis était loyal et généreux, mais la beauté et la grâce d'Hélène, si peu d'accord avec son costume et le lieu de la scène, pouvaient faire naître des doutes étranges et donner un champ libre à l'imagination ardente de l'officier enthousiaste. « Soyez la bien venue au château de

Stirling, jeune fille ; venez réclamer le secours d'un champion, sur un blanc palefroi, avec un ménestrel chargé d'années, et comme une damoiselle errante des temps passés. Votre naissance exige-t-elle un chevalier, ou un écuyer sera-t-il suffisant ? » Elle lança de son œil une vive étincelle, resta un moment sans parler et soupira : « Oh ! qu'ai-je affaire, dit-elle, avec l'orgueil de la naissance ? A travers des scènes de chagrin, de confusion et de querelles, suppliante pour le salut d'un père, je viens solliciter une audience du roi. Voilà pour obtenir la grâce que je demande, un anneau, gage royal de reconnaissance donné par le monarque à Fitz-James. »

X.

Le jeune Lewis prit l'anneau d'un air respectueux et le regard altéré ; puis il dit à Hélène : « Ce signe nous prescrit nos devoirs ; pardonnez, madame, si trompé par le voile qui cachait un mérite et un rang si distingués, j'ai pu manquer d'égards envers vous. Dès que le lever du jour sera ouvert, le roi saura quelle personne désire lui parler. En attendant, daignez, dans un appartement convenable, vous reposer jusqu'au matin à l'heure de son lever : une suivante exécutera vos ordres en tout ce que vous pourrez désirer pour votre toilette ou votre service. Souffrez que je vous indique le chemin. » Avant qu'elle le suivît, Hélène, avec la grâce et la bonté familières à sa famille, remit sa petite bourse aux soldats pour être partagée entre eux ; le seul Brent, avec une discrétion et un air un peu brusques, refusa de recevoir sa part de l'or offert par la jeune fille. « Pardonnez, lui dit-il, à la franchise d'un cœur anglais et à son manque apparent d'égards ; je ne demande que la bourse vide : je la suspendrai à mon casque d'acier, et elle ne me quittera point dans les périls de la guerre où de plus brillants cimiers n'oseront paraître. » Des remercîments, voilà tout ce que pouvait lui adresser Hélène, et elle les lui offrit en échange de sa grossière courtoisie.

XI.

Lorsqu'Hélène fut partie avec Lewis, Allan adressa une demande à Jean de Brent : « Ma jeune dame étant en sûreté, accordez-moi la grace de voir mon maître : je suis son ménestrel, accoutumé à partager son sort depuis le berceau jusqu'à la tombe. Mes ancêtres, depuis la dixième génération, ont éveillé leurs lyres pour sa noble maison ; aucun des leurs ne fut connu qui ne préférât l'intérêt de cette maison au sien propre. Avec le chef commencèrent nos soins : notre harpe doit charmer les premières années de son héritier, lui apprendre les récits de batailles et chanter ses exploits à la chasse ou dans les combats. Dans la paix, dans la guerre, nous avons notre place à ses côtés; nous égayons ses repas, nous essayons de bercer son sommeil ; nous ne le quittons qu'après avoir déposé sur sa tombe le douloureux tribut de nos vers. Qu'il me soit donc permis de partager sa captivité : c'est un droit que je vous prie de ne point me refuser. » — « Nous autres hommes du Sud, répondit Jean de Brent, nous nous inquiétons peu d'une longue génération; nous ne savons point comment un nom, un mot rend des hommes vassaux d'un lord : cependant, je me rappelle les bienfaits de mon seigneur et maître ; Dieu bénisse la maison de Beaudesert ! Si je n'avais mieux aimé tirer le cerf que de guider à la charrue le bœuf pesant, je ne serais pas ici hors la loi. Viens, mon bon vieux ménestrel, suis-moi ; tu reverras ton maître et ton chef. »

XII.

Alors, détachant d'un crochet de fer un énorme trousseau de clefs, Jean de Brent alluma une torche et conduit Allan à travers une voûte grillée et des passages affreux. Ils franchirent des portails où l'on entendait les gémissements des prisonniers et le bruit de leurs chaînes ; ils passèrent sous des voûtes ou étaient réunies les instruments de la torture, la roue, la hache, le sabre

du bourreau, et mille autres objets horribles pour arracher les membres du corps, écraser les têtes : objets inventés par des artistes qui trouvèrent honteux et criminel de leur donner un nom. Ils s'arrêtèrent devant un porche bas et sombre, et Brent remit la torche à Allan, tandis que lui-même roulait les verrous et la chaîne qui fermaient cette entrée, et qu'il en détachait la grosse barre de fer. Ils entrent. Ils voient une chambre de prison obscure et bien gardée, mais ce n'était pas encore un cachot, car le jour y pouvait descendre à travers les hauts grillages qui la garnissaient, et des meubles antiques y étaient placés sur un parquet de chêne, sans doute pour un captif de haut rang. « Tu peux rester ici, dit Jean de Brent à Allan, jusqu'à ce que le médecin revienne faire sa ronde : il lui est ordonné de visiter souvent le prisonnier et de le bien traiter. » Disant ces mots, il se retira, remit le verrou et fit crier derechef les gonds et la serrure. Réveillé à ce bruit, un prisonnier leva faiblement la tête d'une couche basse; le ménestrel étonné regarda, et reconnut, non son maître chéri, mais Roderick-Dhu! Comme le ménestrel arrivait du lieu où le clan d'Alpine avait combattu, les soldats avaient cru, par erreur, que c'était le chef montagnard qu'il cherchait.

XIII.

Comme un vaisseau dont la proue orgueilleuse ne fendra plus les vagues, abandonné par son équipage, gît étendu sur la plage au milieu des brisans, ainsi repose Roderick sur sa couche solitaire. Souvent il a remué ses membres épuisés par la fièvre, il s'est souvent relevé en sursaut; et de même que le navire, lorsque ses flancs sont ballottés par les flots qui s'avancent et le frappent de leurs coups éternels, sans qu'il puisse se remettre en mer, de même Roderick se débat vainement sur son grabat de douleur. Qu'est devenu son pas libre et assuré sur la montagne et dans la plaine? Dès qu'il put reconnaîrre le ménestrel. Où est, lui cria-t-il, où est ta dame? qu'est-elle devenue? quelle nouvelle de mon

clan, de ma mère, de Douglas! dis-moi tout! Ont-ils été entraînés dans ma ruine? Ah! oui, car autrement serais-tu ici? Parle cependant, parle avec hardiesse, ne crains rien (car il s'aperçut qu'Allan, qui connaissait bien son son caractère, était saisi de douleur et d'effroi). Qui a combattu, qui a succombé? vieillard, sois bref; il en est qui ont dû fuir, car ils avaient perdu leur chef. Quels sont ceux qui ont lâchement consenti de survivre? Quels sont ceux qui ont péri en braves? » — « Oh! calme-toi, lui répondit le ménestrel : Hélène est sauvée. » — « Pour cela, je rends grace au ciel, » — « Et des espérances nous restent pour Douglas. Lady Marguerite est aussi en sûreté, et, à l'égard de ton clan, jamais harpe de ménestrel n'a redit de combat si meurtrier et si terrible. Le pin de ta bannière est encore debout, quoique plus d'un rameau en ait été coupé et abattu. »

XIV.

Le chieftain se leva sur son séant. Le feu de la fièvre étincelait dans ses yeux; mais des traits pâles et livides se remarquaient sur ses joues et son front basané. « Écoute, ménestrel : je t'ai entendu chanter avec des accents énergiques et bien cadencés, à nos jours de fête, dans cette île solitaire où le barde n'enflammera plus le guerrier, cet air belliqueux qui résonne haut en rappelant notre victoire sur la race de Dermid : répète-le, je t'en prie (3); et puis, car tu le peux, plein de l'enthousiasme inspipirateur du ménestrel, fais-moi la description de la bataille où mon clan a rencontré le fier Saxon. Je t'écouterai, jusqu'à ce que mon imagination se représente le cliquetis des épées et ce fracas des lances. Alors ces grilles, ces murs s'abaisseront devant moi pour ne plus me montrer que ce champ de carnage, et mon ame libre prendra son dernier essor du sein de la mêlée. » Le barde tremblant obéit avec respect. Il posa lentement la main sur sa harpe; mais bientôt le souvenir du combat dont il avait été témoin du haut de la montagne, joint au récit que le vieux Bertram

lui a fait la nuit précédente, éveilla toute la puissance de son génie et lui permit de fournir une plus longue carrière. Tel un navire lancé du rivage sur le lit du fleuve quitte d'abord la rive avec lenteur et timidité, mais dès qu'il a gagné le milieu du courant, il vogue aussi vite que l'éclair.

XV.

LA BATAILLE DE BEAL 'AN DUINE.

« Le ménestrel vint contempler une dernière fois la cime orientale de Benvenue, car avant de partir il voulut adresser un dernier adieu au charmant lac d'Achray... Où trouvera-t-il sur la rive étrangère un lac aussi solitaire, un rivage aussi doux ? Aucune brise n'agite la fougère et ne ride la surface des eaux de ce lac. Le héron sommeille dans son aire; le daim a regagné le taillis; les oiseaux ont suspendu leurs chants mélodieux; la truite agile repose tranquille au fond des ondes, tant est sombre ce nuage qui annonce la tempête et qui enveloppe d'un manteau de pourpre le faîte lointain du Benledi. Est-ce la voix solennelle du tonnerre qui murmure profonde et menaçante, ou le pas mesuré du guerrier qui foule le sol retentissant? Est-ce le feu tremblant de l'éclair qui étincelle sur la forêt, ou sont-ce les derniers rayons du soleil qui brillent sur les épées et les lances des guerriers ? Je vois le cimier du comte de Mar; je vois l'étoile d'argent de Moray resplendir sur le nuage saxon qui s'avance en serpentant vers le lac. Pour le héros amoureux des combats, pour le barde ambitieux d'un chant martial, un seul regard sur cette ligne de bataille vaudrait dix ans d'une vie tranquille.

XVI.

« Les archers, légèrement armés, occupent le sol boisé; le centre offre une épaisse forêt de piques et de lances; leurs cavaliers bardés de fer se tiennent à l'arrière-garde, rangés en ordre

de bataille. On n'entend ni cymbale, ni clairon, ni cornemuse, ni tambour; dans une marche silencieuse et sombre on distingue seulement le pas pesant des guerriers ou des chevaux et le bruit des armes. Aucune brise ne s'élève pour balancer les cimiers ou les étendards : à peine le frêle peuplier semble frémir en ombrageant leur route. Les éclaireurs n'apportent aucune nouvelle de l'ennemi, soit qu'il se montre, soit qu'il se tienne en embuscade. On ne découvre aucune trace d'espions, à moins qu'on ne mette en fuite le cerf timide. L'armée se meut comme une vague profonde de l'Océan, qui ne rencontre nul écueil à braver, et qui s'enfle, s'augmente, sombre et avec lenteur. Le lac est dépassé, on gagne une plaine étroite et inégale vis-à-vis les gorges arides de Trosach[1]. Ici les cavaliers et les fantassins font halte, pendant que les archers s'engagent dans le défilé pour en explorer les passages dangereux.

XVII.

« Tout à coup de ce sombre et étroit passage s'élève un cri si sauvage et si formidable, qu'il semble que tous les démons qui furent précipités du ciel aient poussé leur cri spontané de ralliement infernal. Les archers reparaissent en désordre, repoussés du défilé comme l'ivraie chassée par le vent du ciel. « La vie ! la vie ! » s'écrient-ils dans leur fuite; et leurs cris d'épouvante se mêlent aux clameurs sinistres de ceux qui les poursuivent. Les plaids et les toques se balancent dans les airs; les claymores étincellent et se choquent avec bruit; devant cette vague de fuite et de poursuite, comment la forêt de lances gardera-t-elle sa place? « Baissez, baissez vos lances? cria le comte de Mar; repoussez à la fois amis et ennemis ! » Comme des roseaux devant le choc de la tempête, l'épaisse forêt de lances s'abaisse en un moment au niveau du sol, et les rangs hérissés de fer et serrés de plus près, épaule contre épaule, reçoivent l'attaque. « Nous détruirons les

1 Ce mot *Trosach*, en écossais, signifie aussi défilé. A. M.

sauvages montagnards, comme leur tinchel[1] tue le gibier. Ils s'avancent aussi légers que des cerfs, nous les rendrons aussi tranquilles.

XVIII.

« Devant eux, dans leur course irrésistible, les hommes du clan d'Alpine refoulent les restes des archers, comme une vague qui emporte avec elle des tourbillons d'écume. Ils brandissent sur leurs têtes leurs claymores qui resplendissent comme des rayons de lumière, et, serrant leurs noirs boucliers, ils fondent sur l'ennemi avec la même fureur que l'aile pesante de la tempête bouleverse l'Océan. J'ai entendu le fracas des lances en se rompant, comme le frêne que déchire l'ouragan; j'ai entendu le fracas meurtrier des claymores, semblables à celui de mille enclumes resonnant à la fois. Mais Moray fit faire un détour à son arrière-garde et prit en flanc les cavaliers du Clan d'Alpine. « En avant, mon porte-étendard, s'écria-t-il, en avant! Je vois leur colonne qui s'ébranle; maintenant, soldats, pour l'amour de vos dames, fondez sur eux avec la lance! » Les cavaliers se précipitent au milieu de la déroute, comme des cerfs à travers les genêts; leurs chevaux sont pleins de feu, leurs glaives sont tirés du fourreau : ils se font bientôt un espace vide en éclaircissant les rangs des montagnards. Les meilleurs guerriers du clan d'Alpine ont succombé : où donc, où donc était alors Roderick ? Une seule fanfare de son cor de buffle eût valu mille soldats. Les flots de combattants qui avaient franchi le défilé terrible durent le repasser en pleine déroute. L'épée redoutable du Saxon cessa d'être visible, la claymore des montagnes ne le fut point davantage. De même que la crevasse si noire et si profonde du rocher de Bracklin reçoit l'onde qui s'y précipite à grand bruit, ou comme les noires

1. Cercle de chasseurs qui, enveloppant un grand espace de terrain, et le resserrant graduellement, prennent une quantité considérable de cerfs à la fois, lesquels font ordinairement des efforts désespérés pour rompre le tinchel. (*Note anglaise.*)

A. M.

cavernes de l'abîme attirent les sauvages tourbillons, de même l'étroit et sombre défilé dévore les masses mêlées de valeureux guerriers; il ne reste plus dans la plaine et sur le champ de bataille que ceux qui ne combattront plus!

XIX.

« Maintenant le fracas de la bataille se prolonge vers l'Ouest du profond défilé. Fuis, ménestrel! le travail du destin est presque achevé, l'issue est proche, la victoire va se décider au lieu où l'affreuse gorge de Trosach s'ouvre sur le lac Katrine et sur l'île solitaire. J'ai repassé le Benvenue; le lac Katrine est sous mes yeux, le soleil est couché; les nuages sont réunis; l'aspect sombre du ciel a répandu une couleur d'encre sur le lac profond; le vent par intervalles descend de la montagne dans la vallée, balaie les flots tranquilles du lac et s'assoupit de nouveau. Je ne fis nulle attention au soulèvement des vagues; mes yeux n'apercevaient que la gorge de Trosach; mon oreille n'entendait que le bruit sinistre qui, comme un tremblement de terre, ébranlait le sol où se livrait le combat. Je ne songeais qu'à cette lutte meurtrière et désespérée qui, à l'oreille du barde, sonnait le glas de tant d'ames se séparant de leurs corps. Le tumulte approche; le flot guerrier revient du défilé, mais non plus en désordre; les soldats du nord se montrent avec leurs plaids et grondent comme le tonnerre sur la cime et le flanc de la montagne, tandis que dans le fond, près du lac, apparaît le sombre nuage des épées saxonnes. Chaque bataillon, harassé de fatigue, s'arrête avec fierté en observant l'ennemi; les bannières flottent comme des voiles déchirées qui abandonnent leurs lambeaux à la brise, et les armes rompues et dispersées attestent l'affreux carnage de cette journée.

XX.

« En regardant le revers et le sommet de la montagne, les Saxons se tenaient dans un etranse pénible, jusqu'au moment où

Moray, tournant la pointe de sa lance vers le lac, s'écria : « Voyez cette île ! il n'y a plus pour la défendre que de faibles femmes qui se tordent les mains de désespoir ! C'est là qu'auparavant ce ramas de voleurs entassait son butin. Je promets ma bourse remplie de pièces d'or à celui qui nagera une portée de flèche et amenera une des chaloupes attachées au rivage. Alors nous apprivoiserons facilement ces loups, quand nous serons maîtres de leur antre, de leur progéniture et de leur vallées. » Un lancier sort des rangs, pose à terre son casque et sa cuirasse et plonge dans l'onde. Tous les montagnards aperçurent l'action, devinèrent le but et poussèrent des clameurs que les échos de Benvenue répétaient au loin. Les Saxons, de leur côté, encouragent par leurs cris leur compagnon qui nage ; les femmes, au désespoir, jettent des exclamations d'effroi, tandis que les montagnards en élèvent de rage. Ce fut alors que le ciel menaçant ouvrit soudain ses nuages, un épais tourbillon balaya le sein du lac Katrine, dont les flots soulevés lancèrent des masses d'écume, de façon qu'elles dérobèrent pour un moment le nageur à la vue des archers montagnards, qui faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits. C'était inutilement. Il approchait du bord. Voyez ! sa main est sur l'anneau de la chaloupe. Un éclair brille et sillonne la vague ; je découvre une femme, la veuve de Duncraggan, jè l'aperçois debout derrière un chêne et brandir dans sa main un poignard nu. L'obscurité revient ; mais à travers le mugissement des flots j'entends un soupir d'agonie. Un second éclair paraît, et je vois le lancier, dont le corps se débat au milieu des barques ; cette femme intrépide fond sur lui, et sa main et sa dague se baignent de son sang.

XXI.

« Vengeance ! vengeance ! crient les Saxons ; et les montagnards répondent par des cris de victoire. En dépit de la fureur des éléments, ils allaient tous recommencer le carnage ; mais

avant qu'ils en revinsent aux mains, un chevalier, couvert de poudre et l'éperon tout sanglant, paraît sur un rocher et balance un blanc étendard entre les deux armées. Le clairon, la trompette résonnent près de lui, tandis qu'au nom du roi d'Écosse la voix d'un héraut défend de prolonger le combat; il annonce que le lord de Bothwell et le vaillant Roderick sont tous deux prisonniers. » Ici le lai s'interrompit soudain, la harpe s'échappa des mains du ménestrel! Il avait plus d'une fois jeté comme à la dérobée un regard sur Roderick, afin de voir quel empire ses accents pouvaient avoir sur son âme indomptable. D'abord le chef, la main levée, battit faiblement la mesure; bientôt le mouvement cessa; néanmoins une sensibilité forte variait son regard, suivant les diverses modulations du chant; à la fin, son oreille, devenue insensible, n'eut plus le pouvoir de saisir l'harmonie du barde: son visage s'altéra, ses mains se fermèrent convulsivement, comme si quelque douleur subite avait déchiré les fibres de son cœur; ses dents claquent en se touchant; son regard se flétrit et s'éteint. Ainsi, sans mouvement, sans plainte, le vaillant Roderick exhala son dernier soupir. Le vieux Allan Bane le considérait d'un œil effaré, dans ce moment d'agonie où son âme s'en allait; mais dès qu'il vit que la vie était éclipsée, il entonna son chant funèbre sur la couche du défunt.

XXII.

LE CHANT FUNÈBRE.

Du sommeil éternel es-tu donc endormi,
Toi, soutien de ton peuple, effroi de l'ennemi,
Orgueil de Breadalbane, ombre du clan d'Alpine.
Qui te vit châtier le crime et la rapine?
Et nul funèbre chant ne s'entendrait pour toi!
Toi, que du ménestrel aimait la harpe austère,
Toi, rempart de Bothwell, assuré de ta foi,
Refuge de Douglas, exilé volontaire,
Je veux près de ton corps, absorbé dans mon deuil,
Pleurer le chef d'Alpine et sa vie au cercueil.

Que de gémissements vont remplir les vallées !
Que de cris échappés aux mères désolées !
Que de plaintifs accents vont parcourir les monts,
En l'honneur du héros qu'aujourd'hui nous perdons !
Que de pleurs vont couler pour ce roi des batailles
Quand le clan réuni fera ses funérailles !
Pleurant sa chute avant le triomphe assuré,
Son fer qui tombe avant le soleil expiré !
Ici ne gémit point de guerrier de sa race,
Mais pour ses jours chacun aurait donné ses jours.
Alpine, oh ! qui peindra cette affreuse disgrâce !
Le pin de ta bannière est tombé pour toujours !

La fortune a trompé ton bouillonnant courage;
Dans les filets captif vit encore le ramier;
Mais l'aigle emprisonné succombe et meurt de rage.
Ah ! ne dédaigne point mes chants, brave guerrier ;
Et quand je reprendrai ma harpe inanimée,
La voix de cette Hélène, en vain long-temps aimée,
A ma triste harmonie unira ses accents,
Et mêlera ses pleurs à mes pleurs renaissants,
En l'honneur du héros tombé sur la colline,
Ce pin si vénéré de tout le clan d'Alpine.

XXIII.

Cependant Hélène, le cœur gros de soupirs, se tenait dans l'appartement où elle attendait l'heure de l'audience royale. Les rayons du soleil levant réfléchissaient leurs nuances diverses sur les carreaux de la fenêtre. Mais c'est en vain qu'ils tombent sur les murailles dorées et qu'ils éclairent une riche tapisserie ; c'est en vain qu'un cortége de domestiques lui a servi une somptueuse collation. Le banquet fastueux, l'appartement magnifique, tout cela était peu propre à fixer ses regards ; ou si elle les y attachait, ce n'était que pour se dire que l'aube du jour poignait avec de meilleurs présages sur cette île solitaire où la dépouille du daim fauve se balançait comme un dais sur sa tête ; où son noble père partageait avec elle un repas frugal qu'elle-même avait préparé, tandis que Lufra, étendue à ses pieds, veillait avec un œil jaloux ; et où le bon Douglas, incliné à la chasse, en parlait avec Malcolm Grœme, dont la réponse, faite souvent au hasard, trahissait

sa secrète pensée. Ceux qui ont connu les joies simples ont appris à les regretter lorqu'elles sont évanouies. Mais tout à coup Hélène élevant la tête et s'approchant de la fenêtre avec un pas prudent, a saisi dans le lointain une harmonie propre à bercer ses heures si lentes : c'était d'une tour que descendait à travers le grillage dans son appartement la complainte qui va suivre.

XXIV.

LE LAI DU CHASSEUR PRISONNIER.

Du perchoir et du capuchon
S'est lassé mon hardi faucon ;
Mon limier paresseux murmure ;
Et dans son cruel abandon ,
Prend en dégoût sa nourriture ;
Dans l'étable à son ratelier,
Impatient de la pâture,
Hennit mon généreux coursier.
Moi-même, dans mon esclavage,
Du malheur subissant les lois,
Je languis cent fois davantage.
Oh ! je voudrais, comme autrefois,
Au gré de ma tant douce envie,
Chasser le cerf au sein des bois,
L'arc tendu, la meute assouvie
De sang, de fatigue à la fois :
Car telle alors était ma vie.

Je hais à mesurer le temps
Par le carillon monotone
De l'airain aux coups sourds et lents,
Ou par quelque soleil d'automne,
De qui les rayons vacillants
Le long de la haute colonne,
Pouce à pouce éclairent remparts.
Le matin la vive alouette
Écoutait mes naïfs accords ;
L'oiseau du soir aux chants discords
Se taisait quand ma chansonnette
Suivait le son bruyant des cors.
De ces tours, bien que la retraite
Soit riche du faste d'un roi,
Hélas ! dans ma douleur secrète,
Elle est sans nul attrait pour moi !

Je ne me lève plus dès l'aube,
Afin de chercher mon soleil

Dans l'œil d'Hélène au teint vermeil,
Et dont la réserve dérobe
Son charme à nul autre pareil,
Ou de chasser le daim timide
En traversant le vert gazon
Pour revenir à la maison
La tête de rosée humide,
Y trouver un accueil joyeux,
Et mettre aux pieds de mon amie
Mon trophée agreste et poudreux,
Tandis que le soir et ses jeux
Berçaient ma paupière endormie.

Hélas ! cette agréable vie
Qui m'avait fait l'égal d'un roi,
A mon amour est donc ravie ;
Elle ne rira plus pour moi !

XXV.

Ce lai, propre à jeter de la mélancolie dans l'âme, était à peine achevé, Hélène n'avait pas encore tourné la tête, une larme coulait de sa paupière, lorsque le bruit d'un pas léger vint resonner à son oreille, et lui fit voir près d'elle le gracieux chevalier du Snowdoun. Elle s'éloigna vite de la fenêtre, de peur que le prisonnier ne recommençât son chant. « Oh ! soyez le bien venu, brave Fitz-James, lui dit-elle ; comment une fille presque orpheline pourra-t-elle acquitter sa dette envers vous ? »... « Ne parlez pas ainsi, repartit le chevalier ; vous ne me devez aucune reconnaissance. Il ne m'appartient pas, hélas ! de conserver la vie à votre noble père ; je ne puis que vous servir de guide, jeune fille intéressante, et vous accompagner auprès du roi d'Écosse. Ce n'est point un tyran, bien qu'il soit fort sujet à la colère et à l'orgueil, et que cet orgueil blessé lui fasse oublier son bon naturel. Venez, Hélène ; venez, il est plus que temps : il tient sa cour de bonne heure. » Le cœur palpitant, le sein agité, elle prit le bras du chevalier comme celui d'un frère. Il essuya avec empressement une larme qui tombait de la joue d'Hélène, et lui glissa à l'oreille quelques mots d'espérance et de joie. Il conduisit ses pas chancelants à travers des galeries resplendissantes, sous de hautes

arcades, et ils arrivèrent enfin jusqu'au portique dont les deux ailes s'ouvrirent pour leur livrer passage.

XXVI.

L'appartement où ils pénétrèrent brillait de l'éclat des bougies, et était rempli d'une affluence de courtisans. Cet éclat éblouit les yeux de la jeune fille, comme lorsque le soleil couchant pare de mille couleurs la scène d'un soir d'été, et que l'imagination convertit en chevaliers aériens et en dames fantastiques. Hélène demeurait immobile auprès de Fitz-James ; elle fit quelques pas timides en avant, leva lentement sa tête baissée pour regarder d'un air craintif ceux qui l'entouraient, et pour chercher celui de qui dépendait son destin, le terrible monarque. Elle observa plus d'un port majestueux, vraiment digne du sceptre et bien fait pour tenir une cour : elle remarqua bien des costumes superbes ; et puis elle se retourna comme égarée et surprise ; car tous avaient la tête découverte ; et dans le palais Fitz-James seul gardait sa toque et son plumet sur sa tête. Les yeux des dames et des courtisans étaient comme attachés sur lui. Au milieu des fourrures, des soies et des joyaux précieux, il restait, en simple habit de drap de Lincoln, au centre d'un cercle éblouissant : le chevalier du Snowdoun était le roi d'Écosse lui-même (4).

XXVII.

Comme une guirlande de neige sur le flanc de la montagne glisse du rocher qui lui servait d'appui, la pauvre Hélène abandonne le bras du monarque et se jette à ses pieds ; sa voix étouffée ne trouve aucune parole : elle montre l'anneau, et joint ses deux mains. Le bon prince ne put résister plus long-temps à ce regard suppliant ; il releva la jeune fille, et fit cesser d'un coup d'œil le sourire du cercle qui l'entourait. Avec grâce, mais avec gravité, il dépose un baiser sur le front d'Hélène, et lui dit de bannir ses craintes. « Oui, jeune fille, le pauvre Jacques errant

est souverain d'Écosse; raconte-lui tes malheurs, exprime-lui tes souhaits : il rachetera son gage. Ne demande rien pour Douglas : hier soir, son prince et lui ont beaucoup pardonné; il a été déchiré par la calomnie, et moi j'ai souffert de la révolte de ses amis. Nous n'avons pas voulu accorder à la multitude ce qu'elle demandait par des clameurs; calme, nous avons entendu et jugé sa cause : aidé de mon conseil et d'après nos lois, j'ai terminé les querelles acharnées de ton père avec le brave Devaux et le vieux Glencairn; et le lord de Bothwell est redevenu l'ami et le rempart de notre couromme. Mais, aimable infidèle, qu'est-ce donc? quel nuage obscurcit ton front? Lord James de Douglas, aide-moi; tu dois dissiper le doute de cette jeune fille. »

XXVIII.

Alors le noble Douglas s'avance, et sa fille se pend à son cou. Le monarque, à cette heure fortunée, goûta la plus douce, la plus sainte volupté de son pouvoir, lorsqu'il put dire, avec une voix qui tenait de l'autorité divine : « Lève-toi, vertu malheureuse, et triomphe! » Cependant le roi Jacques ne voulut pas que la cour fût long-temps témoin de ces purs transports de la de nature; il sépara le père de la fille : « Allons, Douglas, allons! ne me dérobez point ma prosélyte; c'est à moi de lui expliquer l'énigme qui a hâté cet heureux jour. Oui, Hélène, lorsque j'erre déguisé dans les chemins les plus humbles de la vie, c'est sous un nom qui voile ma puissance : ce n'est point un faux voile; car la tour de Sterling a jadis porté le nom de Snowdoun (5), et les Normands m'appellent James Fitz-James. Je veille de la sorte au maintien des lois, j'apprends ainsi à réparer, à redresser les torts. » Il ajouta d'un ton plus bas : « Ah! petite traîtresse! personne ne doit savoir qu'une folle illusion, qu'une pensée plus folle encore, et qu'une vanité chèrement payée, jointe à la magie de ton œil noir, attirèrent mes pas ensorcelés vers la montagne de Benvenue, à une heure dangereuse et qui faillit livrer la vie de ton

souverain au glaive montagnard! » Il reprit son discours à haute voix, et dit : « Tu garderas toujours ce petit talisman d'or, comme un gage de ma foi : c'est l'anneau de Fitz-James... Maintenant, que la belle déclare ce qu'elle désire du roi. »

XXIX.

La jeune fille devina qu'il sondait la faiblesse de son cœur. Avec cette idée revinrent comme l'éclair ses craintes pour Grœme; mais elle pensa que la colère du monarque devait être allumée contre celui qui pour son maître avait tiré le glaive de la rebellion, et fidèle à ses sentiments généreux, elle implora la grâce de Roderick-Dhu. « Renonce à ce projet, répondit-il; le roi des rois peut seul retenir les ailes d'une vie qui part. Je connais le cœur de Roderick, je connais son courage; j'ai partagé son repas et senti la force de son épée; je donnerais le plus beau de mes comtés pour racheter la vie du chef du clan d'Alpine! N'as-tu pas autre chose à me demander? n'as-tu pas un autre captif à sauver? » Hélène rougit; elle détourna les yeux et donna l'anneau à Douglas, comme afin de prier son père de solliciter pour elle la faveur qui la faisait rougir. « Non, non, dit le roi; mon gage a perdu sa vertu, et ma stricte justice reprend son cours. Approche, Malcolm. » A ce mot, le jeune Grœme tombe aux genoux du roi d'Écosse. « Personne n'implore ta grâce, jeune téméraire! la vengeance réclame ses droits contre toi, qui, élevé sous mon aile, as payé mes soins par une vile trahison, et cherché dans ton clan fidèle un refuge pour un proscrit, déshonorant ainsi ton nom loyal : des fers et un gardien pour Grœme! » Le roi jette en riant sa chaîne d'or au cou de Grœme, et confie avec grâce à la main d'Hélène l'agrafe qui doit la fermer.

Harpe du Nord, adieu! les collines se rembrunissent, une ombre plus épaisse descend sur les pics dorés par les derniers

rayons du jour ; le ver-luisant brille comme une étincelle dans le taillis, aux lueurs du crépuscule ; et les daims, qu'on ne voit qu'à demi, se retirent dans le fond du bois. Reprends ta place sur ton ormeau magique ; réponds au doux gazouillement de la fontaine, au léger sifflement de la brise, mêle ta noble harmonie à l'hymne du soir, à l'écho lointain des champs et de la prairie, à la cornemuse du pâtre et au bourdonnement de l'industrieuse abeille qui retourne à sa ruche. Adieu encore une fois ! harpe du ménestrel ! pardonne mon faible essai : je m'inquiète peu des traits que la sévère critique peut lancer sur mon lai paresseux. Que n'ai-je pas dû à tes accords dans le long voyage de la vie ! A travers les secrètes peines que le vulgaire ignore, lorsqu'à des nuits bien tristes succédaient des jours plus tristes encore, et où le chagrin, dévoré dans la solitude, semblait si amer[1], c'est toi, divine enchanteresse, qui m'as fait surmonter de pareils tourments. Mais, silence ! pendant que mes pas ralentis s'éloignent à regret, quelqu'esprit aérien a réveillé tes cordes : c'est tantôt la touche brûlante d'un hardi séraphin, et tantôt la touche légère de l'aile d'une fée riante : ces sons mourants s'affaiblissent de plus en plus en descendant le vallon inégal, et maintenant la brise de la montagne m'apporte un dernier son de cette magique harmonie qui se retire et s'évanouit. Déjà tout est silencieux ! Adieu, céleste enchanteresse, adieu !

[1] And bitter was the grief devour'd alone.

Et le chagrin que je dévorais seul était bien plus amer. A. M.

FIN DE LA DAME DU LAC.

NOTES DE LA DAME DU LAC.

CHANT PREMIER.

(1) Uam-Var, montagne, dont le nom, qui signifie la Grande-Caverne, est tiré d'une espèce de retraite environnée de rochers, et que la tradition dit avoir été la demeure d'un géant.

(2) Les chiens de chasse que nous appelons chiens de Saint-Hubert, sont ordinairement tout noirs : néanmoins leur race est tellement mélangée de nos jours, que nous en voyons de toutes les couleurs (tiré de l'ouvrage intitulé : *le Noble art de la Chasse*).

(3) Quand le cerf était aux abois, l'ancien chasseur avait la tâche dangereuse de courir dessus, et de tuer ou de s'emparer de l'animal furieux. A certaines époques de l'année, on considérait cette entreprise comme plus périlleuse, parce que l'on pensait que le bois du cerf était alors empoisonné.

(4) Les clans, qui habitaient les environs du lac Katrine, étaient habitués à des excursions sur les basses-terres, dans lesquelles ils considéraient le pillage, non seulement comme permis, mais même honorable.

(5) La superstition attribuait autrefois à certaines gens le don de seconde vue, c'est-à-dire la faculté de voir des objets invisibles autrement, et de prévoir par ce moyen les événements avant qu'ils arrivassent.

(6) Les chefs celtes, dont la vie était continuellement en danger, avaient ordinairement dans le lieu le plus retiré de leurs domaines, un point de retraite pour le moment où ils pourraient en avoir besoin : c'était selon que les circonstances le permettaient, une tour, ou une caverne ou une cabane rustique dans une position forte et retirée. C'est dans une de ces cabanes que l'infortuné Charles Édouard chercha un refuge après la bataille de Culloden.

(7) Deux géants dont il est souvent question dans les romans de chevalerie.

(8) Les habitants des montagnes, qui portaient les vertus hospitalières à l'excès, considéraient comme très inconvenant de demander à un étranger son nom ou sa parenté avant qu'il se fût rafraîchi. Les querelles étaient si fréquentes parmi eux qu'ils eussent été souvent exposés à reconnaître un ennemi dans celui qui avait besoin de leur assistance.

(9) Il est certain que la harpe a été autrefois en usage dans les montagnes d'Écosse. On ne sait comment elle en a été bannie pour faire place aux sons bruyants et peu harmonieux de la cornemuse.

CHANT SECOND.

(1) Les chefs de clan des montagnes conservèrent, jusqu'à une époque très rapprochée, à leur service, un barde qui était une espèce d'officier de leur maison. Il connaissait la généalogie de toutes les familles des montagnes, était quelquefois précepteur du jeune laird, et chantait les hauts faits du clan et de ses chefs.

(2) L'ancienne et puissante famille de Graham ou Grœme possédait une grande étendue de pays dans les comtés de Dumbarton et Sterling.

(3) On croyait que certaines harpes, qui avaient appartenu à quelque saint,

avaient le don de se faire entendre sans que personne les touchât, et de prédire l'avenir.

(4) On fait ici allusion à la chute des Douglas de la maison d'Angus, sous le règne de Jacques V.

(5) Ces assassinats n'étaient pas rares à la cour d'Écosse : la présence même du souverain avait souvent peine à mettre un frein aux haines féroces et invétérées qui étaient une source perpétuelle d'effusion de sang parmi la noblesse d'Écosse.

(6) L'état d'abandon et d'exil de cette puissante famille n'est point exagéré dans ce passage et les suivants.

(7) Très belle cascade dans le comté de Menteith.

(8) Archibald, troisième comte de Douglas, surnommé *Tine-Man*.

(9) Les anciens guerriers, dont l'espoir et la confiance étaient principalement dans la lame de leurs épées, avaient coutume d'en tirer des présages, surtout lorsqu'elles avaient été fabriquées par art magique.

(10) Les connaisseurs en cornemuse affectent de distinguer dans un pibroch bien composé, les sons imitatifs de la marche, de l'attaque, de la fuite, de la poursuite, et de tous les détails d'un combat.

(11) Le district de Lennox, qui entoure la partie inférieure du Loch-Lomond, était particulièrement exposé aux incursions des montagnards, qui, entre autres, dans un combat sanglant, tuèrent deux cents de ces habitants.

(12) En 1529, Jacques V assembla un camp volant de dix mille hommes, avec lesquels il battit la forêt d'Ettrick, et prit et fit pendre un grand nombre de chefs de bandits de la frontière de leurs associés. L'effet de cette sévérité fut tel qu'on fut pendant long-temps très tranquille, et que les troupeaux paissaient dans la forêt d'Ettrick en toute sûreté.

(13) Jacques était en effet très attentif à réprimer les rapines et l'oppression féodale dans toutes les parties de son royaume. Il passa dans les îles et y tint des cours de justice dans lesquelles il punit les brigands et les traîtres selon qu'ils le méritaient. Il emmena captifs avec lui beaucoup de chefs, et rétablit l'ordre et la paix dans les îles du Nord et du Sud.

(14) L'habitude de supporter la fatigue était si essentiellement liée aux mœurs d'un montagnard, que le reproche le plus sanglant qu'on pût lui faire était celui de la mollesse.

(15) Cet officier est une espèce de secrétaire qui doit être prêt, en toute occasion, à exposer sa vie pour la défense de son maître. Dans les parties de table, il se tient debout derrière son siége, et observe la conversation, pour voir si quelqu'un offense la personne à qui il appartient. Un officier anglais, se trouvant à table avec un chef et quelques montagnards de distinction, eut avec ce personnage une dissertation soutenue assez vivement de part et d'autre ; un jeune homme qui remplissait cette charge, ne comprenant pas un mot d'anglais, s'imagina que son chef était insulté ; il saisit son pistolet et en tira un coup à la tête de l'officier, mais l'arme ne partit pas, sans quoi il est plus que probable qu'il eût été tué par cette petite vermine.

CHANT TROISIÈME.

(1) Lorsqu'un chef avait l'intention d'assembler son clan dans une conjoncture soudaine et importante, il tenait un bouc, et faisant une croix de bois léger, il en faisait roussir les extrémités dans le feu, et les éteignait dans le sang de l'animal. C'était ce qu'on appelait la croix de feu ou la croix de la honte, parce que ceux qui

désobéissaient aux ordres dont elle était le symbole étaient notés d'infamie. On la remettait à un messager agile et sûr, qui courait à toutes jambes jusqu'au prochain hameau où il la présentait au premier personnage du lieu, accompagnant cet acte d'un seul mot qui était le lieu du rendez-vous. Celui qui recevait ce symbole, était obligé de l'envoyer avec la même vitesse au village suivant, et ainsi il traversait avec une célérité incroyable tout le canton qui obéissait au chef, et passait aussi chez ses alliés et ses voisins, si le danger leur était commun. A la vue de la croix de feu tout homme, depuis seize ans jusqu'à soixante, en état de porter les armes, était obligé de paraître à l'instant armé et équipé de son mieux au lieu du rendez-vous. Celui qui manquait à l'appel était condamné à périr par le fer et par le feu, dont les marques de sang et de feu, empreintes sur ce signal de guerre, étaient les emblèmes.

(2) L'état de la religion, au moyen-âge, donnait à ceux qui ne pouvaient par leur mode de vie avoir recours à des prêtres réguliers, une grande latitude pour s'assurer néanmoins des confesseurs qui voulussent bien adapter la nature de leur doctrine aux besoins et aux circonstances particulières dans lesquels se trouvaient leurs troupeaux. C'est ainsi que plusieurs bandes de brigands avaient leurs chapelains.

(3) Le snood ou ruban, avec lequel les jeunes filles écossaises entrelaçaient leurs cheveux, était l'emblème de leur virginité. Elles l'échangeaient contre la coiffe, lorsqu'elles passaient à l'état du mariage. Si la demoiselle était assez malheureuse pour perdre ses prétentions au titre de vierge, sans avoir droit à celui de femme mariée, on ne lui permettait ni de porter le snood ni de s'élever à la dignité plus grave de la coiffe.

(4) Le Ben-Shie est le nom de l'esprit dont on supposait que les lamentations précédaient la mort des chefs de certains clans.

(5) Inch-Cailliach, l'île des religieuses ou des vieilles femmes, est une très-belle île, à l'extrémité inférieure du Loch-Lomond. Il y avait une église dont le cimetière conserve encore sa destination et contient les tombeaux de famille de plusieurs clans des environs.

(6) Le coronach des montagnards d'Écosse, comme le *ululatus* des Romains, consistait dans des lamentations et des cris poussés par ceux qui assistaient aux funérailles d'un ami Lorsque c'était un discours suivi, il faisait l'éloge du mort et déplorait la perte que le clan subissait en lui.

(7) Dans les marais d'Écosse on met souvent le feu aux herbes, afin que les moutons paissent les jeunes plantes qui s'élèvent à la place des vieilles bruyères ligneuses. Cette coutume produit parfois le plus beau spectacle nocturne, semblable presque à l'éruption d'un volcan.

(8) Le respect profond que les hommes d'un clan ont pour leur chef rendait ce serment à la fois fréquent et solennel.

(9) Un chef de clan, étant aussi absolu dans son autorité patriarcale que quelque prince que ce soit, avait un nombre correspondant d'officiers attachés à sa personne. Il avait aussi des gardes-du-corps, choisis dans son clan, en raison de leur force, de leur activité, et de leur entier dévoûment à sa personne.

CHANT QUATRIÈME.

(1) Les montagnards d'Écosse, comme tous les peuples ignorants, avaient plusieurs manières superstitieuses de consulter l'avenir. Une des plus remarquables était le *taghairm*, dont il est ici question. On enveloppait une personne dans la peau d'un jeune bœuf nouvellement tué, et on la déposait près d'une chute d'eau, ou au fond

d'un précipice, ou dans quelqu'autre situation étrange, bizarre et inaccoutumée, où tout ce qui l'entourait ne lui offrait que des objets d'horreur. Dans cette position il roulait en son esprit la question proposée, et tout ce que son imagination exaltée lui suggérait passait pour l'inspiration des esprits qui hantaient ces retraites désolées. Il y avait aussi plusieurs autres manières de consulter le *taghairm*.

(2) On dit que ce lieu sauvage servit de retraite à un proscrit. Une femme lui descendait des vivres du haut du précipice, et un flacon lui servait à puiser de l'eau dans le bassin de la cataracte qui s'y précipite avec fracas.

(3) Lorsque nos ancêtres tenaient un cerf, ils faisaient la part du corbeau.

(4) Le sort de la bataille se prévoyait souvent dans l'imagination des combattants, par l'observation du parti qui répandait le premier du sang. On dit que les montagnards, sous les ordres de Montrose, étaient si pénétrés de cette idée, que, le matin de la bataille de Tippermoor, ils massacrèrent dans les champs un berger sans défense, simplement pour assurer à leur parti un avantage d'une si haute importance.

(5) Comme les esprits que reconnaissaient les montagnards portaient des habits verts, on supposait qu'ils s'offensaient lorsque quelque mortel avait la hardiesse de porter leur couleur favorite.

(6) On supposait que les esprits enviaient beaucoup les priviléges acquis par ceux qui étaient initiés au christianisme, et qu'ils cherchaient à se faire baptiser comme hommes. L'un d'eux, du sexe féminin, raconte le savant pasteur d'une paroisse d'Irlande, étant enceinte d'un noble nommé Sigward, exigea de lui la promesse de faire baptiser l'enfant. Au temps marqué, la mère se rendit au cimetière, sur le mur duquel elle plaça une coupe d'or et une étole pour le prêtre. Elle se tint alors un peu à part. Le prêtre en sortant de l'église s'enquit de ce que signifiait ce qu'il voyait, et demanda à Sigward s'il s'avouait le père de l'enfant. Mais Sigward, honteux de sa liaison, nia la paternité. Il lui fut alors demandé s'il désirait que l'enfant fût baptisé; il répondit encore négativement, de peur que l'on considérât ce désir comme un aveu qu'il en était le père. L'enfant fut donc laissé sans être touché ni baptisé. Alors la mère, furieuse, enleva et l'enfant et la coupe, et se retira en laissant l'étole dont on conserve encore des fragments. Mais elle imposa à Sigward et à sa postérité, jusqu'à la neuvième génération, une maladie singulière dont ses descendants sont encore affligés aujourd'hui.

(7) Il n'est aucun fait concernant la demeure des esprits qui soit plus assuré que la nature fantastique et illusoire des plaisirs et de la splendeur qui y régnait en apparence.

(8) Les sujets de l'empire des esprits se recrutaient parmi les hommes. D'après un système de racolage qui s'étendait aux adultes aussi bien qu'aux enfants, plusieurs de ceux qu'on supposait en ce monde avoir payé la dette de la nature n'avaient fait que devenir citoyens de ces demeures.

(9) Les habitants des montagnes d'Écosse avaient anciennement une manière très abrégée de faire cuire leur gibier ou plutôt de se dispenser de le faire cuire, qui paraît avoir beaucoup surpris les Français que le hasard en rendait témoins, comme on peut le voir dans *Brantôme* (Vies des hommes illustres, discours LXXXIX, art. 14; et dans le roman de Perce-Forest, tom. Ier, fol. 4, vers.

CHANT CINQUIÈME.

(1) Il se trouve à peine dans l'histoire d'Écosse une époque plus féconde en désordres que celle qui suivit la bataille de Flodden, sous la minorité de Jacques V.

D'anciennes querelles surgirent de tous côtés comme une vieille plaie qui se rouvre. Chaque jour, chaque heure presque voyait couler le sang dans toutes ces querelles auxquelles se livrait la noblesse indépendante.

(2) Les montagnards d'Écosse n'oublièrent jamais que les Celtes, leurs ancêtres, avaient possédé les basses-terres. Ils regardaient donc comme légitimes tous les ravages qu'ils pouvaient commettre dans les malheureux cantons qui se trouvaient à leur portée.

(3) Cet incident, comme d'autres passages du poème qui peignent le caractère des anciens Gaëls, n'est pas imaginaire, mais fondé sur un fait semblable qui me fut rapporté. Les montagnards, comme les nations qui se trouvent dans le même état, étaient alternativement capables de grands traits de générosité et d'actes cruels de vengeance et de perfidie.

(4) Sur une petite éminence appelée *Bochastle*, et même dans la plaine, se trouvent quelques retranchements que l'on a cru avoir été construits par les Romains.

(5) Les anciens duellistes n'étaient pas aussi scrupuleux qu'on l'est de nos jours sur l'égalité des armes : on peut en voir la preuve dans le combat qui eut lieu entre Quelus, mignon d'Henri III de France, et Antraguet, avec deux seconds de chaque côté. On a donné ici aux deux héros un caractère plus chevaleresque.

(6) Une targe ronde, espèce de bouclier de bois léger, couvert d'un cuir épais et garni de clous de fer ou de cuivre, faisait essentiellement partie de l'équipement d'un montagnard.

(7) Vers la fin du XVIe siècle, l'usage de la rapière et l'art de l'escrime pénétrèrent en Angleterre; mais les montagnards conservèrent l'usage du sabre et de la targe, jusqu'en 1745.

(8) Le sort de Guillaume, huitième comte de Douglas, que Jacques II poignarda de sa propre main dans le château de Sterling, alors qu'il était sous la protection d'un sauf-conduit de ce prince, est connu de tous ceux qui lisent l'histoire d'Écosse. Murdach, duc d'Albany, Duncan, comte de Lennox, son beau-père, et ses deux fils, Walter et Alexandre Stuart, furent exécutés à Sterling, en 1425.

(9) Les plus petits bourgs d'Écosse, mais plus spécialement les villes un peu considérables avaient leur fête solennelle dans laquelle on distribuait des prix à ceux qui excellaient à tirer de l'arc, à lutter, à lancer la barre, et dans les autres exercices gymnastiques de l'époque. Sterling, résidence royale, ne devait point le céder à d'autres lieux en de telles occasions, attendu surtout que Jacques V les aimait beaucoup La participation qu'il prenait avec plaisir à ces jeux populaires fu une des causes qui lui acquirent le titre de roi des communes, ou *rex plebeiorum*, comme Lesley l'a latinisé.

(10) La représentation de ce brigand célèbre et de sa bande était un spectacle très goûté dans ces sortes de fêtes. Cet amusement, dans lequel des rois ne dédaignèrent pas de paraître comme acteurs, fut défendu en Écosse à l'époque de la réforme, par acte du parlement. Mais en 1561 la multitude s'étant mis en tête de renouveler cet ancien divertissement, il en résulta une émeute sérieuse dans laquelle elle fit prisonniers les magistrats qui cherchaient à s'y opposer, et ne les relâcha qu'après avoir obtenu de force la promesse qu'aucun de ceux qui avaient pris part aux troubles n'en serait puni. L'audacieux Robin se soutint avec au moins autant de succès contre le clergé réformé d'Angleterre; car Latimer se plaint qu'étant venu prêcher dans une église de campagne, le peuple refusa de l'entendre parce que c'était le jour de Saint-Robin. Cette fête se célébrait ordinairement en mai, et on y joignait les danses moresques.

(11) Le prix habituel de la lutte était un bélier et un anneau ; mais l'animal aurait embarrassé ma narration.

CHANT SIXIÈME.

(1) Jacques V paraît être le premier qui ait introduit dans la milice, recrutée parmi les nobles et leurs vassaux, et des clans qui obéissaient à leur chef comme représentant l'autorité patriarcale de celui dont ils tiraient leur origine commune et leur nom, le service d'un petit nombre de mercenaires qui formaient une garde-du-corps, appelée *la compagnie à pied*.

(2) Les jongleurs avaient coutume, pour captiver l'attention des spectateurs d'avoir recours à l'assistance de divers autres personnages qui concouraient avec eux à atteindre ce but. La fille de joie faisait nécessairement partie du cortége. Son emploi consistait à faire des sauts périlleux et à danser. En Écosse ces malheureuses créatures paraissent avoir été, jusqu'à une époque très-rapprochée, l'esclave et la propriété de leurs maîtres. Les qualités plaisantes du singe firent qu'on le vit bientôt avec plaisir grossir la troupe ambulante du jongleur.

(3) On a plusieurs exemples de personnes si attachées à quelques airs particuliers, qu'elles demandaient à les entendre à leur lit de mort. Brantôme en cite un d'une demoiselle de Limenil, fille d'honneur à la cour de France, (*voyez* ses Œuvres, tome III, page 507).

(4) Jacques V, dont il est ici question, était un monarque dont les intentions bonnes et bienveillantes rendaient souvent les fantaisies romanesques pardonnables, sinon respectables ; puisque, par l'attention zélée qu'il apporta aux intérêts de la classe inférieure et la plus opprimée de ses sujets, il acquit, comme nous l'avons vu, le nom populaire de roi des communes. Dans le desséin de voir à ce que la justice fût régulièrement administrée, et souvent par un motif moins aisé à justifier de galanterie, il avait coutume de traverser le voisinage de ses nombreuses résidences, sous divers travestissements Il existe deux chansons que l'on dit fondées sur le succès de ses aventures amoureuses, sous le costume d'un mendiant. Une autre aventure qui lui coûta presque la vie eut lieu, dit-on, au village de Cramond, près d'Édimbourg, où il s'était fait aimer d'une jeune fille très-jolie des dernières classes de la société. Quatre ou cinq personnes, on ne sait s'ils étaient parents ou amants de sa maîtresse, attaquèrent le monarque déguisé comme il revenait de son rendez-vous. Naturellement brave et maniant admirablement l'épée, le roi se posta sur le pont élevé et étroit jeté sur la rivière d'Almond, et se défendit courageusement. Un paysan qui battait son blé dans une grange voisine, accourut au bruit, et poussé par la compassion ou la bravoure, prit parti pour le côté le plus faible, et manœuvra si bien avec son fléau, qu'il dispersa les assaillants après les avoir traités à la lettre comme autant de gerbes de blé. Il conduisit alors le roi dans sa grange, où son hôte lui demanda un bassin et une serviette pour faire disparaître les traces du combat. Après qu'on les lui eut procurés avec difficulté, Jacques s'occupa de connaître le *nec plus ultrà* des désirs terrestres de son libérateur, et trouva qu'ils se bornaient à la possession en propre de la ferme de Braehead, sur laquelle il travaillait comme serf. Cette terre se trouvant appartenir à la couronne, Jacques lui dit de venir au palais d'Holy-Rood et de demander le fermier de Ballinguich, nom sous lequel il était connu dans ses excursions. Il se présenta en conséquence, et s'aperçut, avec un étonnement présumable, qu'il avait sauvé la vie à son roi, et allait être gratifié d'une charte royale, lui faisant concession des terres de Braehead, sous la condition

de présenter au roi, pour se laver les mains, une aiguière, un bassin et une serviette, toutes les fois qu'il passerait sur le pont de Cramond.

Une autre fois, la nuit étant survenue pendant qu'il chassait, séparé de sa suite, il entra dans une chaumière au milieu d'un marais, où il fut parfaitement reçu sans être reconnu. Le lendemain matin en se séparant de son hôte, il lui dit qu'il serait bien aise de lui rendre sa politesse, et l'engagea, lorsqu'il viendrait à Sterling, à demander au château le fermier de Ballinguich. Celui-ci n'y manqua pas, et amusa beaucoup le roi et ses courtisans par son étonnement d'avoir logé chez lui le roi. Jacques, pour pousser plus loin la plaisanterie, le désigna dans la suite sous le titre de *roi des Marais*, et ses descendants ont conservé ce titre et continué à faire valoir cette même propriété appartenant à M. Erskine de Mor, jusqu'à ce que, tout récemment, ce dernier mît à contre-cœur à la porte le descendant et représentant du roi des marais, en raison de l'indolence invincible de sa majesté et de sa répugnance pour toute espèce de réforme ou d'innovation, quoique l'exemple des autres fermiers de la même propriété dût le convaincre que des efforts semblables de sa part tourneraient à son avantage.

L'auteur demandera la permission de citer encore un autre exemple à l'appui du caractère qu'il a donné à Jacques dans son poème.

Buchanan d'Arnpryor ayant donné ordre à un voiturier qui portait des provisions à la résidence royale, et qui passait devant sa maison, d'y laisser son chargement, lui offrant de le lui payer, celui-ci s'y refusa, disant qu'il était le voiturier du roi, et que ce qu'il portait était pour le service de sa majesté ; Arnpryor, ayant peu égard à ses raisons, le força à abandonner sa charge, lui répondant que, si Jacques était roi d'Écosse, il était, lui, roi de Kippen, qu'ainsi il était raisonnable qu'il partageât avec le roi, son voisin, quelques unes des provisions qu'il voyait passer tous les jours devant sa porte. Cette affaire vint aux oreilles du roi, qui, peu de temps après, accompagné d'une suite peu nombreuse, vint visiter son voisin et confrère en royauté qui était alors à dîner. Le roi Jacques, ayant envoyé un domestique pour demander l'entrée de la maison, fut refusé par un grand gaillard armé d'une hache d'armes, qui faisait l'office de portier, et répondit qu'on ne pourrait entrer qu'après le dîner. Cette demande ne satisfaisant pas le roi, il envoya une seconde fois demander d'être introduit ; le portier lui fit conseiller de renoncer à son projet, ajoutant qu'autrement il aurait sujet de se repentir de sa grossièreté. Sa majesté s'apercevant que cette méthode ne réussirait pas, demanda au portier de dire à son maître que le fermier de Ballinguich désirait parler au roi de Kippen. Le portier ayant transmis cette demande à Arnpryor, celui-ci vint humblement recevoir le roi, et l'ayant traité somptueusement et beaucoup amusé, il se rendit si agréable à ce prince, que celui-ci lui donna permission de prendre tout ce dont il aurait besoin des provisions qui arrivaient par cette route. Jacques ajouta qu'ayant fait la première visite, il espérait que sous peu Arnpryor la lui rendrait à Stirling, ce qu'il fit ; et il continua d'être en grande faveur auprès du roi, étant toujours appelé depuis, roi de Kippen, tant qu'il vécut. (*Buchanan's essay upon the family of Buchanan.*)

(5) On donnait aussi au château de Stirling le nom de Snowdoun.

FIN DES NOTES DE LA DAME DU LAC.

